



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

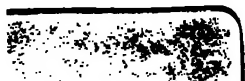
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

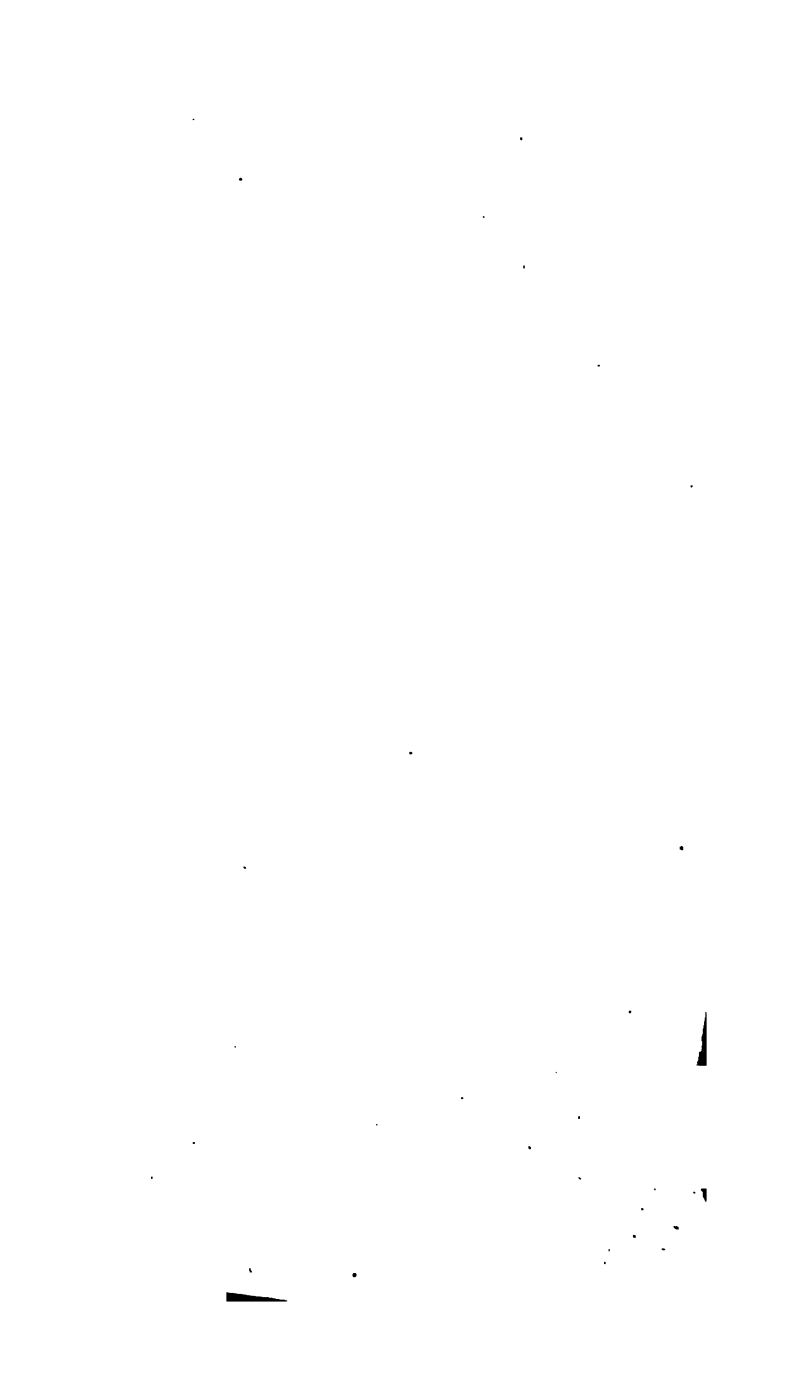
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



85. 12





II. Part. Frontispice.



J. H. & C.

Ga

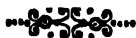
ASTRÉE
DE M. D'URFÉ,
STORALE ALLEGORIQUE,
AVEC LA CLE,

NOUVELLE EDITION,

*Sans toucher ni au fonds ni aux épisodes, on s'est
contenté de corriger le langage, & d'abréger
les conversations.*

TOME SECOND.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

{ PIERRE WITTE rue S. Jacques proche de
S. Yves, à l'Ange Gardien.
DIDOT, Quay des Augustins, près du Pont
S. Michel, à la Bible d'or.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911

1911



L'ASTRÉE
DE
M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE.
SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

DÉJA la lune s'étoit montrée deux fois, depuis que Celadon s'étoit retiré dans la caverne ; & quoiqu'il y eût près de trois mois qu'Astrée l'avoit perdu, elle en ressentoit un si cruel déplaisir, qu'elle ne pouvoit le cacher aux yeux les moins attentifs. Le temps qui adoucit tous les maux ne faisoit qu'augmenter les siens. La compagnie des autres bergeres, la promenade, les amusemens, tout lui paroissoit insupportable. Dans sa douleur, elle n'avoit pas même

II. Partie.

A

2 *La II. Partie de l'Afrée.*

la consolation ordinaire aux malheureux de ne pouvoir imputer qu'à elle-même la cause de son malheur. Sans Diane & Lis qu'elle aimoit tendrement, elle succombé sous le poids de son affliction. Dès la pointe du jour, elles venoient ou l'autre, & souvent toutes deux la voir. Elles l'arrachotent de sa cabane la conduisant en des lieux écartés rien ne pût lui rapeller le souvenir de sa perte, elles lui racontotent des histoires agréables, ou l'amusoient par des jeux innocens, & déroboient ainsi chaque quelques momens à sa douleur.

D'un autre côté, Silvandre qui auparavant feignoit de s'attacher à Diane devint sérieusement amoureux; & par une violente passion qu'il conçut pour elle, apprit à toute la contrée qu'on ne pouvoit point impunément l'amour. Silvandre trouva la bergere si aimable, qu'il fut surpris de l'avoir vue si long-temps l'aimer. Quelque tourment qu'il endure, il ne se plaignoit point de la bergere, & ce qu'il pouvoit, sans l'offenser, lui cacher une passion que d'ailleurs il ne pouvoit dissimuler. Mais lorsqu'il se rappella le bonheur dont il jouissoit auparavant, quels efforts ne fit-il pas pour rompre ses premiers nœuds? Efforts inutiles, ils aboutirent qu'à lui faire comprendre

l'homme s'oppose en vain à la volonté des dieux, & que la vraie sagesse est de s'y conformer. Ainsi, quand il ne pouvoit être auprès de Diane, quand il ne pouvoit voir la seule personne qui l'occupoit, il cherchoit la solitude, & consultoit la volonté des dieux. Il ne voyoit pas moins d'impossibilité à poursuivre son dessein qu'à l'abandonner. S'il formoit la résolution de renoncer à Diane, il trouvoit dans son propre cœur une résistance invincible; s'il se déterminoit à suivre son penchant pour elle; quelles peines, quels tourmens ne prévoyoit-il point? Que ferons-nous donc enfin, Silvandre, disoit-il? puisque l'un & l'autre paroissent également impossibles. Obéissons aux dieux, continuoît-il; puisqu'ils l'ont faite si belle, ils veulent qu'elle soit aimée. Pourquoi délibérer davantage? les dieux veulent qu'elle soit aimée, & moi je ne puis me défendre de l'aimer.

Tandis qu'il s'entretenoit de la sorte, il se trouva sur les bords du Lignon, vis-à-vis le rocher qui repete si juste les derniers accens. Alors, comme s'il fût revenu d'un profond sommeil: mais pourquoi, ajouta-t'il, me consumai-je ainsi? Pourquoi m'embarrassai-je dans ces contrariétés? Echo qui habite ce rocher voudra bien m'apprendre ce qu'elle a entendu de la bouche de ma bergere. Quel oracle plus

4 *La II. Partie de l'Astrée.*

certain pourrois-je consulter ? Et dans
moment élevant sa voix , il lui parla en
termes ;

E C H O.
S T A N C E S.

Fille de l'air , toi qui ne peut rien
taire ,

De ces rochers hôtesse solitaire

Où vont les cris que je vais élevant ? *ah*

Et quel crois-tu que le cruel martyr
Qui nuit & jour va mon cœur consu-
mant

Deviennne enfin , aux maux que je sou-
pire !

Que feroit donc cet œil qui me des-
arme ,

Cet œil enfin dont la douceur me
charme ,

Et me promet de m'aimer constam-
ment ! *il*

Mais s'il est vrai qu'il mente ; quel
remède ,

Sçavante Echo , dis-le moi prompte-
ment ,

Pourra guerir l'erreur qui me possède !

Livre Premier.

3

Comment ceder un bien si desirable ,
L'unique bien qui semble d'lectable !
Qui plus que moi voit-elle volontiers! *un tiers.*

Un tiers , Écho ! cruel est ton langage.
Mais s'il est vrai qu'elle préfère un
tiers

Au lieu d'amour qu'auroit un grand
courage ?

rage.

Nymphie qui sens dans ce lieu soli-
taire ,

Quel est le mal de l'amoureux mystère,
N'aurai-je donc aucun soulagement ? *je mens*

Comment , Echo , n'est-ce point un
blasphème

De t'accuser & dire que tu mens.

Ce que j'entens , est-ce bien ta voix
même ?

mens

C'est bien ta voix qui frappe mes
oreilles.

Mais ce secret , nymphe qui me
conseilles ,

Di-moi l'as-tu de ma Diane oui ?

oui.

Mais que je l'aime , hélas c'est peu
de chose ,

Si d'elle aimé, d'elle je ne joui.

A iij

6 *La II. Partie de l'Astrée.*

Pour un tel bien qu'est-ce qu'on me
propose ?

Le ciel chargé de tempête & d'orage
Ne peut abattre un genereux courage.
Mon tendre cœur méprise ces terreurs: *erre*

Je ne suis point menteur ni teme-
raire.

L'amour ne peut m'inspirer des erreurs.
Que faut-il plus pour un si grand
mystere ? *ta*

Je me tairai. Plus tôt ma voix pressée
Soupirera ma mort que ma pensée.
Amant secret comme amant valeureux. *heure*

Heureux cent fois, aimé de cette
belle;
Mais d'où sçais-tu que son cœur
genereux
Sera vaincu, si je lui suis fidele ? *d'ei*

Le berger n'ignoroit pas que ces répo-
ses n'étoient autre chose que les sons re-
voyés par le rocher ; cependant com-
il croyoit que tout étoit conduit par un
sage providence, il s'imaginoit aussi q-
le génie qui l'aimoit les lui avoit mises da-
la bouche. Semblable à tous les amans q

sont ingenieux à se flater eux-mêmes , & qui trouvent sans aucun fondement des motifs d'esperance. Après avoir remercié le genie du rocher , & les nymphes du Lignon , il vouloit aller au carrefour de Mercure , pour y attendre la bergere. Il sçavoit qu'elle y passoit pour se rendre chés Astrée , & le soleil ayant fait la moitié de son tour , il lui sembloit qu'il ne tarderoit pas à la voir. Mais il apperçut près de lui Leonide & Pâris , qui ayant entendu sa voix s'étoient avancé pour s'entretenir avec lui , & lui demander des nouvelles d'Astrée , de Phylis , & de Diane. Quoique la passion de Silvandre pour Diane ne fût pas inconnue à Pâris , celui-ci ne laissoit pas d'aimer la bergere , il la croyoit trop sage pour lui preferer Silvandre ; & la grandeur d'Adamas , qui ne reconnoissoit au-dessus de lui qu'Amasis , l'entretenoit dans cette idée : insensé qui pensoit que l'amour se mesure à l'ambition ou au merite , & non pas à l'opinion seulement ! Silvandre sentoit bien que l'amour seul , & un amour qui lui étoit contraire , amenoit Pâris en ces lieux. Mais comme il étoit civil , & qu'il avoit été élevé chés les Massiliens , il s'avança pour saluer Pâris & la nymphe.

« Je ne vous demande pas , lui dit Leonide en souriant , de quoi vous vous en-

» treteniez dans ces lieux solitaires , &
» je n'ignore pas que Diane vous occup
» sans cesse , mais je voudrois bien sç
» voir pourquoi vous préférez ce sejour
» à sa vue , & ce qui vous le fait aime
» plus que sa présence. Madame , répon
» dit - il , j'avouerai que Diane m'occu
» poit en ce lieu , comme elle m'occup
» par tout ; mais que je le préfere à sa pr
» sence , c'est madame , ce que je n'ai p
» encore obtenir de moi , quoique je
» dussé pour bien des raisons. Si vous n
» trouvez seul , c'est que j'ai cru pass
» plus doucement à rêver , les heures qu
» je suis contraint de perdre loin d'elle
» & lorsque vous avez paru , j'allois n
» rendre au carrefour de Mercure , par
» que voici le temps où Diane va trouve
» Astrée , & j'avois résolu de l'accomp
» gner. Nous sommes venus , dit Leonide
» dans la résolution de passer le reste
» la journée avec ces aimables bergere
» & quand cela ne seroit pas , nous cro
» rions offenser l'Amour , si nous vous r
» tardions. Berger conduisez - nous ,
» pour abreger le chemin , dites - no
» pourquoi vous devez cherir plus v
» pensées , que la présence de celle qui l
» fait naître. Cela me paroît si peu raiso
» nable , que je ne le croi pas même po
» sible.

Livre Premier.



Aussi-tôt Silvandre les conduisit par un sentier qui traversoit un pré, & reprenant la parole : » Grande nymphe , dit-il , rien » de si facile à entendre que ce que vous » me demandez. C'est par les yeux que » l'amour entre dans nos cœurs, s'il y en » a qu'un simple recit ait touchés , ou leur » passion n'a pas duré , ou ils n'étoient pas » raisonnables, d'asseoir leur jugement sur » de simples rapports qui sont toujours incertains. Mais comme le lait qui nourrit nos agneaux ne suffit pas pour les faire arriver à leur perfection , & qu'ils ont besoin de tirer des herbes une nourriture plus ferme , ainsi les yeux peuvent bien nourrir une affection naissante ; mais lorsqu'elle a cru , il lui faut pour devenir parfaite quelque chose de plus solide, je veux dire la connoissance des charmes, des vertus, du retour de la personne que nous aimons. On s'instruit à la vérité par les yeux d'une partie de ces qualités , mais il est nécessaire qu'ensuite l'ame se replie sur elle-même , qu'elle considere les images qui lui en sont demeurées , & qu'après avoir bien réfléchi sur les rapports des oreilles & des yeux , elle en tire la vérité. Si cette vérité nous est avantageuse , elle produit en nous des pensées dont la douceur ne peut être égalee que par ces

VO *La II. Partie de l'Astrée.*

» pensées mêmes. Si elles tournent à l'a-
» vantage seul de l'objet aimé, elles ren-
» dent notre amour plus violent & plus
» inquiet; aussi ne faut-il point douter
» qu'il ne s'augmente par l'absence, pour-
» vu néanmoins qu'elle ne donne pas aux
» images reçues le temps de s'effacer :
» soit qu'en absence on se représente seu-
» lement les perfections de ce que l'on
» aime, soit que l'imagination y en ajou-
» te, soit qu'alors l'ame ne s'occupe que de
» ce qui lui a plu; soit peut-être quelqu'
» autre raison. Mais enfin quiconque ne
» sent point son amour s'accroître dans
» l'absence, il n'a jamais aimé verita-
» blement. J'en aurois bien jugé autre-
» ment, répondit Leonide, moi qui ai
» toujours oui dire que l'amour n'avoit
» point de plus dangereux ennemi que
» l'absence. L'expérience, repartit le ber-
» ger, nous apprend tous les jours que la
» présence l'est bien davantage. D'ailleurs
» si dans l'absence nous cessons d'aimer,
» c'est sans violence, sans effort : au lieu
» qu'en présence c'est toujours avec effort,
» avec éclat, & que des cendres de l'amour
» il naît une haine plus violente, que
» n'étoit l'amour même. En effet, nous
» sommes aimés, ou hais, ou nous som-
» mes indifferens. Si nous sommes aimés,
» la jouissance éteint l'amour; si nous

» sommes haïs , comment ne le sentions-nous pas ? Si nous sommes indifferens , lorsque nous perseverons , il faut que nous soyons sans courage pour souffrir de continuels mépris , mais si nous en manquons , comment résister ces outrages ? Les faveurs en absence ne font qu'irriter les desirs ; les mépris sont moins ordinaires , & blessent moins lorsqu'on ne fait que les apprendre , que quand on en est témoin.

» Je conviens, repliqua la nymphe, qu'en présence il survient bien des choses qui ruinent l'amour , & dont l'absence est exemte; cependant vous aurez peine à me persuader que l'absence augmente plus l'amour que la présence. Il se nourrit des faveurs , & celles-ci sont plus sensibles que celles là. Je croyois, madame, avoir prévenu votre demande ; mais essayons de vous apporter des raisons plus claires. L'amour commence par les yeux , mais ils ne le produisent pas ; c'est la beauté, c'est le mérite. La beauté se connoît bien par les yeux ; mais dès qu'une fois elle est entrée dans notre ame , les yeux nous deviennent désormais inutiles ; pour vous en convaincre, rentrez en vous-même , si jamais vous avez aimé , & jugez si en perdant les yeux vous per-

12 *La II. Partie de l'Astree.*

« sçiez cet amour. Pour le merite ou l
« bonté, c'est les discours ou les actions
« qui le font connoître ; mais quand un
« fois on l'a connu, on en conserve le sou
« venir independamment de la presence
« Or plus on connoît les perfections d
« l'objet aimé, plus on s'y attache. Et qu
« ne sçait que les sens offusquent l'intel
« ligence ? Avouez-donc, madame, qu'e
« le agira mieux en absence que quan
« distrait par les objets l'on ne fait que re
« garder & pousser des soupirs. Il est don
« indubitable que nous aimons plus absen
« que presens.

« D'où vient donc, interrompit Pâris
« que les amans desirent si passionnément
« de voir ce qu'ils aiment ? C'est qu'il
« sont ignorans, reprit Silvandre : ils s'i
« maginent toujours que leur amour est
« tel qu'il ne sçauroit augmenter, & pen
« sant de la sorte, il n'est pas surprenan
« qu'ils recherchent les moyens de l'ac
« croître. Ils se contentent des connoissan
« ces qu'ils peuvent avoir par les yeux
« Mais, ô grande nymphe, quelle diffé
« rence entre l'amour que nourrissent le
« yeux, & l'amour que l'entendement pro
« duit ? Après tout, ces amans ne pouvan
« toujours être auprès de celles qu'ils ai
« ment, il faut bien que durant l'absence
« ils entretiennent les images qui sont en

trés par leur yeux. Demandez-leur si
cette absence a diminué leur passion ,
& je suis assuré que tous répondront
qu'ils ont au contraire senti leur desirs
s'irriter. En effet avec quel transport re-
viennent-ils à elles ? avant leur sepa-
ration ils auroient juré que leur amour
ne pouvoit augmenter , & maintenant
il leur semble qu'ils outrageoient alors
leurs maitresses en les aimant si peu.
Puisqu'il est ainsi , ajouta Pâris , com-
ment ne vous éloignez-vous point de
Diane , pour l'aimer davantage ? J'ai
déjà dit, repartit Silvandre , que je de-
vois le faire , mais que je ne l'ai pu ga-
gner sur moi. C'est , gentil Pâris , que
les sens ont trop d'empire sur les amans ,
& que l'ame qui est la partie qui aime ,
s'attache aux beautés du corps comme à
celles de l'ame. Elle se plaît à voir , à
entendre , à toucher ce qu'elle aime , elle
ne peut faire divorce avec les sens par où
ses plaisirs ont commencé , ni separer son
plaisir du leur ,

Ces discours les menerent près du carre-
four , & tout à coup ils entendirent chanter
Phylis. Elle étoit assise au pied d'un hêtre avec
une autre bergere , tandis que leurs brebis
ruminoient à l'ombre , attendant à retour-
ner aux pâturages , que la chaleur fut di-
minuée. Dans le moment Silvandre tourna

14 *La II. Partie de l'Astrée.*

la tête du côté de la bergere qui chantoit
mais dès qu'il l'eut reconnue, il se retourna
si promptement que Leonide ne put s'em-
pêcher d'en sourire. » Que vous est-il
» donc arrivé, dit-elle ? Madame, répon-
» dit-il, j'ai vu ce que je ne verrai jamais
» sans douleur, Phylis la plus cruelle en-
» nemie que je puisse avoir, Phylis la cau-
» se de tous mes maux.

En même temps Lycidas, qui sans voir
Leonide suivoit un sentier couvert d'une
haie, fut étonné de se trouver auprès de
la nymphe. La jalousie qui l'éloignoit de
tout commerce, lui faisoit éviter Silvan-
dre encore plus que les autres ; mais il fut
contraint cette fois de saluer Leonide &
Pâris, & malgré differens prétextes, il ne
put se dispenser de les suivre ; Leonide qui
l'aimoit à cause de Celadon, l'en pressa
avec trop d'instance. Pâris qui desiroit sça-
voir où étoit Diane, lui demanda s'il ne
connoissoit point la bergere qui étoit assise
auprès de Phylis. Lycidas après l'avoir ob-
servée, répondit que c'étoit Astrée. Après
quoi Leonide reprenant le discours qu'ils
avoient commencé, poursuivit de la sorte.
» Pourquoi, berger, en voulez-vous à
» cette bergere ? Si elle est la cause de l'a-
» mour que vous avez pris, ne l'est-elle
» pas aussi des perfections que cet amour
» vous donne ? J'avoue, dit le berger,

» que sans Phylis je n'aurois jamais aimé,
 » mais aussi sans elle j'aurois encore ma
 » liberté. Mais, ajouta la nymphe, n'es-
 » perez-vous pas du retour, & ce bien ne
 » peut-il pas vous dédommager de la per-
 » te de votre liberté ? N'importe, repli-
 » qua-t-il ; une ame bien née ne peut se
 » louer de quiconque lui a fait perdre un
 » avantage si précieux. » Au nom de Phy-
 lis, Lycidas devint plus attentif, & la
 suite de l'entretien lui faisant croire que
 Silvandre l'aimoit : » Hé quoi, lui dit-il,
 » êtes-vous aussi amoureux de cette ber-
 » gere que vous feignez de l'être ? » Sil-
 vandre qui dans ses réponses à Leonide
 ne songeoit point à Lycidas, comprit que
 la jalousie lui faisoit faire cette demande,
 & pour l'embarrasser davantage, il lui ré-
 pondit seulement : » Dites Lycidas, qu'en
 » pensez-vous ? Je voi par tout tant de
 » feinte, repartit Lycidas, que je ne pou-
 » rois que juger. Si ma dissimulation,
 » ajouta Silvandre, vous empêche de
 » porter votre jugement sur cet article,
 » dites-moi ce que vous en desirez. Vos
 » actions m'étant indifferentes, répondre
 » Lycidas, quels pensez-vous que puissent
 » être mes desirs à cet égard ? Eh bien,
 » continua Silvandre, s'il y a quelque
 » chose en moi qui vous déplaît, n'en
 » accusez donc que vous seul & les dieux

16. *La II. Partie de l'Astrée.*

» qui le veulent ainsi ; au surplus armez-
» vous de patience. » Lycidas alloit répon-
dre, & sans doute avec aigreur, si Leonide
n'eût détourné la réponse, sous pretexte
qu'elle vouloit écouter ce que Phylis chan-
toit. Voici ce qu'elle entendit :

Amour, ne brule plus, ou ne brule qu'en
vain,

Et son arc sans vertu demeure dans sa main.

Ou bien s'il fait aimer, aimer est autre chose

Qu'au bon vieux tems ; & les loix qu'il pro-
pose

Sont contraires aux loix qu'il nous donnoit
à tous.

Car aimer & haïr c'est maintenant le même,

Puisque pour bien aimer il faut être jaloux.

Que si l'on aime ainsi, je défens que l'on
m'aime.

Silvandre qui vouloit donner à Lycidas
autant de jalousie qu'il pourroit, voyant
Phylis attentive à ce qu'elle chantoit, &
la bergere Astrée uniquement occupée du
souvenir que lui rappelloient ces paroles,
il s'avança vers Phylis, & se jettant à ses
genoux il lui baïsa la main, puis en se re-
levant il l'avertit que Pâris & la nymphe
arrivoient. Leonide étoit si près, que la
bergere obligée de se lever n'eut pas le
temps

temps de reprocher à Silvandre sa temerité. Il voulut l'aider, mais elle le repoussa. Lycidas crut qu'elle n'en avoit usé de la sorte, que parce qu'elle l'avoit apperçu. Après les saluts reciproques, ils s'affirent tous sous le même arbre, & Silvandre, pour desesperer Lycidas, se remettant aux genoux de Phylis, » belle bergere, lui dit-
 » il, quel terme avez-vous établi à mes
 » services ? combien de temps encore me
 » ferez-vous souffrir ? Du moins, si je
 » souffre, si je sers, si vous triomphez de
 » moi, je ne veux pas que vous soyez
 » exemte d'inquietudes ; ou vous employe-
 » rez contre moi toutes vos forces, tous
 » vos artifices, ou je demeurerai le vain-
 » queur, » Phylis entendant bien que le
 berger vouloit parler de la gageure qu'ils
 avoient faite à qui se feroit plus aimer de
 Diane, entendoit ces mots dans leur ve-
 ritable sens, au lieu que la jalousie de Ly-
 cidas les lui faisoit entendre autrement. Phylis le comprit, & pour le détromper, elle fit cette réponse à Silvandre : » Sou-
 » venez-vous, berger, que s'il me falloit
 » employer tant d'artifices, ce seroit con-
 » tre un autre berger, & que pour triom-
 » pher de vous il me suffiroit de dire, je
 » veux vaincre. Personne en cette contrée
 » n'ignore votre pouvoir, repartit Silvan-
 » dre, & je l'ignore moins encore que tout

18 *La II. Partie de l'Astrée.*

» nos bergers. Je ne sçai , dit Philis , qu
 » peut être votre dessein en me tenant
 » langage , mais dans peu nous recevroi
 » notre arrêt , & peut être ces mots vo
 » couteront cher. Je ne crains rien , dit
 » berger , je dois seulement avoir plus
 » regret d'avoir été si long - temps sa
 » vous declarer mon affection , que
 » crainte du mal dont vous me menacez
 Phylis sentoît assés que c'étoit un jeu de
 part de Lycidas , mais la peine même qu
 ces discours faisoient à Phylis , fortifioie
 les soupçons du berger ; elle dit donc
 Silvandre : » Je pense en verité que voi
 » avez gagé de me déplaire , en me tena
 » un pareil langage , ou que vous vene
 » l'étudier ici , pour le mieux repeter
 » votre maitresse. En ce cas , interromp
 » Astrée , il vaudroit mieux qu'il vous pa
 » lât , comme si en effet vous étiez Diane
 » N'importe , dit Silvandre , pourvu qu
 » je lui exprime toute ma tendresse. »
 alloit continuer , lorsque Phylis le conjur
 de la laisser tranquille , & d'aller plus t
 secourir Diane qu'elle avoit laissée à l
 porte de sa cabane dans un étrange em
 barras , parce que Florette sa brebis chéri
 se mourroit. » Si vous me l'ordonnez , re
 » pliqua Silvandre , & si vous daigne
 » prendre soin de mon troupeau jusqu'
 » mon retour , j'obéis. » Phylis lui donna

les ordres qu'il demandoit , & lui promit de garder son troupeau. Alors , comme s'il n'eût osé lui desobéir , il fit une grande reverence à la nymphe, à Pâris , aux bergeres , & prit sa course vers la cabane de Diane , laissant Phylis charmée de son départ , & Lycidas en proie à la plus triste jalousie. Si les discours de Silvandre lui avoient déplu , les inquiétudes qu'il avoit remarquées dans sa bergere l'avoient bien touché davantage ; mais quand il se representoit qu'elle s'étoit chargée du soin de son troupeau , quoi qu'elle ne l'eût fait que pour finir un entretien qui peinoit Lycidas , il étoit au desespoir. C'est ainsi que nos desseins ont quelquefois des effets contraires à nos intentions.

Silvandre s'assura bien-tôt que Phylis ne l'avoit point trompé. Il apperçut Diane assise par terre , & tenant dans son sein sa brebis chérie. Tantôt elle lui souffloit dans la bouche , tantôt elle y mettoit du sel , mais toujours sans effet. La brebis ne revenoit de son assoupissement que pour retomber aussi-tôt. Diane se lamentoit , elle accusoit une voisine de sortilège , lors que Silvandre s'approcha , & lui demanda après l'avoir saluée ce qu'elle faisoit ainsi par terre. » Je n'ai pas besoin de vous l'apprendre , dit-elle : regardez seulement en qu'el état est Florette. » A l'instant le

20 *La II. Partie de l'Astrée.*

berger se jette à genoux, il la considère
il lui touche les oreilles, il lui examine
langue, il lui bouche les narines, & r
connoissant enfin le mal, il se tourne tran
porté de joye vers Diane : » Ne vous al
» fligez point ; lui dit-il, ma belle ma
» tresse, Florette sera bien-tôt guerie, so
» mal ne vient point de sortilège, mais d
» l'ardeur du soleil qui lui a offensé l
» cerveau, & ce mal se nomme *averii*
» Le temps seul pourroit la guérir, mais
» vous me permettez, j'irai dans le pr
» voisin, & j'en rapporterai une herbe qui l
» guérira incontinent. Si je vous le pe
» mettrai ? répondit le bergere, je vais d
» ce pas avec vous pour cueillir de cet
» herbe, & la connoître pour vous e
» épargner la peine si j'en ai besoin un
» autre fois. » A ces mots laissant la brebis
en garde à ceux qui étoient dans la cabane
ils partent, & vont cueillir l'herbe salu
raire. Silvandre qui par hazard l'avoit re
marquée en venant trouver Diane, l'e
bien-tôt trouvée. Il en prit une poignée
il la mit entre deux cailloux, & lors qu'
fut de retour, il en distilla le jus dans le
oreilles de Florette. Aussi-tôt la brebis l
leva secouant la tête, & après quelque
éternumens, elle se mit à bêler comm
pour appeller ses compagnes. Déjà ell
baissoit le nés pour manger, mais Silvan

Livre Premier.

47

re la prenant entre ses bras , il la remit dans la bergerie , & dit à Diane de ne la point laisser sortir de toute la journée , de peur que le soleil ne l'incommodât , Diane connoissant l'herbe , voulut encore en savoir le nom. » Elle en a plusieurs , répondit Silvandre ; les uns l'appellent orval , & les autres scarlée. Mais pourquoi , ajouta-t-il , n'avez-vous pas le même empressement de conserver tout ce qui vous appartient ? Quand j'apperçois le moindre mal quelque part , dit-elle , j'y remédie le plus promptement qu'il m'est possible. Plût à dieu , répondit le berger , fussiez-vous aussi véritable que j'éprouve le contraire ! N'allez pas , repliqua Diane en souriant , effacer par vos injures le mérite de ce que vous venez de faire. Il vaut mieux que nous allions chercher mes compagnes , & les tirer d'inquiétude.

Au même temps elle rassemble son troupeau , & le pousse vers le carrefour de Mercure , charmée de la guérison de Florette. Elle apprit en chemin que Pâris & Léonide étoient avec les bergeres qu'elle cherchoit , & bien-tôt elle les vit s'avancer de son côté. Pâris que le déplaisir de Diane rendoit inquiet , s'étoit levé le premier , & tous les autres venoient avec lui pour essayer de secourir Florette. Mais lorsqu'ils

22 *La II. Partie de l'Astrée.*

apperçurent Diane, ils s'arrêterent, & le hazard voulut que ce fût précisément au carrefour de Mercure, où quatre chemins venoient aboutir. La base qui portoit le terme étoit rehaussée de trois degrés, ils s'y assirent, & de là Leonide apperçut deux bergers & une bergere qui venoient du côté de Mont-verdun. Leurs gestes animés montroient bien qu'ils disputoient avec chaleur. La bergere, sans vouloir écouter ni l'un ni l'autre, les repoussoit également. Quelquefois ils s'arrêtoient, & la tiroient par sa robe, comme pour l'établir juge de leur différend; mais elle se débarassant d'eux, elle se mettoit à fuir, jusqu'à ce qu'ils l'eussent atteinte. A sa fuite on eût jugé qu'ils vouloient lui faire violence, si on ne les avoit remarqués, tantôt embrassant ses genoux, & tantôt lui baisant avec respect les mains.

Cependant ils approchoient du carrefour, sans remarquer les personnes qui étoient, & Leonide les montra à toute la troupe, pour sçavoir si personne ne le reconnoîtroit. „ Je les ai vues souvent „ répondit Lycidas, ils habitent le hameau qui touche Mont-verdun. Ils n'en sont point originaires; c'est des étrangers „ que la fortune de leurs peres a contraint „ de se réfugier dans cette contrée. „ „ vous êtes curieux de voir une beaut

naissante donner les plus grandes espérances, il faut que vous voyiez la bergere. Si vous pouvez les engager à vous raconter leur différend, je suis persuadé que vous aurez un véritable plaisir. Ils aiment tous deux la bergere, & celle-ci rebute la flamme de tous deux. Il y a quelques jours qu'étant sur la rive opposée, j'entendis leur dispute; le sujet en est grave à mon avis. La bergere s'appelle Celidée : le berger qui paroît le plus grand & qui est à droite, se nomme Thamyre, & l'autre Calydon.

A peine Lycidas avoit fini, que les étrangers arriverent près du terme, & que l'on pût reconnoître, à voir Celidée, que Lycidas n'avoit point imposé sur sa beauté : Pendant qu'ils la considéroient attentivement, Leonide curieuse de sçavoir le sujet de leur différend, s'avança vers Celidée, & la pria instamment de s'asseoir avec sa compagnie sur les degrés du terme, & d'y attendre à l'ombre des sicomores, que la grande chaleur fût tombée. La bergere n'ignoroit pas le respect qu'elle devoit à la nymphe; d'ailleurs elle étoit ravie d'éviter l'importunité des deux bergers; elle obéit donc à Leonide, & lorsqu'ils alloient prendre leurs places, Diane arriva. Cependant Lycidas ne pouvant supporter Silvandre auprès de Phylis, quand il le vit

24 *La II. Partie de l'Astrée.*

de retour , il se déroba sans que l'on apperçût , & s'enfonça dans le bois.

Leonide fit asseoir Celidée auprès d'Astrée étoit de l'autre côté. Diane se fit près de l'étrangere , & Pâris auprès d'EtPhylis s'étant assise près d'Astrée, Sil dre demeura debout , aussi-bien que Thyre & Calydon. S'ils s'étoient assis tout du terme ils auroient tourné le aux bergeres. Lorsqu'ils furent arrés de la sorte , la nymphe pour rassurer Celidée , rompit le silence en ces tern

» Belle Celidée , le bruit de votre be
» est venu jusqu'à nous , & nous a de
» la curiosité de sçavoir qui vous êtes
» quelle est votre fortune. Lycidas no
» dit quelque chose de votre différen
» avec ces deux gentils bergers ; mais
» souhaiterions d'en sçavoir la verité
» votre bouche même. Madame , ré
» dit l'étrangere , vous avez trop de l
» té de vouloir bien entendre le reci
» nos dissensions ; mais dispensez-mo
» le faire , puisqu'aussi bien il n'y va p
» de votre service , & que je ne p
» rois sans me rappeler le souveni
» mes déplaisirs. Madame ; interro
» Calydon , souffrez qu'à son refus je
» raconte ce que vous desirez sçavoir
» veux bien que ce soit devant elle &
» vant Thamyre, afin qu'ils me démen

» si je parle contre la verité. Comme j'ai
 » ici le plus grand interêt, ajouta-t-il, il est
 » naturel, grande nymphe, que je vous en
 » fasse le recit. En ce cas, dit Celidée, ce
 » seroit à moi à parler, puisque vous êtes
 » tous deux ligués contre moi. Cela n'est
 » pas raisonnable, dit Calydon; car, ô bel-
 » le Celidée, si vous êtes contre nous deux,
 » nous ne laissons pas d'être à vous tous
 » deux. Pour Thamyre il sçait que si celui
 » à qui l'on fait le plus d'injustice doit avoir
 » la permission de se plaindre, c'est à moi
 » de parler; la belle Celidée m'offense
 » par ces refus, & Thamyre, en voulant me
 » ravir un bien que je tiens de l'amour, &
 » que Thamyre lui-même m'a cédé. Si ce-
 » la est ainsi, répondit le berger, laissez
 » donc parler Thamyre; il se plaint de
 » Celidée qui l'aima & qui ne l'aime plus,
 » il se plaint de Calydon qu'il a comblé de
 » bienfaits, & qui le paye d'ingratitu-
 » de. Et moi, repliqua Celidée, je me
 » plains, grande nymphe, d'être en bute
 » à leurs importunités, en sorte qu'ils sem-
 » blent avoir juré l'un & l'autre de me
 » tourmenter le reste de ma vie. Qu'ils se
 » taisent donc, & qu'ils me laissent par-
 » ler.

Leonide, pour mettre fin à leur dispute,
 leur proposa de tirer au sort à qui parleroit
 le premier, puisqu'ils ne pouvoient s'ac-

26 *La II. Partie de l'Astrée.*

corder entr'eux. Ils mirent donc leur gage dans le chapeau de Silvandre, & Leonide les tira. Le premier fut le gage de Thamyre, l'autre celui de Calydon, & le troisieme celui de la bergere. Ainsi Thamyre commença en ces termes :

HISTOIRE
DE CELIDE'E, DE THAMYRE
ET DE CALYDON.

PUIS QUE le grand Thautates m'a choisi si pour vous raconter nos dissensions, je proteste d'abord que je ne déguiserai en rien la verité. Je demande seulement qu'après que Celidée & Calydon auront allégué leurs raisons, on me permette aussi de rapporter les miennes. Sçachez donc, grande nymphe, que nous habitons un hameau près de Mont-verdun, mais que nous ne sommes point de cette contrée; que nos peres descendoient de ces Boïens qui sortirent de la Gaule au temps de Bellovése, & chercherent au delà des Alpes de nouvelles demeures, qu'après plusieurs siècles ils furent chassés par les Romains, des villes qu'ils avoient eux-mêmes bâties; que les uns dépouillés de leurs biens se retirerent au delà de la forêt Hircinie

où les Boïens leurs alliés s'étoient établis
du temps de Segovèse, & que d'autres ai-
merent mieux retourner dans leurs an-
ciennes demeures. Ainsi nos ancêtres re-
vinrent dans les Gaules & s'établirent
parmi les Segusiens, avec lesquels ils pri-
rent des alliances. Jugez maintenant,
belle nymphe, combien Calydon & moi
nous devons nous aimer. Tous deux Boïens,
tous deux parens, & tous deux dans un pays
étranger, que de raisons de nous chérir
mutuellement ! Aussi l'ai-je toujours aimé
comme mon fils ; j'ai pris soin de son en-
fance, comme je le devois, en considéra-
tion de son pere qui étoit mon oncle. La
sage Cléomene élevoit aussi la belle Celi-
dée près de ma cabane, & quoi qu'elle
n'eût pas encore atteint sa neuvième an-
née, j'avoue que son air enfantin me char-
ma, j'aimois ses discours, je me plaisois
à ses petits jeux. Combien de fois lui sou-
haitai-je de ces années qu'il me sembloit
que j'avois trop pour elle, ou bien elle
trop peu pour moi ! Combien de fois ai-je
voulu me défaire de mon amour ? Mais ne
pouvant y réussir, & prévoyant que d'au-
tres que moi en deviendroient amoureux,
je résolus de les prévenir. Je tâchai de la
gagner par des actions enfantines, je lui
parlai de flamme, d'amour, de passion,
non que je crusse qu'elle pût être sensible

28 *La II. Partie de l'Astrée.*

à ces discours, mais uniquement pour l'accoutumer à ces mots qui d'ordinaire offensent plus les oreilles d'une bergere, que la chose même. J'en usai de la sorte près d'un an, je lui dérobai cependant quelques baisers ou quelques faveurs legeres. Mes soins, je puis bien le dire, ne furent pas superflus. Elle avoit à peine atteint l'onzième année de son âge, qu'elle commençoit-elle, à m'aimer comme son pere & que bien-tôt elle m'aima plus que tout ce qui étoit au monde. Lorsque je lui reprochois qu'elle m'aimoit en enfant, & que ce n'étoit point d'un amour véritable elle tranchoit le mot sans hésiter. J'auroi pu la conduire loin, si j'avois eu quelque mauvaise volonté; mais l'affection que je sentoispour elle, & le desir que j'avois de l'épouser étouffèrent en moi tout dessein criminel.

Je craignois d'ailleurs que quelqu'un n'abusât de sa simplicité, & la voyant recherchée de plusieurs, je lui faisois sans cesse valoir l'estime que l'on fait de la constance & de la fidelité: je lui représentois combien les bergeres volages sont méprisées, que les bergers sont presque toujours trompeurs, infideles, & qu'il ne falloit pas même les écouter. A quoi m'ayant répondu un jour, qu'elle ne devoit donc pas m'écouter moi-même, je

compris qu'il y avoit encore de l'enfance
 en elle. Je lui dis alors que nous n'étions ici
 bas que pour aimer, que sans l'amitié il n'y
 avoit point de plaisir dans la vie, que
 l'amitié adoucissoit toutes les amertumes,
 que qui vit sans amour est malheureux
 parce qu'il n'est aimé de personne, que sa
 mere avoit aimé son pere, mais que celles
 qui ont plus d'un amant sont souveraine-
 ment meprisées. » Hé quoi ! me répon-
 » doit-elle, les bergers sont-ils également
 » obligés à n'aimer qu'une bergere ? Sans
 » doute, lui disois-je, ils y sont obligés.
 » Aussi ne voyez-vous pas que je n'aime
 » que vous ? Mais, ajouta-t-elle, n'aimiez-
 » vous rien avant que je fusse née, & si je
 » mourais, cesseriez-vous d'aimer quel-
 » que chose ? Sa naïveté me fit rire, &
 » pour lui répondre : Scachez, lui dis-je,
 » que mon amour naquit avec vous, &
 » que si je vous survis, il vous suivra au
 » tombeau. Et si vous mourez avant moi,
 » continuât-elle, faudra-t-il que je fasse
 » de même, & si cela est nécessaire, appre-
 » nez moi, je vous supplie, comment je
 » m'y prendrai. Ma fille, lui répondis-je
 » en souriant, il n'est pas raisonnable que
 » votre amour meure avec moi, mais il
 » faut qu'alors vous aimiez de moi ce que
 » votre memoire vous en représentera,
 » & vous souvenant de *Thamyre*, vous

30 *La 11. Partie de l'Astrée.*

» l'aimerez , & n'en aimerez jamais d'autre. Mais comment , disoit-elle , aimerai-je un mort ? Lorsque vous me donnez des baisers , si je vous en demande la raison , vous me repondez que c'est parceque vous m'aimez. Faudra-t-il que je vous donne aussi des baisers quand vous serez mort ? C'est assés , lui dis-je , que les bergeres souffrent les caresses de ceux qu'elles aiment. Mais continuait-elle , quelles preuves les bergers peuvent-ils nous donner de leur amour ? Celles que vous recevez de moi , lui dis-je , quand je prens plaisir à vous caresser. Ainsi , ajouta-t-elle , quand quelqu'un se jouera de la sorte avec moi , je connoîtrai incontinent qu'il m'aimera. »

Je vous raconte ces naïvetés , madame , afin que vous connoissiez mieux la nature de mon affection pour Celidée , les soins que j'ai pris de son éducation , & la reconnoissance qu'elle me doit de ce que je n'ai point abusé de sa simplicité. Peut-être ces mêmes naïvetés vous feront trouver étrange que j'aye pu m'occuper sérieusement de la bergere à qui elles échappoient. Mais si vous daignez vous souvenir que l'amour est enfant , & qu'il aime sur tout la jeunesse , vous jugerez bien que devant subir sa tyrannie , rien ne conviendroit davantage à la pureté de mes in-

tentions , que cette jeune & innocente beauté. A la verité je reconnois que je l'aimois moins par mon propre penchant que par la volonte des dieux. J'essayai plusieurs fois de rompre des nœuds si mal assortis , je me representai tous les obstacles imaginables , mais tous mes efforts & toute ma raison ne servirent qu'à accroître mon mal , qui devint enfin incurable.

Au même temps Calydon revint de la province des Boïens ; il étoit alors agé d'environ dixhuit ans , il avoit la taille belle & plus grande que ne le comportoit son âge , le visage gracieux , & dans toutes ses manieres un air noble au dessus de sa condition , mais sans fierté. Je l'aimois auparavant parce qu'il m'étoit allié , & que mon oncle me l'avoit recommandé ; mais il me parut si aimable à son retour que lui donnant toute mon amitié , je lui destinai après ma mort mes troupeaux & mes pâturages qui ne sont pas à dedaigner. Pour l'obliger même à quelque retour pour moi , je lui declarai mon dessein , & j'en fis part à nos proches & à nos voisins. Je prévis bien qu'il pourroit aimer Celi-dée , sans sçavoir mon intention. Je lui ouvris donc mon cœur , & lui défendis de l'aimer autrement que comme sa sœur. Il me le promit avec serment , mais à

C iij

peine la lune avoit achevé son cours, le voilà épris de Celidée. Il n'osa le déclarer, ni à moi ni à personne qui m'instruire de son état. Il languit quelque temps & tomba enfin malade. Jug madame, de mon affliction par l'am que je lui portois ; il devint plus pâle la mort, & si maigre qu'à peine pouvoient on le reconnoître. Je consultai les expérimentés de la contrée, je n'épariai ni peine, ni dépense ; point de Vacie par je ne fis offrir des sacrifices à Thautata, à Hesus, à Tharamis, à Belenus, & fléchir les dieux, si par hazard Caly les avoit offensés. Point d'Eubage qui n'interrogeasse, point de sage Saron qui ne vint le visiter à ma priere, & donner des conseils contre la tristesse. Mais tout cela fut inutile. Ce fut encore en vain que je le conjurai en l'arrosant mes larmes, de m'expliquer la cause de son mal. Il languissoit de la sorte, lorsqu'un vieux myre de mes amis instruit de ma douleur, vint la partager avec moi & me donner quelque consolation. A qu'il m'eut dit tout ce qu'en de pareilles occasions peut représenter un ami sage, » enfin ajouta-t-il, remettez Calyde » remettez - vous vous - même entre les » mains de Thautates, & si vous le faites » avec une entière sincérité, assurez-vous

« vous en recevrez plus de soulagement
« que vous n'en pouvez esperer de tous
« les hommes ensemble. » Avant que de
partir il voulut voir Calydon ; nous allâ-
mes dans sa chambre, il lui parla quelque
temps, il le considéra avec attention, il
remarqua ses gestes, ses actions, il lui
toucha le poux, & lui dit ensuite : » Mon
« fils, rejouissez-vous, votre maladie n'ira
« point à la mort ; j'en ai vu plusieurs at-
« teints du même mal que vous, & person-
« ne n'y a succombé.

En sortant il me prit à l'écart, & me
 tint ce discours : » Peu s'en faut que je n'aye
« déjà vu trois siècles ; il y en a plus de
« deux que je fais la profession de myre, &
« je ne l'ai pas faite, puisqu'il a plu à l'heu-
« rates, sans reputation. J'ai toujours été
« appelé chés tous les principaux de la
« contrée, ainsi je dois avoir quelque ex-
« perience. Je vous dirai donc que le mal
« de Calydon est moins dans le corps que
« dans l'esprit, & si le corps en est atteint,
« ce n'est qu'à cause de l'étroite union
« qu'il a avec l'esprit malade. Toute dan-
« gereuse qu'est cette espece de maladie,
« elle l'est moins que celle du corps ; il
« n'y en a point de l'ame qui soient in-
« curables, parce qu'elle n'est point sujette
« à la corruption. Je vous dis ces choses,
« afin que vous ne desesperez point de la

34 *La II. Partie de l'Astrée.*

» guérison de ce jeune berger. Je connois-
 » son mal, ou je suis bien trompé; soit;
 » l'inégalité de son poux, soit à la foiblesse
 » de sa voix entrecoupée de soupirs, soit;
 » l'humidité de ses yeux, soit à la tristesse
 » peinte sur son visage, je juge qu'il aime
 » éperdument une bergere qui le maltrait-
 » te, ou à qui il n'ose expliquer sa pas-
 » sion. » Je me figurai incontinent que la
 » belle Celidée en étoit l'objet, & je répon-
 » dis au myre, que je craignois maintenant
 » bien davantage de perdre le berger, puis-
 » que sa guérison dépendoit d'une personne
 » inconnue, ou peut-être ennemie, & qu'il
 » ne m'y voyoit aucun remède. » Il y en
 » a tout, me dit-il, excepté à la mort, &
 » je compte bien d'en trouver. La person-
 » ne qui peut le guérir, vous est inconnue;
 » dites-vous, mais si je reste auprès de lui
 » quelques jours, je serai bien-tôt instruit
 » sur cet article. N'espérez pas, lui dis-je,
 » je, qu'il vous en fasse l'aveu; aussi ne
 » prétens-je pas, me répondit-il, il faut
 » même éviter de lui donner sur cela le
 » moindre soupçon. Lorsque nous sçau-
 » rons de quelle bergere il est épris, nous
 » en viendrons à bout. Il n'y en a point
 » de si farouche que les caresses n'apri-
 » vent, pourvu qu'on s'y conduise avec
 » prudence. » Pour abréger, grande nym-
 » phe, le myre demeura huit jours près

irs le bras , & lui tâtoit le poux , afin
noître quand il auroit quelque émo-
Le hazard voulut que Celidée fit
avec Cleontine un voyage qui dura
rs , ce qui fut cause qu'elle nous vi-
es dernières ; car toutes vinrent tou-
de la maladie du berger , & de l'é-
l son mal me réduisoit. Nous deses-
is presque de connoître par ce moyen
e nous cherchions à decouvrir , lors-
on nous annonça Celidée. Le myre
noit le bras alors , & son poux étoit
calme qu'il ne l'avoit été ; mais au-
de Celidée il s'éleva tout à coup ,
ne s'il avoit eu une fièvre ardente ;
è calmant de nouveau , il revenoit à
miere agitation.

myre qui étoit intelligent , confi-
es yeux , il les trouve plus vifs , plus

gerent de maniere , que les plus indifferens s'en fussent apperçus. En ce moment le myre me tira à l'écart , & me dit : « Ami Thamyre , ce n'est pas Celidée qui vient d'entrer , mais la femme de Calydon , si tu veux qu'il vive. » O dieux , quel fut mon étonnement ! Je demeurai interdit , & ce fut bien à propos que le myre continua de me parler , car il m'eût été impossible de proferer un seul mot. Lorsqu'enfin je fus un peu revenu à moi , je lui demandai si en l'état où étoit Calydon , il seroit à propos de le marier. Faites seulement , me répondit-il , que Celidée lui donne quelques marques d'amitié , & bien-tôt il sera rétabli. Cependant vous parlerez à Cleontine , qui est trop sensée pour refuser un tel parti.

Le myre s'en alla , me laissant bien plus malade que Calydon. Je ne puis , madame , vous représenter de quels sentimens mon ame fut combattue. Céderai-je Celidée , me disois-je à moi-même ? L'amitié le demande , mais l'amour le défend. Si je ne la donne à Calydon , c'est fait de lui : & si j'y renonce , comment pourrai-je vivre moi-même ? Mais , continuois-je , Calydon est jeune , & par conséquent dans un âge où l'on ne peut résister à ses passions , & toi qui as déjà passé ces premières fureurs de la jeunesse , veux-tu te montrer

Enfin, que tu gardes la pro-
que tu me fis , lorsqu'en rendant le
sourir , je te recommandai cet
dans le berceau ? Tu juras de le
comme ton propre fils, & de recon-
ainsi les soins que j'avois pris de
rsque ton pere jeune te laissa jeune
entre mes mains ? Souvien-toi que
jamais été ton rival , & que jamais
balancé , si pour un leger plaisir je
rois perdre la vie. N'achete point
un repentir qui t'accompagneroit
oute au tombeau , & qui vengeroit
êtres d'une action si indigne.

considerations , je l'avoue , me dé-
erent à me priver de Celidée pour
ier à Calydon. Mais que n'eus-je
souffrir pour en venir à l'execu-
le commençai par le berger , je lui
i que je connoissois son mal , & que

38 *La II. Partie de l'Astrée.*

d'aimer le berger, elle avoit pour lui une haine naturelle ; & cela devoit bien être ainsi, puis qu'il étoit très propre d'ailleurs à inspirer de l'amour. Il est vrai que lors que nous avions parlé de lui, elle m'avoit tous-jours dit que Calydon seroit le dernier qu'elle aimeroit. Or étant résolu à faire cette ouverture si contraire à sa fierté & à la mienne, j'ignorois par où je devois commencer. Enfin voici de quelle manière je m'y pris.

Je lui representai combien le mal que le berger m'avoit touché, combien sa vie m'étoit chère. J'ajoutai que si je venois à le perdre, je serois inconsolable, que tous les plus sçavans myres m'assuroient que le mal ne procedoit que de tristesse, & qu'en ignorant le sujet, tout ce que je pouvois faire, étoit de prier tous ceux qui m'aimoient de s'étudier à le diversifier, & à reconnoître son mal ; qu'étant la personne du monde que j'aimois le plus, elle étoit aussi plus obligée à entrer dans ses vues : que je la conjurois donc par toute notre amitié de voir le berger le plus souvent qu'elle pourroit, de jouer, & de passer le temps avec lui. Celidée qui m'aimoit véritablement me le promit. En effet, il n'y manquoit point, & si d'un côté je ne recevois quelque satisfaction de ses visites, de l'autre j'en étois si affligé que j'ignorois comment j'ai pu vivre.

J'avois cru que cette familiarité engageoit la bergere à quelque bienveillance pour Calydon; mais elle ne changea point d'avis. Cependant Calydon profita de ses visites, il commença de se remettre en état de temps, mais il ne se rétablissoit entièrement. Celidée s'en ennuyoit, mais elle vis bien que mon dessein ne m'avoit réussi. Je songeai donc à dresser une batterie, je m'adresse à Cleontine, & je déclare mon amitié pour Calydon; en disant que j'avois de lui donner après sa mort mes troupeaux & mes pâturages, je lui exagere le mérite du berger, sa vertu, sa naissance, sa passion pour Celidée, & je n'omis rien enfin de ce que je pus pouvoir hâter cette alliance. Jugez maintenant, grande nymphe, si je n'y réussis pas sérieusement, & si Calydon doit manquer de reconnaissance pour sa sœur. Cleontine regarda ce parti comme avantageux, & dès lors elle me permit d'employer tout son crédit en faveur de Calydon. Elle ajouta néanmoins que Celidée avoit une mere qui l'aimoit infiniment, qu'elle avoit besoin de son consentement, qu'elle tâcheroit de l'avoir; mais que cependant elle disposeroit l'esprit de Celidée. Ainsi cherchois-je par tous les artifices imaginables à me priver du seul homme qui peut me rendre heureux & je

prévoiois bien, quoi qu'il arrivât, que je serois le plus infortuné des hommes. Si je réussissois au gré de Calydon, quel vie pouvois-je esperer ? Si je ne réussissois pas, le déplaisir d'un berger que j'aurois comme mon propre fils, me desespéroit. En cet état, après la réponse de Cleontine, un jour que je trouvai Celidée, car je vivois moins familièrement avec elle, je lui dis : « Ma belle fille, Cleontine m'a communiqué un dessein qu'elle a sur vous, il me semble que vous n'en devez point vous y opposer. » Et dans la crainte qu'elle ne me fit des questions je feignis quelque affaire pressante, & j'abandonnai la bergere dans l'incertitude. Cependant je ne pouvois bannir Celidée de mon cœur, & toutes les fois que je me la représentois entre les bras d'un autre, je n'en pouvois pas même, je l'avoue, en soutenir la pensée. Que serois-je devenu, si ce mariage que je pressois pour le salut de Calydon avoit réussi !

Il arriva donc que Cleontine fit part à Celidée de la proposition que je lui avois faite. Avant que de lui demander son avis, elle lui déclara le sien, & pour le fortifier elle ajouta que c'étoit moi qui en avois fait la première ouverture. Celidée peut vous dire, madame, combien elle fut touchée de ce discours, elle eut peur

issoit sur son visage , je compris qu'el-
oit quelque déplaisir, mais je me la-
ois moins irritée, parce que j'ignorois
Cleontine lui eût parlé de moi. J'étois
sous l'orme qui est au milieu de la
ne de Mont-verdun. Aussi-tôt que je
perçus , je me levai , & lui tendis la
; mais Celidée me regardant avec in-
ation : » Comment , dit-elle , Tha-
yre , oses-tu me tendre la main ,
and tu me donnes à un autre ? Ne te
ffit-il pas de m'avoir trompée tant que
i pu l'être ? Et me crois-tu si simple
core , que je ne puisse connoître tes
ifices & ta perfidie ? » Comme je res-
interdit à ces reproches que je n'at-
ois point : » Ah Thamyre , continua-
elle , ne croi plus m'en imposer par tes
scours ? je suis devenue plus rusée , &

42 *La II. Partie de l'Astrée.*

» ger sur moi ? T'ai-je manqué de parole
 » ou d'amitié ? as-tu remarqué en moi
 » quelque défaut qui t'ait obligé à me
 » quitter ? Eh bien, Thamyre, si je ne suis
 » ni assez riche, ni assez belle, pour te re-
 » tenir, cherche une autre bergere plus
 » digne de toi, j'y consens. Mais pour-
 » quoi veux-tu me faire expier les fautes
 » de la nature, en me livrant entre les
 » mains d'un berger pour qui la nature
 » m'a donné de l'aversion ? Laisse-moi la
 » liberté dont je jouissois, lors que tu as
 » commencé à me tromper ; & contente-
 » toi du regret que j'aurai toute ma vie
 » d'avoir reconnu si tard ton dessein. Si j'ai
 » manqué à ton égard.... Mais, Thamyre,
 » en quoi t'ai-je manqué ? Tu ne réponds
 » rien, cruel & dénaturé berger ? Mais sou-
 » vien-toi que je t'ai plus d'obligation que
 » tu ne penses, que ta perfidie me précau-
 » tionnera contre tous les hommes. Car ne
 » s'imagines pas que je sois jamais à Caly-
 » don ! la mort me sera désormais plus che-
 » re, que le plus aimable berger. Puisse le
 » souvenir de Celidée te causer d'éternels
 » regrets ! Puisse les dieux ne me pas refu-
 » ser une si juste vengeance ! En voulant me
 » donner à Calydon, tu as perdu pour jamais
 » la plus tendre & la plus fidele bergere.

A ces mots, elle tire de son col un
 chaîne de paille que je lui avois donnée,

elle me la présente , & moi sans y penser je la tiens d'une main ; alors la tirant avec violence , » soit ainsi rompu notre amour , » dit-elle, comme cette chaîne qui en étoit le symbole , & que j'eus de toi. » Elle fuit à l'instant , & me laisse si interdit , que je ne pus proferer une parole , ni faire un pas pour la suivre.

J'avoue , madame , que j'étois pénétré de ces reproches , & que je me trouvois seul coupable. Cependant je persistai dans la résolution que j'avois prise de sacrifier à Calydon toute ma félicité. Enfin Calydon sut que j'avois parlé à Cleontine , & ne s'étonnant point alors que Celidée ne vint le voir , que quand Cleontine le lui commandoit , il reprit en peu de temps sa première santé. Cependant Celidée qui vit bien que j'avois gagné Cleontine , se jeta aux pieds de sa mère , & sut tellement l'attendrir , qu'elle lui jura que jamais elle ne seroit mariée contre sa volonté. Celidée au comble de ses vœux , nous fit avertir de ce qui s'étoit passé , elle croyoit n'avoir point obtenu ce qu'elle desiroit , si nous l'ignorions.

Je ne puis vous exprimer , grande nymphe , quels furent alors mes sentimens. D'un côté je craignois que Calydon ne retomât malade , & de l'autre je voyois avec douleur que nous perdions Celidée.

44 *La II. Partie de l'Astrée.*

Mais la santé de Calydon s'étant rétablie, je ne pus m'empêcher de louer la prudence de la bergere, & sa fermeté. Je pensois qu'elle n'avoit eu d'autre vue que de se conserver pour moi, ne pouvant m'imaginer que le dépit qu'elle m'avoit marqué m'eût entièrement banni de son cœur. Je revins donc à moi-même, & je reconnus le tort que j'avois eu de la sacrifier au salut de Calydon, ou plus tôt à son plaisir, puisque le refus de Celidée n'avoit point altéré sa santé. Je crus donc que je ne devois plus me faire violence pour lui, & que je pouvois vivre avec Celidée comme auparavant.

Dans cette idée je vais trouver la bergere, je lui explique les raisons qui m'ont contraint d'en user de la sorte avec elle, & je la supplie d'oublier un crime que l'amitié seule m'avoit fait commettre, je mets tout en usage pour obtenir ce pardon, mais inutilement, & depuis je n'en ai pas même eu un regard favorable. Tandis que je lui parlois, Calydon arriva. Il croyoit que je servirois son amour, mais quand il eut entendu mes discours, quel fut son étonnement ! Il n'osa d'abord éclater en reproches ; il s'éloigna seulement, puis pliant les bras sur son sein, ô dieux, dit-il, à qui faut-il désormais se confier ! celui qui a nourri mon enfance, que j'appellois mon

rté qu'il étoit d'amour & de colere,
et reproche dont il ne m'accablât.
adant Celidée pour nous insulter
ent : » Ne disputez point, dit-elle,
doit être Celidée ; vous ne l'aurez
s ni l'un ni l'autre ; vous Calydon,
qu'elle ne vous aimâ jamais , &
continua-t-elle, en se tournant vers
parce que vous vous êtes rendu
de l'amour qu'elle vous portoit. »
us échape à l'instant , & nous laisse
ts & confus. Nous nous separons
on & moi ; Calydon ne rentra plus
cabane , & se retira chés un de ses
, sans lui expliquer le sujet de sa
Il s'est passé plus de trois lunes de
te séparation , & depuis nous n'a-
l tirer un mot obligeant de Celidée.
e nous voit obstinés à l'aimer , plus
hâtes à nous haïr. Cependant ma



L' A S T R É E

DE

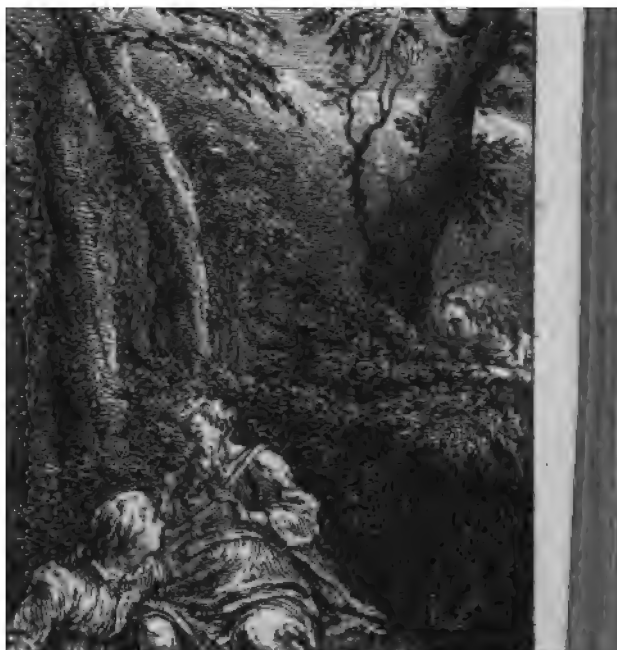
M. D' U R F É.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

SECONDE PARTIE.

L I V R E . S E C O N D.

AINSI parla Thamyre pour apprendre à la nymphe ce qu'elle avoit désiré sçavoir, & s'étant tû quelque temps il poursuivit en ces termes : » Or, madame, nous nous sommes rencontrés par hazard au sortir du Lignon avec cette bergere, & nous tâchions de lui prouver qu'elle devoit nous aimer l'un ou l'autre. Je lui disois moi que son choix devoit me regarder, & Calydon, que je étois comblé de bienfaits, soutient qu'il devoit avoir la preference. Je sçai, grande nymphe, que vous entendez mes raisons, & vous sçavez bien que je ne puis.





« faire valoir. Cependant , pour terminer
 » nos dissensions , car enfin nous sommes
 » la fable de notre hameau, plût aux dieux,
 » grande nymphe , que vous daignassiez
 » nous entendre , & donner ensuite votre
 » jugement ! Rien de plus digne de vous ,
 » les dieux vous en sçauroient gré , &
 » nous vous aurions une éternelle obli-
 » gation.

Leonide , après avoir remercié Thamyre de la peine qu'il avoit prise, l'assura que s'ils la trouvoient capable de prononcer sur leur differend, elle les jugeroit, mais à condition qu'ils se soumettroient à son jugement. Alors Thamyre se jettant à genoux , » Grande nymphe, dit-il , je remets
 » ma destinée entre vos mains. Si je con-
 » treviens à votre décision , je veux que
 » nos druydes me declarent indigne d'assis-
 » ter à leurs sacrifices , & que nos bocages
 » sacrés , nos chênes celestes me soient
 » pour jamais interdits. Et moi , dit Ca-
 » lydon , que le guy , que l'œuf salutaire
 » me soient funestes, que Thautates ani-
 » me les serpens contre moi pour me per-
 » secuter , jusqu'à ce que leur venin se soit
 » infinué dans mes entrailles , si je ne me
 » soumets avec respect à votre jugement.
 » Et vous , belle bergere , dit Astrée , ne
 » voulez-vous pas vous delivrer de l'im-
 » portunité de ces deux bergers , en pré-

48 *La II. Partie de l'Astree.*

» nant la nymphe pour juge de vos di
» ferends ? Je le voudrois, répondit la be
» gere, mais je crains qu'une decision
» me rende encore plus malheureuse, ta
» je hais l'un, & tant l'autre m'a offensé
» Je ne m'en remettrois donc à personne
» si cette nuit les dieux ne me l'avoie
» conseillé en songe : il m'a semblé q
» mon pere, qui n'est plus depuis lon
» temps, m'ouvroit l'estomach, qu
» m'arrachoit le cœur, qu'il le jettoit
» deçà du Lignon & qu'il me tenoit
» discours; va, ma fille, au delà du Ligne
» ce cœur qui te cause tant de tourmens,
» le trouveras dans le repos où il doit c
» meurer, jusqu'à ce que tu viennes
» joindre. Je me suis éveillée incontin
» & j'ai passé la riviere dans l'esperance
» trouver le repos qui m'est promis.

» Soyez donc assurée, madame, d
» elle en s'adressant à Leonide, que
» vous obéirai, puisque je sçai que ce s
» les dieux mêmes qui me parleront j
» votre bouche. Cela étant, ajouta Le
» nide, je vous promets à tous trois c
» je vous donnerai un jugement aussi
» quitable que je voudrois le recev
» moi-même. Et pour me conduire p
» sûrement, je veux que Paris, ces ge
» tilles bergeres, & Silvandre me dis
» leurs avis quand ils vous auront ent

du. Ainsi Calydon, continua-t-elle, en se tournant vers ce berger, dites-nous par quelle raison vous prétendez que Celidée soit à vous, & non pas à Thamyre, qui l'a possédée si long-temps. »
 lors le berger se levant, salua avec respect la nymphe, & parla en ces termes :

DISCOURS DE CALYDON.

A MOUR, dieu puissant qui m'as soumis à tes loix, écoute la priere du plus tendre amant qui ait été, & m'inspire en ce moment tout ce que tu me représentois toi-même, lorsque ne pouvant plus soutenir les mépris de Celidée, je voulois m'éloigner d'elle ! Que la nymphe persuadée de la bonté de ma cause, donne avec toi que la bergere à qui tu as donné, & que Thamyre m'a cedée, soit à moi, malgré ses mépris, & la violence du berger qui veut me la ravir. J'enens, ô grande nymphe, le dieu que j'ai proclamé, il va guider ma langue, & graver mes paroles dans vos cœurs. Sans un secours si puissant, madame, je n'oserois parler contre la personne du monde à qui j'ai plus d'obligation. Car j'avoue que je dois plus à Thamyre qu'à l'auteur de ma naissance ; il m'a nourri dès le berceau, il m'a élevé, il a pris soin de mes troupeaux, &

de mes pâturages. Il n'a rien épargné pour me faire instruire ; je puis l'appeller mon pere, il peut me nommer son fils, puisqu'il m'a rendu tous les offices qu'exigent de beaux noms. Pourrois-je encore une fois ouvrir la bouche contre Thamyre, si je passais pour ingrat, si cette dispute devoit maintenant de moi ? J'aimerois mieux que mon berceau m'eût servi de cercueil, que si cette action étant en mon pouvoir, l'on me voyoit résister à la volonté de Thamyre, envers qui je ne pourrai jamais m'acquitter. Mais hélas, j'en appelle à moi-même, l'amour qui me tyrannise, le tyranisme aussi, il vous dira si un cœur qui de l'amour a vivement touché peut lui déobéir. S'il en sent l'impossibilité, je le conjure par ce même amour qui a tant de pouvoir sur son ame, de me pardonner une faute que je commets malgré moi, qu'il me permette encore d'avancer, & que Celidée doit m'aimer, & que personne n'est en droit de me la disputer.

Et d'abord, que répondra Celidée quand je l'appellerai devant le trône de l'Amour, & si je porte au dieu ces plaintes : la bergère qui paroît en ta présence, est celle que tu m'as ordonné d'aimer : si j'ai heu à t'obéir, si je ne l'ai pas fait jusqu'à ce jour, si je ne suis pas déterminé à finir tous les jours en ton obéissance, Amour qui

dans mon cœur, qui de ta main y graves
tous mes desseins, châtie moi comme par-
jure, emprunte le foudre du grand Thara-
mis, & m'écrase comme un perfide. Mais
si je suis vrai, si mon amour est extrême,
comment souffres-tu qu'elle trompe mes
esperances, qu'elle dédaigne tes promes-
ses, & qu'elle rie des maux qu'elle me
fait souffrir ? Aussi-tôt que je la vis je l'ai-
mai, & je fis vœu de l'aimer toute ma
vie. Mais peut-être a-t-elle ignoré ma
passion, & je ne l'ai déclarée qu'aux ro-
chers. Non, Amour, elle a entendu mes
plaintes, elle a vu couler mes larmes, je
l'ai instruite de ma tendresse ; Thamyre,
Cleontine, mes amis, tout la lui a fait
connoître. Ne m'a-t-elle pas vû mourant
pour elle ? ne m'a-t-elle pas tendu la main
pour me tirer du tombeau ? Ne m'a-t-elle
pas dit, vivez Calydon, vos souhaits
pourront s'accomplir ? Que ne me laissoit-
elle mourir, si elle devoit ainsi me rendre
malheureux, & me condamner à une se-
conde mort ? Peut-être dira-t-elle qu'elle
ne peut pas plus que moi rompre ses liens,
pour prendre un nouvel engagement.
Excuses frivoles, ô Amour ! si on l'en-
croit, elle n'a jamais aimé que Thamyre,
& moi je soutiens qu'elle ne l'aima jamais.
Elle l'a aimé ? en quel temps, Amour ? dans
son enfance, lorsqu'elle étoit incapable

de faire un choix. En effet, si elle l'avo
 aimé ce Thamyre, ne l'aimeroit-elle p
 encore ? Ah, dieu puissant ! elle ignore
 ou plus tôt elle méprise ta puissance. Q
 peut seulement penser qu'un jour il n'ai
 mera plus, est coupable ; & qui peut l
 désirer haïr déjà. De quel nom donc appe
 ler une bergere qui a eu de telles pensées
 de tels desirs, & qui en effet a cessé d'ai
 mer ce Thamyre qu'elle aimoit ? Diras
 tu, grand dieu, qu'elle t'ait jamais ét
 véritablement soumise ? & permettras-t
 qu'elle jouisse du privilege qu'elle m'op
 pose ? Mais soit que par bonté tu le permet
 tes, & qu'aimant Thamyre, elle ne soi
 pas même obligée de tourner les yeux ver
 moi : que me répondra-t-elle maintenant
 que de son propre aveu elle n'aime plus c
 berger ? qui l'empêchera, elle de t'ob
 béir, & toi de punir sa desobéissance
 . Celidée pourroit-elle se justifier, grand
 nymphe, & ne seroit-elle pas condamn
 à me donner amour pour amour, sans qu
 Thamyre pût s'y opposer ?

Car que peut-il prétendre sur ce qu'il
 donné librement, & dont il s'est dépouil
 par devoir en ma faveur ? Loin qu'il pui
 me disputer Celidée, il seroit obligé à n
 la conserver envers & contre-tous, puisq
 c'est de lui que je la tiens. Mais, dira-t-
 jere l'ai donnée sans te devoir rien,

parce que je l'ai voulu. Hé quoi, Thamyse, ne venez-vous pas d'avouer que vous y avez été contraint par des raisons que vous avez alleguées vous-même ? N'êtes-vous pas convenu qu'en consideration de mon pere qui me recommanda à vous en mourant, & qui vous avoit élevé, vous aviez cru devoir conserver mes jours à ce prix ? Mais je veux, grande nymphe, que cette action ait été parfaitement volontaire, peut-il maintenant revoquer ses dons ? S'il met au nombre de ses bienfaits la cession qu'il m'a faite de la bergere, nommera-t-il cette action une action volontaire, quand ce qui m'oblige à lui est ce qui le dépouille de ce qu'il prétend aujourd'hui ? Si donc il reflechit sur ce qu'il devoit à la memoire de mon pere, s'il considere ce qu'il se devoit à lui-même, s'il examine l'obligation dont il m'a voulu lier, il verra que cette action n'a point été purement volontaire : que par rapport à mon pere, il n'a fait que lui rendre ce qu'il avoit remis dans ses mains, & que payer une dette qu'il avoit contractée ; que par rapport à lui, c'est justice, & qu'il devoit ce sacrifice au sang qui nous lie ; & que par rapport à moi c'est un plaisir qui exige toute ma reconnoissance.

Les dieux me sont témoins, mon pere, si, à moins que vous ne me le défendiez,

54 *La II. Partie de l'Astrée.*

je ne vous nommerai jamais autrement que je suis au desespoir de vous contraindre en cette occasion. Mais dites vous-mêmes en quel état vous m'avez vû, & continuez ensuite que c'est l'amour qui me contraint à vous faire ce déplaisir, & qu'il m'est impossible de lui résister. Si dans toute occasion, je suis assés malheureux pour vous déplaire, puissent les dieux m'en punir comme le plus ingrat des hommes, mais mon pere, excusez ma foiblesse, & rendez-moi à me plaindre de vous à moi-même. Pourquoi me rappellâtes-vous d'entre les Boïens, avant que d'avoir épousé Celidée ? Pouviez-vous vous persuader que vous appartenant je n'aurois pas quelque sympathie avec vous, & que je n'aimerois point ce que vous aimez ?

Mais, direz-vous, je te croyois trop né pour l'aimer contre ma défense, & pour la regarder autrement que comme une sœur. Est-il possible, sage Thamyre, que vous ayez oublié quelle est l'impression de la jeunesse, & avec quelle fureur les hommes se portent toujours vers ce qui leur est interdit ? Me défendre de l'aimer, n'étoit-ce pas irriter mes desirs ?

Mais, me direz-vous encore, ne me fais pas de l'aimer comme ta sœur, car que tu ne manquasses ni à Thamyre, ni à toi ? Quel ordre, ô grande nymphe

myrème montre une beauté infinie , me permet de la voir , m'ordonne de l'aimer , mais il veut que mon amour se renferme dans les bornes de l'amitié fraternelle. L'Amour qui remplit l'univers, qui dispose des dieux & des hommes , sera donc renfermé dans les limites que lui prescrit Thamyre ? Mais quelle opinion avoit-il conçue de moi ? me croyoit-il plus puissant que les hommes , & que les dieux mêmes ? s'est-il figuré que je pourrois dans un âge qui est sans expérience , prendre sur moi ce qu'il n'a pu obtenir de lui-même , malgré la prudence & la maturité ?

Peut-être se plaindra-t-il que j'ai blessé le respect que je lui devois. Hélas qu'il se souvienne que c'est malgré moi , & même qu'il ne peut s'en plaindre , puisque j'aurois mieux aimé mourir , que de rien faire paroître de mon amour ! La peine qu'il eut à pénétrer mon secret , lorsque j'étois entre les bras de la mort , justifie assez ce que j'avance. Que si le sage myrème reconnut la cause de mon mal , à mon poux , & aux changemens de mon visage , hélas , si Thamyre s'en plaint , qu'il loue auparavant le respect que je lui rendois en aimant mieux mourir , que de découvrir mon mal ; & qu'il blâme ensuite la nature de ne m'avoir pas donné autant de pou-

56 *La II. Partie de l'Astrée.*

voir sur mes mouvemens interieurs ,
sur ma langue & sur mes actions ! Pour
quoi les mêmes raisons qu'il s'est rep
sentées lorsqu'il me donna Celidée ,
l'engageroient-elles pas à m'en laisser
possession ? ce qu'il devoit à la confiance
à l'amitié de mon pere , ne subsiste
plus aujourd'hui ? N'est-il pas le même
Thamyre qui m'a cédé la bergere , &
le même Calydon , qui ne reçut la vie à
cette condition ?

J'avoue que jamais pere ne donna
plus grande preuve de tendresse , que Th
myre m'en a donnée , lorsqu'il a bien v
lu se priver de Celidée en ma faveur. Mais
aujourd'hui qu'il veut me la ravir ,
puis-je pas dire que jamais pere ne trait
plus cruellement un fils , que Thamy
traite Calydon ? Tous ses bienfaits
tournent maintenant en autant d'offens
Car , Thamyre , que m'importe que vous
ayez élevé mon enfance , que vous m'ay
fait instruire , que vous ayez conservé
troupeaux & mes pâturages , que vous
m'ayez destiné votre succession ? Que m'
importe enfin que , pour me rendre
vie , vous vous soyez privé de ce que vous
aviez de plus cher , & que vous me l'ay
donné , si le reprenant aujourd'hui vous
me preparez une mort mille fois
cruelle que la première , & si sans la

session de ce que vous me ravissez , je mé-
 prise les biens, l'instruction, la vie même ?
 Ne trouvez donc point étrange que je me
 plaigne de vous , & que je soutienne que
 par cette seule offense sont effacées toutes
 mes obligations.

Si vous voulez qu'elles vivent toujours,
 joignez-vous à moi , avouez ce que je vais
 dire en votre nom à Celidée. Et vous , ber-
 gere, écoutez mes paroles, comme si Tha-
 myre les proférerait lui-même. Est-il pos-
 sible, vous dit-il , que ma priere n'ait rien
 pu sur vous , puisque le mérite de Caly-
 don & la violence de son amour ne vous
 ont point touchée ? Ne m'avez-vous pas
 juré mille fois que votre amitié pour moi
 me donnoit tout pouvoir sur vous ? Pour-
 quoi donc me résistez-vous aujourd'hui ?
 Vous ai-je proposé un berger qui fût in-
 digne de votre amour ? Il n'y a peut être
 point de berger dans toute la contrée ,
 qui ne regardât Calydon comme un parti
 avantageux. La sage Cleontine, votre me-
 re qui par un excès de tendresse ne veut
 point contraindre votre choix , en juge
 ainsi. Mais , direz-vous ; c'est vous que
 j'aime Thamyre : & je n'en puis aimer un
 autre ; c'est à vous que j'ai donné toute
 puissance sur moi, excepté celle de donner
 ma volonté à quelqu'autre.

Cette declaration a de quoi me plaire

infiniment ; mais si vous m'aimez , puis-
 que l'on doit plus cherir l'honneur de ce
 que l'on aime, que sa propre conservation,
 pourquoi ne vous efforcerez-vous pas de
 conserver l'honneur de Thamyre ? Pour-
 quoi refuserez-vous de l'aimer sous le nom
 de Calydon ? Calydon est un autre moi
 même ; il m'est uni par les liens du sang
 & plus encore par ceux d'une tendresse
 reciproque. Si tout est commun entre
 amis , l'aimant comme je fais , il a droit
 sur tout ce qui m'appartient ; & si vous
 m'aimez comme vous le dites , ne doit-
 pas participer à votre affection ? Ne m'
 reprochez pas que je vous manque d'
 foi ; je n'aimerai jamais d'autre bergere
 mon amour a commenceé par vous , & fi-
 nira par vous. Le destin me défend de vous
 posséder , les loix du devoir & celles de
 nature m'ont contraint de vous donner
 un autre ; mais songez quelle satisfactio-
 n j'aurai de vous voir à celui que j'ai élevé
 que j'ai instruit , que j'aime , que j'ai choi-
 si pour mon heritier , & pour le comp-
 gnon de ma fortune. Aimez donc Caly-
 don , si jamais vous avez aimé Thamyre
 recevez-le au lieu de Thamyre , & mo-
 trez-vous à la fois genereuse amante ,
 religieuse envers les dieux qui l'ordonne
 ainsi.

Grande & sage nymphe , ces paro-

que *Thamyre* a proferées par ma bouche sont si conformes à la raison , si équitables , si dignes de lui , que je suis assuré qu'il ne les desavouera point. Ainsi , après vous avoir juré par *Thautates* , que *Calydon* aime , & qu'il n'y eut jamais d'amant plus veritable , je n'ajouterai point d'autres raisons. Seulement en remettant & ma vie & ma mort entre vos mains , je prierai les dieux qu'ils soient aussi justes à votre égard que vous le serez au mien.

Calydon finit de la sorte , avec une profonde reverence , ensuite il s'approcha de *Celidée* , & se mit à ses genoux , en attendant que l'on répondit à son discours. *Thamyre* s'avança dans ce moment , mais *Leonide* lui dit que *Celidée* devoit parler avant lui , puisque *Calydon* avoit touché en premier lieu ce qui la concernoit. *Celidée* prit donc ainsi la parole , en rougissant d'une honnête pudeur.

REPONSE DE CELIDÉE.

JE suis peu accoutumée , grande nymphe , à parler sur la matiere qui se presente ; ainsi la rougeur qui s'est répandue sur mon visage , & ma voix tremblante ne doivent point vous rendre suspecte la bonté de ma cause. Si je n'en étois persuadée , je n'aurois pas la hardiesse d'ouvrir la bouche.

60 *La II. Partie de l'Astree.*

pour me défendre. Calydon a montré trop d'éloquence ; mais cette éloquence même parle contre lui. Il a mandié de foibles raisons pour accompagner l'abondance de ses paroles , & je ne cherche moi que des paroles à mes raisons. Elles sont si fortes & si nombreuses ces raisons , que j'espère vous convaincre que je ne dois point aimer Calydon.

Mais par où commencer , & quel secours implorer en ce périlleux combat ? Périlleux , dis-je , puisque de la victoire dépend tout mon bonheur ? & qu'il s'agit de vaincre des monstres qui veulent que j'aime & que je haïsse à leur gré.

~~J'ai appris de nos sages d'un des~~
grand Hercule que nous voyons sur nos autels , la mèche à la main , une peau de lion sur les épaules , & des chaînes d'or dans la bouche , qui tiennent tant d'hommes attachés par les oreilles , fut jadis un heros qui exterminoit les monstres par la force de son bras , & persuadoit la vertu par son éloquence. A qui dois-je plus tôt recourir qu'à ce heros , qui aime , comme je l'ai ouï dire , une de nos Gauloises , & qui sans doute ne me refusera point à sa considération l'assistance que j'implore ? Je te conjure donc , ô grand Hercule , par ta valeur , & par la belle Galatée notre Princesse , de me délivrer des monstres

i s'acharnent contre moi, & de contraindre de telle sorte ma langue, que je con-
 inque la nymphe des raisons que j'ai de
 aimer ni Thamyre, ni Calydon.

Et d'abord, Calydon, comment oses-tu
 le citer devant l'Amour? crois-tu que s'il
 le dieu des insensés, son pouvoir s'étend
 sur des bergeres qui rougiroient de
 prononcer son nom, ou même de l'en-
 tendre? Tu viens d'appeller devant son
 trône une bergere qui l'a toujours bravé.
 Et quelle esperes-tu que soit ma réponse?
 Ne pense pas, berger, que je m'excuse ni
 envers lui, ni envers toi, tant que tu ne
 m'allegueras point de meilleures raisons
 que ses ordonnances; je fais encore une
 fois profession de les mépriser. Mais
 quand je m'y conformerois, quelle seroit
 ma récompense? Voila, diroit-on, voila la
 bergere de toute la contrée la plus tendre.
 Titre sans doute fort honorable pour une
 fille bien née! Cesse donc de m'appeller
 devant ton dieu, je ne veux point en re-
 connoître la puissance, & je me déclare
 ton ennemie.

Si tu veux que je te réponde, presen-
 tons-nous au tribunal de la Vertu ou de la
 Raison; & certe à laquelle des deux que
 tu veuilles te soumettre, nous n'avons
 besoin que de la grande nymphe qui dai-
 gne écouter nos differends; c'est donc en

62 *La II. Partie de l'Astrée.*

sa présence, que je vais te répondre. Il semble que ton discours peut se rapporter à ces trois points : Que je dois te aimer , parce que tu m'as aimée , & que j'ai sçu ; parce que les faveurs que tu me reques de moi dans ta maladie , & qui m'ont causé ta guérison , m'y obligent , & parce que Thamyre m'a donnée à toi.

Mais, madame, ne lui ordonnerez-vous point de me répondre, afin de tirer de sa bouche même la connoissance de la vérité ? Je te demande donc, berger, comment je t'inspirai de l'amour ? Tu ne répond point ? Commandez, madame, qu'il réponde. Et Leonide le lui ayant ordonné.

» Vous le sçavez aussi-bien que moi ,
» il. Mais puisqu'il faut que je parle, la
» mière de vos faveurs fut de vous montrer
» à mes yeux au sacrifice du sixième jour de la
» lune. » N'y avoit-il à ce sacrifice, ajouta
» Celidée , d'autre bergere que moi , & d'autre
» berger que Calydon ? » Toute
» bergeres , & tous les bergers du hameau
» y étoient, répondit-il. » Et que fis-je
» pliqua la bergere , pour t'attirer ? »
» loin, dit Calydon, que vous ayez
» fait (& c'est par là que vous devez
» connoître que les dieux ont ordonné
» notre amour) vous ne tournâtes pas
» me les yeux vers moi , & je vous a
» pourtant aussi-tôt que je vous apper

« comme forcé par une puissance intérieure.
 « Mais peut-être , continua la bergere, j'ai
 « usé d'artifice pour te conserver ? Ne vous
 « donnez point cette gloire, interrompit le
 « berger, mon amour est né sans vous, il a
 « continué, il s'est accru, sans que vous y
 « ayez contribué en rien que par vos char-
 « mes. Et même dès que vous le remarquâ-
 « tes, car j'ai reconnu que vous vous en
 « étiez apperçue, de quel air me regardâ-
 « tes vous ? Et quelle indifférence, ou plus
 « tôt quels mépris n'ay-je point essuyés
 « depuis ? Par là je mérite le titre de
 « monstre que vous me donnez. Quoi de
 « plus monstrueux en effet, que de voir un
 « berger si constant, malgré tant de ri-
 « gueurs ? Si pour conserver mes jours
 « vous m'avez visité durant ma maladie,
 « vous aviez dans le cœur le barbare des-
 « sein de me faire mourir une autre fois
 « plus cruellement,

Alors la bergere poursuivit en ces ter-
 mes :

Grande & sage nymphe, vous enten-
 dez par sa bouche même, que s'il m'a
 aimée, je n'ai en rien contribué à son
 amour. Mais que me répondra-t-il, si de-
 vant le trône de la Raison, je lui dis : Tu
 m'as aimée, dis-tu, & je dois t'aimer à
 mon tour ; mais entens la réponse de la
 Raison : En aimant Celidée, tu l'as offen-

64 *La II. Partie de l'Asirée.*

lée, & que te doit-elle autre chose que la haine ? Si ta maladie & tes larmes lui appris que tu l'aimois, si elle l'a su, c'est tout pour elle un motif de te haïr davantage.

Dis-moi, puisque tu as été si bien instruit par les soins de Thamyre, en quel lieu as-tu appris qu'il seïoit à une bergere bien d'aimer & de souffrir qu'on l'aime ? Si l'idée n'est établie que parmi ceux qui prennent le vice pour vertu, ne m'offense pas infiniment, en exigeant de moi ce qui est contraire à mon devoir ? Tu m'as répondu, dis-tu, parce qu'une puissance invincible le vouloit ainsi : & quelle obligation me fais-tu d'avoir si tu m'aimes malgré toi ? t'excuses envers Thamyre de ce que tu m'aimes malgré sa défense, parce que tu ne peux t'imputer à crime ce qui ne dépend pas de toi ; comment donc penses-tu de me donner quelque récompense, puisque ta passion est involontaire. Ou déclare-toi indigne & repoussable envers Thamyre, ou cesse de demander le salaire d'un service forcé. Ton amour m'a-t-il rendue plus belle ou plus vertueuse ? S'il ne m'en est revenu que quelques déplaïfirs, n'es-tu pas insensé, de prétendre une récompense, & tu ne mérites que des châtimens ? Où est-tôt quelle audace est la tienne, de me demander des graces en présence de la

he, au lieu de me demander pardon !

Mais je t'entens me reprocher, que pour conserver tes jours, je ne devois point te donner des esperances. C'est ici, Calydon, que je dois te nommer ingrat. Qui se plaint jamais d'avoir reçu des graces au lieu de la vengeance qu'il devoit attendre ? Quoi ! parce que je n'ai pas voulu ta mort, je suis coupable de ta vie ? Au reste, ne m'accuse, ni ne me loue ; c'est ici une de ces actions qui étant forcées ne doivent être ni recompensées, ni punies.

Je ne pus la refuser à l'affection de Thamyre. Tu souris, Calydon, il te semble que m'étant déclarée ennemie de l'amour, je ne devois pas avouer que l'amour eût eu ce pouvoir sur moi. Mais ne puis-je pas chérir l'amitié, cette vertu qui fait estimer les choses comme elles doivent l'être ? J'ai oui dire, grande nymphe, que l'on pouvoit aimer en deux manieres ; l'une qui est réglée par la raison, & on me l'a nommée amitié ; l'autre qui n'a d'autre regle que les desirs, & l'on m'a dit qu'elle s'appelloit amour. De la premiere façon nous aimons nos proches, notre patrie, & les personnes vertueuses ; ceux qui aiment de la seconde, sont comme transportés hors d'eux-mêmes, & commettent tant de fautes, que le nom en est aussi odieux, que celui de l'autre est respectable. J'avouerai

66 *La II. Partie de l'Astrée.*

donc sans rougir , que j'aime Thamyre , & que je l'aime pour sa vertu.

Si Calydon me demande comment je puis distinguer ces deux sortes d'affection, puisqu'elles empruntent souvent l'apparence l'une de l'autre. Je lui répondrai que c'est la sage Cléontine qui m'a appris à les distinguer. » Ma fille , me disoit-elle , mon » experience m'a fait connoître que la plus » sûre connoissance vient des effets. Ainsi » pour démêler de quelle façon nous sommes » mes aimées , considérons les actions de » ceux qui nous aiment. Si nous remarquons qu'elles soient contraires à la raison , à la vertu , au devoir , ayons-les en horreur ; si elles ne passent point les limites de l'honneur , du devoir , chérissions-les , estimons-les comme vertueuses.

Voilà , berger , ce qui m'a fait connoître que je devois cherir l'affection de Thamyre , & détester la tienne. Car quels effets a produits celle-ci ? des violences , des transports , le desespoir. Au contraire dans l'affection de Thamyre rien que de vertueux. Elle a commencé dans un temps où l'on ne pouvoit pas même soupçonner Thamyre de vues criminelles. Et dans tout son cours il ne s'est rien passé dont l'honnêteté puisse s'offenser. Enfin pourquoi a-t-elle cessé ? pour les raisons qu'il vous a lui-même expliquées. Voilà encore une

is ce qui me fit agréer l'affection de Thamyre, & ce qui m'a fait jeter celle de Calydon. Ce fut uniquement pour plaire à Thamyre que je vis le berger durant sa maladie, & ce fut uniquement par compassion, & dans la vue de le guerir que je lui donnai des espérances. Si j'ai failli, en aimant Thamyre; je veux bien, Calydon, expier ma faute, & ne l'aimer plus de ma vie.

Tu diras peut-être que j'ai donné sur moi toute puissance à Thamyre, que ce berger m'a remise en tes mains, & que je ne puis m'opposer à sa disposition. Mais voici quel est ton raisonnement : Je te choisis pour mon époux ; puisque tu l'as été quelque temps, tu peux me donner à un autre. Apprens, Calydon, que si je donnai toute puissance à Thamyre sur moi, c'est que je l'aimois, & que je l'aimai parce qu'il m'aimoit. Maintenant qu'il ne m'aime plus, il n'a plus de pouvoir sur moi.

Mais, diras-tu encore, il jure qu'il t'aime toujours, & que c'est la raison seule qui l'oblige à te remettre à un autre. Je n'en croi rien, berger ; mais si la raison a tant d'empire sur lui, pourquoi n'en auroit-elle point sur moi ? La nature me défend de t'aimer, puisqu'elle mit dans mon cœur, dès que je te vis, une haine invincible pour toi. Sois certain, Calydon,

que j'aimerois mieux mourir que de vivre avec toi. J'avoue que tu merites une meilleure fortune ; mais je ne puis croire que je fusse heureuse dans un engagement d'où la nature me retire avec tant de violence. Vis donc en repos , Calydon , & si tu m'aimes , qu'il te suffise de me tourmenter par ton amour , sans exiger de moi que t'aime. Mais le Lignon remontera plus tôt vers sa source , que tu ne parviendras à te faire aimer de Celidée..

Voilà , madame , ma réponse aux folles raisons de Calydon ; il me reste à combattre un ennemi bien plus dangereux , & qui me porte des coups bien plus sensibles. C'est de l'ingrat Thamyre que je parle , de Thamyre que j'aimai véritablement , & de qui je crus être aimée , mais hélas que me demande-t-il maintenant ? peut-il croire que je respire encore , après qu'il m'a remis entre les mains de son plus cruel ennemi ? Comment ose-t-il prétendre que je l'aime , quand il a cessé de m'aimer , & qu'il m'a forcée à ne l'aimer plus ? car je l'aimai , j'en conviens , mais qu'il ne trouve point étrange que je ne l'aime plus , puisqu'il a cessé le premier. Il m'a fait plus d'outrage que je ne lui en fais , mais je ne m'en plains pas ; seulement qu'il ne me demande plus ce qui n'est plus en mon pouvoir. Ignore-t-il que tant que no

re amitié a été mutuelle , j'étois à lui puis-
qu'il étoit à moi, & qu'alors il pouvoit dis-
poser de moi, suivant les loix de l'amitié. S'il
m'a donnée à Calydon , comment peut-il
me redemander aujourd'hui ? S'il veut m'a-
voir qu'il ait recours à Calydon , & s'il
peut m'obtenir de lui , qu'il revienne à
moi , je verrai alors ce que je devrai faire.
Mais si Calydon le refuse , qu'il cesse de se
plaindre , & qu'il ne parle plus de nœuds
qu'il a rompus lui-même.

Il m'a sacrifiée , dit-il , pour sauver Ca-
lydon ; il l'aimoit donc plus que moi. J'y
consens. Mais ne lui suffit-il pas que son
sacrifice ait été reçu , & que son cher Ca-
lydon vive ? Ce qu'il a voué aux manes de
son frere , veut-il le lui ravir par une hor-
rible ingratitude ? Quitte ces sentimens ;
Thamyre , le ciel te puniroit , n'espère pas
que jamais je m'abaisse jusqu'à des mor-
tels , après avoir été offerte aux dieux pour
le salut de Calydon. N'y auroit-il pas une
imprudence extrême à me remettre entre
les mains de qui m'a si mal conservée ,
& dont je préférerois l'estime à celle de
tous les autres hommes ? Quoi , Tha-
myre , voudrois-tu reprendre ton premier
empire sur moi , afin de me sacrifier de
nouveau à Calydon , s'il retomboit mala-
de , ou à quelque autre de tes proches ou
de tes amis ? Qu'il te suffise de m'avoir ré-

70^e La II. Partie de l'Asirée.

duite en me donnant à Calydon, à l'état d'où je le tirai ; mais ne te glorifie point de cet aveu : Thamyre, si j'ai pleuré ton départ, je ris maintenant de ton retour. Voilà, me dis-je à moi-même, ce berger qui a préféré la satisfaction d'autrui à sa conservation ; le voilà qui regrette un bien dont il étoit le maître, & dont il s'est dépouillé volontairement. Que vous êtes justes, ô dieux ! vous connoissiez mon innocence ; vous avez vu ces deux bergers m'outrager, vous avez pris ma défense, & vous m'avez vengée par mes ennemis mêmes. Quel déplaisir ce perfide ne reçoit-il point de celui-là même à qui il vouloit me donner ? Et quel tourment n'éprouve point de la part du perfide celui à qui j'ai été donnée ? Qui ne voit éclater sur eux la colere de Tharamis, & qui ne reconnoît dans toutes leurs actions les effets de la vengeance divine ? Pourrois-je donc craindre, madame, que vous ne ratifiez ici le jugement des dieux ?

Celidée finit de la sorte, & faisant à la nymphe une profonde reverence, elle témoigna qu'elle n'avoit plus rien à dire. Léonide ordonna donc à Thamyre de parler pour sa défense ; & Thamyre commença en ces termes :

RÉPONSE DE THAMYRE.

QU'il m'est douloureux , grande nym-
phe , de me voir outragé par un ber-
ger & par une bergere qui me doivent leur
éducation ! Après l'abus qu'ils en font con-
tre moi , s'il me reste quelque esperance
de vie c'est uniquement dans l'équité de
votre jugement. Mais quelque sensibles
que soient les coups qu'ils me portent ,
j'aime bien mieux les recevoir que les
donner. Peut-être que vous reconnoîtrez
tous deux votre faute , & que vous vous
repentirez de votre ingratitude. Alors ces
discours artificieux que vous employez à
me perdre , vous les tournerez en repro-
ches contre vous-mêmes ; mes enfans , je
vous pardonne ces outrages ; si j'ai sup-
porté votre jeunesse , je puis encore & je
veux la supporter. Mais avouez du moins
que pour en venir à cet excès d'indulgence,
il ne falloit pas une affection moins forte
que la mienne.

Je voi bien , madame , qu'ils sont insen-
sibles à mes discours ; mais puisqu'ils de-
meurent obstinés , puisque les remedes
que mon affection me suggeroit sont inu-
tiles ; employons maintenant le fer & le
feu. Voici donc les raisons de Calydon.

Tu m'as donné Celidée , & la confiance
de mon pere , ton affection pour moi , l'es-

72 *Le II. Partie de l'Afrée.*

perance de m'obliger, vouloient que la donnassés. Et tu m'offenses plus en voulant me la ravir, que si d'abord me l'avois refusée. Voila, si je ne me pe, grande nymphe, tout ce qu'il a dire & contre la raison, & contre lui me, & contre moi.

Ingrat, tu veux te prévaloir contre de ma bonté, de ma compassion? donné Celidée! mais pourquoi te donnée? Pour te sauver la vie, tu toi-même. Tu me dois donc la vie, & tu pas un monstre d'ingratitude de v l'ôter à qui te l'a conservée? Si je t'ai né la bergere dans cette vue, quel t fais - je en la redemandant aujourd'hui. Mais, diras-tu, c'est l'esperance de der Celidée qui m'a guéri, & si tu prens, je retombe dans le même pe lusion, grande nymphe! l'experien ici pour moi. Depuis qu'il est assu Celidée ne sera jamais à lui, il est pl veur à la verité, mais sa santé est me. Puis donc qu'il ne s'agissoit pl de sa satisfaction, & que le peril étoit j'ai crû pouvoir, sans lui faire inju prendre Celidée. Je veux qu'il y ai lui du danger; il y en a de même poe & si je suis privé de la bergere, c'est ma vie. Jugez, madame, s'il ne d faire pour moi ce que j'ai fait pour

donné Celidée pour conserver les
parce que son pere m'aimoit, &
ne recommanda ce fils en mourant ;
dit-il pas encore plus me la rendre
conserver mes jours ? Si, comme il
me, je lui ai cédé la bergere, pour
ger à la reconnoissancce, qu'attend-il,
at, puisqu'il sçait bien que je ne puis
vivre, s'il persiste à l'être ? Et ne dois-
le regarder comme mon plus cruel
ni, puisqu'il s'acharne avec tant de
ice à me donner la mort ?

lonnez, madame, à ma juste dou-
elle étouffe ma voix, & m'empêche
répondre. Je dirai seulement en peu
ots, madame, que si pour lui avoir
a bergere, il me doit la vie, je le
de cette obligation, pourvu qu'il me
Celidée. Ce qui prouve qu'il est hors
ger, c'est qu'il y a plus d'une lune
bergere lui a fait entendre ses refus
ni a juré que l'on verroit plus tôt la
& le ciel rassérablés, que Celidée unie
ydon. S'il est convaincu que Celidée
à jamais à lui, n'est-il pas le plus in-
es hommes de ne vouloir pas que je
enne ? Je lui ai sauvé la vie, en mé
illant de ce que j'avois de plus cher,
grat veut me la ravir, en retenant ce
est point à lui, & ce qui n'y fera ja-

74 *La II. Partie de l'Astrée.*

Mais, grande nymphe, il me semble que nos disputes sont bien superflues, puisqu'on malheur & ma trop grande affection pour lui nous ôtent à tous deux un bien que nous nous refusons mutuellement. Quel droit, Calydon, peux-tu avoir sur une bergère qui ne t'aime point ? Celui de mon amour, diras-tu, & du don que tu m'as fait. Mais, berger, comment pourrois-tu y prétendre par ton amour, puisqu'elle le rebute ? Et comment par le don que t'en ai fait, puisque je n'ai pu te remettre autre chose que la part que j'y avois ? tout ce qui étoit à moi dépendoit de sa volonté ; si cette volonté s'est retirée de moi, quel pouvoir m'y reste-t-il ? Berger, n'as donc aucun droit sur Celidée, & n'y dois rien prétendre.

Voyons maintenant ce que j'y puis prétendre, moi ; dieux, quel seroit mon droit s'il n'y avoit jamais eu de Calydon ! l'affection commencée avec la vie, des si persévérans, une recherche si constante si honnête rendroient ma cause invincible si ce berger n'avoit jamais été, ou avoit suivi les conseils de la raison.

J'avoue, belle Celidée, que vous ne lieu de vous plaindre de moi ; & j'en pénétré de la plus vive douleur. Je vous outrage, je le confesse ; mais ne de vous pas montrer en me pardonnant,

viez pour moi la plus véritable affaire ? Que ne m'avez-vous point dit auparavant qu'elle surmonteroit ? Acquitez aujourd'hui votre promesse ; & si toujours irous prononcez contre moi, j'appellerai vous à vous-même, à vous lorsque consulterez votre amour, comme jecoutez votre dépit. Et quelle preuve avez-vous donnée de votre amitié, s'il n'étoit présenté quelque occasionnable ? Quoi, tant que je vous aurois le par toutes sortes de services, vous ne m'avez aimé ? Appellerez-vous cela une marque d'affection ? & n'est-ce point plus de connoissance ?

Non, si, direz-vous, comment esperes-tu, de recevoir les fruits de mon sacrifice, quand toi-même tu l'as sacrifié ? Ha belle Celidée, je serois mort plus tôt que de la sacrifier, cette affection ! Le myrte est l'arbre consacré à l'amour, pour le changer en cyprès ? Le myrte est de cette nature, que plus il est coupé, plus il pousse de branches.

Non, si je veux qu'en vous quittant j'aie commis une faute énorme ; croyez-vous que je vous autorise à en commettre une semblable ? Si vous le croyez ainsi, puisque mon éloignement vous prend pour sujet de m'éloigner de moi ; ne devez-vous pas venir à moi, quand je reviens à vous ?

76 *La II. Partie de l'Astrée.*

Seriez-vous plus touchée de l'offense de la satisfaction ? Ah, un pareil moment seroit indigne de Celidée, dont les yeux annoncent tant de douceur !

Mais, dites-vous, je vous ai donné Calydon, c'est à lui que je dois vous mander. Ce discours me desespereroit sa mauvaise volonté, si vous ne m'aviez mille fois qu'il m'étoit impossible de donner à lui. Or nous en sommes venus à ce terme qu'il faut que vous soyez ou à moi. Si vous refusez d'être à moi parce que j'ai été imprudent ; eh bien, Celidée, pour n'être point à Thautates, vous irez à Calydon. Si vous refusez d'être à lui, vous revenez à moi nécessairement, puisque vous m'apparteniez que je vous eusse donnée au berger. Mais quoi vous offenser que je vous aye sacrifié au salut de Calydon ? Les victimes que nous offrons aux dieux ne doivent-elles pas être parfaites ? Et ne croyez pas que j'offense Thautates, en continuant de vous aimer en desirant même de vous posséder ; que nous devons aimer Thautates, & de désormais je vous servirai avec toute la respect & de soumission. Ne me demandez plus, je vous en conjure, combien de temps je vous conserverai, & si je ne sacrifierai point au salut de quelque chose. Je ne desirerai de vous ravoir que pour

salut de ce Thamyre que vous avez tant aimé, qui n'y aspire que par son extrême affection, & qui se jettant aux genoux de Celidée ne les abandonnera point, qu'il n'ait perdu la vie, ou qu'il n'ait recouvré le bonheur d'être aimé d'elle.

A ces mots il se jette aux genoux de la bergere, & l'arrose de ses larmes. Tous en furent émus, & Celidée même; mais pour lui cacher son émotion, elle lui mit une main sur le visage, & tourna la tête de l'autre côté.

La nymphe voyant qu'ils n'avoient plus rien à dire, se leva, & tirant à part les bergeres, Pâris & Silvandre, elle leur demanda ce qu'ils pensoient de ce différend. Les avis furent d'abord partagés, mais après bien des discussions, quand ils eurent repris leurs places, Leonide prononça son jugement en ces termes :

JUGEMENT DE LEONIDE.

„ Celidée a aimé Thamyre dès le ber-
 „ ceau; Thamyre étoit déjà avancé
 „ en âge quand il a aimé Celidée, & Ca-
 „ lydon l'a aimée dès sa jeunesse. Celidée
 „ doit beaucoup à la vertueuse affection
 „ de Thamyre; Thamyre à la memoire du
 „ pere de Calydon, & Calydon aux bons
 „ offices de Thamyre. Enfin Thamyre a

78 *La II. Partie de l'Astrée.*

» offensé Celidée en voulant la rer
 » Calydon ; & Calydon n'a pas m
 » fensé Thamyre & Celidée ; l'un
 » refusant la même grace qu'il e
 » reçue , & l'autre en la rechercha
 » tre sa volonté , & lui faisant perd
 » qu'elle aimoit. Tout muremen
 » deré , nous ordonnons que l'an
 » Calydon cede à l'affection de T
 » parce que celle-ci est reciproqu
 » l'obligation de Thamyre soit
 » moindre que celle de Calydon
 » qu'un bienfait reçu oblige plus
 » memoire d'un bienfait ; & que l
 » de Calydon soit estimée plus gra
 » celle de Thamyre , parce que l'of
 » Calydon est mêlée d'ingratitude.

» Pour ce qui regarde Thamyre
 » lidée , nous declarons que Celid
 » d'obligation à Thamyre , qui l'a
 » avec tant de soin , & aimée av
 » d'honnêteté ; mais que Thamyr
 » offensé Celidée , lorsqu'au mépr
 » amour , il a voulu satisfaire aux
 » gations qu'il croyoit avoir à C
 » Cependant comme il n'y a poi
 » fense que l'amour ne doive par
 » nous ordonnons , de l'avis de t
 » qui ont entendu avec nous ce di
 » que l'amour de Celidée l'empo
 » l'offense de Thamyre , & qu'en

« l'amour de Thamyre surpassera l'affec-
« tion que Celidée lui a portée jusqu'ici ;
« car tel est notre jugement.

Les bergers & la bergere se soumirent à ce jugement. Calydon seul en fut accablé. Déjà il éclatoit en regrets, lorsque la nymphe qui l'avoit prévu, se leva tout à coup, pour se rendre chés Adamas, & après avoir salué les bergeres, elle pria Silvandre de les accompagner elle & Pâris, jusque hors des bois de Bonlieu, parce qu'ils craignoient de s'y égarer. Lorsqu'ils eurent passé le pont de la Bouteresse, ils renvoyèrent Silvandre, & continuant leur route, ils arriverent chés Adamas qui alloit souper.

Pour Silvandre, il reprit son chemin, & laissant Bonlieu à main gauche, il entra dans la forêt, si occupé de Diane, qu'il ne voyoit pas même les objets qui frappoient ses yeux. Et voulant regagner son hameau, il vint sans y faire attention, en un lieu du bois, où les arbres lui laisserent voir la lune qui étoit déjà levée. Alors oubliant tout autre dessein, il se jette à genoux pour l'adorer à cause de la conformité de son nom avec celui de Diane. Puis s'étant relevé, il lui parla en ces termes :

* * *

G iij.

80 *La II. Partie de l'Astrée.*

Bel astre lumineux , qui dans un ciel serai
Eclairez de la nuit le visage effroiable ,
Ne vous offensez point si je vous dis semblabl
A la belle qui tient mon ame dans sa main.
Comme vous chastement elle s'arme le sein
De tant de cruautés qu'elle en est redoutable
Et quiconque la voit , Actéon misérable ,
Consumé de desirs l'appelleroit en vain.
Tous les feux de la nuit vous cedent en lu
miere ;

Et des beautés Diane est toujours la premier
Rien ne trompe vos coups ; rien n'évite se
yeux.

Que vous vous ressemblez ! Non , elle e
plus cruelle.

Le tendre Endymion vous fit laisser les cie
Il n'est point de mortel qui fléchisse la bell

O dieux, s'écria-t-il ! Que deviendras-t
Silvandre , s'il n'est point d'endymion
pour elle. La nature ne lui auroit-elle don
tant de beauté , que pour ne lui point do
ner d'amour ? Les dieux ne l'ont-ils faite
belle , que pour n'être point aimée ? C
veulent-ils que nous l'aimions uniqueme
pour nous consumer ? La lune en ce m
ment , comme pour l'inviter à demeure
davantage en ce lieu , parut briller d'u
nouvelle clarté. Il resolut donc de passer

ce lieu une partie de la nuit, car il se flatoit bien que Diane auroit soin de son troupeau qu'il avoit laissé avec celui de la bergere. Dans ce dessein, il se mit à suivre le sentier que le hazard lui offrit, & s'éloigna tellement de son chemin, qu'après avoir formé mille chimeres, il se trouva enfin au milieu du bois, sans se reconnoître. S'il bronchoit contre un arbre, je trouve, disoit-il, encore bien plus de contrariétés à mes desirs. Si quelque souffle agitoit les feuilles; o que je tremble bien davantage, disoit-il, quand je suis près d'elle, & que je veux lui faire entendre que cette passion qu'elle croit feinte est véritable! Si quelquefois il levoit les yeux, il s'écrioit en considérant la lune :

La lune dans le ciel, Diane sur la terre.

La solitude du lieu, le silence & la clarté de la nuit l'auroient invité à s'entretenir plus long-tems de ces douces pensées; mais s'étant enfoncé dans le bois il cessa de voir la lune. Alors revenant à lui même, & voulant se tirer d'un lieu si desagréable, à peine il avoit pensé à choisir un bon sentier, qu'il entendit une voix près de lui. Quelqu'occupé qu'il fût de son amour, il voulut sçavoir qui pouvoit comme lui passer les nuits dans un lieu si desert. Il jugea bien que ce devoit être quelque amant qui

82 *La II. Partie de l'Astrée*

ressentoit le mal dont-il étoit l'atteint. Il se laisse donc conduire & se trouve près de deux hon l'obscurité du lieu l'empêcha de tre. Il jugea seulement à leurs h l'un étoit druyde , & l'autre berg toient assis sous un arbre , aux bc fontaine dont la fraîcheur & le les avoit engagés à passer la nuit. Il entendit que l'un d'eux répond tre en ces termes : » Mon pere , » assés admirer ce que vous m » cette beauté ; à vous entendre » porteroit sur ma bergere , & » le penser sans crime. » Le dru doit : » Croyez à mes discou » craignez point d'être criminel » que toute beauté procede de » veraine bonté que nous appell » le soleil que nous voyons écl » l'air , la terre d'un même rayo » éternel que nous ne voyons p » aussi tous les êtres. Mais com » du soleil visible éclate plus da » dans l'eau , & dans l'eau que l » la clarté divine brille aussi pl » pures intelligences que dans » sonnable , & dans l'ame raiso » dans la matiere.

Il alloit continuer , lorsqu l'interrompit de la sorte : » Mo

» discours font trop sublimes , & ma foi-
» ble n'y peut atteindre. Si pourtant vous
» daignez me faire entendre ce que c'est que
» nature purement spirituelle , que l'ame ,
» que la matiere dont vous parlez , peut-
» être parviendrai-je à l'intelligence du
» reste. Mon fils, ajouta le druyde, les êtres
» spirituels sont ces intelligences pures que
» la vuë de la souveraine beauté embellit
» des idées de toutes choses. L'ame est cette
» substance spirituelle & raisonnable qui
» distingue l'homme de la bête , & qui par
» le discours nous fait arriver à la connois-
» sance des choses. La matiere est ce qui
» tombe sous les sens , & qui est embellie
» par les différentes formes qu'elle reçoit.
» Vous pouvez maintenant juger que vo-
» tre bergere peut bien réunir la beauté du
» corps & celle de l'ame , & que sans l'of-
» fenser nous pouvons dire qu'il y a des
» beautés au dessus de la sienne. Figurez-
» vous des vases pleins d'eau. Les grands
» en contiennent davantage que les petits,
» cependant les petits sont aussi pleins que
» les grands. De même il y a des substances,
» dont la nature exige plus pour être par-
» faites, que d'autres substances que l'on ne
» peut cependant nommer imparfaites ,
» parce qu'elles ont toutes la perfection
» qui leur est propre. Telle sera la ber-
» gere que vous aimez ; vous pouvez la

84 *La II. Partie de l'Astrée.*

» nommer parfaite , & convenir en même
 » temps qu'elle l'est moins que ces pure
 » intelligences dont je vous ai parlé. S
 » vous n'écoutez point les transport
 » d'une imprudente jeunesse , vous laisse-
 » riez la beauté du corps , pour vous attra-
 » cher à celle de l'esprit , d'où il vous re-
 » viendrait autant de satisfaction que l'au-
 » tre vous cause de déplaisir.

» Il y a long-temps , répondit le berger
 » que j'ai entendu discourir sur ce chapi-
 » tre ; mais ce que j'ai souffert m'en
 » avoit fait perdre le souvenir. Je me
 » souviens maintenant qu'un de vos druy
 » des prétendoit que l'amour étant un
 » desir de la beauté , & que n'y en ayant
 » que de trois sortes , celle qui tombe sou-
 » la vue , & que l'œil seul peut discerner
 » celle qui consiste dans l'harmonie , &
 » dont l'oreille seule est juge ; celle enfin
 » qui consiste dans la raison , & que l'espri-
 » seul peut appercevoir , il n'y avoit aussi
 » que les yeux , que les oreilles , & que
 » l'esprit qui dussent en jouir. Ah, mon fils
 » ajouta le druyde , qu'il y en a peu qui s
 » reglent sur cette doctrine , toute connu
 » qu'elle est ! Il ne faut donc point être
 » surpris que tant d'amans soient malheu-
 » reux. Amour qui est le plus grand & le
 » plus saint des dieux , ne peut souffrir qu
 » l'on profane sa pureté. Toutes ces jalou

« fies, tous ces dédains, toutes ces que-
 « relles, toutes ces infidélités, sont, mon
 « fils, autant de châtimens du dieu. Si nous
 « ne desirions que voir, qu'entendre, que
 « parler, pourquoi serions-nous jaloux ?
 « pourquoi rebutés ? pourquoi trahis ? pour-
 « quoi cesserions-nous d'aimer ? pourquoi
 « ne serions-nous plus aimés ? Quand un
 « autre posséderoit avec nous ces mêmes
 « biens, cette possession ne diminueroit en
 « rien notre bonheur.

« Helas, mon pere, interrompit le berger
 « en soupirant, quand Amour seroit le plus
 « severe de tous les dieux, il ne trouve-
 « roit rien à reprendre dans mon affec-
 « tion ; elle a toujours été si respectueuse
 « que la plus chaste vestale n'auroit pu s'en
 « offenser ! Cependant quel berger fut ja-
 « mais traité avec autant de rigueur ? Mon
 « fils, répondit le druyde, il y a bien des
 « choses qui different suivant les sujets où
 « elles se rencontrent. Les maux que vous
 « souffrez seroient des châtimens en d'au-
 « tres bergers moins vertueux ; par rap-
 « port à vous ce sont des épreuves d'amour,
 « qui tourneront enfin à votre avantage,
 « & à votre bonheur. Cependant assurez-
 « vous que votre bergere s'est déjà repen-
 « tie de ses injustes rigueurs.

A ces mots, comme il étoit déjà
 tard, le druyde se leva, & prit le berger

86 *La II. Partie de l'Astrée.*

par la main. Celui-ci en le suivant r
dit: » Je vous conjure, mon per
» toutes les bontés que vous avez
» moi, de ne plus traïrer ma berger
» juste. Ces discours me touchent p
» vement, que l'assistance que je rec
» vous ne m'est agreable. Ma berg
» ce qu'il y a de plus parfait dans la n
» d'ailleurs elle peut disposer souve
» ment de moi.

Silvandre eut beau écouter atte
ment, il ne put s'assurer qui étoit le d
quoi qu'il crût le reconnoître, pour l
ger il ne le connut point du tout.
pourquoi il prit le parti de les suivre
peroit de les reconnoître à la clart
lune, quand il seroient hors du bois
comme il ne les suivoit que de loin, d
d'être apperçu, il les perdit entre
bres, & ne put sçavoir depuis ce qu
toient devenus. Il ne cessa pourtant
chercher que quand la lassitude & le
meil l'eurent contraint de choisir
pour se reposer; car il ne pouvoit re
son hameau.



l.
l.
is
m
r.
é.
es
n-
eu
ner





L' A S T R É E
DE
M. D' U R F É.
STORALE ALLEGORIQUE.
S E C O N D E P A R T I E.

L I V R E T R O I S I È M E.

I L V A N D R E ne s'éveilla que fort tard ;
 parce que la nuit étoit déjà très avan-
 e , lorsqu'il s'endormit. Pour le berger
 si s'étoit entretenu avec le druyde, il fut
 si matineux que l'aurore. Comme il de-
 venoit près du lieu où Silvandre s'étoit
 fixé , il arriva qu'en se promenant selon
 coutume , il apperçut le berger qui dor-
 mait. Depuis plus d'un mois qu'il habitoit
 le lieu , il n'avoit point encore rencontré
 le berger qu'il connût. La curiosité le por-
 ta à s'approcher doucement , & bien-tôt il
 reconnoit Silvandre pour un de ses plus in-
 timés amis. Le souvenir de sa vie passée
 luy arracha des larmes ; il se retira aussi-

tôt, & se couvrit d'un gros arbre, pour n'être pas apperçu, supposé que le berger s'veillât. Après l'avoir considéré quelque tems, il dit enfin d'une voix basse : » Ah
 » Silvandre ; que cette rencontre imprévue
 » me cause à la fois de plaisir & d'ennui
 » je ne puis m'empêcher de me réjouir en
 » te voyant, & cette vue me rappelle l'
 » bonheur dont je jouissois avant le cruel
 » arrêt de ma bergere. Qui pourroit sans
 » verser des larmes se souvenir de ma fé-
 » licité passée, & voir l'état malheureux
 » où je suis maintenant réduit ?

A ces mots, parce qu'il vit le berger faire quelques mouvemens, il s'éloigna encore plus, en disant assez haut : » Ah, belle
 » bergere, jusqu'où va votre cruauté pour
 » cet infortuné berger ! » L'étranger con-
 nut bien qu'il dormoit ; mais ne sachant
 quel berger il avoit en vue, ils s'approchè-
 & le vit baigné de ses larmes. Alors il ju-
 gea que c'étoit de lui-même que parloit le
 berger. Il en fut d'autant plus surpris que
 ce berger avoit toujours marqué de l'aver-
 sion pour l'amour, & que par cette raison
 on le nommoit le berger indifférent. Mais
 considérant quelle étoit la force de l'a-
 mour, il crut enfin qu'à son tour il en avoit
 senti les coups. Frappé de cette idée : » Ah
 » Silvandre, s'écria-t-il, que tu es peu ca-
 » pable maintenant de conseiller autrui.
 » Puisse

Qu'il te traite moins rigoureusement que moi, & te donne une fortune plus heureuse que la mienne !

Il se retire à l'instant au lieu de sa demeure ; mais à peine il y fut arrivé, que passant dans son esprit ce qu'il venoit de lire : « Les dieux, disoit-il, ne l'ont-ils point envoyé dans ce desert, pour me tirer de l'état où je suis, en m'annonçant une meilleure fortune ? Peut-être que voyant ma mort prochaine, ils ont conduit vers moi Silvandre, pour me rendre en son nom & au nom de mes autres amis les derniers devoirs ? » Après avoir roulé dans son esprit différentes pensées, cette considération le détermina à aller à sa bergere. Il crut que malgré l'ordre qu'elle lui avoit donné d'éviter sa présence, il ne devoit point abandonner là, sans lui faire ses adieux. Il écrit donc, & il efface plusieurs fois la même chose, après avoir récrit ce qu'il avoit effacé, il lie sa lettre & met au dessus : *À la plus chère & la plus aimée bergere de l'univers*. Il retourne ensuite au lieu où il avoit laissé Silvandre, il s'approche doucement du rocher, & l'embrassant, « trop heureux d'être ici, s'écrie-t-il, si tu es rendu à celle qui dépend ma vie, touche lui si vivement le cœur par la peinture de ma situation, qu'elle comprenne que malgré ses

90 *La II. Partie de l'Astrée.*

» rigueurs mes sentimens pour elle
 » toujours les mêmes. Et toi, Silva
 » ajouta-t-il, en lui mettant sa lettre
 » la main, si tu vois la beauté que j'a
 » donne-lui ce papier, & rends à ton
 » dernier office qu'il espere jamais
 » voir.» Le berger ne faisoit que de se re
 quand Silvandre s'éveilla. Quel fut son
 nement lorsqu'il vit la lettre, & sur
 lorsqu'il lut à qui elle s'adressoit !
 » songe ou réalité, disoit-il ? Non, je n
 » point, il est certain que je veille, &
 » je tiens une lettre pour la plus bell
 » plus aimée bergere de l'univers. M
 » je veille, pourquoi ignorai-je qui
 » donnée ? Je ne l'avois point quand
 » suis endormi. Il faut qu'on me l'ai
 » dans la main. Quel dieu n'a point
 » les beautés de la terre ? Amour
 » qui blesse les autres, n'aime-t-il pas
 » Quelqu'un des immortels, ou qu
 » faune aura vu Diane, il en fera d
 » amoureux.»

Puis rentrant en lui-même : » Que
 » chai-je, disoit-il ; lisons la lettre, &
 » connoîtrons mieux qui l'a écrite.
 même temps il déplie le papier, &
 qu'en lisant il trouvoit quelque ch
 semblable à ce qu'il avoit autrefois
 il le marquoit avec le doigt. Mais qu
 lit à la fin, *le plus infortuné comme le p*

vos serviteurs : » Oh, s'écria-t-il, il ne plus en douter, la lettre est de moi; le ie qui me conduit a vu mon ame toute ere, & il a confié mes sentimens à ce pa- r pour en instruire Diane. Quelle autreuté pourroit causer une si violente lion, & quel autre amant pourroit ndre tant d'amour ? La lettre s'adresse a plus belle & la plus aimée bergere de nivers, il faut donc que je la rende à ine. Elle est écrite par le plus infortu- & le plus fidele amant, elle est donc ite par Silvandre. »

Orès avoir remercié le prétendu génie, chemina vers son hameau, bien re- de chercher Diane, dès qu'il auroit , si par malheur il ne la rencontroit t en chemin. Il ne la trouva point ; , dès qu'il eut mangé à la hâte, il fit r son troupeau qui l'attendoit, & prit ntier qui conduisoit à la fontaine des nores. Il esperoit d'apprendre là de nouvelles. Il ne fut pas trompé dans esperance. Lorsqu'il fut arrivé à la ie qui aboutit à la fontaine, & qu'il romené ses regards de tous côtés, il voir sa bergere assise avec Astrée à bre de quelques buissons. Il desira in- inent d'entendre leurs discours, sans apperçu, car elles lui parurent fort atives à leur travail. Pour executer son

92 *La II. Partie de l'Astrée.*

desslein , il rentra dans le bois , & se gl
doucement le long des arbres , il
si près d'elles qu'il put entendre to
qu'elles disoient. Il avoit laissé son troi
dans le bois sous la foi de ses chiens.

Astrée parloit alors en ces terr
Diane : » Sans doute Phylis ne meri
» que vous preniez cette peine , moi
» core de porter ces beaux cheveux. I
» voue que je sens quelque jalousie ,
» que je n'aye point fait de gageure
» elle , comme Silvandre , car je ne
» drois pas que vous l'aimassiez ou
» autre personne plus que moi. Bell
» trée , répondit Diane , c'est à moi à
» rer votre amitié ; aussi ne le cede
» jamais à qui que ce soit sur cet ar
» pas même a Phylis dont vous me p
» & qui me causeroit bien plus de jal
» si j'ignorois qu'avant que de m'
» comme vous l'aimez, je dois vous
» ver mon affection , comme elle v
» prouvé la sienne. Ma sœur , repliqu
» trée , vous avez tant de merite , qu
» ne devez point être sujette à la loi
» mune. Cependant, répondit Diane,
» bien m'a-t-il fallu demeurer aup
» vous , avant que d'obtenir ce bon
» C'est un effet de mon aveuglemen
» partit Astrée ; mais vous auriez tort
» tenant de porter envie à toute autr

e n'en aime aucune autant que

mots elles s'embrassèrent si tendre que Silvandre desira plusieurs fois être , pour recevoir de telles faveurs en suite d'entendre son nom. Dans ils'approchè d'avantage, & regardant vers le buisson, il voit que sa maîtresse avoit un bracelet de ses cheveux ; car il n'eut pas de peine à les reconnoître ; nul autre sur les rives du Lignon n'en avoit de semblables. Il commençoit d'être jaloux qu'autre les portât que lui, croyant que l'amour seul pouvoit les mériter. Il entendit qu'Astrée disoit : » Silvandre ne sera pas sans jalousie , lorsqu'il verra son ennemie mieux traitée que lui. » Elle lui répondit Diane , qu'elle ne méritoit pas d'être ainsi demandée qu'à cette intention. Je le sçavois aussi, dit Astrée ; mais vous faites injustice au berger , & vous manquez à votre devoir en favorisant l'un plus que l'autre. Ce n'est ni par gageure , ni cette faveur , rendue à Diane , ne sont pas de grande importance ; d'ailleurs le berger ne m'a fait la même demande. Et lui accordez-vous un pareil bracelet , dit-il à Silvandre , s'il vous en con-

» fut la surprise des bergeres , qu'elles gardèrent long-tems le silence. Elles

« craignoient que Silvandre n'eût en-
« ce qu'elles avoient dit auparavant. /
« enfin reprenant la parole : » Hé quoi
« vandre , dit-elle , vous êtes-vous
« imaginé que vous pouviez écouter
« crets d'autrui ? Comment avez-vc
« manquer jusqu'à ce point à votre
« tresse ? Je ne sçai , répondit Silva
« de quoi vous m'accusez ; mais je
« bien que je n'avois d'autre curiosi-
« d'entendre les secrets qui m'intere-
« c'est de ma belle maitresse que je d
« apprendre , & je suis bien fâché
« arrivé si tard , puisque je n'ai pu ap-
« dre autre chose que l'injuste desti-
« de ce bracelet. N'en soyez pas f
« répondit Astrée , vous n'auriez p
« moins coupable en dérobant les f
« de votre maitresse , que celui qui c
« le feu du ciel , & vous auriez du att
« un châtiment semblable.

« La crainte n'éteindra jamais en m
« te curiosité , repliqua Silvandre ; j
« re avec tant de passion de lui prouve
« amour , que toutes les peines qu
« durerai pour ce sujet , me paroître
« geres. Mais , dit Astrée , comment j
« riez-vous le lui prouver par cette
« Ne le ferai-je pas , répondit Silva
« si connoissant ce qu'elle veut être l
« je le oelois , & s'il ne cessoit pas

ins secret qu'auparavant ? En cela ,
dit Astrée , vous montreriez votre
retention. Et plus encore mon affection ,
ajouta-t-il . Pour la discretion , j'en con-
sens , dit Astrée ; pour l'affection , je
n'en rapporte à celle qui en est l'objet .
Mais d'où vient , ma belle maitresse ,
ajouta-t-il , en s'adressant à Diane ,
vous ne me répondez rien , & que
vous paroissiez si insensible à mes discours ?
Je crois , répondit Diane , que c'est
le déplaisir que je ressens de n'être
pas tout-à-tôt plus votre maitresse . Vous pou-
vez , dit Silvandre , aisément y remédier ;
prenez Silvandre par vos faveurs , com-
me vous l'avez attiré par vos charmes .
Non , Silvandre , répondit Diane , ne par-
lez ni de faveurs , ni de charmes ; il y a
à peine trois mois que vous jouez votre per-
sonnage , il vous en coûteroit trop , si
vous vous contraigniez plus long-temps .
Quelle bergere , répondit Silvandre , ne
considerez point ce qu'il m'en coûtera .
Tant de plaisir à vous servir , que-
nd je serois encore plus ennemi de-
vous , je continuerois à vous servir avec
joie . Je le veux croire , dit Diane en sou-
riant ; mais j'ai trop d'intérêt à n'y pas
sentir . Ces mots touchèrent infiniment
Silvandre , il comprit qu'il avoit fait
un grand progrès dans le cœur de la bergere ,

96 *La II. Partie de l'Astrée.*

& le déplaisir qu'il en conçut écla-
changement qui parut sur son visa-

» Que vous est-il arrivé, dit As-
» s'en apperçut ? Comment, repli-
» ne serois-je point affligé de ces
» desespérantes ? Mais ne croyez
» je change jamais, quoi qu'en or-
» & le ciel & Diane. N'y a-t-il
» temerité, dit Astrée, à defier de
» blables puissances ? Ce n'est po-
» mérité, dit le berger, ni le cou-
» me ; c'est l'amour le plus fidele
» vif qui me fait tenir ce langage.

Tels étoient leurs discours. Dia-
noissoit par là qu'elle étoit verita-
aimée. Silvandre prévoyoit b-
peines, & concevoit peu d'esperan-
Astrée, elle jugeoit qu'Amour j-
leu s'aines les fondemens d'une l-
tendre affection. Mais Silvandre
rompant la suite de ces discours
dressant à Diane. » Belle maitresse
» je sçais que pour vous délivrer
» portunité de Phylis, vous lui a-
» mis le bracelet que vous faites
» en effet dans cette vue, vous c-
» corder à Silvandre la même fa-
» pour n'être point crue partial-
» que vous nous traitiez égale-
» pourrant l'affection de tout au-
» égaler la mienne. Pourquoi cell

« lis n'égaleroit-elle point la vôtre , dit
« Astrée , puisque c'est le même objet qui
« les fait naître toutes deux ? Pourquoi , ré-
« pondit Silvandre , bien que la cause soit
« la même , les effets ne seroient-ils pas
« differens ? L'expérience me l'apprend ,
« répartit Astrée ; l'affection de Phylis a ob-
« tenu ce que la vôtre n'obtiendra pas. C'est
« manque de bonheur , & non pas d'amour ,
« répondit le berger. Cependant , puisque
« l'eau qui tombe goutte à goutte creuse
« enfin les plus durs rochers ; pourquoi
« n'espererois-je pas le même effet de ma
« persévérance ?

Alors se jettant aux genoux de sa bergere :
« Belle maitresse , dit-il , si l'amour a quel-
« que intelligence avec la beauté , & si les
« prieres que l'on dit filles de Jupiter , lui
« font tomber le foudre des mains , se pour-
« roit-il que l'extrême amour de Silvan-
« dre , & ses ardentes supplications n'obtin-
« sent pas de vous la même faveur que l'im-
« portunité de Phylis en a obtenue ? S'il est
« ainsi , je dirai que pour être aimé il ne faut
« point aimer , que pour vaincre la dureté
« il ne faut point user de prieres , mais join-
« dre seulement la feinte à l'importunité.

Silvandre ajouta d'autres discours sem-
blables , qui alloient toujours à convain-
cre davantage les bergeres de l'amour qui
vissoit dans son cœur. Astrée reconnois-

sant que Diane n'étoit pas trop éloigné d'accorder à Silvandre ce qu'il demandoit. Il voulut les obliger tous deux à la feire. Elle joignit ses prieres à celles du berger & fit si bien qu'il obtint le bracelet destiné à Phylis, à condition pourtant qu'il ne garderoit que le temps qu'il devoit la servir suivant la gageure. Le berger n'y consentit qu'avec peine, il sçavoit que le temps qu'il devoit la servir par feinte expireroit bien-tôt, mais que le temps qu'il devoit la servir serieusement dureroit autant qu'il sa propre vie.

Il seroit difficile d'exprimer quelle fut la satisfaction de Silvandre. Il suffira de dire que ce berger qui n'avoit jamais pu comprendre que de pareilles folies, car c'est ainsi qu'il nommoit auparavant ces sortes de faveurs, pussent causer quelque plaisir avoua dans cette occasion qu'il n'y avoit point de felicité qui égalât la sienne. Et lorsque par des expressions que sa joye rendoit confuses il essayoit de représenter tout son bonheur, il sembla qu'amour voulût l'augmenter en faisant arriver Phylis. Aussi-tôt qu'il la vit, il courut au devant d'elle, & lui montrant le bras, où il avoit déjà fait attacher le bracelet, il le lui passoit sous les yeux en lui disant : » Voilà des arrhes de ma prochaine victoire.

Phylis qui venoit de chercher Lycida

pour le guérir de sa jalousie , & qui n'avoit pu trouver le berger , revenoit si triste & si fatiguée , qu'elle n'eut pas besoin de changer de visage , pour témoigner le déplaisir qu'elle ressentoit de la faveur accordée à Silvandre. Et parce que le berger l'importunoit , non en cette action , comme elle le feignoit , mais en ce qu'il caufoit de la jalousie à Lycidas , elle lui dit avec aigreur : » Les arrhes que vous mon-
» trez annoncent plus tôt votre peu de mé-
» rite , que votre prochaine victoire ; on a
» coutume d'en user ainsi , pour rendre les
» charges justes. Comment l'entendez-
» vous , répondit le berger ? Je veux dire ,
» repliqua Phylis , que pour faire le con-
» trepoids , on charge le côté le plus le-
» ger , & que le voyage fini , ce même côté
» redevient ce qu'il étoit. L'application est
» facile ; mais quand notre terme sera expiré ,
» dieu sçait à qui sera la prochaine victoire
» dont vous parlez. Silvandre lui répondit
» en souriant : c'est la coutume des miséra-
» bles d'être envieux , & de diminuer par
» leurs expressions le bien d'autrui , à pro-
» portion de ce qu'ils l'estiment. »

Phylis ; sans repliquer , s'avança vers les bergeres , à qui elle fit autant de reproches que si elle en eût reçu en effet quelque grande offense. Diane s'excusoit sur Astrée , & comme Astrée ne pouvoit bien

s'excuser-elle-même , Silvandre prit
role pour toutes deux , & s'adressant
ne, il lui dit : » Voyez, ma maitresse,
» bien l'amour a de prudence , & con-
» dirige nos actions. Vous avez cru jui-
» que Phylis vous aimoit , & j'igno-
» ces feintes n'auroient pas déçu. A
» qui connoît nos plus secrettes pen-
» a voulu pour vous desabuser que
» m'accordassiez cette faveur , non-
» ment comme une preuve de mon ai-
» mais encore pour faire éclater la fa-
» de celui de Phylis par sa jalousie ; c
» mour & la jalousie ne peuvent poin-
» sifier dans un même cœur. » Silv-
parloit ainsi pour tourmenter davan-
Phylis ; persuadé qu'il étoit de la ja-
de Lycidas ; il comptoit qu'il l'inqu-
roit beaucoup , en soutenant que l'a-
& la jalousie ne peuvent subsister en-
ble. Aussi se sentant piquée jusqu'à
elle ne put s'empêcher de lui répo-
» Quelle raison , berger , vous fait
» cer un sentiment si peu raisonn-
» Celle qui devrait vous le faire ad-
» dit Silvandre , si vous étiez raison-
» vous-même. L'Amour n'est-il pas
» sir , & la jalousie une crainte ? con-
» voulez-vous que la jalousie qui
» naît de l'amour qui brûle. » A ce-
Phylis se troubla , & voyant que

même tenoit pour Silvandre ; » Avec un tel
» second , dit-elle , il ne sera point surpre-
» nant que mon ennemi ait la victoire. Et
» vous , belle bergere , continua t-elle en
» se tournant vers Astrée , vous manquez à
» notre amitié , si vous ne prenez ma dé-
» fense , me voyant attaquée par eux deux. »
Astrée lui répondit froidement : » Je tiens
» pour chose si véritable que la jalousie
» naît de l'amour , que je ne veux pas mê-
» me disputer , de peur d'être forcée d'a-
» vouer , si les raisons me manquoient ,
» qu'étant jalouse , je n'ai point aimé , com-
» me je vous vois contrainte d'avouer que
» vous n'aimez point Diane. »

» Que je vous suis obligé , dit Silvandre ,
» d'avoir si bien parlé en ma faveur ? Si
» vous m'étiez obligé , répondit Astrée , il
» faudroit que j'eusse déguisé la vérité pour
» vous favoriser ; mais on n'a point d'obli-
» gation à celui qui dit la vérité. Vous au-
» riez raison , répondit Silvandre , si l'on
» prenoit tout à la rigueur ; mais puisqu'au
» siècle où nous sommes il y a si peu de per-
» sonnes qui suivent avec simplicité la ver-
» tu , il faut avouer que nous devons de la
» reconnaissance à ceux qui nous obligent ,
» lors même qu'ils sont tenus de le faire.
» Mais , interrompit Phylis , que direz-vous
» au contraire de l'expérience que nous fai-
» son tous les jours ? Je connois un berger

» qui, après avoir long-temps aimé, &
 » venu jaloux, & qui n'a pas laissé d'
 » long-temps après. Oseriez-vous
 » qu'il eût cessé d'aimer ? Pourquoi
 » dirois-je pas, répondit Silvandre ?
 » impossible qu'un feu soit éteint, pu
 » lumé ? Pourquoi la jalousie n'étein
 » elle pas l'amour, & pourquoi, quan
 » lousie est éteinte, l'amour ne reviv
 » pas ? Ne se peut-il pas que l'on pass
 » santé à la maladie, & que de la mala
 » revienne à la santé ? Pour mieux éc
 » cette vérité, voyons quels sont les
 » de l'amour & de la jalousie, & nous
 » rons juger si les causes d'où ils pro
 » ont quelque conformité. Quels s
 » effets de l'amour ? Un désir extrê
 » voir la personne aimée, de la serv
 » lui plaire. Quels sont les effets de
 » lousie ? La crainte de rencontrer l
 » sonne que l'on aimoit, une indiff
 » entiere à lui plaire, à la servir. Qu
 » roit que des effets si contraires par
 » la même cause ?

Phylis essaya de répondre, mais
 fit que bégayer. Diane qui avoit

ne devons point honorer la jalousie
om d'amour. Et si j'aimois , autant
e puis juger de mon caractère , il ne
t pas en mon pouvoir d'être jalouse.
deviendriez vous donc , dit Phylis ,
ui que vous aimeriez en aimoit une
? Son ennemie , répondit Diane. Je
ois pourtant que j'en serois affligée ,
plus tôt pour avoir été long-tems
e , que promptement oubliée. Et si
rger devenoit jaloux, demanda Phy-
J'en userois , ajouta Diane , comme
ie m'aimoit plus. Mais si vous desi-
 , continua Phylis , qu'il vous aimât
re ? Je me précipiterois , répondit
e , car si j'aimois quelqu'un que je
ois ne m'aimer pas , je croirois mé-
une pareille fin. Ah , Diane , que
parlez librement , dit Phylis ! Et ,
sortis Diane

» bien persuadée qu'ils ne feront pas

C'est ainsi que discourroient avec
dre ces belles & sages bergeres. Ma-
trée sentant que leurs disputes pour-
amener quelque alteration , elle se
pour les interrompre , & feignit de
se promener. Alors Silvandre en v-
aider à sa maitresse laissa tomber ,
penser , la lettre qui lui avoit été m-
main , la nuit précédente. Phylis qu-
toujours les yeux sur lui , la releva
rinent sans qu'il s'en appercût. Elle
la lire avec Astrée , avant que de la r-
mais à peine eurent-elles jetté les y-
ce papier , qu'elles crurent reconno-
main de Celadon. La triste bergere
si vivement touchée , que laissant
avec Silvandre , elle fut contrainte
seoir. Phylis se mit à ses genoux , &
qu'elle avoit changé de visage : » M-
» lui dit-elle , quel mal vous est si p-
» tement arrivé ? Quel trouble , ô m-
» répondit-elle , m'a causé la vue d-
» lettre ! N'avez-vous point rem-
» combien ce caractère est semblab-
» lui de Celadon ? Mais faut-il , voi-
» bler ainsi , répondit Phylis qui r-
» loit pas que Silvandre s'appercût
» qui se passoit ? C'est peut-être un-
» lettres qui est tombée entre les m-
» Silvandre , & qu'Amour veut qu-

soit rendue. Helas , ma sœur , j'ai cru le voir cette nuit. Il étoit si triste & si pâle, que je me suis éveillée tout à coup.

Elle alloit continuer , lorsque Diane & Silvandre arrivèrent , bien inquiets de la voir si changée : Phylis qui vouloit cacher ce trouble au berger , fit un signe à Diane. Puis s'adressant à Silvandre : Berger, lui dit-elle, Astrée voudroit s'entretenir avec Diane en liberté , mais il faudroit que Silvandre n'y fût pas , ou qu'il ne fût point berger. « Mon ennemie , répondit-il , notre haine ne me fera pas manquer à l'égard d'Astrée. Je sçai que les bergers ne doivent point entendre tous les secrets des bergers. Je vais donc me retirer dans le bocage voisin , j'attendrai là que vous m'appelliez. » Au même tems il se retira sous les arbres qu'il leur avoit montrés , & pour ne pas demeurer oisif , il se mit à couper l'écorce de arbres.

Cependant Diane apprit de la bouche de Phylis le trouble où l'avoit jettée la vue d'une lettre que Silvandre avoit laissé tomber , parce que les caractères en étoient semblables à ceux de Celadon. Phylis , après l'avoir long-tems considéré , la lui montra. « Si elle étoit de Celadon , dit Diane , ce seroit une agréable nouvelle que Silvandre vous auroit donnée sans y penser ; car il semble que cette lettre ne

» vienne que d'être écrite, & ce seroit
 » preuve que Celadon vit encore. 1
 » voyons ce qu'elle contient ; peut-
 » nous en apprendra-t-elle davantage
 Alors ouvrant la lettre, elles trouvèrent
 qu'elle étoit conçue en ces termes :

A LA PLUS BELLE, ET LA PI

AIME'E BERGERE DE L'UNIVERS,

*Le plus infortuné & le plus fidele de
 serviteurs envoie le salut que la
 fortune lui dénie.*

M On amour extrême m'empêchera tou-
 de nommer supplice ce que je souffre
 vos ordres ; & ma bouche qui n'a jamais ch
 que vos louanges ne s'ouvrira point aux plai
 On autre pourroit trouver insupportable l
 où je suis ; mais j'y trouve moi, de la satis
 tion, parce que je sçais que vous l'ordonnez
 si : Etendez s'il se peut vos rigueurs, & je
 sifierai dans mon obeissance ; si pendant ma
 je n'ai pu vous convaincre de ma fidei
 du moins les ames bienheureuses qui habitent
 champs Elysées reconnoîtront que je suis le
 fidele, comme le plus infortuné de vos servite

» Ah, ma sœur, interrompit Astrée
 » que cette lettre est bien de Celadon
 » mais il y a long-temps qu'elle est éci

mais adroitement, c'est le lieu où il
ouvée, ou qui la lui a donnée. Tâ-
répondit Diane, en s'adressant à
cette bergere, tâchez de vous remet-
un peu, & nous sçaurons certaine-
t de lui tout ce que nous voudrons.
Attendant, je vais seule lui parler, &
viendrez ensuite nous joindre.»
L'homme s'étoit arrêté au premier arbre
qu'il avoit trouvé, pour y graver le chiffre
de la bergere & le sien. Après quoi rencon-
trant par hazard une pierre tendre, il grava
à la pointe de son couteau un cadran
sur lequel l'éguille tremblante tournoit vers le
nord avec ce mot: J'EN SUIS TOUCHE'.
L'homme avoit insinué que comme l'éguille
d'un compas aimanté se tourne incessamment
vers le nord, par cette puissance naturelle
il étoit que toute partie cherche à se rejoind-

108 *La II. Partie de l'Astrée.*

» belle maitresse, lui dit-il, quelle bonne
» fortune vous amène vers moi ? Elle est
» répondit-elle, plus grande que vous ne
» pensez, puisque je laisse pour vous les
» deux plus grandes ennemies que vous ayez.
» Je les crains bien moins que vos coups ;
» répondit le berger. Mes coups, dit la ber-
» gere, ne sont point à craindre, ou ne le
» sont que pour ceux qui le veulent ainsi.
Mais dites-moi, berger, de qui est cette lettre ;
& à qui elle s'adresse. Silvandre ne sachant
comment il l'avoit perdue, répondit :
» Mon cœur, & vos yeux, quand vous
» vous mirez dans une fontaine vous ré-
» pondent pour moi qu'elle s'adresse à vous,
» comme à la plus belle, & la plus aimée
» bergere de l'univers. Et vos rigueurs &
» mon amour vous diront qu'elle vient de
» moi qui suis le plus infortuné comme le
» plus fidele de vos serviteurs. Mais lui dit
» Diane, & les bergeres arriverent au mê-
» me temps, si la lettre est de vous, pour-
» quoi ne l'avez-vous pas écrite ? Parceque
» j'ai trouvé une meilleure main que la
» mienne. Il faut bien qu'elle ait quelque
» chose de surnaturel, puisque sans l'avoir
» écrite, j'y ai trouvé mes sentimens, &
» que la tenant dans mes mains il n'y a
» qu'un instant, je la voi dans les vôtres
» sans vous l'avoir donnée. Le génie qui
» l'a écrite pour moi me l'a ravie, parce

ndit le berger , apres avoir long-
ps réfléchi sur mon malheur , je me
endormi dans un bois qui n'est pas
gné , & le matin , en m'éveillant ,
trouvée cette lettre dans ma main. Ju-
quelle a été ma surprise ; mais après
oir luë , j'ai reconnu sans peine que le
e qui veille sur moi & qui lit dans
a cœur , a tracé sur ce papier mes sen-
ens, pour vous les représenter. »

ylis voyant que Diane ne répondoit
demanda au berger , s'il trouveroit
min de ce bois. » Non certe , dit-il ,
ous y allez seule ; mais si ma Diane le
t , je l'y conduirai. » Astrée fit un si-
Diane, & Diane s'étant assurée qu'il y
assés de jour pour aller & revenir ,
ria Silvandre de les y conduire toutes.
rger qui ne desiroit rien tant que de
: à sa maitresse s'offrit de leur mon-

pondit qu'elle la suivroit avec joie p
Ainsi , laissant la garde de leurs tro
à quelques voisins qui arrivèrent à
elles se mirent en chemin.

Silvandre marcha devant dans l
tiers étroits ; mais lorsqu'ils furen
dans les prairies qui embellissent l
du Lignon , il attendit les bergere
donner la main à Diane. Astrée étoi
lieu de Phylis & de Diane ; & ce
pour se fatiguer moins , donna le b
che au berger , en disant : » Je vo
» pour me servir en ce voyage , &
» Phylis, pour être ma compagne. »
pour faire parler Silvandre , &
marquer le moindre mot qui écha
Diane à son avantage , lui demanda
pensoit de cette faveur. » Qu'elle e
» sus de ce que nous meritons, dit Si
» Mais, ajouta Phylis, la difference
» ne met entre nous ne vous cau
» point de jalousie ? Je vois bien, di
» vous mesûrez mon affection à l
» Rien de ce qui plait à ma main
» peut me déplaire ; & d'ailleurs je
» trois bien peu l'amour , si je n'éto
» mément flaté de la préférence qu'
» de me marquer. » Diane sour
réponse , & Phylis qui attendoit

tinuant de marcher. » Phylis, dit-il, ce ris
» affecté ne cache point votre embarras.
» Jusqu'ici je n'ai pu ni par mes paroles, ni
» par mes actions vous faire entendre un
» seul des mystères d'amour. Mais je n'en
» accuse que votre cœur. Il faudroit plus
» tôt, dit la bergere, en accuser mon peu
» d'intelligence, car l'intelligence ne dé-
» pend pas de la volonté. Vous vous trom-
» pez, dit le berger, & c'est encore un de
» ces mystères qui vous sont inconnus,
» & dont il ne faut accuser que Diane.
» Comment prétendez-vous, s'écria Diane,
» me rendre coupable de l'ignorance de
» Phylis ? Ce n'est pas ce que je prétens,
» repliqua Silvandre : mais je dis que vous
» en êtes la cause, suivant un ancien oracle,
» qui m'apprend, continua-t-il, en se
» tournant vers Phylis que Diane m'aime
» plus que vous.

» Voici des discours bien obscurs, dit
» Astrée qui jusques là avoit gardé le silen-
» ce. Je les éclaircirai, répondit Silvan-
» dre, si vous m'en donnez le loisir. Je dis
» donc que si Phylis ne comprend point les
» mystères d'amour, c'est qu'elle n'aime
» point assés, & qu'il ne faut accuser de ce
» défaut que Diane. C'est ce que nous ap-
» prend cet ancien oracle, qui me fait con-
» noître que je suis plus aimé que Phylis,
» en voici la raison. Quand vous voulez

« qu'on dit que les hommes de son temps
« dinaire sont fort ignorans ? Parce
« dieux, repartit Phylis, se commur
« plus volontiers à ceux qui sont
« dans leurs mystères , qu'à des éti
« quelque habiles qu'ils soient d'a
« Admirez, reprit Silvandre, la for
« verité qui vous contraint de la di
« tre votre intention. Si vous n'en
« pas les mystères d'amour , n'est
« une preuve que vous lui êtes étra
« puisque vous avouez qu'ils se con
« quent plus volontiers à ceux qui
« leurs autels ? Mais comment p
« servir les autels d'amour , si ce
« aimant ? Nul sacrifice ne plait à
« que celui des cœurs. Avouez don
« lis, que si vous ignorez ces mystèr
« moins faute d'intelligence que d'
« Quand cela seroit , répondit Phy

est sans défaut comme votre volonté ;
car il ne tient pas à vous que votre amour
pour elle n'égale ses perfections ; mais
vous ne le pouvez , parce qu'elle ne vous
aime pas , suivant l'oracle dont j'ai parlé.
Vénus touchée autrefois que son fils ne
scrût point , demanda aux dieux quelque
secret pour le faire croître. On lui répon-
dit qu'elle n'avoit qu'à lui donner un
frere , qu'il arriveroit incontinent à sa
juste proportion , mais qu'il ne croîtroit
point , tant qu'il seroit seul. Et ne sentez-
vous pas, Phylis, que cet arrêt est en ma
faveur , & contre vous ? Si votre amour
ne croît pas , c'est qu'il n'a point de frere ;
si le mien est d'une grandeur demesurée ,
c'est que Diane lui en a donné un qu'il ai-
me , qu'il adore.

» Croyez-vous , repliqua Phylis , que
Diane vous aime plus que moi ? Les dieux
ne mentent jamais , répondit le berger ;
les oracles sont les interpretes de leurs
volontés. Oseriez-vous accuser un ora-
cle de mensonge ? On se trompe souvent ,
dit Phylis, dans l'intelligence des oracles.
J'en conviens , répondit Silvandre , mais
alors l'événement contraire manifeste
l'erreur. Ici il y auroit de l'impiété à
douter , puisque vous ne sçauriez rendre
votre amour aussi grand que le mien. Et, ce
qu'il le confirme encore , n'est-ce pas une

» verité reçue , que pour être aimé ;
 » aimer ? Comment , interrompit Pl
 » vous pensez en aimant beaucoup
 » faire aimer de même ? Si je vouloi
 » le berger , vous expliquer cet autre
 » tere , vous conviendriez de ce que j'
 » ce ; mais ce n'est pas de quoi il s'agi
 » faut aimer pour être aimé , il est in
 » table que Diane qui me contraint d
 » mer avec tant d'ardeur , a pour m
 » mêmes sentimens.

Phylis ne sçachant que répondre ,
 réduite au silence. Alors Astree dit to
 à Diane : » Ne me tenez jamais pour
 » table , si ce berger ne s'est laissé pr
 » serieusement. Cela pourroit être , r
 » dit Diane , mais s'il a fait cette fai
 » en souffrira seul. » Phylis les interrom
 en leur reprochant qu'elles tenoient
 Silvandre. » Nous disions , répondit I
 » qu'il est trop habile pour vous , é
 » vous ne devez plus disputer conti
 » Je veux pourtant sçavoir , ajouta-t
 » comment il entend que ce que vous
 » dit d'abord est plus à son avantage
 » mien. Je ne puis comprendre qu'e
 » choisissant pour compagne voi
 » m'ayez point fait plus d'honneur qu
 » Aveugle Phylis , dit le berger , ign
 » vous que ce mot est une pure fla
 » pour reconnoître en quelque sorte

amitié ; Diane ne pouvant vous
chercher à vous plaire par ce mot
vous flatte. En me prenant pour ser-
viteur, elle montre l'affection qu'elle me
porte, puisque je suis digne de cette fa-
veur, si quelque mortel peut l'être. O
amour, s'écria Phylis ! O amour,
Silvandre ! Quoi, repliqua la bergere,
vous croyez digne de servir une
déesse dont le mérite efface celui de
tous les mortelles ? Les plus grands
seigneurs, dit le berger, aiment à se voir
servir par des hommes. Pourquoi ne vou-
lez-vous pas que je serve ma déesse,
d'elle m'a choisi elle même pour ces
fonctions saintes : » Phylis pesant les rai-
sons, Silvandre trouva qu'en effet Diane
méritoit plus qu'elle, & par cette rai-
son adressant la parole ; » Mais ma mai-
son, lui dit-elle, il me semble qu'il a
fallu, & que vous le favorisez plus que
moi. Se pourroit-il que vous l'eussiez fait
sein ? En vérité, répondit froide-
ment Diane, on voit bien que l'opinion
porte dans votre esprit sur la vérité.
C'est qu'un moment que vous vous

» dre, pourriez vous en douter, ma
 » maitresse ? Elle ne dit pas un mot
 » vous rende ce témoignage.

Les bergères trompoient ainsi la loi
 du chemin. Comme elles n'en avoient
 re fait que la moitié, elles résolurent
 éviter la chaleur, de s'arrêter à la pre-
 mière fontaine, ou sous le premier
 qu'elles trouveroient, car Silvandre
 fura qu'elles rencontreroient bien-tôt
 fontaine, sur les bords de laquelle
 un cerisier chargé de fruits.

Dans cette résolution, elles doub-
 lèrent le pas ; mais la rencontre qu'elles firent
 de Laonice, d'Hylas, de Tyrcis, de
 Thérpsandre, & de Therpsandre, les arrêta qu'un
 temps. Ces bergers se promenoient en-
 vironnant les ombrages, & les
 sources des fontaines. Etrangers
 étoient, & sans troupeaux, il n'avoient
 d'autre souci que de passer délicieusement
 le temps. Incontinent Hylas laissa Laonice
 & vint à Phylis. Elle eut beau faire
 fallut quitter Astrée & Diane, dequelles
 Silvandre fut ravi. Tyrcis qui apperçut
 seule, car Therpsandre conduisoit M

ns. Elle avoit déjà en particulier la
ie de Lycidas , & depuis elle avoit
s bien des nouvelles de Silvandre , &
autres bergers. Mais dans cette occa-
lle s'instruisit si bien , comme nous le
s , qu'elle en sçut presque autant qu'
nêmes. Personne ne soupçonnoit son
n. Elle s'approcha le plus qu'elle put
vandre qui conduisoit Diane , parce
le en vouloit plus à ce berger qu'à
autre. Et comme elle avoit déjà quel-
dée qu'ils s'aimoient , elle desiroit a-
assion d'en sçavoir davantage. Diane
'avoit formé aucun dessein sur Silvan-
u'elle préféreroit pourtant aux autres
ers , se soucioit peu que ses discours
it entendus ; & Silvandre étoit si oc-
de Diane qu'il ne remarqua point que
ice l'écoutoit.

dès que le berger se vit seul avec

118 *La II. Partie de l'Asirée.*

» cria Silvandre , qu'il est aisé de t
 » ce que l'on sent ! Voila précisément
 » que je dis , repliqua Diane , je n
 » jamais cru que pour une feinte pass
 » eût pu trouver des discours si appro
 » du vrai. Ah ! continua le berger ,
 » lisez dans mon cœur , vous juger
 » moi bien différemment. Je dois, il e
 » à la gageure de Phylis le bonheur
 » plus souvent près de vous , mais
 » me sois renfermé dans les borne
 » gageure , ne le croyez pas , vou
 » trop de vertus , trop de charmes
 » que l'on feigne seulement de vous
 » J'atteste les dieux qui président
 » lieux solitaires que j'ai pour vous
 » tendre & le plus véritable amour.

Le berger parloit de la sorte , par
 le terme des trois mois alloit expir
 qu'il sentoit bien qu'alors il lui sero
 difficile d'expliquer à Diane sa pass
 accoutumoit du moins la bergere à d
 blables discours ; & ce n'est pas u
 moindres artifices dont puisse user
 mant. Diane ne pouvoit se cacher
 même que les paroles du berger ne
 véritables , mais continuant comm
 avoit commencé : » Cela même , dit
 » me confirme dans l'opinion que j'
 » que de vous , aussi voyez avec
 » froideur je vous écoute & voi

Et Tyrcis qui mardoient les pie-
s, & dont l'entretien ne rouloit que
es choses indifferentes, apperçurent
le plus épais de l'ombrage trois ber-
avec le gentil Pâris fils d'Adamas.
e ne connoissoit point les bergeres ;
t à Pâris , l'amour qu'il portoit à
e l'avoit rendu tellement familier
tout le hameau, que tous le recon-
it. Pour se rendre plus agréable à la
re, il prenoit, comme je l'ai dit,
abits de berger, & vivoit parmi les
s, comme s'il avoit été de la même
ition qu'eux : tant l'amour a de force
dépouiller de toute ambition les ames
us genereuses !

rsque les bergers arrivoient en ce lieu,
les bergeres chantoit : ce qui fit qu'As-
& Tyrcis s'arrêterent, & que se tour-
vers ceux qui les suivoient, ils leur fi-

qui avoit chanté , dit : » Maintenant ,
 » til berger , que nous avons satisfait
 » tre curiosité , dégagez la promesse
 » vous nous avez faite. Vous devez co
 » ter , dit Pâris , sur tout ce qui est e
 » puissance. » Au même temps il pri
 harpe que ces bergeres avoient appo
 & mariant sa voix au son de cet instrum
 il chanta ces vers :

Quand Hylas apperçut Phylis ,
 C'est fait , dit-il , Hylas est pris.

» Qui sont Phylis & Hylas , dirent
 » trangers ? Si jamais , dit Pâris , vous
 » entendu parler de cette plaine de Fo
 » & de l'agreable riviere du Lignon ,
 » impossible que vous ignoriez les
 » de la belle Diane , & d'Astrée. To
 » que je puis vous dire d'Hylas , c'est
 » est étranger , mais de l'humeur du m
 » la plus enjouée , il ne s'ennuye jam
 » soupirer auprès d'une bergere , il a
 » dit-il , de la quitter huit jours avant
 » s'ennuye. N'est-il pas , ajouta l'une
 » étrangères , de la province des roma
 » & d'un lieu nommé Camargue ?
 » ayant répondu qu'oui , il suffit , cont
 » t-elle , que nous scachions son nom
 » patrie ; nous avons appris le reste à

EN TOUT BERGER, C'EST HYLAS EN BIEN
le plus inconstant des hommes ; & ,
il y a de singulier , c'est qu'il soutient
changer est une vertu , ou plus tôt
ner en divers lieux , ce n'est pas in-
cisé ; & ne croyez pas qu'il déguise
il pense ; il parle en effet selon ses
sentimens. Je me souviens qu'étant
de Camargue à Lyon , il se glissa
le temple , la veille d'une fête , &
se laissa renfermer parmi les filles.
Palinice , c'est ainsi que se nomme
-ci de mes compagnes , dit-elle en
rant la bergère qui étoit près de Pâris ,
oit porté la peine de sa curiosité. Mais
osant qu'il y avoit dans Hylas plus
rudence que de malice , elle le cacha
son voile , & le conduisit dans sa mai-
Tant de bonté put bien engager Hylas
oir Palinice , & bien que personne

» l'employe à votre service ; & ne
 » pas que personne au monde pu
 » veuille vous aimer plus moi. » M
 pagne qui étoit peu accoutumée à de
 discours , se contenta de lui répond
 dement ; mais quand elle vit qu'il pe
 elle s'indigna contre lui. Elle conn
 son caractère , & prit le parti de ri
 discours passionnés , sans qu'il s'en c
 Cependant son amour croissoit ; & q
 Hylas ne soit pas sans merite , ma co
 qui étoit veuve , & qui ne voulut j
 tendre aucune proposition de m
 s'ennuya des assiduités d'Hylas.
 parut alors s'interresser pour Palin
 lui donnant une compagne , & l
 deux.

Palinice avoit un frere qui depu
 tems aimoit Circène que voici , di
 montrant l'autre de ses compagne
 auprès d'elle ; & Clorian , c'est le
 frere de Palinice , n'avoit encore
 pliquer à Cyrcène. D'un autre côté
 étoit trop jeune pour remarquer les
 de Clorian. Cependant Hylas co
 de voir Palinice , & parce que , selo
 prudence en amour veut que l'on s
 lie les proches de ce que l'on aime ,

Hylas étoit plus rusé , il se contenta de feindre , au lieu que Clorian parvint à l'aimer comme son frere. Clorian sentoît tous les jours croître son amour pour Cyrcène , & n'osoit le lui découvrir. Hylas s'en aperçut à cette occasion. Cyrcène étoit partie pour aller voir son pere , qui étoit malade , au pays des sebusiens , & qui mourut de cette maladie. Elle demeura long-temps en ce lieu. Clorian , pour s'occuper uniquement d'elle , se retiroit dans une maison qu'il avoit dans l'enceinte de la ville sur la hauteur du côté des sebusiens. De là on voit le Rhône , & l'Arar. Si l'on promene ses regards du côté du Rhône , on aperçoit la forêt de Mars. Si l'on se tourne vers le temple de Vénus , on découvre jusqu'aux monts des sebusiens. Quand on regarde l'Arar , on voit jusqu'aux sequanois , & lorsque l'on étend la vue entre le Rhône & l'Arar , on perce jusqu'aux affreuses montagnes des allobroges , & l'on voit au delà la plaine des sebusiens. Là est une tour au sommet de laquelle on a bâti un cabinet ouvert des quatre côtés , afin que l'on puisse plus aisément jouir de la beauté de cet aspect. C'est en ce lieu que Clorian avoit accoutumé de se retirer , & qu'il goutoit un plaisir infini en jettant les yeux sur la plaine des sebusiens. Il arriva qu'Hylas qui vivoit avec lui familièrement , ne le trouvant

point devina qu'il étoit dans la tour, & qu'il s'étoit apperçu qu'il étoit amoureux sans sçavoir quel objet il aimoit, il n'alla doucement, & trouvant la porte ouverte, il le vit appuyé sur la fenêtre regarde du côté des sebusiens, si on qu'il ne s'apperçut point du bruit que Hylas en-entrant. Il le surprit disant ces mots : » Doux zephir, si jamais tu fus » sible à la pitié, oublie en ma faveur » tous ces tourmens, & va dans les » ces plaines heureuses qui retiennent » jet de mon amour, mais portes-y les » tes dont je fais retentir ces forêts. » . ne il eut achevé qu'Hylas l'embrassant transport, lui dit : » Je vous y prens » rian ; jamais il n'y eut d'amant plus » terieux que vous ; mais enfin vous » pouvez plus vous déguiser à moi. Ne » cette occasion, répondit Clorian, n' » aucune autre. Hé bien, que voulez » sçavoir de moi ? Je ne vous demande » repliqua Hylas, quel est votre mal » seulement qui en est l'auteur. Plût à » dit Clorian, pussiez-vous y apporter » soulagement, comme je suis prêt à » faire votre curiosité. » A ce mot il se » sur un lit, & prenant Clorian par la main » il lui raconta l'histoire de sa passion » comment le respect l'avoit empêché » déclarer à Cyrcène.

Lors qu'Hylas entendit prononcer ce nom, il ne lui parut point inconnu ; cependant il ignoroit qui étoit Cyrcène. » Vous » ne l'avez donc jamais vue , dit Clorian , » car il suffit de l'avoir vue une fois , pour » ne point l'oublier ? Il est vrai que quand je » me rappelle le temps où vous êtes venu » dans cette ville , je pense que vous ne » pouvez gueres l'avoir vue. Hé bien , re- » partit Hylas , vous figurez-vous , parce » qu'elle est belle , qu'elle ne vueille point » être aimée ? Ah, Clorian , souvenez-vous » que si les femmes se fâchent lors qu'on » leur parle d'amour , c'est qu'elles crai- » gnent que cet amour ne soit pas sincère. » Croyez-moi , j'ai de l'expérience , de- » clarez à Cyrcène que vous l'aimez ; plus » tôt vous l'instruirez de vos sentimens » pour elle , & plus tôt elle vous aimera. » D'abord elle feindra d'être en colere , & » de ne vouloir plus vous parler , mais con- » tinuez seulement , & je vous repons du » succès. Jamais timide amant ne réussit. Il » faut que les amans osent , entreprennent , » demandent , supplient , importunent , » pressent , surprennent , ravissent. Qui n'a » pas le courage d'en user ainsi , doit renon- » cerà l'amour. Je conclus donc , Clorian , » que vous devez expliquer votre passion , » & compter d'être aimé , si vous aimez. » Je ne puis , gentil berger , vous détailler

126 *La 11. Partie de l'Afrée.*

davantage les conseils & les raisons, car selon que je l'ai sçu depuis montroit bien maître en ces matieres fin, Clorian ne pouvant prendre sur parler, Hylas se chargea de le faire. que tems après ma compagne revint ville, plus belle que jamais, malgré la peste qui lui avoit donné je ne sçai quelle douceur charmante. Hylas chercha empressement les moyens de la voir, Palinice à la priere de Clorian lui fit beaucoup dans cette occasion. La nuit Cyrcène fit en ce même tems un sacrifice aux dieux manes pour son époux; Cyrcène invitée, & mena Hylas. Mais jugez si meilleur ami, qu'il n'est fidele ami, peine il revit Cyrcène qu'il en devint amoureux. Il se souvint de l'avoir vu au temple de Vénus, quand Palinice y va, & comme alors il l'avoit trouvée si gracieuse, sa premiere flamme n'eut pas de peine à se rallumer. Il se souvint encore qu'il avoit été séduit par sa beauté, il avoit demandé son nom à Palinice, & se représentant la grace laquelle elle avoit chanté, & tout

qu'il étoit dans le temple , après l'avoir salué , il mit un genou en terre , & lui parla en ces termes : » Je sens , belle Cyrcène , » que votre vue m'est fatale , & qu'étant » venu ici pour assister à un de vos sacrifices » vous serez l'objet du mien. » Cyrcène qui n'avoit jamais vû Hylas , le considéra quelque temps , & reconnut bien-tôt , soit à son langage , soit à ses habits , qu'il étoit étranger. Elle crut donc qu'il la prenoit pour quelqu'autre , & se tourna froidement d'un autre côté sans lui répondre.

» Hé quoi , dit Hylas en la tirant par sa robe , vous ne me répondez rien ? Aussi , » dit Cyrcène , je ne croi pas que vos discours s'adressent à moi. C'est pourtant à » vous , ajouta-t-il ; que j'ai l'honneur de » parler. Je ne me trompe point , je ne » vous prens que pour vous même , c'est-à-dire pour la plus belle & la plus aimable » personne qui fut jamais , dont la première » vue a pensé me couter la vie , & dont la » seconde me la ravira , si vous ne m'êtes » aussi favorable , que Palinice le fut alors ? » Que fit Palinice pour vous , dit-elle ? Elle » me sauva la vie , répondit Hylas , lorsque » la curiosité me fit entrer dans le temple de » Vénus , & que vos charmes m'y retinrent » trop long-tems. Je ne me souviens point , » repliqua Cyrcène de vous y avoir vû. Je » ne vous en aime pas moins , dit Hylas ,

» & je m'estimerai le plus heureux de
 » hommes, si j'obtiens de vous quelque
 » retour. Je vois, répondit-elle, que vous
 » êtes étranger, & que je vous suis inconnue,
 » nue, mais je crois encore mieux que mon
 » amitié vous est indifférente. » A ces mots
 elle se tourna d'un autre côté. Heureuse-
 ment qu'une de ses compagnes entra dans
 le temple, elle feignit de lui donner sa
 place par honnêteté, & se plaça auprès de
 sa mere. Mais Hylas n'étoit pas homme à
 s'arrêter en si beau chemin.

Il se fit introduire par Palinice dans la
 maison de Cyrcène, & s'y rendit enfin si
 familier, sous prétexte de servir Clorian,
 qu'il y passoit plus de temps qu'en tout au-
 tre lieu. Mais c'étoit peu pour Hylas de
 tromper son ami, d'aimer Palinice & Cyrcène,
 si un soir que nous nous promenions
 sur l'Arar, il ne m'eût aussi conté des dou-
 ceurs, sans sçavoir presque mon nom.

Hylas qui écoutoit, comme je l'ai dit,
 sans être vu, se montra tout-à-coup contre
 son intention, & dit : » Comment, belle
 » Florice ? Avez vous cru que je fusse amoureux
 » de votre nom ? » Hylas se repentit
 de s'être montré, & les belles étrangères
 furent bien étonnées, quand elles le virent
 paroître ainsi, lorsqu'elles s'y attendoient
 le moins.

Astrée que ce long discours ennuyoit en

ravie ; elle feignit pourtant d'en être chée à l'exemple des autres qui tous ensemble se firent voir. Pour Hylas, il feignit avoir interrompu Florice à dessein , & vint l'embrasser. Il salua ensuite les deux autres , puis retournant à Florice : » Hé bien , dit-il , ne cesserez-vous point de médire de moi ? Depuis quand , répondit-elle, pensez-vous de la sorte ? En vérité je croyois chanter vos louanges. N'est-il pas cruel à vous, ajouta le berger, de me rappeler le souvenir de mes premières amours ? O , dit Florice, la cruauté n'est pas grande , & vous n'avez point à craindre de mourir d'amour , vous y connoissez de trop excellens remedes. Vous auriez raison , repartit Hylas , si toutes les blessures se guérissent par des remedes semblables ; mais , dites-moi quel dessein vous conduit en ce lieu ? Ce n'est pas , répondit Florice, celui de vous y voir. Si vous étiez aussi reconnoissante que gracieuse , ajouta Hylas , je vous ai bien servies toutes , pour vous inspirer le desir de me revoir. » A ces mots Aspasie, Diane , & Phylis arrivèrent avec les bergers , & leur présence termina la dispute.





L' A S T R É E

D E

M. D' U R F É.

PASTORALE ALLEGORIQUE

S E C O N D E P A R T I E.

LIVRE QUATRIÈME.

L Es bergers du Lignon ne manquent jamais d'exercer les loix de l'hospitalité. Cet usage bien établi parmi eux engagea Astrée, Diane & Phylis à rendre mêmes devoirs aux belles étrangères, & leur demander ensuite le sujet de leur voyage. Florice répondit qu'un dieu les avoit vus dans cette contrée, & que leur serment défendoit d'en dire la raison. Elles ne pouvoient satisfaire leur curiosité à cet égard. Florice à son tour demanda si étoient ces bergeres : Phylis lui en dit les noms, & dans le moment s'adressant à la belle Astrée ; „ J'avoue, dit-elle, que



Goussier del.

Goussier inv.



été aveugle de ne pas connoître la bergere Astrée dont la beauté est connue dans toutes nos contrées. Je commence à bien espérer de notre voyage , puisque nous avons eu le bonheur de vous rencontrer. » Astrée lui répondit dans les termes les plus obligeans. Après qu'elles se furent saluées , Hylas les interrompit en disant : » Florice , que vous semble de nos hameaux ? vîtes-vous rien de semblable dans vos villes ; on ne connoit point ici l'artifice qui y regne ? Convenez que j'ai eu raison de vous quitter toutes pour ces aimables bergeres , dont la beauté naturelle s'ajuste mieux avec la simplicité de mon esprit & de mon caractère. Je conviens , dit Florice , qu'Hylas n'eut jamais plus de jugement, non qu'il y ait en effet de la conformité entre ces belles bergeres & lui , mais parce qu'ayant toujours été volage, il est impossible qu'il ne se fixe ici. C'est à moi de répondre , dit Phylis , car Hylas est mon serviteur ; je ne répondrai pourtant pas de sa fidélité, puisqu'il a pu cesser de vous aimer, je tiens que ce n'est point la beauté qui le rend amoureux. Que seroit-ce donc , interrompit Hylas ? C'est , dit Florice , une certaine legereté d'esprit , qui ne lui permet pas d'être un jour entier dans les mêmes sentimens.

Cependant Pâris avoit exprimé à Diane

éloigné de lui préterer qui que ce l
l'accueil piqua Silvandre, & le fit con
secret, mieux que toutes les raisons
lis, que la jalousie naît de l'amour
beau dissimuler, la bergere qui se
quelqu'inclination pour lui, &
même s'en apperçurent. L'amour
éclairé pour s'y méprendre. La jal
berger eût peut-être éclaté, si Astré
eût séparés. Elle desiroit avec trop
sion de continuer son voyage. El
donc les étrangères, & se remit
min. Pâris donna la main à Diane,
vandre vint à Phylis. » Quand nou
» rions point ici, lui dit-elle, je do
» l'on remarquât notre absence. »
» Mon ennemie, répondit Silvandr
» cette fois j'avoue que vous l'emp

direz-vous la vérité ? Pouvez-vous douter , répondit-il , quand pour vous vre , j'ai quitté toutes celles que j'ai-
ois ? De bonne foi , ajouta Phylis , a-
x-vous aimé ces étrangères ? Et si vous
avez aimées , comment les avez-vous
ittées ? Autrefois , répondit-il , j'en
issai d'autres pour elles , & maintenant
les laisse pour vous. Je conviens que
devois en user plus civilement , mais
amour que j'ai pour vous ne me permet
icun égard à ces sortes de bienséances.
e croi , interrompit Silvandre , qu'Hyl-
is n'a jamais aimé ces étrangères. Il les
imeroit encore ; les liens d'amour sont
dissolubles. Avouez du moins qu'ils ne
sont pas pour moi , reprit Hylas. Ne
oyez pas , ajouta Silvandre , que vous
s'avez aimées ; pour moi , je n'en croirai
en ; & pour ne me point importuner
avantage , gardez votre humeur mélan-
olique , sans me parler désormais de vos
pinions extravagantes.

Phylis , pour rompre cet entretien qui
voit avoir des suites , dit à Hylas : » En
rité , je vous sçai mauvais gré de m'a-
oir enlevé le plaisir d'apprendre les nou-
elles que ces étrangères avoient com-
encé de raconter. Il est facile d'y sup-
léer , répondit Hylas ; ordonnez tout ce
qu'il vous plaira , je n'exclus que la mort

» & votre haine. Ce que je desiré
» Phylis, c'est d'entendre de voi
» che ce que vous m'avez empêc
» prendre de celle de Florice. » Di
la grande chaleur fatiguoit, ajot
» nous rencontrons quelque omb
» suis persuadée que le recit d'Hy
» fera un extrême plaisir. »

Astrée, malgré son impatience,
lut point contredire la bergere ; e
procha d'elle, & lui dit qu'elle vou
de la partie. » Il ne tient donc qu
» dit Hylas, que vous m'écoutez
» parlerai avec d'autant plus de
» tion, que j'aurai presque autant
» fir à me rappeler mes premières
» que j'en aurois à penser à mes
» présentes ; car les plaisirs de l'a
» sont guéres que dans l'imagina
» commencerai, dès que nous aur
» vé un lieu qui nous défende de
» du soleil. N'espérons rien de mi
» Silvandre, que la source de ce po
» seau que vous appercevez. Le de
» mure de l'eau, & la fraîcheur de l
» ge invitent également à s'y arrê
se détache à ces mots, & marc
de la troupe, que la chaleur com
à fatiguer. Après s'être rafraîchi de
source plus pure que le crystal, ils
sur ses bords. Le seul Silvandre m

erifier d'où il arrachoit des branches
gées de fruit. Il vint présenter à Dia-
es plus belles. Diane en donna à Pâris
ix bergeres ; sans oublier Silvandre , à
elle dit , après en avoir choisi une :
enez, Silvandre, c'est ainsi que je vous
is part de vos biens. Plût à dieu , ré-
ndit-il , en la recevant & lui baïsant
main , que vous reçussiez tout ce que
vous donne , comme je reçois cette
urt que vous m'accordez ! » Et lors-
il se fut placé près de Diane , Hylas
amença en ces termes :

HISTOIRE

PARTHENOPE , DE FLORICE ;

ET DE DORINDE.

Ai souvent ri en moi-même de ceux qui
lâment l'inconstance , lorsque j'ai fait
exion qu'ils ne peuvent être ce qu'ils
nt , sans être l'inconstance même. Lors
ils aiment , n'est-ce pas la beauté qu'ils
ent , ou quelque autre qualité qui les
re ? Or , si cette beauté se flétrit , com-
il arrive toujours , ne sont-ils pas in-
stans , quand ils aiment ces figures de-
ues laides ? C'est ce qui m'a fait croire ,
pour n'être point inconstant , il faut
er toujours & par tout la beauté , &

136 *La II. Partie de l'Astrée.*

que lorsqu'elle quitte une bergere, il faut s'en détacher. Je sçai que le vulgaire en juge différemment, mais il me suffit de répondre qu'il est ignorant, & qu'en cette occasion il prouve bien sa stupidité. Ne trouvez donc point étrange, ma maitresse, & vous, gentil Paris, si en vous racontant mes aventures, je vous parle de plusieurs changemens semblables.

Vous sçavez déjà pourquoi je quittai Camargue, ce qui m'arriva jusqu'à Lyon, pourquoi j'aimai Palinice & Cyrcène. Lorsque j'ai interrompu Florice, elle vouloit raconter comment elle me surprit. Mais parce qu'elle a oublié des choses importantes, je reprendrai ce qu'elle a finement passé sous silence; &, si nous en avons le loisir, je vous raconterai le reste de mes aventures.

Sçachez donc, ma maitresse, que Clorian se montra bien mal habile, lorsqu'il me chargea de parler à Cyrcène pour lui, parce qu'en pareille occasion on ne doit jamais choisir personne qui vaille mieux que soi; & que si celle à qui l'on s'adresse a de l'esprit, elle n'hésitera pas sur le choix. Lorsqu'avec Palinice j'allai trouver Cyrcène, mon dessein étoit de servir Clorian; mais à peine j'eus vu cette fille, que je me souvins que je l'aimois; depuis que je l'avois remarquée dans le temple. La situation étoit

licate; il falloit renoncer à l'amour, & se donner à l'amitié. Celle-ci l'emporta sur le temps dans mon cœur ; mais en considérant que ma passion étoit plus vive que celle de Clorian, & l'amour ha. Voilà ce qui me fit parler à Cyrille que Florice vous l'a dit ; jugez-vous plus travailler à la satisfaction qu'à la mienne. Qu'elle ne me rende donc plus que je trahis mon ami, Clorian, mais j'aime aussi Hylas & elle, & ce double amour doit l'emporter sur le premier. Je ne pensai donc plus qu'à ce que je me devois, & les dieux prirent soin de me justifier. Ils furent si favorables à mes desseins, qu'après quelques assiduités, Clorian m'aima peut-être autant que je le faisois ; vous mêmes vous en convenez bientôt. Cependant par ménagement pour sa mère, elle me pria d'agréer qu'elle continuât d'aimer Clorian. On espéroit qu'ils s'aimeroient, ils étoient de la même ville, de la même condition ; d'ailleurs les deux frères de Clorian devoient plaire à la mère, & lui-même étoit très riche, au lieu que les autres n'auroient déplu, parce qu'étant étrangers on ignoroit si j'avois du bien, & si moi-même je n'étois point marié.

Je fus d'autant plus ravi de cette ouverture, que je ne sçavois plus comment traiter Clorian, à qui je devenois suspect,

de se servir de lui, pour cacher nos :
J'allai trouver Clorian, je lui fis v
que j'avois dit à son avantage, ou
ce que je n'avois point dit : je l'assu
qu'il pouvoit sans crainte déclarer
son. Il me fit de grands remercin
des offres de pareils services ; ma
bien éloigné de les accepter, je n'au
voulu qu'il m'eût tenu dans ses
comme je le tenois dans les mienn
Il prit enfin la genereuse resolu
parler à Cyrcéne; mais il lui en cou
qu'autant que s'il eût du comba
champ clos contre le plus vaillant ch
des Francs. L'occasion se presenta
de s'expliquer, il le fit le mieux qu
ajoutant que sans moi le respect
seul dans la silence. Quel

ais pas aussi ingrate que vous le pensez, & que je n'ignore pas qu'une personne de votre mérite fait honneur, quand il a les vus que votre ami m'a assuré que vous aviez. Ainsi je vivrai avec vous, comme vous devez l'attendre, mais je serai ravie qu'Hylas soit témoin de tout ce qui se passera entre nous, afin qu'il soit notre juge. » J'abrege, belle Phylis, autrement me faudroit un siecle pour vous redire toutes mes aventures.

Depuis ce jour Clorian fut si touché ; que en ne pouvoit le distraire de sa passion. Déjà les parens s'étoient apperçu de ses vœux ; il me fallut donc faire entendre à la mere, qu'il avoit dessein d'épouser Cyrcène, & que jugeant le parti avantageux, j'avois employé tout ce qui dépendoit de moi ; mais que n'ayant point parlé à ses proches, il desiroit que sa declaration fût secrète. La mere de Cyrcène me remercia de son bon office, & me pria de l'engager à lui parler à elle : qu'il pouvoit compter sur sa discretion. Je l'assurai qu'il n'y manieroit pas. En effet, quelques jours après Clorian lui en dit encore plus que moi. Tout succédoit à mes vœux. J'étois bien près de la mere, très bien auprès de Clorian, mieux encore auprès de Cyrcène : quelle situation j'étois alors ! Pour faire croire que je n'aimois point Cyrcène, il

re qui croyoit que je travaillois ,
rian m'en laissoit tous les moyen
plus , je portois les lettres de Clo
vent je faisois la réponse que
transcrivoit , & dieu sçait si nous
jouissions à ses dépens..

Je vivois heureux lors que
changea pour moi ; quoi qu'à d
fusse moins à plaindre qu'un aut
mais pareilles disgraces ne m'oi
Les fêtes des bacchanales expiroi
nous resolumes. Clorian & moi c
tournoi. Clorian pour sa devise
Circé sous les traits de Cyrcène
mot, L'AUTRE AVOIT MOINS DE
Pour moi qui voulois un peu dég
histoire , je pris une syrène avec
taché au mât de son vaisseau., &
QUELS LIENS FAUDROIT-IL ?
avoir fait merveilles mais en

aison ; car je n'étois pas homme à ne point visiter de belles voisines , quand le hazard n'en offroit. Lorsque nous parumes sur les rangs Clorian & moi , & que chacun eut dit ce qu'il pensoit de notre entrée dans le champ, les plus curieux essayèrent de deviner nos devises.

On devina aisément celle de Clorian ; le nom de Cyrcène & ses traits la découvroient assés. Pour la mienne, personne ne la devinoit. Enfin un vieux chevalier que son âge dispensoit de jouter & qui étoit auprès de Cyrcène & de Parthenopé , répondit froidement : » Il est aisé de pénétrer son intention , & s'adressant à Parthenopé : » c'est pour vous , la belle, dit-il, qu'il entre dans le champ. » Elle rougit, car elle sentoit combien ce discours étoit éloigné de la vérité , » Si c'est pour moi , dit-elle , il est bien dissimulé , car il ne m'en a rien dit. Prenez garde , répondit Cyrcène qui étoit piquée , que vous ne soyez plus dissimulée que lui. Il m'est facile , répondit Parthenopé , de dissimuler ce que j'ignore. » Ecoutez , repartit le chevalier , ce qui m'a fait juger ainsi. Pouvoit-il vous nommer plus clairement qu'en prenant pour devise une syrène ? Les syrènes étoient trois sœurs dont l'une se nommoit Parthenopé. Cet Ulysse lié au mât du vaisseau a fait entendre que si vous vouliez vous

Depuis que j'étois le chevalier de
Cyrène, & que Clorian l'étoit de Cyrcé,
que l'on verroit bien-tôt laquelle
plus favorisée en ce tournoi. Pour
ignorois ce qui se disoit ; seulement j'
perçus, que quand je passois sous l'
faux de Cyrcé, elle crioit : «
chevalier de Parthenopé. »

Le tournoi achevé, Clorian &
nous allâmes chez Cyrcé; je trou-
vâmes du changement : lorsque je voulois
aller à Cyrcé, elle ne me répondoit
rien, sinon, « laissez moi en paix,
« ne parlez de la tyrène, » & elle se retiroit
d'un autre côté. Comme j'étois inquiet,
je ne sçavois à quoi attribuer cette fi-
gure, je craignois seulement de n'avoir pu
faire à son gré dans le tournoi. Mais il me
sembloit que j'avois aussi bien fait que Clorian
qui pourtant étoit mieux traité. Je

elle se pencha de mon côté & me dit :
ment vous trouvez-vous du tournoi ?
répondis-je, aux belles dames com-
ous que je devrois faire cette deman-
puisque c'est à elles à porter leur ju-
ent. Je ne vous demande point , a-
a-t-elle , comment vous avez fait ,
le monde vous a rendu justice , je
demande si vous ne vous êtes point
fatigué ? » Le lieu me permit à peine
répondre. Les prières finies , elles
t du temple ; je donnai la main à
enopé , & je scus d'elle que l'on avoit
que j'étois son chevalier. Pour moi
ois ravi de cacher mon amour pour
ne , & qui d'ailleurs n'auroit point
les bonnes grâces de Parthenopé , je
pondis que l'on ne s'étoit point trom-
& que n'ayant osé m'expliquer ,
choisi ces expédients. Lorsque nous

sance; mais je lui representai qu'étranger pour elle au tournoi le jour précédent sans avoir aucune marque de son affection il étoit bien raisonnable qu'elle m'indiquât celle-ci; elle ne résista pas davantage. Cependant je voulois conserver Cyrcène ainsi j'affectai de ne point aller où elle me voit. Mais Clorian, sans autre prétexte que de lui donner de mes nouvelles, conta que les faveurs que je recevois de Parthenopé me combloient de joie et que cela il lui parla de l'écharpe. Quoi qu'elle fût vivement piquée, elle dissimula. Le lendemain que j'allai chés elle sans Clorian, » Eh bien, me dit-elle, chevez-vous la syrène, qu'est devenue votre écharpe? J'aimois infiniment plus Cyrcène que Parthenopé. Je lui jurai qu'en entrant au tournoi je n'avois point pensé à Parthenopé mais seulement au nom de syrène qu'on pouvoit faire. Cyrcène en ajouta une seule lettre. » Mais pourquoi, reprit-elle, ne m'en dites-vous rien? parce que je ne pouvois pas m'imaginer que vous en parleriez point, répondis-je. Et

: ſçachant que je n'étois point à la
n, elle y vint avec une amie ſous pré-
de me prendre pour la promenade, &
champ elle envoya un homme qui me
t dire à Parthenopé qu'elle l'atten-
pour ſe promener avec elle. » Voila, lui
elle, pour ta peine une écharpe que
e donne , & que je veux que tu por-
aujourd'hui pour l'amour de moi. »
eſſage fut bientôt fait. Parthenopé
it ſon écharpe au col de cet homn e ;
que je la lui faiſois porter par mépris
ſa perſonne. Elle connut depuis que
t un tour de Cyrcéne à qui j'avois
é l'écharpe ; mais elle ſe piqua telle-
que je ne pus jamais renouer avec
Cyrcéne auſſi ſe retira tout-à-fait
oi , pratiquant ainſi la maxime qu'il
hair ceux que l'on a offenſés.

ſon contraindre de retourner à Delos :

146 *La 11. Partie de l'Astrée.*

à danser en rond sur la terre. Je ne connoissois de toute la troupe que Palinice & Cyrcène , je ne laissai pas de me glisser parmi elles , & de les entretenir toutes. Je voyois bien qu'elles se demandoient à l'oreille qui j'étois , & que Palinice étoit assés occupée à dire mon nom à toutes celles qui le demandoient. Bientôt je fus plus connu que personne ; elles me trouverent une humeur si agréable , qu'elles voulurent toutes être de mes amies. Il y avoit parmi elles plusieurs chevaliers qui étoient venus pour leur tenir compagnie.

Ce fut là que je vis Teombre pour la première fois. Cet homme déjà sur le retour avoit assés de présomption pour s'imaginer que toutes les femmes mourroient d'amour pour lui. Je ne lui trouvai rien d'agréable , mais il avoit des minauderies qui ne déplaisoient pas à quelques-unes. Florice , à ce que je crois , l'avoit aimé. Florice étoit belle ; les traits du visage réguliers , les cheveux blonds , les yeux les plus doux & les plus attirans ; la taille & l'air majestueux. On jugeoit aisément qu'elle étoit d'un sang illustre ; en effet elle avoit pour pere le chef de cette race qui se prétend issue du grand Arioviste. Malgré tant de charmes & de beauté , Teombre fut celui de toute la ville qu'elle aima le plus pour son mal :

Cette passion étoit déjà surannée. Teombre feignit d'aimer une jeune fille nommée Dorinde, & manquoit pas de beauté, mais qui étoit tout à Florice. Dorinde étoit absente depuis quelques jours pour la campagne. Teombre profita de cette conjoncture pour continuer sa feinte. Lorsque le jour vint de chanter, il prit Dorinde pour le sujet de sa chanson. J'ai oublié les paroles, dont le sens étoit qu'en partant elle avoit juré de se souvenir toujours de son bonheur qui l'égalait, disoit-il, aux autres mêmes. La belle Florice se sentit vivement piquée de ces discours, qui tenaient sa présence l'offensoient davantage & prenant la parole comme pour déclamer Dorinde qui lui appartenait, elle finit de la sorte.

*Si Dorinde a fait ce serment ,
Pour bannir un fâcheux amant ,
Promettre est un doux artifice.
Mais quand on devoit l'en punir ,
Elle aimeroit mieux le supplice
Qu'un si douloureux souvenir.*

Cette repartie de Florice me plut tellement, que dès lors je résolus de la joindre à Palinice & à Cyrcène. Un moment après on passa dans une prairie charmante,

je trouvois quelque apparence de
& de donner aussi de la jalousie à
ne. Je fis donc semblant de lui
cueillir des fleurs, afin de lui parl
librement. Elle les prenoit de m
avec beaucoup de civilité, mais
pourtant qu'un inconnu lui rendit
vice. Je m'en apperçus ; mais j'ai
que ses paroles me donnassent lieu
faire entendre que je l'aimois. Le
que m'inspiroit sa naissance m'eng
ces ménagemens que je ne con
guères. Enfin après avoir reçu p
fois les fleurs que j'avois cueillies,
dit que je l'estimerøis incivil, si el
froît que je continuasse. „ Il me
„ au contraire, lui dis-je, que l'on

vous mourons toutes d'amour pour
il me paroît bien plus propre ; re-
s-je, à guérir de l'amour qu'à en
er. » Alors Florice me regardant a-
sôûris, » Je suis, me répondit-elle,
otre opinion, & si je voulois aimer,
roit le dernier de tous les hommes
e choisirois. Vous offenseriez bien
eux, ajoutai-je, si vous profaniez
lui tant de beauté. Je sçais bien, dit
ce, que je ne suis pas belle, mais je
nieux encore que je n'aimerai ja-
Teombre. Puissiez-vous être, lui
, plus veritable pour lui que vous
tes pour vous-même ! Ces discours
hors de saison & peu agréables, in-
mpit-elle, ne parlons plus de moi.
tirai, lui dis-je ; mais ce que vous
éfendez de dire, je l'aurai éternel-
nt dans le cœur. »

ses compagnes étoient entrées dans
au ; elle se leva donc sans me ré-
, & mettant ses fleurs dans un pan-
obe, je la pris sous le bras. Je n'o-
endre le discours que j'avois com-
; car montrer trop de hardiesse dans
mieres déclarations, c'est témoi-
e-l'on n'aime guères. Ici, belle
commencent de nouvelles affaires.
que j'eus vu Florice, il me fut im-
de m'en détacher. Je voulois

mauvais offices qui dépendirent d'e
près de Palinice , dont elle avoit r
l'amour , & auprès de Florice po
ma passion n'éclatoit que trop. M
ses contrariétés elle fit plus pour n
de longs services n'auroient pu fai
rice reconnut qu'il y avoit de la
dans Cyrcène, d'où vient qu'elle n'
point foi , & considérant mes act
plus près , elle commença à les
agréables. L'amour prit cette occa
se glissa insensiblement dans son a

Les femmes n'estimant rien dan
que ceux qui les aiment , je résolus
sèver l'amitié de toutes , s'il m'éto
ble ; mais Florice avoit trop de m
de vanité pour vouloir partager u
Tant qu'elle aima peu , elle le f
mais il en alla autrement lorsqu'e

ccasion. Toute la ville fut bientôt instruite de notre amour , & Florice même fut informée par une de ses amies , des bruits qui couroient à son desavantage. Elle se repentit de son imprudence , & me dit que pour étouffer ces bruits , il ne falloit plus que je la viffe que le soir. Je me contraignis quelque-temps, mais nous nous lassâmes tous deux de nous voir si peu. Elle me conseilla donc de feindre de l'amour pour quelqu'une de celles qui la voyoient le plus familièrement , afin que sous ce prétexte je pusse demeurer auprès d'elle. Elle jeta les yeux sur Dorinde , parce qu'elle étoit assés belle, & qu'elle n'avoit point trop de finesse ; mais il lui vint bien de l'esprit, comme vous l'entendrez bientôt.

Le jour que je me déclarai étoit un jour où le peuple celebrait le rétablissement de la ville sous Neron , après que le feu du ciel l'eut consumée en une nuit. Chacun s'efforçoit de briller à cette fête , soit pour assister aux sacrifices qui s'offroient à Jupiter restaurateur & aux dieux tutélaires , soit pour paroître aux jeux & spectacles publics. Dorinde , qui aimoit à être remarquée , n'oublia rien pour sa parure ; mais que vous dirai-je , belle Phylis ? il suffit de vous faire entendre que je parlai tant à Dorinde , que je lui dis tant de dou-

152 *La II. Partie de l'Astrée.*

ceurs, qu'elle commença à croire que je l'aimois. Ce même jour je liai amitié avec un jeune chevalier nommé Periadre, & je devins bientôt amoureux de Dorinde, ne pouvant rien voir de beau sans l'aimer. Cependant j'aimois plus Florice que Dorinde : elle étoit aussi plus belle, & d'un rang plus considérable. Deux mois s'écoulèrent ainsi ; d'un autre côté, Periadre & moi nous liâmes l'amitié la plus étroite, & pour la cimenter davantage, nous nous rendîmes hors la ville au tombeau des deux amans, & là prenant leurs manes à témoin de nos sermens, nous nous jurâmes une amitié éternelle. Quelques jours se passèrent que nous nous communiquions nos plus secrètes pensées. Un matin, après avoir parlé des beautés de la ville, & nous être dit mutuellement ce que nous en savions, il me demanda si je n'aimois rien. Je lui répondis que j'aimois, & il me dit qu'avant que de me demander le nom de ma maîtresse, il vouloit me nommer la sienne. » Puisque vous m'en avez parlé le premier, » lui dis-je, je veux aussi m'expliquer le premier. » Alors, sans lui parler de Florice, je lui dis où j'en étois avec Dorinde. » Comment, » reprit-il, vous aimez Dorinde, Dorinde » fille d'Arcingentorix ? Ah dieux, que l'a- » mour m'a cruellement traité ! » Et s'étant tû quelque temps, » je vous jure, ajou-

, qu'il y a long-tems que je l'aime
Quel malheur plus grand pouvoit-
river ! je ne puis la quitter sans
t, ni la conserver sans manquer
x de notre amitié.»

meurai interdit à ce discours ; en-
parlai en ces termes : » Mon fré-
isque cette passion est plus ancien-
notre amitié , loin qu'elle doive
aindre , elle doit la regarder com-
e preuve de la conformité de nos
irs , qui nous a fait aimer un mê-
jet. Mais pour prévenir tout incon-
it , voyons à qui il demeurera. Il
it de la tyrannie dans notre amitié ,
nous portoit l'un ou l'autre à y re-
t ; mais aussi c'est croire l'impossi-
que de penser que nous puissions
nis & rivaux. Rapportons-nous-en
aison , & par le serment que nous
fait sur le tombeau des deux
, dites-moi quel témoignage Do-
vous a donné de son amour ? » Il me
t : » Je ne puis vous assurer que
aimé ; telle est la discretion de
de , qu'elle ne laisse point connoi-
vrais sentimens. Je suis au même
que vous , lui dis-je : jurons donc
otre amitié , par les divinités qui
nt les parjures , que le premier de
qui recevra de plus grandes preu-

Or, genre d'art, connoîtrez que
caractere de la plupart des hommes
la déclaration de Periandre j'aimo
rindé, mais bien moins que je ne
depuis. Je fus donc plus assidu aupr
le, & pour prévenir mon ami, j'
cours à la ruse. Il me sembloi
amour il n'y avoit point d'artifice
fût permis.

Je fis faire secretement un petit
enrichi d'émail & de chiffres d'or,
tant fait peindre par le celebre Ze
mis mon portrait entre la glace & l
d'or qui la souûtenoit sans que l'on p
vrir. Je pratiquai ensuite une vieill
me, qui avoit accoûtumé de porte
les maisons particulieres des bijoux
dre. Je lui donnai le miroir, lui
entendre que j'avois besoin d'argen
» lez, lui dis-je, chez Arcingento

beauté du miroir & par le bon marché. Quelques jours après je le vis à sa ceinture. Je jugeai alors que je devois achever mon dessein ; je craignois que la glace ne se cassât, & que mon portrait ne parût. Je demandai à Periandre s'il n'avoit rien avancé auprès de Dorinde. Il me répondit que soit peu de mérite de son côté, soit indifférence ou discretion de la part de Dorinde, il ne lui avoit point trouvé plus de bonne volonté pour lui que le premier jour qu'il l'avoit vue ; mais que ce qui le rassuroit, c'étoit qu'elle traitoit de même avec tous les autres. » Mon frere, lui répondis-je, » ce n'est pas qu'elle soit insensible, & pour » vous dire la vérité, continuai je en l'em- » brassant, je la possède au point qu'elle ne » voit que par mes yeux. Mais telle est sa » discretion, qu'en public elle ne tourne » jamais les yeux sur moi ; elle se contente » de me dédommager en particulier. Avez- » vous remarqué un miroir qu'elle porte à » la ceinture depuis quelques jours ? Sça- » chez que c'est pour l'amour de moi qu'elle le porte : & pour vous en convaincre, » lorsque vous serez auprès d'elle, cassez » la glace, & vous trouverez mon portrait » sous un papier qui le cache. » Periandre ne demeura pas moins immobile que s'il avoit vu la tête de Méduse. Il conclut enfin qu'il devoit, si je ne le trompois point, m'abandonner Dorinde.

Il sort à l'instant , & va chés Arcitorix. Il trouva Dorinde seule. Dès qu'il l'aperçut , elle alla le recevoir avec l'etiquette ordinaire ; car de tous ceux qui piroient à l'épouser , Periandre étoit à qui son cœur donnoit la préférence. Prévenu comme il étoit , il ne regarda qu'avec dédain ces politesses. Il voulut tout d'un coup s'éclaircir si ce que je lui avois dit étoit vrai. Il prend le miroir , feignit de l'admirer : & comme s'il se fût laissé porter aux discours qu'il lui tenoit , laissa tomber avec violence. Lorsqu'il vit que la glace étoit rompue. » Je vous
 » mande pardon , lui dit-il , ma main
 » pour réparer ma faute , j'y ferai
 » une autre glace. » Elle lui répondit que la chose ne méritoit pas qu'il en prit
 » peine. Aussi-tôt elle tendit la main
 » reprendre le miroir , mais Periandre
 » s'obstina davantage , & dans
 » contestation ôtant la glace & le papier
 » découvrit son portrait. Jugez quelle
 » surprise de Dorinde & de Periandre

solation de n'être pas le dernier
ous tromperez.» Dorinde fit tout ce
put pour le desabuser , mais tous
rts furent inutiles. Periandre se re-
is l'écouter, & ne croyant pas qu'il
ôt oublier Dorinde , comme il s'y
agagé par serment , il eut recours à
ce , qui fut pour lui une foible res-

voilà donc par cet artifice devenu
du champ de bataille. Mais , gentil
quand j'allai voir Dorinde , que ne
-elle point ? Elle avoit sçu par la
de qui elle avoit acheté le miroir,
enoit de moi. » Perfide, me dit-
comment avez-vous pû offenser si
lement une personne qui l'a si peu
é ? & comment osez-vous vous pré-
r à mes yeux ? » Je la laissai exhale

ous nous, à votre avis, restèrent
que les deux nous eussent en-
resta dans le silence, pour se
tromper Hyacinthe & se faire
quelque temps, reprit en ces ter-
es avoir le cœur de la tête :

us vous plus amèrement : Dor-
s l'aimer davantage ; & comme
r reçut en amitié une plus gran-
ne donna chaque jour des pré-
marquées de sa bienveillance. Le
s lettres changea ; il devint plus
Je n'en donnai plus que très ra-
Florice, encore les choisissais-je
ent. Bien auprès de Florice & de
je vécus quelque-temps dans une
ne puis exprimer ; mais tel-
des dieux, une félicité fi-
s ! Un jour que je

que je la trompois , elle resolut de dérober. Elle en vint à bout si adroitement aidée de ses compagnes qui m'amusèrent que je n'en sentis rien. Elle les cachait à ses compagnes : » Quand je me retirée , pour le tirer d'inquietude » cherche ces billets , faites-lui en » que je les ai. » Elle parloit de la sorte m'inquiéter davantage. Elle sort incontinent , & se renfermant dans son cabinet elle en trouva cinq de fraîche date & d'autres plus anciens. Le premier était lut , & qui étoit le dernier écrit , étoit conçu en ces termes :

DORINDE A PHYLLIS

JE m'y rendrai , puisque vous le voulez ; mais souvenez-vous de ménager ma réputation , en songeant à vous satisfaire. Je ne que j'attends de vous , si vous m'aimez , jusqu'au plaisir de revoir ce que j'aime , qui m'aime aussi , si les dieux veulent , d'être heureuse.

Figurez-vous , belle Phyllis , qu'à l'étonnement de Florice , après avoir lu cette lecture. Elle doutoit si c'étoit la vérité. Le premier billet qu'elle lut contra ensuite , étoit conçu en ces termes :

Je croi de votre amour plus que vous ne m'en dites ; mais que ne m'aimez-vous autant que je vous aime ? Vous jurez sans doute que vous m'aimez davantage ; pourquoi donnez-vous donc de mon retour ? Ne dites pas que les femmes ne sçavent point aimer. Vous êtes le plus incrédule des hommes , si vous n'êtes convaincu du contraire par les preuves que je vous en donne tous les jours.

Voici le troisième qui se presenta sous la main.

Vous avez désiré mon portrait , je vous l'envoie. Puissiez-vous être persuadé que vous n'avez pas moins d'empire sur celle qui vous le donne , que sur le portrait mesme. Et plutôt à Dieu qu'il me fût permis d'estre aussi souvent avec vous que cette peinture y sera désormais !

Florice jettant alors ce billet sur la table , & poussant les autres loin d'elle , fit un pas en arriere , & les bras croisés , elle garda quelque temps un profond silence. « O dieux , s'écria-t'elle ensuite , ce que je vois est-il bien véritable ! Est-il possible , Hylas , que tu m'ayes trahie ! & que j'aye été assés aveugle pour ne pas remarquer tes perfidies ? » Après s'être tue encore , elle frapa des deux mains sur la table. « Non , ingrat , continua-t'elle , elles ne demeu-

» reront pas impunies , je les déco
 » du moins à ta Dorinde , peut-être
 » le deviendra sage à mes dépens. » A
 elle prend les billets , & se rend ch
 rinde. » Je veux , lui dit-elle , vous c
 » une preuve signalée de mon affection
 » il faut ici de la prudence. Vous c
 » qu'Hylas vous aime , je vas vous dé
 » per. » A ce mot Dorinde rougissant
 » non , ajouta Florice , il n'est plus te
 » dissimuler. Je sçai que vous l'aime
 » vous lui avez envoyé votre portr
 » que vous vous trouvez aux rendez
 » qu'il vous donne.

Dorinde rougit encore plus , &
 cacher sa rougeur , elle mit la main s
 visage. » Dorinde , poursuivit Flori
 » vous allarmez point , réjouissez-vo
 » tôt que votre secret soit entre les
 » de la seule Florice. Si vous aimez
 » honneur , renoncez à un perfide ,
 » vous recherche que pour publier v
 » veurs. Il y a eu autrefois quelque
 » liarité entre lui & moi ; de là vien
 » heureusement pour vous , c'est
 » qu'il s'est adressé. Vous ne lui ave

elles se déchaînerent contre moi , Dorinde sur tout , parce qu'elle se trouvoit la plus offensée.

Florice s'étant ainsi vengée , s'en retourna chés elle , dans la résolution de ne me voir jamais , s'il lui étoit possible. Mais les premiers mouvemens passés , elle se souvint que malgré mon amour pour Dorinde , je ne lui avois rien dit d'elle-même , ni des faveurs que j'en avois reçues. Elle conclut alors que je l'aimois plus que Dorinde. Plus elle s'arrêtoit à cette idée , plus elle se repentoit de ce qu'elle venoit de faire. » S'il a vu Dorinde , disoit-elle ,
» c'est moi qui l'ai voulu ; s'il l'a recherchée , c'est par mes ordres , s'il l'a aimée ,
» c'est qu'elle a des attraits ; s'il a répondu
» à ses faveurs , c'étoit pour mieux dissimuler , enfin parce qu'à son âge on ne se refuse guere à de pareilles fortunes. S'il me les a cachées , c'est qu'il craignoit de m'irriter. Mais puis-je douter qu'il ne m'ait aimée plus qu'elle , quand il est certain qu'il ne lui a rien dit de notre intelligence ? » Bientôt elle se condamna comme coupable , & touchée de repentir , elle ne songea plus qu'à réparer sa faute.

Dorinde au contraire n'écouta que son ressentiment. Je la trouvai baignée de larmes. En vain elle essaya de me les cacher. Dès qu'elle m'aperçut : » Eh bien , traître,

Oij

» s'écria-t'elle , tes perfidies passées !
 » suffisent-elles pas ! Viens-tu en tr
 » de nouvelles ? » Surpris d'un tel acc
 je gardai le silence. » Peut-être , aj
 » t'elle , voudras-tu nier , mais souv
 » toi à qui tu as donné ces lettres , & c
 » pte que je serai désormais ta plus cr
 » ennemie. » En même temps elle me p
 dehors , & referma si promptement sa
 te , que je ne pus lui répondre. Je me
 rai donc honteux & confus , comme
 pouvez vous l'imaginer , ma belle
 tresse , mais indigné contre Florice , c
 sçavois que c'étoit elle qui m'avoit
 mes lettres , & je voyois qu'elle les
 données à Dorinde. Je jugeai bien qu
 en avoit usé de la sorte par jalousie ; &
 la mortifier , je résolus de m'attacher
 quement à Dorinde.

Quelques jours après je trouvai Dorinde
 seule en son cabinet , & poussant la
 te sur moi , je me jettai si brusqueme
 ses genoux , qu'elle n'eut pas le loisir
 retirer. Après lui avoir demandé mille
 pardon , je lui déclarai la vérité. Je lui
 que Florice m'avoit aimé long-temps
 que pour cacher notre intelligence ,
 avoit exoté que ie feignisse de l'aimer

seulement, je n'avois plus donné de lettres à Florice. » Lâche imposteur, me dit-elle, Florice ne m'a-t'elle pas remis les dernières lettres que je t'ai écrites ? » Je l'avoue, répondis-je, mais elle me les a dérobées. Si vous refusez de m'en croire, interrogez celles qui ont été témoins dularcin. » En même temps je nommai les deux personnes qui l'avoient vu, & qui me l'avoient redit. » Admirez, continuai-je, combien l'amour est juste. Il fait souffrir à Florice le mal qu'elle nous avoit préparé. Comment avoit-elle imaginé que l'on pût feindre de vous aimer ? Me punissent les dieux, si je ne la hais souverainement, & si je ne vous aime autant que je la hais ! » Je lui tins encore quelques discours semblables qui la disposoient en ma faveur. Et quand elle eut vérifié l'arcin, elle me pardonna, & nous nous aimâmes plus qu'auparavant.

Je cessai de voir Florice, quoiqu'elle fût plus belle que Dorinde ; mais le dépit où étois contr'elle, avoit diminué ses charmes à mes yeux. Elle supporta quelque temps mon changement ; mais enfin il fallut en venir aux regrets de m'avoir perdu. Elle ne doutoit pas que je ne l'eusse aimée, elle crut donc qu'elle me rappelleroit en me donnant de la jalousie. Elle jeta les yeux sur Teombre. Elle s'imagina qu'il

seroit plus propre que tout autre à voir de l'amour , & que n'ignorant qu'elle en avoit été aimée , je croirois sèment qu'elle avoit repris du goût lui. Je remarquai d'abord ce renouvellement d'amour , j'en fis part à Dorind en rioit avec moi. Cependant Florice me voyant point revenir à elle , redoublant ses faveurs pour Teombre. Et comme elle en faisoit trophée à mes yeux , & que je la voyois plus qu'en public , tout le monde remarqua leur intelligence. Ses parents furent informés. Elle recourut d'abord à des excuses ; mais ne pouvant plus nier , elle avoua que Teombre la recherchoit en vue de l'épouser. » Qu'il nous en dise donc , lui dit la mere irritée , autrement nous croirons que vous voulez nous le proposer.

Florice qui jusques-là avoit conservé sa reputation , & qui craignoit ses parents , engagea Teombre à parler de mariage sans dessein pourtant de conclure dans l'esperance de rompre quand seroit temps. Teombre étoit un parti très-estimable pour Florice , ses parents en jugèrent de la sorte , & dès le jour même qu'il fut fait parler , le mariage fut arrêté. Il restoit plus que de mener Florice au temple. Pourrois-je , belle Phylis , vous dire quelle fut la consternation de

ombre me recherchoit , mais non pas
je le desirasse. N'est-ce pas vous , a-
ta le pere , qui avez engagé Teombre
rler ? Je l'ai fait pour vous obéir , re-
it Florice , & je croyois que vous me
neriez du temps pour me déterminer.
n , non , continua le pere , qu'il vous
se que j'aye rougi une fois pour vous ;
choses sont d'ailleurs trop avancées
reculer. »

ce mot il la laissa seule , & chargea sa
re de lui parler. Celle-ci la tratta en-
avec plus de rigueur , & lui fit en-
e que la mort seule pouvoit rompre
ariage. Quelle affliction pour Flori-
Dutre qu'elle me perdoit , pour sur-
d'ennui elle se voyoit entre les mains
homme qu'elle haïssoit mortellement.
étoit pourtant moins affligée de me
de se voir livrée à Teombre

E aimée ? Elle se voit toute à un an
les rigoureuses loix du mariage ; c'est
qu'elle est punie de sa feinte. Si vous
encore celle que vous aimâtes tant au
demandez-moi à mes parens. Sans doute
préfereront votre alliance à celle de Teo
à qui je suis destinée , hélas ! si vous ne
mez autant que je vous aime.

Quelque j'eusse resolu d'être tout
rinde, je ne laissai pas d'être sensible
déplaisir de Florice. Admirez ici l'a
de l'amour. J'étois trop irrité contre
pour qu'il réussît en m'attaquant ou
ment. Il s'y prit donc par des voy
tournées. Il me représenta d'abord m
ne pour Teombre , & combien peu il
toit l'avantage dont il alloit jouir. l

nd je vis qu'il étoit question de maria-
de ce lien, que j'ai toujours regardé
me tyrannique, je me trouvai bien
battu. D'un côté Dorinde ne me dé-
isoit pas; de l'autre je ne pouvois con-
tir que Teombre possédât Florice, mais
tout je ne voulois point l'épouser. A-
s avoir bien délibéré, je pris le parti de
ouer avec Florice & d'empêcher que
ombre ne l'épousât. Je feignis donc que
l'avois point reçu sa lettre; & prenant la
me, je lui écrivis ces mots :

HYLAS A FLORICE.

*J'OUS avez donc le courage de vous don-
ner à Teombre ? & vous le préférez à
ilas ? O dieux, si vous le permettez, ne pu-
rez vous point l'ingrate Florice !*

J'en ufois de la sorte, afin qu'elle
ût que c'étoit mon amour, & non pas
prieres qui me ramenoient à elle. Ma-
tre la combla de joye; & sans s'in-
ieter de la sienne qu'elle s'imagina que
n'avois point reçue, elle me récrivit
elle m'avoit déjà mandé qu'il ne tenoit
à moi d'empêcher ce mariage, en la
mandant à son pere. Mais sans atten-
re sa réponse, je fis semblant de partir
our la campagne, ne pouvant soutenir la

vue de ce mariage. Et pour lui faire croire mon depart , j'ordonnai qu'en même temps on lui remît de ma part cette lettre :

HYLAS A FLORICE.

Puisqu'il est impossible que Florice soit à moi , je pars de cette Ville. J'aime mieux apprendre votre mariage que d'en être témoin. Puissent les dieux vous donner autant de satisfaction que vous m'en laissez peu , & la rendre aussi durable que mes regrets ! Je vous jure qu'ils m'accompagneront jusqu'au tombeau , & que là même je me plaindrai de votre changement , & de la rigueur de ma destinée.

Or , belle Phylis , je lui écrivois en ces termes , afin qu'elle ne crût pas que j'avois reçu sa lettre. Autrement il falloit la perdre sans ressource , ou la demander en mariage ; & j'aurois préféré la mort à un pareil engagement. Pour la tirer d'inquiétude au sujet de sa lettre , je la lui fis rendre par un des miens qui lui assura que j'étois parti il y avoit deux jours , & qu'il ne savoit où j'étois allé. Elle ne s'aperçut point que j'eusse ouvert sa lettre , parce que depuis long temps nous nous servions du même cachet , & que je l'avois bien refermée. Elle reprit la lettre en soupirant ; puis elle demanda quelle affaire si pressan-

avoit obligé de partir avec tant de précipitation. Comme j'avois instruit le valet, il répondit qu'il ne sçavoit rien de la chose, sinon qu'il ne m'avoit jamais paru si triste, & que je lui avois seulement ordonné de l'attendre. » Ah, s'écria-t-elle, que je crains bien qu'il n'arrive trop tard pour mon bonheur ! » En ce temps elle se mit à pleurer. A son tour il me fit ce récit ; j'y fus sensible, j'avoue, mais je ne pus prendre sur moi d'épouser. Je me tins donc caché jusqu'à ce que son mariage avec Teombre fut absolument conclu. Alors elle m'écrivit avant que de signer le contrat :

FLORICE A HYLAS.

*« Main sera le dernier jour de ma vie ;
si c'est mourir, que de se voir livrée en
jeu aux plus cruels déplaisirs. Si Hylas y
est sensible, il peut me retirer du tombeau, &
encore s'il ne laisse pas de m'aimer, toute
heureuse que je suis.*

Jugez si je fus vivement touché, puis-
je j'avois pour Florice un amour véritable.
Le lendemain elle fut contrainte de
partir, mais avec des regrets incroyables,
de si grands tremblemens, que sa main
pouvoit conduire sa plume. Lorsqu'en

point sorti de la ville ; j'engageai
mes amis à lui faire entendre dès
même, que je m'en étois allé pour ne
voir ces fatales nûces , & dans le des-
sein de ne revenir jamais ; mais que je n'avois
demeurer plus longtemps éloigné
que par malheur j'étois arrivé dans
le plus funeste , & qu'en l'état
où m'avoit vu , il m'étoit impossible de
si elle ne me donnoit quelque assu-
rance de sa fidélité. Sans faire semblant de
l'avoir entendu , Florice tire une bague
de son doigt, & la lui mettant dans la main
» diamant , dit-elle , lui garantira m
» timens.» Le soir même, & à l'heure
me je crois , que Teombre la tenoit
ses bras je tenois sur mon sein le
où j'avois mis ce diamant ; il m'ent

et vous quittâtes Dorinde.
Orsque je cherchois , reprit Hylas , à
me honnêtement avec elle, il s'en pre-
l'occasion du monde la plus favora-
Periandre qui aimoit toujours Do-
revint enfin , ne pouvant plus vivre
sé d'elle. Il commença par me ren-
site , & quelques jours s'étant écou-
ans qu'il me parlât presque de Do-
un jour que nous étions seuls , je lui
de la sorte : » Periandre, je vous ai-
trop pour souffrir plus long temps la
esse que je remarque sur votre visa-
Vous ne doutez point que je n'aime
inde; mais vous ne devez pas douter
antage de mon amitié. Pour vous en
vaincre , je vous rends cette Dorin-
ue ma bonne fortune vous avoit en-
e. Recevez-la , & foyez persuadé

174 *La II. Partie de l'Astrée*
l'accepta avec mille remerciemens.

Je m'éloignai donc insensiblement Dorinde, tandis que Periandre s'ir dans ses bonnes graces ; & cependant reprens Florice. Je trouve les de lui parler, je l'assure de mon amour renouai si bien , que notre intelligence plus parfaite qu'auparavant. La haine elle avoit pour Teombre ne contri peu à notre reconciliation : comme Dorinde lui étoit suspecte , elle voulut rompiſſe absolument avec elle , car elle aimeroit mieux ne me plus voir d'être toujours en de continuelles mes. Elle exigea même , malgré que je pus représenter , que je quelque affront.

C'étoit le sixième de la lune let , jour où les personnes les plus sées vont avec les druides en gui salutaire ; que Florice me vint da pour la dernière fois de lui donner saction sur cet article. Le sacrifice achevé, & les réjouissances commes je tirai Periandre à l'écart , & pour

pagnie nombreuse ; je m'approche , & après quelques discours vagues , je lui dis si haut , que tout le monde put l'entendre :
» Dorinde , je connois maintenant que ce
» que l'on m'a dit de vous est veritable.
» Quoi , me dit-elle en souriant ? Que l'on
» ne peut avoir meilleure opinion de soi ,
» que vous l'avez de vous-même , répon-
» dis-je à l'instant. » Dorinde rougit , & m'ayant demandé pourquoi je jugeois d'elle si peu favorablement , je repartis de la sorte : » C'est que mesurant les autres à
» vous-même , ainsi que vous aimez tout
» ce qui s'offre à vos regards , vous pensez
» que l'on ne peut vous voir sans vous ai-
» mer , & j'ai sçu que vous étiez dans cer-
» te erreur à mon égard. Mais sçachez que
» vous avez trop peu de merite pour Hy-
» las , & qu'il rougiroit de vous aimer , ou
» de continuer maintenant , s'il s'étoit ja-
» mais abaissé jusque là. » Figurez-vous , gentil berger , quelle devint Dorinde : à ces mots je la laissai outrée de dépit & de honte.

Florice depuis cet heureux jour me rendit toute son affection , & si Teombre la possédoit comme époux , je la possédois moi comme amant. De son côté Dorinde jura de me rendre tous les mauvais offices qu'elle pourroit. Elle s'aperçut que j'avois renoué avec Florice. Pour nous traver-

176 *La II. Partie de l'Astrée.*

ser & sçavoir de mes nouvelles, elle fit plus d'accueil à Periandre, & feignit de l'aimer. En effet, Periandre au comble de ses vœux ne la quittoit pas un instant. Elle lui raconta bientôt l'histoire du miroir, & pour le convaincre, elle fit venir la femme d'où elle l'avoit acheté. Elle ajouta à ce récit tant de circonstances desavantageuses, qu'elle aliena un peu son esprit du malheureux Hylas. Elle vouloit par son moyen avoir quelque une des lettres que Florice m'écrivoit. » Il est à Florice, lui disoit-elle, » mais il cessera de l'aimer, dès qu'il verra » quelque autre objet qui le frappe. Faites- » moi un plaisir extrême, ajoutoit-elle, » lui tenant les mains dans les siennes, elle » lui fit jurer qu'il le feroit. Vous sçavez- » continua-t'elle, que Florice & moi nous » sommes amies & alliées. Je ne puis croire » re qu'elle l'aime ; dites-moi ce que vous » en sçavez. Bon, répondit-il, il ne se passera » pas un jour qu'elle ne lui écrive. Mon » dieu, continua-t'elle, ne pourriez-vous pas » me montrer quelque une de ses lettres ? » Rien de plus facile, répondit-il. » En effet la chose étoit aisée, car je n'ai jamais su enfermer une lettre, & quelques déplaisirs que m'ait attiré cette négligence, je suis encore à m'en corriger.

Periandre soit pour se venger, soit pour obéir à Dorinde, ne perdit pas un moment

Dès le soir même étant venu coucher avec moi, suivant sa coutume, il me déroba une lettre que j'avois reçue en sa présence, & dès qu'il put entrer dans l'appartement de Dorinde, il la lui porta. Elle étoit conçue en ces termes :

• F L O R I C E A H Y L A S.

*C E L U I qui n'est au monde que pour
notre supplice, va demain à la cam-
pagne. Si vous venez nous serons libres tous
le soir.*

Vous sçavez, gentil Pâris, que l'on ne met point de suscriptions sur de pareils billets. C'est ce qui donna lieu à Dorinde d'y mettre le nom de Teombre, & de le lui envoyer aussitôt par un jeune homme qu'elle instruisit bien auparavant. Il s'acquitta si adroitement de sa commission, que, pendant que Teombre cherchoit des ciseaux pour couper la soye, il sortit, & vint retrouver Dorinde à qui il rendit compte de ce qu'il avoit fait. Si le mari fut étonné en lisant le billet de Florice, vous pouvez le juger, ma belle maîtresse.

Il lui montra ce billet, il la contraignit de partir, & l'accabla de reproches. Mais elle lui fit entendre qu'avant son mariage, elle & Dorinde s'écrivoient ainsi très sou-

178 *La II. Partie de l'Astrée*
vent lorsqu'elles étoient seules, & q
rinde étant irritée contr'elle, ell
saisi l'occasion du départ de Teomb
lui envoyer ce billet. » Vous pouver
» juger, ajoutoit-elle, si je dis vrai
» que la suscription est de la main
» rinde. » Teombre parut recevoir
excuse. Cependant il mena Florice
lui ; elle n'eut le temps d'écrire qu'
qu'elle remit entre les mains d'u
affidée. Pour moi qui ignorois ce
passoit, je ne manquai point de me t
au lieu accoutumé. On me donna l
de Florice, & sur le champ on refi
porte. Ce contretemps me donna
me, je craignis qu'il ne fût arrivé
qu'accident. Dès que je fus arriv
moi, je lus avec l'impatience qu
pouvez imaginer le billet qui m'av
remis : il étoit conçu en ces termes

F L O R I C E A H Y L A

C'*Est la plus cruelle ennemie que i
jamais qui t'écrit maintenant, p
vertir que ni Dorinde, ni toi n'avez
faire mourir, & que le ciel lui laisse
de vie pour qu'elle se venge de vous des*

O dieux , quel devins-je , après avoir lu ce billet ! je ne pouvois concevoir ce qui me l'avoit attiré. Je me promenai toute la nuit dans ma chambre , & dès qu'il fut jour , j'envoyai un des miens pour ménager une entrevue avec celle qui m'avoit donné le billet ; mais je n'en pus venir à bout de tout le jour. Le soir étant venu , j'appris ce que je viens de vous raconter. Je cherchai alors dans mes poches , & ne trouvant point ma lettre , je compris que Periandre me l'avoit dérobée. Je résolus d'en tirer vengeance ; mais quand je rencontrai mon ami , & que je lui reprochai le larcin qu'il m'avoit fait , il me répondit en souriant :
» Si je vous ai déplu , j'en suis fâché , &
» vous devez l'oublier , si vous vous rap-
» pellez que vous m'offensâtes bien plus
» en me dérobant Dorinde par l'artifice
» d'un miroir , que je n'ai pu faire en vous
» dérobant ce billet. Mais , lui dis-je , je
» vous ai rendu votre maitresse , & vous ,
» vous me faites perdre la mienne. » J'ai-
mois Periandre , & peut-être autant que
ni Florice ni Dorinde. Je reçus son excu-
se , & je crus même qu'il n'y avoit point
d'autre moyen de me raccommo-der avec
Florice. Nous attendions son retour pour
la détromper ; mais Theombre qui étoit
homme d'esprit , & qui n'avoit point re-

180 *La II. Partie de l'Astrée.*

Qu'en effet les excuses de sa femme, résolut de rester quelque temps à la campagne ; pour connoître mieux son caractère , & examiner de près sa conduite. Cependant je ne pouvois demeurer inutile. Je vis Chriseide , & je l'aimai. Il est vrai qu'elle méritoit mon attachement , car il n'y eut jamais d'étrangère plus charmante, ni plus capable d'inspirer de l'amour.





Guillard.



L'ASTRÉE

DE

I. D'URFÉ.

NOVALE ALLEGORIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

LIURE CINQUIÈME.

ASTRÉE eût entendu Hylas avec bien du plaisir, si elle avoit été dans cette situation ; mais le desir extrême qu'elle avoit de se rendre au lieu où Silène avoit trouvé la lettre de Celadon lui faisoit souffrir avec impatience ce qui la retardoit. Elle fit donc signe à Hylas qu'il étoit temps de partir, & comme elle s'apperçut qu'Hylas s'arrêtoit à longer à ce qu'il avoit à dire de Chrysippe & qu'il alloit continuer, elle le prévinrent ainsi : » Je n'aurois jamais cru que Hylas eût eu tant d'empire sur le volage Hylas ; mais puisque la bergere le

» tient dans la contrainte , sans nulle con-
» sideration, montrons-nous plus discrettes,
» & donnons-lui occasion de cesser , en le
» quittant. Aussi bien la grande chaleur
» qui nous retient en ce lieu est tombée,
» & désormais la promenade nous sera plus
» agréable que la conversation. » A ces
mots la belle Astrée se leve , & tous les au-
tres la suivent. Hylas même donna la main
à Phylis , & lui dit : » Je suis charmé que
» les plus insensibles reconnoissent l'amour
» que j'ai pour vous , & ressentent la peine
» que vous me donnez. » En parlant de la
sorte , il avoit en vue Astrée , qu'il croyoit
n'avoir jamais aimé ; c'est ainsi que l'appar-
ence nous impose souvent.

Cependant Pâris reprit Diane , car Sil-
vandre voulut bien lui ceder sa place, pour
rendre ce devoir à sa bergere , qui lui en
fût gré ; car elles vouloient toutes faire
honneur au gentil Pâris qui par considéra-
tion pour elle , quittoit la grandeur où sa
condition l'avoit élevé. Madonte étoit seu-
le , parce que Tersandre s'étoit amusé avec
Laonice , Silvandre lui donna la main , &
prenant les devans il résolut de continuer
le voyage avec elle. Madonte étoit belle
& discrete ; elle avoit même quelque res-
semblance avec Diane.

Silvandre ne pouvant être auprès de cel-
le-ci , étoit ravi de trouver en Madonte

its & des manieres qui la lui representent. Dès ce jour il se plut avec elle, peu de temps après il paya cher le plaisir. Tyrſis entretenoit Aſtrée; Diane; Hylas, Phylis; & Terſandre obligé de s'en tenir à Laonice; & elle lui ayant enlevé Madonte. Laonice qui observoit Phylis & Silvandre, ne fut pas de peine à comprendre que le jeune homme avoit du gout pour Madonte. Pour en voir davantage, elle dit à Terſandre d'approcher d'eux; & celui-ci qui en étoit à l'ombre lui obéit à l'inſtant, mais il n'entendit que des diſcours jettés au ha-

silvandre n'eurent pas marché long temps, Silvandre leur montra le bois où il les conduire. Après avoir passé entre deux hayes, ils entrerent dans un taillis où le ſentier étoit ſi étroit, qu'ils furent contraints de marcher l'un après l'autre. Silvandre qui marchoit à la tête de la troupe, fut bien ſurpris lorsqu'il rencontra des arbres pliés en berceau qui lui fermoient le chemin. Ils s'approcherent tous pour voir ce qui l'arrêtoit. »Silvandre, est-ce ainsi, dit Phylis, que vous conduisez ceux qui vous prennent pour guide? »Terſandre fit, comme il put, le tour du

» vous avez vu une merveille
» bois. » Alors il la prit d'une main
l'autre pliant les branches, pour
vrir un passage, il la conduisit dan
stibule, suivi des autres bergers à c
curiosité faisoit, autant qu'ils le pou
précipiter leurs pas,

Audevant du vestibule étoit un
environné d'arbres, excepté d'un c
la porte du temple on voyoit jail
fontaine qui en serpentant arrosoit
zon. De tout temps ce bocage av
consacré au grand Hesus; nul berg
été assés téméraire pour conduire d
te enceinte son troupeau. On n'
doit que rarement, pour ne pas in
pre la solitude & le silence sacré de
phes & des satyres. A l'herbe non

is le temple , ils lurent audeffus de la
te ces vers :

Loin , bien loin profanes esprits !
Qui n'est d'un saint amour épris ,
En ce lieu saint ne fasse entrée.
Voici le bois où chaque jour
Un cœur qui ne vit que d'amour
Adore la déesse Astrée.

Les bergers surpris se regardoient en silen-
ce , comme pour demander si quelqu'un
étoit jamais venu en ce lieu. Enfin Diane
adressant à Silvandre , » Est-ce ici , lui
dit-elle , que vous aviez dessein de nous
amener ? Comment aurois-je eu ce des-
sein , répondit le berger ? de ma vie je
n'ai vu ce que je vois. On s'apperçoit ai-
sément , ajouta Pâris , qu'il n'y a pas
long-temps que ces arbres sont pliés.
Sçachons ce que c'est , & pour ne point
offenser la divinité de ce bocage , n'y en-
trons qu'avec respect , & purifions-nous
auparavant. Pour moi , dit Hylas , je
n'ai pas la moindre curiosité de voir
ce temple ; & puisque l'entrée en est in-
terdite à qui n'est pas épris d'un saint
amour , que sçai-je moi , si mon amour
est saint , ou ne l'est pas ? Comment , dit
Phylis en souriant , vous nous quitte-
rez ainsi , faute d'amour ? J'en ai , ré-
pondit-il , infiniment à ma façon ; mais

1
Silvandre se tourne vers Hylas : » Et
» lui dit-il , fais silence. » Puis reli
vers qui étoient audeffus de la port
met à genoux , & levant les yeux a
» Grande deité que l'on adore en c
» s'écria-t'il , voici que j'entre en te
» bocage , assuré que je ne vais poi
» tre ta volonté. La pureté de mon
» me répond que tu recevras mes
» Que si ma protestation n'est pas si
» punis , frappe un parjure , un temer
A ces mots il entre dans le be
suivi de tous excepté d'Hylas. Au
étoit un grand chêne qui soutenoit
te. Au pié du chêne quelques gaze
tassés formoient un autel. Et cet aut
orné d'une peinture qui representoi

de lautel , fit les fonctions de druide ,
& cueillant quelques feuilles de chêne ,
» O grande deité, dit-il, qui que tu sois, dai-
» gne recevoir ce tribut de notre humble
» reconnoissance. Jet'offre au nom de tous
» ces feuilles de l'arbre qui est le plus cheri
» des dieux , & sous le tronc duquel tu te
» plais à être honorée ! » Il dit, & un genou
en terre , il posa ces feuilles sur l'autel.

Alors s'étant tous relevés , ils conside-
rerent la peinture. Bien que ces petits en-
fans qu'elle representoit fussent potelés ,
on ne laissoit pas de remarquer les muscles
& les nerfs qui paroissoient élevés , mais de
maniere que l'on sentoit que l'embonpoint
seul empêchoit qu'ils ne parussent davanta-
ge. Ils avoient tous deux la jambe droite a-
vancée, & leurs piés se touchoient presque
l'un l'autre. Les bras étoient fort en avant,
& le corps en arriere , comme s'ils avoient
appris que plus un corps est éloigné , plus
il a de pesanteur ; car chacun d'eux , pour
s'embarraffer davantage, se tient de la sor-
te , afin que le poids même de leur petit
corps augmente d'autant la force de leurs
bras. Leurs visages étoient beaux , mais
comme bouffis , à cause de l'effort qui fai-
soit monter le sang. Telle avoit été l'habi-
leté du peintre qu'en les representant dans
une action qui monroit assés que chacun
deux vouloit l'emporter , on remarquoit

qu'il n'y avoit point entr'eux d'inimitié. Leurs flambeaux étoient par terre à côté d'eux ; en tombant les parties allumées s'étoient rencontrées , & leurs flammes se réunissoient , avec ce mot , *Nos volontés ne font qu'une*. Leurs arcs étoient tellement entrelassés , qu'ils ne pouvoient tirer que tous deux ensemble. Leurs carquois étoient pleins de flèches , mais on remarquoit que les flèches de l'un étoient dans le carquois de l'autre.

Les bergers eurent besoin de Silvandre pour leur expliquer ce tableau. » Les deux
» amours , leur dit-il , signifient la per-
» sonne qui aime , & celle qui est aimée. La
» palme & le myrte entortillés , marquent
» la victoire de l'Amour ; la palme étant le
» symbole de la victoire , & le myrte celui
» de l'Amour ; ainsi les deux amours se dis-
» putent à qui aimera plus tendrement.
» Ces flambeaux dont les flammes sont
» unies , & par conséquent sont plus gran-
» des , montre que l'amour s'augmente
» quand il est reciproque. Ces arcs entre-
» lassés designent l'union des deux cœurs.
» Ce tableau donc ne représente à mon avis
» que l'effort de deux amans qui veulent
» l'emporter l'un sur l'autre par la tendres-
» se , & nous fait entendre que la perfec-
» tion de l'amour n'est pas d'être aimé ,
» mais d'aimer.

« S'il est ainsi , ma belle maitresse , ajouta-t'il en se tournant vers Diane , que vous êtes en reste avec moi ! J'avoue , répondit-elle , que rien ne peut m'être plus agréable. » Hylas n'osoit entrer , quoiqu'il fût à l'autel de gazon , & le tableau piquassent sa curiosité. Il prêta seulement l'oreille aux discours de Silvandre , & il entendit que le berger répondoit à Diane : « Ne me faites point davantage connoître le peu de bonne volonté que vous avez pour moi , & permettez que je considere ce qui me reste à examiner du tableau. » En même temps il lut au bas les douze tables des loix d'Amour.

I.

Qui veut être amant parfait , il faut qu'il aime sans mesure ; aimer autrement , c'est perfidie plus tôt que fidélité.

II.

Qu'il n'aime jamais qu'un seul & même objet , & qu'il rapporte là tout le bonheur qu'il se propose.

III.

Qu'il cesse de s'aimer lui-même , ou qu'il ne s'aime que par rapport à cet objet.

IV.

S'il aspire à une meilleure fortune , qu'il se soit dans l'esperance seule que l'objet qu'il aime en recevra plus d'honneur.

1
aime.

V II.

Que son amour lui fasse juger
est parfait dans celle qui l'a fait na
qu'il regarde comme criminel qu
en jugera differemment.

V III.

Qu'il soupire , qu'il languisse
vie & la mort , & toutefois qu'il
point ce qu'il veut, ou ce qu'il ne v

I X.

Qu'il ne vive que dans celle qu
re ; & qu'en elle transformé , il n'
n'honore , que ce qu'elle honore
rir.

X.

Qu'il tienne pour perdus les jou
sés loin d'elle , & qu'il soit en esp
elle , si le corps en est séparé.

X I.

doive finir. C'est outrager l'Amour que d'avoir c ette idée.

» Silvandre, dit Hylas qui  couteoit attentivement , je ne croi pas qu'il y ait au bas du tableau une seule des paroles que tu viens de proferer. Tu les a composées dans les accès de ta melancholie , & pour les accrediter aujourd'hui , & nous en imposer , tu feins de les lire o   elles ne sont pas. Il n'y auroit rien d'impossible , répondit Silvandre , si j'étois le seul ici qui s   t lire , & si ces loix étoient contraires   la raison , ou aux anciens statuts d'Amour. Si mes reproches n'étoient fond es , ajouta Hylas , tu m'apporterois ce tableau , pour me le faire voir. Si tu juges , repliqua Silvandre , que la sainteté du lieu seroit profan e par ta presence , je dois penser encore mieux que ces loix saintes seroient profan es , si tu en avois communication. » A ces mots toute la troupe se mit   rire , & quoiqu'Hylas voulût repliquer , il ne fut point  coute  , parce que Silvandre ayant remis le tableau sur les gazons , & baissé cet autel rustique , on suivit Pâris qui avoit passé de ce lieu dans un autre plus spacieux. Audessus de la porte étoit un feston d'o   pendoit un tableau avec cette inscription en vers :

Les tristes nuits . . .

De mes ennuis.

De toutes les bergeres, Astrée fut celle
s'arrêta le plus en ce lieu, soit qu'elle
du nom de la déesse, elle s'y intéressa
ou qu'entendant parler de vie & de mort
elle crût que cela regardoit l'infortuné
ladon. Les autres cependant avoient
autre, & se jettant tous à genoux
roient en silence la divinité du lieu.
offrit encore un rameau de chêne
tel, qui étoit de gazon comme
mier, mais d'une forme triangulaire.
milieu sortoit un grand chêne qui se
geoit en trois branches égales, &
reunissant ensuite s'élevoient plus
qu'aucun autre arbre de tout le sacré
ge. Sur la branche droite on lisoit
sur la gauche BELENUS. & sur celle

ion , car ils adoroient dieu sous les ti-
des chênes , ne les surprirent point ;
ils leur firent remarquer à main gau-
un autre autel de gazon , avec deux
s. de terre qui renfermoient deux tiges
myrte. On voyoit au milieu un tableau,
dessus duquel ces deux myrtes se pliant
bloient lui faire une couronne. On
perçut bien que c'étoit l'art & non pas
nature qui les avoit unis de la sorte. Le
eau representoit une bergere avec
e inscription :

A D'E S S E A S T R E'E.

bas on lisoit ce vers :

*digne de nos vœux , que nos vœux ne
sont d'elle.*

ussitôt que Diane eut remarqué le ta-
au , » N'avez-vous jamais vu , dit-elle
Phylis , personne à qui ressemble ce
portrait ? » Phylis l'examinant de plus
s , » C'est , répondit-elle , celui d'Af-
rée ; on ne peut s'y méprendre ; j'y re-
onnois jusqu'à sa houlette. » Et prenant
le d'Astrée , » Voyez , dit-elle , ces let-
res qui sont entrelassées de même , la
partie où elle appuye sa main est ornée
de la même façon , & le bas garni de cui-
vre avec les mêmes chiffres. Vous avez
raison , repartit Diane , voici er core Me-
lampe couché à ses piés ; ce sont les mê-

» cornes ces nœuds de rubans en fe
» guirlande. »

Astrée demeuroid interdite , & re
avec admiration tout ce qui s'offre
yeux. Elle s'avança près de l'autel ,
perçut de petits rouleaux ; elle en
& l'ayant délié en tremblant , elle
va ces vers :

Passant , veux-tu sçavoir qui me don
ge

Que tu vois dans ce bocage
Pour t'épargner des discours supe
Apprens que d'amour c'est l'ouvra
Et que par ce faux bien le dieu me
mage

Des vrais biens que je n'ai pl
Astrée méditoit ces vers , & plus e

aux , & comme elle soupçonnoit bien
à bergere ne s'étoit retirée que pour
sans témoins , elle lui porta ce rou-
Lorsqu'elle l'eut ouvert , elle y lut :

Est-ce Astrée , ou son portrait ?

A l'amoureuse flamme

Qui s'allume dans mon ame

, je n'en puis douter ; c'est elle trait pour
trait.

Ah , ma sœur , dit Astrée , c'est bien
ladon qui a écrit ces vers ; c'est lui sans
ute , car il y a plus de trois mois qu'il

fit sur un de mes portraits qui fut en-
yé à mon oncle Phocion ! » A ces mots ,
versa encore des larmes ; mais Phylis
gnant que les autres ne s'en apperçus-

, lui dit : » Vous avez bien plus de rai-
n de vous réjouir que de vous affliger ;
si ces vers sont de la main de Cela-

n , comme je n'en puis douter , il n'a
s fini ses jours dans les eaux du Lignon

, ma sœur , répondit elle en tournant
tête de l'autre côté , & poussant Phylis
une main , ne me tenez point ce langa-

! Mon imprudence a causé la mort de
ladon ; & je suis trop malheureuse

ur ne l'avoir pas perdu. Je comprends
ie les dieux ne sont pas contents des lar-

es que j'ai versées pour lui , puis qu'ils
ont conduite en ce lieu. Je veux leur

196 *La II. Partie de l'Astrée.*

» obeir , & noyer si je le puis mon offense
 » dans mes larmes. Je ne vous assure point
 » repartit Phylis , que Celadon vive enco-
 » re , mais enfin s'il a lui-même écrit ces
 » vers , il n'est pas mort. Hé quoi , ma
 » sœur , dit Astrée , ignorez-vous ce que
 » disent nos druides , que nous avons une
 » ame qui ne meurt point , & qu'il faut
 » donner la sepulture aux morts ; qu'au-
 » trement ils errent l'espace d'un siecle au-
 » tour des lieux où ils ont perdu la vie
 » Et ne sçavez-vous pas que le corps de
 » Celadon est demeuré sans sepulture
 » puisqu'on ne l'a point trouvé ? Pourquoi
 » donc seroit il impossible qu'il errât sur
 » ce malheureux rivage , & que conservant
 » l'amour qu'il m'a toujours porté , il est
 » encore aujourd'hui les mêmes sentiments
 » Ah , ma sœur , la mort de Celadon n'est
 » que trop certaine , & ce que nous voy-
 » ons est uniquement le témoignage de
 » son amour & de mon imprudence ! Si
 » parle ainsi , répondit Phylis , c'est que
 » le crois , & que je le desire. Du moins
 » est-il consolant pour vous que la mort
 » n'ait pu effacer son amour. C'est , répon-
 » dit Astrée , sa gloire , & mon supplice tou-
 » ensemble. Dites plus tôt , repartit Phy-
 » lis , qu'étant mort il a vu clairement &
 » sans nuage la pureté de votre affection , &
 » qu'il a reconnu que cette même jalousie

qui excitoit votre colere avoit pour principe un violent amour. Ce seroit , dit Astrée , la plus grande consolation que je pusse recevoir en l'état où je suis. Si je ne l'ai plus aimé que toutes les choses du monde , & si je ne conserve toujours les mêmes sentimens , puissent les dieux ne m'aimer jamais !

Tandis que les deux bergeres s'entretenoient de la sorte , Diane pour amuser la troupe lisoit tantôt les petits rouleaux qu'elle trouvoit sur l'autel , & tantôt elle demandoit aux bergers ce qu'ils en pensoient. » Il n'y a personne , répondoit Paris , qui ne reconnoisse Astrée dans cette image , & qui ne juge qu'elle a été mise en ce lieu par quelqu'un qui l'adore. Pour moi , répondoit Silvandre , ces chiffres me feroient croire que c'est Celaidon , si ce malheureux berger vivoit encore. Comment , dit Tyrfis , ce même berger qui perit il y a quatre ou cinq lunes dans les eaux du Lignon ? Lui-même , répondoit Silvandre. Et servoit-il Astrée , ajoutoit Tyrfis ? Il me semble que j'ai oui dire qu'il y avoit de mortelles inimitiés entre leurs familles. »

La beauté d'Astrée triompha de cette haine , répondit Silvandre , & puisqu'il est mort , on peut bien le dire sans danger , d'autant mieux qu'il n'y eut jamais

198 *La II. Partie de l'Astrée.*

„ de berger plus discret & plus sage.
 trée qui avoit gardé le silence ne put
 pêcher de répondre aux bergers :
 „ larmes que m'arrache la memoire.
 „ ladon rendent assés témoignage
 „ mour qu'il eut pour moi ; mais ai
 „ vers que vous avez vus sur ces
 „ déposent qu'Astrée a plus tôt mai
 „ l'amour qu'à son devoir. Main
 „ qu'il est mort je lui dois au mo
 „ aveu qu'il ne put entendre tant qu
 „ cut. » A l'instant toute la troupe s'
 cha d'elle , & Diane lui montrant l
 lets qu'elle avoit pris , » Est-ce là ,
 „ elle , le caractère de Celadon ? N'e
 „ tez point , répondit Astrée. Il n'e
 „ pas mort , ajouta Diane. C'est ce qu
 „ disions il n'y a qu'un moment , int
 „ pit Phylis , mais Astrée prétend qu
 „ l'ame du berger qui va errant sur
 „ vage , laquelle a tracé ces caracté
 „ quoi , s'écria Tyrfis , ne lui a-t'
 „ rendu les devoirs de la sepu
 „ Non , dit Astrée , on ne lui a p
 „ me élevé un tombeau. Peut-être
 „ Terfandre , les dieux l'ont-ils orde
 „ la sorte ; afin qu'il n'abandonnât
 „ lieux qu'il avoit tant aimés. Cepen
 „ répondit Tyrfis , j'ai oui dire que
 „ dépouillée de son corps est dans u
 „ ne continuelle , jusqu'à ce qu'e

entrée aux champs Elysiens , où elle trouve des élémens d'autant plus convenables à sa nature , que ceux où nous sommes conviennent plus à nos corps grossiers & massifs. Quand j'eus perdu ma chere Cleon , je voulois , pour retenir sa belle ame auprès de moi , ne lui point donner de sepulture ; mais nos druides me desabusèrent , en m'expliquant ce que vous venez d'entendre. Pour moi , dit Silvan-dre , puis que celz est ainsi , je prierai mes amis , si je meurs en cette contrée , de ne pas me donner la sepulture , afin que je voye plus long temps ma belle maitresse ; car les champs Elysiens n'ont point de bonheur qui soit comparable à celui-ci , comme il n'est point de supplice plus rude que celui de ne la voir pas.

» Vous auriez raison , répondit Tyrsis , si avec le corps on ne laissoit point son amour ; mais j'ai entendu dire à nos sages que nos passions ne sont que des tributs de l'humanité , & que les dieux nous donnent cet instinct uniquement dans la vue de la propagation ; mais qu'après la mort cet instinct se perd comme les autres desirs qui ont rapport au corps , parce que les ames sont immortelles. Si pourtant Celadon a écrit ce que nous venons de lire , dit Silvan-dre , il n'y a pas d'apparence qu'il ait perdu son amour pour

200 *La II. Partie de l'Astrée.*

» Astrée. Qui sçait, répondit Tyrfis
 » dieux ne lui ont point accordé cette
 » action particuliere, comme une re-
 » pense due à la pureté de son ar-
 » Mais, dit Astrée, si c'est une gra-
 » les dieux lui ayent accordée, n'y a-
 » il point d'impiété à lui rendre les de-
 » devoirs ? Non sans doute, repliqua
 » sis ; les dieux ne l'ont traité de la
 » que pour soulager la peine qu'il
 » sous un ciel si contraire à ses desirs

Les bergers discouroient ainsi,
 Phylis apperçut un lieu, où, selon
 les apparences, quelqu'un s'étoit si-
 mis à genoux. C'étoit vis-à-vis de
 & voyant un rouleau de parchemi-
 s'avance, déplie le rouleau, & y lit la
 re suivante :

*Grande Astrée, agréez nos sacrifices
 indignes qu'ils font de vous ; si les dieux
 recevoient que ceux qui sont dignes d'eux,
 faudroit qu'ils fussent eux-mêmes la
 Ce que j'offre à votre divinité, c'est
 qui n'aima jamais rien que vous. Qu'une
 offrande vous est agréable, daignez
 ame qui vous est dévouée, de la peine
 endure, & l'établir dans le repos dont
 fortune, & non ses offenses l'ont éloignée
 le demande au nom de Celadon, dont
 vray cherir la mémoire.*

Incontinent Phylis appelle Astrée : » Venez , ma sœur , lui dit-elle , venez lire ce que Celadon vous demande , & vous connoîtrez que Tyrſis nous a dit vrai. » Alors s'étant tous approchés , Phylis relut la rière , tandis qu'Astrée fendoit en larmes.

Je ſatisferai , dit-elle , à ſa juſte demande , & puis que ſes proches ne ſongent point à lui rendre ce devoir , il le recevra d'Aſtrée. » En même temps , après avoir honoré l'autel des dieux , ils ſortirent de ce lieu , & retournerent vers Hylas. Ceſſant de les voyant attentifs ailleurs , entrans le temple où étoient les douze tables , & bravant l'amour qui ne pouvoit au plus lui ravir ſa maitreſſe , il prit ce tableau , & corrigea dans ces loix ce qu'il y trouvoit l'oppoſé à ſon caractère. Voici les charmens qu'il y fit :

I.

Qui veut être amant parfait , qu'il ſe ſoigne d'aimer infiniment ; car aimer ainſi eſt plus imprudence que fidélité.

II.

Qu'il aime en divers lieux , & qu'il rapporte à divers objets le bonheur qu'il ſe propoſe.

III.

Qu'il s'aime lui ſeul , ou qu'il n'aime ces objets que par rapport à lui.

IV.

S'il aspire à une meilleure fortune, ce soit dans la vue de plaire à toute belles , & d'en recevoir seul plus d'atage.

V.

Qu'il obtienne la possession de ce aime à quelque prix que ce soit. Rien lui doit être plus cher que cette possession.

VI.

Qu'il n'ait jamais de querelle pour jet qu'il aime ; si on en médit en sa sence , qu'il y donne plus tôt son consentement.

VII.

Qu'en secret il n'estime sa main qu'autant qu'elle vaudra , & qu'il ne se de comme criminel quiconque l'estime peu.

VIII.

Qu'il ne languisse point , qu'il souffre peu , & qu'il puisse dire ce qu'il veut & qu'il ne veut pas.

IX.

Qu'il vive en lui-même , & pour lui-même , & qu'il ne s'affujettisse point à aimer ou hair suivant le caprice d'un autre.

X.

Qu'il ne tienne point pour perdu les jours passés loin de sa maîtresse ; & se contente en sa pensée , si son corps est séparé.

X I.

il termine ses peines & ses tour-
, s'il n'attend point d'autre salaire
vain honneur d'aimer seulement.

X II.

l pense toujours que sa passion doit
C'est ignorer la nature de l'amour ,
avoir une idée contraire.

las se hâta le plus qu'il put de corri-
nfi les douze tables. Il effaça aupa-
: ce qu'il vouloit changer , & l'effaça
itement, qu'il étoit difficile d'y rien
quer. Aussitôt il remit le tableau en
ce , & sortit sans être aperçu de per-
. Tout étoit fini , lorsqu'Astrée & les
bergeres vinrent à lui. On le trou-
s à l'entrée , & feignant de dormir.
as , que faites-vous ici , lui cria, Phy-
tandis que nous venons de voir les
grandes merveilles qui soient sur les
ls du Lignon ? Il me vient une idée ,
ndit Hylas en se frottant les yeux ;
ette idée me tourmente plus que je
aurois cru. Quelle idée , ajouta Phy-

Je vous en ferai part , répondit le
ger inconstant , si vous me promettez
grace que je vous demanderai , &
n'intéresse point la vertu d'une sage
gere. J'y consens à ce prix , dit Phy-
Et moi , répartit Hylas , je ne la veux

„vivement touché. Je n'ai point
„en moi-même ; il me semble qu
„ci j'ai vécu dans l'erreur, en vi
„loix que la divinité adorée en
„prescrites aux amans. Je suis
„d'abjurer mon erreur, & d'en
„les sentiers que le dieu nous a
„Je l'aurois déjà fait, pendant
„étiez dans le bocage sacré, sans
„son que je vous expliquerai.”
„Vous sçavez, ma belle maît
„depuis l'instant qu'Hylas s'est
„vous, il n'a point trouvé dans
„trée de berger dont le caractère
„opposé au sien, que celui de Si
„Il a toujours saisi, il a même re
„les occasions de me contredire ;
„que j'ai lieu de soupçonner qu'a
„même esprit, il a lu les loix du
„tremement qu'elles ne sont exprim

conjure d'y rentrer , & de m'apporter le tableau , afin que j'éclaircisse mes idées , & que je me conforme le reste de ma vie aux ordonnances que j'y

Cette priere , continua-t'il , en s'adressant à Silvandre , est-elle incivile ?
Ement , répondit Silvandre , mais moins bien qu'elle ne soit inutile. Eh bien , dit Hylas , jurez-moi , en presences des bergeres , que vous suivrez désormais les loix que vous y trouverez , & je vous jurerai la même chose.

J'en ferai , dit Silvandre , aucune difficulté de vous promettre ce qu'il y a de plus sûr que j'ai promis aux dieux ; & je ne vous le promets sans vous obliger à une réciprocité. Je vous aime trop pour vous rendre parjure. Et moi , répondit Hylas , je veux le jurer & aux dieux mêmes de ce lieu , les suppliant d'unir celui de nous deux qui transgressera ces loix. En vérité , dit Phylis , pour voir un changement si extraordinaire , je consens à lui montrer les doubles.

Il y retourna en même temps , & après avoir salué l'autel & pris le tableau , elle se rendit au berger inconstant. Celui-ci têtard , & mettant un genou en terre , » je jure , dit-il , ces loix saintes commandées d'un dieu , & je proteste de nou-

206 *La II. Partie de l'Afrée.*

» veau que je les observerai toute n
» aussi religieusement , que si Hesus ,
» tates , Tharamis me les avoient
» nées eux-mêmes. » Baissant ensuite
du tableau , il lut à haute voix. Quar
vandre entendit que l'on ne devoit p
mer infiniment , » Ah , berger , lui
» lisez bien ; vous trouverez autre c
» Je lis bien , dit froidement Hylas
tout de suite il s'approcha de Phylis
comme lui. » Cela ne peut être , dit S
» dre. » En même temps il s'avança
lire lui-même , & Hylas baissant l
bleau , „ je me doutois bien , ajout
„ que vous vouliez nous en imposer
„ vouerez-vous enfin en présence
„ bergeres , si vous ne trouvez dai
„ loix que ce que j'y trouve ? Il suff
„ dit Hylas , que Phylis ait lu comme
„ mais je le veux bien , touchez , lisez
„ lisez fidelement. „ Quelle fut la su
de Silvandre , quand il trouva ce qu'
avoit dit ! il ne sçavoit que penser , &
tout , lorsqu'il vit les loix toutes
gées.

„ Hé bien , dit Hylas , que vous er
„ ble , belle Phylis , avois-je raison de
„ çonner Silvandre de nous en imp
„ Que répondez-vous , ajoutoit-il e
„ dressant à Silvandre ? Tiendrez-vo
„ parole que vous m'avez jurée ? „ L

t, ma belle maitresse, répondit-
ce mot Diane prenant le tableau,
erant les choses de plus près, Hy-
nit que son artifice ne fût recon-
vandré, dit-il, point de discours
lus; me voici prêt à tenir ma pa-
& vous, ferez-vous un parjure?
me pressez bien, dit Silvandre, je
onne ici quelque imposture, car je
onvaincu que les loix étoient telles
les ai lues la première fois. Belle
e, dit l'inconstant, qui pourroit en
de temps avoir fait un autre ta-
?

ant qu'ils dispuoient de la sorte,
reconnut quelque difference dans
ctères, & opposant l'écriture au
elle apperçut les vestiges des ratu-
lus de dispute, s'écria Diane à l'in-

— trouvera au même lieu ce

208 *La II. Partie de l'Astrée.*

vé la vérité ; & se mettant tous autour d'Hylas, ils lui demanderent comment il avoit pu faire. Hylas se vit contraint d'avouer le fait, & jura que l'injustice de ces loix l'y avoit poussé : „ car, disoit-il, „ les sont si injustes, que je n'ai pu les sup-
 „ porter sans les corriger ainsi qu'elles doi-
 „ vent être. „ L'air dont il parloit, joint à l'étonnement de Silvandre, fit rire toute la troupe. Et parce qu'ils avoient demeuré long temps en ce lieu, Phylis voulut reporter le tableau ; mais les bergers furent d'avis de rétablir auparavant les loix. Ils obligèrent Hylas, pour expier son crime, d'effacer lui-même ce qu'il avoit corrigé, & d'écrire ce qu'il avoit effacé.

Cependant toute la troupe s'acheminant par un petit sentier que Silvandre avoit choisi. Pour Astrée qui n'espéroit plus de rien apprendre de Celadon, elle voulut presque s'en retourner, & laissant Tyrfis elle s'approcha de Silvandre, & lui dit :
 „ Berger, il est bien tard pour aller plus
 „ loin, la nuit même nous surprendra
 „ quand nous reprendrions tout-à-l'heure
 „ le chemin de nos cabanes. J'en conviens
 „ viens, dit le berger ; mais nous sommes
 „ mes si près du terme, qu'il semble que
 „ nous devons continuer notre voyage ;
 „ aussi bien nous ne ferions pas de jour la
 „ moitié du chemin que nous avons à fai-

re

re pour regagner notre hameau. Ceux à qui nous avons laissé nos troupeaux, prendront bien le soin de les remener à la bergerie. Mais, dit Astrée, comment passerons-nous la nuit ? Le lieu où j'ai dessein de vous conduire n'est pas éloigné du temple de la bonne déesse, répondit Silvandre ; & je suis persuadé que Chrysante se fera un vrai plaisir de vous recevoir. Sçachons, repartit Astrée, si mes compagnes agréeront ce parti. » Et les attendant en un lieu où le sentier s'élargissoit, elle leur proposa l'idée de Silvandre. Elle leur plut à toutes, puis qu'aussi bien il leur étoit impossible de regagner de jour leurs hameaux.

Ils continuèrent donc leur route, & bientôt Silvandre leur montra le bois où il avoit trouvé le billet qui occasionnoit ce voyage. » Voilà, dit Astrée, un lieu bien retiré, pour y recevoir des lettres. Ain-
« si personne n'a pu écrire ce billet que
« vous ou l'Amour. » Lors qu'il vouloit ré-
pondre, il arriva dans le bois : » Sage ber-
« gere, lui dit-il sans autre réponse, voi-
« ci le bois que vous avez tant desiré ;
« mais il est si tard que nous ne pourrons
« le visiter. Si nous y trouvons, dit-elle,
« des choses aussi rares que celles que nous
« avons vues, sans doute le temps nous

» manquera. » Ils entrèrent ainsi dans le bois ; mais la nuit étoit si obscure qu'ils ne se voyoient plus. Lors que Silvandre eut fait quelques pas , il méconnut tellement son chemin , qu'il avoua qu'il ne sçavoit plus où il étoit. Il avoit marché sur une herbe qu'en cette contrée on nomme l'herbe qui égare, parce qu'en effet on perd le chemin, dès que l'on a marché dessus. Quoi qu'il en soit de cette vertu , Silvandre ne put rentrer dans le chemin , & les bergers étoient obligés de se tenir par leurs habits , pour ne se point perdre les uns les autres.

Hylas que le hazard avoit placé entre Astrée & Phylis , dit à celle-ci : » Je commence à bien espérer du service que je vous rends. Vous ne craignîtes jamais tant de me perdre , que vous le craignez maintenant. Je l'avoue , dit Phylis , remerciez-en ce même Silvandre que vous dites le plus cruel de vos ennemis. Il doit plus tôt se remercier lui-même , interrompit Silvandre. S'il ne nous avoit point raconté si au long ses inconstances , & s'il n'avoit point falsifié les loix d'amour , la nuit ne nous auroit pas surpris. Mais enfin nous y sommes , & je ne vois point d'espérance de pouvoir démêler les petits sentiers , qu'il ne soit jour , ou que

me ne paroisse. Que ferons-nous
c, dit Paris ? Il faut, continua Sil-
bre, rester sous ces arbres, en at-
tant la lune. „ Toute la troupe agréa
position, d'autant mieux qu'une
de la nuit étoit déjà passée. Ils choi-
donc un lieu bien sec, & les ber-
endant leurs habits sous les ber-
, ils se retirèrent à quelque distan-
lles; & attendirent ainsi que la lu-
rût:





L'ASTREE
DE
M. D'URFÉ
PASTORALE ALLEGORIQUE
SECONDE PARTIE

LIVRE SIXIÈME.

LEs Bergeres qui n'étoient point coutumées à dormir de la sorte, tretièrent long temps avant que le meil vînt les saisir. La nuit même, le frayoit, & la peur les faisant se reffelles veilloient plus qu'elles n'auvoient voulu. Le hazard avoit placé Diane a d. Madonte. C'est pourquoy disco avec elle, après plusieurs discours lui demanda quelle fortune l'avoit duite en cette contrée. „ Sage Dian „ pondit-elle, l'histoire en seroit trop longue ; qu'il vous suffise d'apprendre




Guépard Sculp



nour n'est pas moins connu dans les es que dans vos hameaux , & que t lui qui m'a transformée , comme is le voyez , bien que ma condition : audessus de la condition des berge-

S'il n'y a que la crainte de nous en- rer qui vous retient , dit Phylis , e ons au nom de toutes que vous pou- commencer. Il y a long temps que is desirons d'entendre vos aven- es ; & nous ne sçaurions trouver occasion plus favorable , puis que is n'avons point de bergers près de is , & que le silence même de la nuit is y invite. La ressemblance que l'on ve entre nous , ajouta Diane , m'in- ffe d'avance à votre fortune. Je se- toujours flatée , répondit Madon- des moindres traits de ressemblance c vous , mais je serois fâchée pour e repos que votre fortune ressemblât mienne. Mais puis que vous exigez je vous raconte mes aventures , souf- que je parle bas. Je rougirois si ces ers étoient témoins de mes erreurs , e ne voudrois pas que Thersandre ntendit ; la suite de mon discours s en apprendra la raison. , En même elle commença de la sorte :



un autre nom à ce qui m'a fait pro
houlette. Je ne suis point née berg
condition est plus relevée. Thierri
gea mon pere à se donner à lui, pa
avoir beaucoup d'autorité dans l'A
Mon pere vécut longtems favorisé
ce, qui ajouta de grands biens à ce
tenoit déjà de ses ancêtres. Heur
n'avoit jamais eu d'autres enfans
Lorsque mon pere fut tué dans la
que Thierry livra au cruel Attila
environ huit ans, & dès lors je c
gai de ressentir les rigueurs de la
Leontidas qui avoit succédé aux
de mon pere, & que Torismond fi
de Thierry aimoit plus que tout au
valier, usa de tant d'artifices, qu
enlevée à ma mere, & que l'on r

je ne prisse alliance qu'avec une
affectionnée au service de Toris-
Privée de ceux qui m'avoient donné
je fus en quelque sorte dédomma-
la douceur & par les attentions de
las. Sa femme qui étoit d'un carac-
en différent, me traita avec la der-
dignité.

Leontidas qui n'avoit point
étoit de me donner, lors que je
rubile, à un de ses neveux qu'il a-
oisi pour son heritier. Il arriva, peut-
ce qu'un courage genereux ne se
int à ce que l'on veut en exiger, il
que nous n'eûmes point de gout l'un
l'autre. Dans la suite je fus recher-
ar de jeunes chevaliers qui me mar-
t un respect infini; ces manieres po-
e rendirent plus insupportables les
de Leontidas. Lui se piqua à son
ce que je semblois le dédaigner. La
où étoit Leontidas écartoit les ri-
cependant un de ses proches ferma
x à cette considération. Il ne son-
'abord qu'à montrer qu'il avoit as-
merite pour s'attacher à ce qu'il y
lors de plus considérable à la cour.
eux qui blâment l'amour sont inju-
jeune chevalier, avant que de s'at-
à moi, étoit brutal, violent, si ar-

admi a son regard.

Leontidas qui toute sa vie avoit les hommes , s'apperçut bientôt dessein ; pour le prévenir , il me absolument de voir Damon , & lui sorte , que nous en fumes tous de ment offensés. La défense produisit cet effet ordinaire , elle irrita le desir que nous avions de nous voir. Je vous avouerai , & croyez que je ne déguise rien de la vérité , qu'au commencement je ne voyois souffrir Damon , mais que de la défense de Leontidas , je résolus de ne jamais que Damon. Dans cette occasion , je le détournai des vices à sa nature le portoit , quelquefois en se vantant dans autrui , & quelquefois en disant que je n'aimerois jamais qu'un

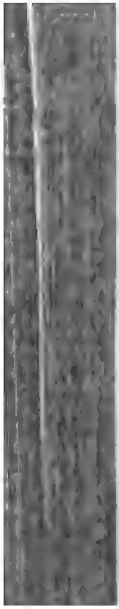
noins avec tant de retenue, qu'il ne pouvoit s'assurer que je l'aimasse en effet ; & j'étois tellement sur mes gardes qu'il n'osoit pas même me déclarer ses sentimens. Il résolut enfin de m'écrire ce qu'il n'avoit osé m'expliquer. Il sentoît bien qu'il avoit besoin de stratagème pour me faire recevoir sa lettre. Apprenez combien l'amour est artificieux.

Il vint me trouver, il feignit de m'entretenir des nouvelles de la cour, & me dit qu'il avoit remarqué une nouvelle passion, mais qu'il craignoit de m'en faire part, la dame étant de ma connoissance, & le chevalier de ses amis. » Me croyez-vous donc, lui dis-je, si indiscrete, que je ne puisse porter un secret ? Je suis bien éloigné d'avoir cette idée, répondit-il ; mais je crains que cela ne vous indispose contre mon ami. Je lui repartis que l'amour respectueux ne pouvoit offenser personne. » Je voyois bien, gentilles bergeres, qu'il hésitoit, mais ne pensant point qu'il fût question de moi, je le pressai peut être plus que je ne devois. Il me dit enfin que n'osant me nommer les personnes intéressées, il me feroit voir une lettre qu'il avoit trouvée ce matin-là même. Je la lus toute entière, ne connoissant point son écriture, & lors que je lui demandai les noms, il se mit à sourire, & ne me donna que de foi-

relut , mais sans nommer personne
mon qui étoit brave jusqu'à la te
n'osoit me dire son nom , quoiqu
que je ne lui voulois point de mal.
avoit peu de courage , j'avois bien
d'intelligence, Puis que je l'aimois
croire qu'amour me fermoit les ye
pendant il gardoit le silence ; & co
continuois à le presser , » Ne vous
» point dit assés , me répondit-il
» puis-je vous déclarer de plus , ap
» avoir fait lire la lettre & entendre
» de celui qui l'a écrite ? Comme
» mon , m'écriai-je , elle est de voi
» qui s'adresse-t'elle ? A la belle M
» répondit-il froidement , & les ye
» sés. »

J'avoue qu'à ce mot je fus si
parce que j'attendois une autre r
& quoique j'eusse résolu de l'aimer

« pourtant pas à vous seul ; la maniere
« dont j'ai vécu jusqu'ici avec vous a pu
« vous enhardir : votre temerité me rendra
« plus circonspecte à l'avenir. Si c'est être
« coupable à vos yeux que de vous aimer,
« me répondit-il, j'avoue que je suis cou-
« pable , & j'ajoute que je le serai toute ma
« vie. Si je vous ai offensée ne vous en
« prenez point à vous-même , ne vous en
« prenez qu'à moi qui n'ai pu vous voir sans
« vous aimer. Mais permettez-moi de vous
« demander quel demon ennemi de mon
« bonheur vous a fait si promptement
« changer d'opinion ? Ne m'avez-vous pas
« dit que l'amour n'offensoit personne ?
« Pourquoi donc en jugez-vous autrement ?
« Au reste, si je vous ai offensée , percez ce
« cœur qui vous adore. Lorsque j'ai dit ,
« lui répondis je , que l'on ne s'offensoit
« point d'être aimée , j'ai ajouté , si cet
« amour étoit respectueux. Si vous vous é-
« tiez contenté de me prouver votre af-
« fection par ce respect seulement , & non
« par une déclaration temeraire , j'aurois
« autant de raisons de vous aimer , que
« j'en ai maintenant de vous hair. Quelle
« idée avez-vous eue de moi , Damon ,
« pour croire que je souffrirois cet outra-
« ge ? Madame , me dit-il , inventez contre
« moi des châtimens , qui a pu supporter
« l'effort de vos yeux , bravera tous les ef-



» je vous explique mon amour
» croyez que de pareils discours
» votre reputation , ne sentez-
» qu'en vivant avec moi de la ma
» vous me menacez d'y vivre , i
» possible que mon amour ne se
» & que ce que je vous dis en
» ne devienne public ; ne serez
» alors plus offensée ? Avant qu
» ordonner contre moi, pesez , je
» plie , madame , ce que j'ai l'h
» vous dire ; considerez encore
» n'ai point failli , vous ne devez
» punir ; & que si j'ai failli , vou
» rez tort en publiant ma faute.

Je ne puis , sages bergeres , ve
toutes les raisons que m'allegua
j'éprouvai bien alors qu'il est d
s'irriter contre ce que l'on aime
je ressentisse l'injure que j'avois

it, ne laissoit pas d'aimer quelques femmes qui feignoient d'avoir du retour, & qui doivent à des favoris les biens dont il les enbloit. Je me souviens que Damon fit ces vers, où il me traitoit de sœur, on que nous en étions convenus :

« Envieux de mon bien, il parle, ou qu'il
 blasphème,
« Il remarque à nos yeux ce qu'il pense être
 en nous,
« Il connoisse en effet que je ne suis moi-même,
« autant, ma chere sœur, que je ne suis qu'à
 vous.
« Il nous éclaire encor de ses regards jaloux,
« Sur nos actions la médifance il sème,
« Peut, hélas, il peut rendre mon sort moins
 doux ;
« Is peut-il empêcher qu'un frere ne vous
 aime ?
« Igré tous ces discours contre nous inventés,
« Igré tous les soupçons qui nous ont tourmentés,
« delà du trépas je fais vœu d'être vôtre.
« Is ce fâcheux argus ne feroit il pas mieux,
« us laissant en repos, d'employer tous ses
 yeux
« à garder la beauté qu'il pare pour un autre.

près de moi une surveillante. Elle s
loit Lèriane , elle n'étoit plus jeune
humeur affès complaisante, mais ex
ment rusée. Je fus en cette occasion
penetrante que Damon ; il découvri
sein de Leontidas , il me repetoit sa
que je serois trompée , si je ne me
de cette femme. Nous feignîmes c
concert que sa compagnie nous
infiniment ; & nous esperions de t
ainsi Leontidas en la trompant elle.
Heureux, si nous avions exécuté
ge dessein !

Mais écoutez , gentilles berge
qui en arriva. Lèriane n'oublia rie
me plaire , & je l'aimai insensib
D'un autre côté , les politesses que
lui faisoit lui rendoient un

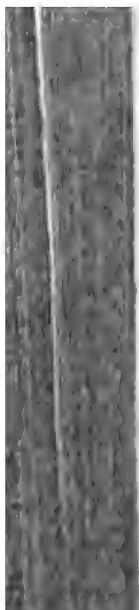
tié, que la femme de Leontidas ne s l'a donnée que pour vous épier ; & l'accueil que vous m'avez ordonné de marquer, lui a fait croire que je l'aïs. Tant mieux, mon frere, lui dis-je couriant, je ne crains pas que vous en veniez amoureux, du moins je vous teste que je n'en serai point jalouse : pendant la bonne volonté qu'elle aura r vous l'empêchera de nous nuire. e ne fera-t'elle point, me répondit-il, nd elle se verra deçue ? Mais confiez, ajoutai-je, qu'en votre absence iane est toute ma consolation. Je cons avec vous que la femme de Leontidas ne me l'a donnée que pour épier actions ; mais elle m'aime trop pour trahir, & vous-même vous condamnez un jour vos injustes soupçons. » on n'osa plus me contredire ; il prit i de garder désormais le silence à cet

J'étois si prévenue en faveur de Lequ'il me sembloit toujours que Dae lui marquoit point assés d'honneur m'en plaignois à lui, & lui n'osoit ndre. Il se contenta de nourrir en e une haine aussi cruelle pour Leriae l'amour qu'elle lui portoit étoit t. Cette passion devint si imperieuse, e ne rougit point de l'exprimer dans tre à Damon. Et Damon lui ota f

bien toute esperance de retour, & lors elle jura sa perte.

Si j'eus tort de me prévenir de la so-
faveur de Lerieane, Damon ne fut pa-
cusable en me cachant la lettre qu'e-
voit écrite ; cette lettre m'eût desa-
& nous nous serions épargné bien de
mes. Lerieane qui avoit resolu de se vi-
crut qu'elle n'en pourroit trouver de
ens plus propres que ceux que je lu-
nirais. Elle ne me quittoit plus, & c-
elle avoit l'esprit vif, & qu'elle pên-
presque les intentions de tous ceux
le étudioit, elle reconnut que Ther-
mairnoit, ce même Thersandre que
voyez. Son pere qui avoit suivi le
dans toutes ses campagnes, fut tué a-
l. même jour que Thierry mourut.
fandre avoit été nourri dès l'enfanc
la maison de mon pere, & il avoit
pour moi une si violente passion,
difference de nos conditions ne put
primer. La grande inégalité qui éto-
tre nous me faisoit recevoir tous ses
ces, sans que j'y soupçonnasse d'autr-
rif que celui de l'attachement qu'il

que les cœurs qui aiment bien, en sont très susceptibles. Elle attire donc Therfandre auprès de moi par toutes sortes d'avances, & lui procure les moyens de me voir & de me parler. Mais voyant qu'il n'osoit m'expliquer ses sentimens, elle resolut de lui en inspirer la hardiesse. Elle lui fit entendre un jour, qu'elle & moi nous étions surprises qu'il n'eût point fait choix d'une maîtresse, & que vu son âge & son mérite qui lui permettoient d'aspirer aux plus belles de la cour, je disois que sans doute il ne trouvoit rien digne de lui. Therfandre qui ne se défioit point de Loriane, lui dit en soupirant que nous nous étions aperçues de sa folie. » J'aime hélas, ajouta-t'il, mais j'aime en tel lieu, qu'il me vaut mieux garder le silence que de le rompre. » L'artificieuse Loriane feignant de ne le pas entendre, le tourna de tant de raisons, qu'elle lui arracha le nom de Maïonte. Et pour le rassurer elle lui dit que si sa fortune ne lui avoit point donné des yeux aussi illustres qu'à moi, & des biens aussi considérables, il avoit d'ailleurs tant de vertu qu'il ne me cedioit en rien du côté du mérite. Elle ajouta qu'elle avoit remarqué plus d'une fois à mes discours, que je l'estimois, que je l'aimois même autant que je me sentoïis importunée de Damon; que je ne blâmois autre chose en lui que



de l'an approchoit où l'on a
se donner les étrennes ; elle cr
recevrois de Therfandre. Elle
gands parfumés, elle persuad
de me les donner, & de met
des doigts un billet. Lerie se
present, & choisit pour me le
temps où j'étois en la meille
gnie. Damon en fut témoin. A
que me tint Lerie, & à mon
sur ce que j'avois senti quelque
ce gant, Damon jugea incont
avoit une lettre ; mais il ne put
qui elle étoit. Pour Therfandr
jamais soupçonné. Cependant,
vit dans la suite, il comprit q
de lui, comme je vous le dirai.
curiosité extrême de voir ce qu
ce gant : je me retirai donc le pl
me fut possible. & lors que je

onné ce billet. Je voulois lui en faire des aintes, mais de peur de l'éloigner de moi, me contentai de lui dire que je l'avois jeté au feu. Elle feignit d'approuver ce que j'avois fait, ignorant, disoit-elle, ce que je pouvoit être. Mais comme elle sçavoit que j'aimois Damon, elle crut qu'elle ne pouvoit réussir dans son projet, qu'en me rouillant avec lui. Elle me connoissoit si bien, elle essaya de me donner de la jalousie. L'entreprise n'étoit pas facile; outre que Damon traitoit toutes les femmes avec la dernière indifférence, il falloit que L'eriane eût un pouvoir absolu sur celle dont elle se serviroit pour m'inspirer de la jalousie, & que cette rivale eût du mérite, de la naissance, de la beauté.

L'eriane choisit une de ses nièces qu'elle devoit, nommée Ormante, jeune personne assez belle, mais dont la beauté n'avoit rien de vif, ni de piquant. Elle commença par lui reprocher le peu de soin qu'elle prenoit d'elle-même, & la menaça de la renvoyer, si elle étoit toujours aussi nonchalante. Ormante lui demande pardon, & promet de faire mieux à l'avenir.

L'eriane enchantée d'un pareil début, lui dit: » Toutes vos compagnes ont des adorateurs, vous seule êtes négligée. Pensez-vous qu'il ne soit pas humiliant pour moi de vous voir ainsi le rebut de

228 *La II. Partie de l'Astree*

« la Cour ? Cependant vous ne r
 « pas de beauté ; & sans votre no
 « ce , sans un certain air rustique
 « te tout le monde , Damon se ser
 « ché a vous. Je le sçais , il m'en a
 « ler. C'est de toute la cour le c
 « qui a le plus de merite ; si une
 « fortune arrivoit à toute autre ,
 « artifice n'useroit elle point pou
 « server ? Si vous desirez donc , C
 « que je vous retienne plus long
 « efforcez-vous de plaire à Damo
 « vez tous les discours , car il a d
 « vous épouser. » Ormante mit à
 leçons. Elle fit dès lors tant d'a
 Damon , que toute la cour en f
 née.

Leriane eut soin de m'en faire
 par les amis de Thersandre. Cep
 ne pouvois croire que Damon me
 Ormante , en qui je trouvois m
 beauté , & qui ne pouvoit m'être
 tée du côté de la naissance. Enfin
 tromper plus sûrement , elle prati
 vieille tante qu'elle avoit , & qui a
 jours vécu avec honneur. Elle la
 tir des avances qu'Ormante faiso
 mon. Celle-ci n'en fut pas plus té
 mée qu'à son tour elle vint averti
 ne , qui sçachant sa venue se trouv
 dans mon appartement.. Elles p

nps & avec feu ; je voulus ſçavoir, a tante fut partie, de quoi il étoit. L'eriane feignit de vouloir me le , & de ne pouvoir cependant ſe ré- au ſilence. Je la preſſai , je la con- & cette femme artificieule me dit : on ſ' imagine qu'en feignant de vous , je ne remarquerai pas qu'il en l'Ormante ; mais je ſuis trop inte- à veiller ſur ma niece, il eſt d'ail- ſi imprudent, qu'il faudroit que je ſoien malhabile, ſi je ne penetrois eſſein. Differentes perſonnes m'en ſa avertie ; & voilà ma tante qui de m'aſſurer que l'on tient des diſ- très deſavantageux de ma niece, moi qui dois répondre de ſa condui- n ai déjà parlé pluſieurs fois à ma mais toujours inutilement. En ve- ne comprends pas que Damon puiſ- er une fille auſſi peu ſpirituelle, & ncapable de donner de l'amour. » ée de dépit, je paſſai dans mon ca- e voulois cacher le trouble où m'a- ée cet entretien ; mais L'eriane me & parce que j'avois une entière e en elle, je me livrai à toute ma , & je ne lui cachai rien de mon in- ce avec Damon. Jugezquelle fut quand elle apprit de moi-même e vouloit tant ſçavoir. Cependant

230 *La II. Partie de l'Astrée.*

la perfide me parla en ces termes : »
 » maîtresse , vous m'avez tirée d'une cru-
 » elle inquiétude ; cependant les dieux m'
 » sont témoins que je ne voudrois pas avoir
 » acheté mon repos aux dépens du vôtre
 » Si j'avois cru que Damon vous aimoit
 » je n'aurois pas craint pour ma niece ;
 » est trop éclairé pour vous refuser la pro-
 » fference. Ce n'est ici qu'un écart de je-
 » nesse , il reconnoîtra sa faute , & voi-
 » devez la lui pardonner. Si vous voulez
 » m'en croire , vous redeviendrez bientôt
 » amis. Peut être lui avez-vous trop man-
 » qué que vous l'aimiez , & qu'il aura trop
 » compté sur vous. Montrez-lui un peu de
 » froideur , & vous le verrez incontinent
 » revenir à vous plus tendre que jamais
 » Soyez persuadée au reste que c'est mon
 » attachement seul qui m'inspire cette
 » idée. »

Elle comptoit que Damon piqué de mes
 froideurs m'abandonneroit , s'il ne m'a-
 moit que légèrement , ou qu'il s'effor-
 roit de regagner mes bonnes grâces , &
 étoit bien épris. Je donnai dans le piège ;
 Damon remarquant en moi de la froideur
 & n'en pouvant accuser que les caresses
 d'Ormente , il l'évita désormais avec
 soin extrême. L'eriane s'en aperçut cor-
 me moi. Un jour que nous étions seu-
 dans mon cabinet , elle me demanda si e

m'avoit pas bien conseillée, & si je ferois à l'avenir difficulté de la croire. Elle me dit qu'elle vouloit me faire part d'un autre artifice qu'elle avoit vu pratiquer avec succès. » Rien n'éveille davantage un amant que la jalousie, me dit-elle ; il faudroit en faire sentir les traits à Daron. » Je souris à cette proposition ; je croyois pas pouvoir obtenir de moi ce qu'elle me conseilloit : cependant comme le premier artifice m'avoit réussi, je donnai les mains au second. » Mais de qui, lui répondis-je, nous servirons-nous ici ? » Elle vouloit que de moi-même je proposasse Thersandre, car après ce qui s'étoit passé, elle n'osoit le proposer. » Votre demande, me dit-elle, est raisonnable ; car il importe infiniment à qui nous nous adresserons, il me semble pourtant qu'il faut choisir un homme dont vous puissiez disposer, & qui vous soit tellement inférieur, qu'il n'ose se plaindre, quand vous voudrez l'éloigner. » Elle feignit de réfléchir quelque temps ; puis elle me dit tout à coup : » Pourquoi cherchons-nous si loin ce que nous avons près de nous ? Qui convient mieux à nos desseins que Thersandre ? » L'amour que j'avois pour mon l'empporta ici sur ma fierté naturelle ; malgré toutes mes repugnances, je commençai à parler quelquefois à Ther-

rapporta la lettre qu'il m'avoit vu
& séduit par les artifices de L
crut enfin que j'avois agréé les
de Therfandre. Il vouloit me
reproches ; mais comme Leria
sedit sans cesse , il ne put n
que dans la chambre même de L
» Voulez-vous , me dit-il , me fa
» rir , ou m'éprouver par vos rig
Je lui répondis froidement : » Vo
» me touche aussi peu , que mes
» peuvent vous toucher. » Leria
aussitôt pour rompre cet entretie
dit : » Les choses prennent un l
» Continuez , & vous verrez qu
» entens. » Elle s'entendoit , he
rendre la plus malheureuse per
fut jamais.

lors qu'il rencontra Ormante. lui ayant fait des caresses à l'ordila repoussa un peu, & lui dit que se respectoit pas elle-même, elle moins craindre Lerieane. » Lerieandit-elle en souriant ? Je ne puis re plus de plaisir. » Damon qui it pas les mauvaises intentions de , soupçonna quelque trahison. Il iece à part, & sçut de cette fille simple tous les discours de la tancommandement qu'elle lui avoit-

i comprit alors que mon change-voit d'autre cause que l'opinion s qu'il aimoit Ormante. Il reso-oir avec moi un éclaircissement, Lerieane ; & ce même jour la fortun facilita le moyen. Torismond-ller à la chasse ; la reine l'y accom- & je montai à cheval avec toutes-mpagnes. Quand le cerf fut lancé, campagne, & emmena toute la près lui. Ce fut alors que nous nous-ies ; & que les chevaux plus vites-ut les autres bien loin. Damon qui-ujours les yeux sur moi, jugeant à-que je prenois, par quel endroit- is passer, il me devança. Il feignit- cheval s'étoit abbatu sur lui, & bleffé. Lors que je passois, il me-

» le malheur que j'avois prévu.
» vez donné votre confiance à
» malgré tout ce que j'ai pu vou
» senter. Puis que vous en avez
» satisfaction, j'en rends graces au
» mais je ne puis vous laisser do
» long temps de ma fidélité. » L
tems il me raconta la passion que
avoit conçue pour lui, la haine c
suivi ses refus, & les conseils qu'e
donnés à Ormante. » Est-il possib
» ta-t'il, qu'elle vous ait trompé
» fierement, & que ce genereux
» se soit abaissé jusqu'à Thersan
» je n'en puis douter, après vous
» recevoir un de ses billets, & lui
» des bontés qu'il merite si peu. N
» pas que je survive à votre infide
voulais lui donner toute la fati
qu'il ne devoit desirer : mais le chass

Amirez, sage Diane, comment les dieux
ont éprouvé notre prudence ; mon dessein é-
toit de rendre le repos à Damon , mais he-
ureusement le jour même que j'avois choisi , fut le
jour de sa perte. Le lendemain de la chasse
présenta à la porte de mon apparte-
ment ; & Loriane ayant en même temps
rencontré Thersandre , elle le conduisit à
sa fenêtre au-dessous de celle où elle re-
venoit Damon appuyé. Alors feignant
de parler bas , elle dit à Thersandre : » Ne
craignez plus que Madonte ne vous préfère
à tous vos rivaux ; hier elle me com-
manda de vous donner cette bague ; elle
dit que vous la portiez pour l'amour
de moi , & comme le symbole de votre
affection mutuelle. » Dieux , quelle per-
te ! j'avois en effet une bague pareille ,
que je portois depuis long temps.

Après ce discours jugez , sage bergère , quel
fut le désespoir de Damon ; cependant il
fut maître de lui-même , que l'on n'ap-
perçut point en lui la moindre alteration.
Loriane au même temps se rendit au temple
& je l'y suivis avec la femme de Leon.

Damon qui n'en fut averti que tard ,
vint à cheval , & nous atteignit lors que
nous entrions dans le temple. Je remar-
quai que Damon me regardoit d'un œil fa-
uvé ; écoutez jusqu'où sa passion l'em-
porta. Pendant que l'on offroit les victi-

236 *La II. Partie de l'Astrée.*

mes, il se leva, & profera ces mots à haute voix : » Dieux que l'on adore en ce lieu
» respectable, si vous êtes justes, que ne
» punissiez-vous l'ame la plus cruelle & la
» plus perfide qui fut jamais ! J'implore vo-
» tre justice en sa presence, afin qu'elle se
» justifie, si elle le peut, ou que je publie
» désormais que vous êtes injustes ou im-
» puissans. »

Quelle fut alors ma frayeur ! je craignis qu'en son transport il n'en dît davantage, ou qu'il ne fit connoître que c'étoit de moi dont il parloit. Heureusement j'avois alors mon voile sur le visage ; autrement mon rougeur m'eût décelée. Le sacrifice fini, ses proches & ses amis le chercherent inutilement, il s'étoit dérobé. Lors qu'il se fut retiré chés lui, il donna ordre le plus promptement qu'il put à ses affaires, & après m'avoir écrit un billet qu'il mit dans sa poche, il écrivit cet autre à Thersandre :

Si l'offense que j'ai reçue de vous pouvoit s'effacer autrement qu'avec le sang, je ne desirois pas, Thersandre, de me voir seul l'épée à la main avec vous ; mais toute autre satisfaction étant trop foible, & connoissant votre courage, je vous envoie ce messager qui vous conduira où je vous attends sans autres armes que nos épées, vous jurant foi de chevalier que j'y suis jenu. DAMON..

Thersandre se trouve au lieu marqué ;
ils se battent. Dámon vainqueur laisse
Thersandre sur la place évanoui , & percé
de trois coups terribles. Dámon fut aussi
lêssé lui-même ; cependant il eut assés de
force pour prendre la bague que Leriane
voit donnée , & remontant à cheval , il or-
donna à Halladin de le suivre. C'étoit un
jeune homme des siens qu'il avoit nourri ,
& qui avoit amené Thersandre au rendez-
vous.

Je fus étonnée de ne point voir Dámon
parmi les autres chevaliers. Je le cherchois
des yeux , sans songer au malheur qui étoit
arrivé , lors que me promenant le soir je vis
arriver Halladin qui me demanda Leriane ;
l'ayant fait appeler , j'entendis qu'il lui
fit ce discours : » Leriane , mon maître m'a
chargé de vous apporter des nouvelles
qui vous seront agréables. » Alors il nous
fit le détail du combat , puis continuant ;
lors qu'il fut remonté à cheval & que je le
vis s'éloigner de la ville , je lui criai qu'il
devoit bien plus tôt chercher un myre en
l'état où il étoit. Il me répondit froide-
ment : Halladin , nous le trouverons bien-
tôt , n'en sois point inquiet. Je le suivis à la
trace du sang qu'il perdoit en abondance.
Et lors qu'il fut arrivé sur les bords de la
Garonne , en un lieu fort escarpé , il
voulut descendre , mais il étoit si affoibli

» vaincre , que je méritois mieux
» veur que celui à qui elle l'a
» Puis que mon épée a ôté la vie
» & que la rigueur de Madonte
» mon tour , conjure-la par la
» de ceux à qui elle doit le jour
» merite, par l'amitié qu'elle m'a
» de ne plus donner cette bague à
» indignes d'elle , & qui ne sça
» conserver les marques de son
» reçus le billet & la bague, en mê
» je vis qu'il pâlissoit, je voulus fe
» mon mouchoir la blessure qui
» plus de sang ; mais il m'arracha
» choir , & l'étendant sous sa ble
» reçut le sang qui en sortoit :
» ensuite : Si jamais tu m'as aimé
» je serai mort , porte ce billet &
» gue à Madonte. Pour ce mouc
» donneras à L'arianne . dis lui qu

se vous. O dieux quelle fureur ! Il
tte dans le fleuve , je cours pour le
ir ; il m'emporte avec lui. Je rega-
comme je pus le rivage , & après
long-temps demeuré pour sçavoir
ne reverois point le corps de mon
maître , je crus , puis que c'étoit fait
i , qu'il ne me restoit plus que d'exé-
ses derniers ordres. Madame , ce
& cette bague sont pour vous ; que
ng que vous y remarquez ne vous
point horreur. C'est à toi , conti-
-il , en s'adressant à Loriane qu'est
né ce mouchoir , rassasie-toi du sang
il est teint , & souviens-toi , que si
is les dieux furent équitables , ils
ront tes forfaits.

même temps Halladin se retire de-
é , & me laisse dans un état que je ne
ous exprimer. Lors que je fus un-
venue à moi-même , & que l'on
ramenée dans mon appartement ,
uinai la bague , & la comparant avec
enne , je les trouvai tout-à-fait sem-
s. J'en ignorois la raison , & je sça-
noins encore qui l'avoit donnée à
andre. Je lus enfin le billet qui étoit
en ces termes :

avez donné une bague , ne peut-
la contre moi. Au reste si le sort des armes
ma valeur, vous n'aurez point à
voir cher Thersandre soit vengé,
l'eau & le feu ne pourront faire mon
séparable.

Je me sentis pénétrée de la
douleur ; je fus contrainte de
me retirer au lit, & peu s'en fallut que je
perdisse l'esprit. Il me sembloit toujours
qu'on me poursuivoit, & ce moule
de sang me revenoit sans cesse à
l'esprit. Cependant Loriane qui n'
pâs que ses noirceurs me fussent
parut éplorée près de mon lit.
pouvant plus dissimuler : « Retire
» dis-je, méchante & perfide cre
» loin de mes yeux tramer d'au

n'aimoit tendrement, que chacun en
oit selon sa passion; mais que tous en-
tal m'imputoient la mort de Damon.
e même temps je vis entrer Therfan-
& comme je ne voulois point lui par-
& que je tournois la tête d'un autre
, il se jette à genoux, & me dit: » J'a-
ue que je merite votre haine, mais
it être, si vous daignez m'entendre,
jugerez-vous moins coupable. Je ne
lerai point de mon amour, quoiqu'il
arroit me rendre excusable; je vous
prendrai que nous sommes trompés
: Lerieane vous & moi. » Et sur cela il
t toute l'histoire que vous avez en-
ue, comment elle lui inspira la har-
de songer à moi, comment elle me
it dire par son moyen que Damon ai-
Ormante, enfin comment elle lui a-
donné de ma part cette bague fatale,
voit été, à ce qu'il croyoit, le sujet
ombat entre Damon & lui. Il ajouta
Lerieane jugeant bien qu'elle ne pour-
plus nous tromper, & se sentant me-
e par Leontidas & sa femme qui lui re-
hoient le peu de soin qu'elle avoit pris
oi, elle leur avoit fait entendre que
ois, & que j'étois aimée de tant de
onnes, que tandis qu'elle veilloit sur
, elle étoit trompée par l'autre. Ther-
re joignit à ces discours tant de sup-

242 *La II. Partie de l'Astree.*

plications , il me demanda tant de fois pardon de ce qu'il avoit osé m'aimer , & me fit tant de protestations de vivre à l'avenir comme il le devoit , que je fus contrainte , par l'avis même de ma nourrice , de lui pardonner.

Mais , sages bergeres , vous n'avez encore entendu qu'une partie de mes malheurs. Je vous ai dit que Loriane avoit exigé d'Ormant qu'elle fit toutes sortes d'avances à Damon. Damon ne l'avoit pas tellement dédaignée qu'il n'eût pris d'elle les dernières faveurs. Il y parut , & Loriane à qui Ormant avoit déclaré son malheur , lui défendit d'en parler à qui que ce soit. Son dessein étoit de persuader à Damon qu'il j'aurois eu cet enfant de Thersandre ; mais quand elle apprit que Damon n'étoit plus , voici à quoi elle se détermina.

Depuis l'accident de Damon , j'avois presque toujours tenu le lit , ou si je me levais , c'étoit pour me renfermer seule dans mon cabinet. Et pour avoir un prétexte de ne point aller chés la reine , je feignois d'être malade. Je m'avisai même de faire mettre une fille dans mon lit , afin qu'elle reçût les visites pour moi , & ma nourrice faisoit les réponses , comme si le mal m'avoit empêché de parler. Ormant qui étoit toujours demeurée parmi mes filles parce que je ne pouvois lui imputer aucun

entien mauvaise, déclara à Lèriane
je viens de dire, plus par simplicité,
par malice. Lèriane conçut dès lors
un moyen de nous perdre à la fois Ther-
èse & moi. Ormante étoit presqu'à son
lit; Lèriane lui recommanda de se met-
tre sur son lit le plus souvent qu'elle
pourroit, pour recevoir les messages à ma-
dame. Elle vint trouver ensuite la femme
de Leontidas, la suppliant à genoux de lui
faire pardonner sa négligence à mon égard;
elle lui demanda qu'elle avoit un moyen de faire
arriver à Leontidas tous mes biens. La pro-
position fut acceptée; on demanda quel
seroit ce moyen. » Je vous le dirai en peu
de mots, répondit la perfide; mais à con-
dition, madame, que vous me pardon-
nez une nouvelle offense, si vous jugez
que je ne sois point coupable. » On lui
pardonna tout; & Lèriane reprenant la pa-
role, » Grâces aux dieux qui vous pro-
tegent, dit-elle, Madonte n'est point en-
core dans votre maison. Sa fierté, sa nais-
sance, votre exemple, madame, me ré-
prouvoient de sa vertu; mais qu'elle a
osé se flatter de tromper ma vieillesse! je viens
apprendre qu'elle est enceinte, & qu'elle
approche la fin de sa grossesse. Que me
dites-vous, Lèriane? Peut-elle s'être
liée jusqu'à ce point? Mais de qui, &
comment le sçavez-vous? Pardonnez-

» elle s'est adressée, qui est venue n
» tir, & qui m'a ajouté qu'elle sou
» noit Thersandre, parce que Mad
» sa présence ne disoit autre chose,
» Ah Thersandre que ton amour me
» cher ! Or, puis qu'elle s'est rendu
» gne de votre alliance, continua-t'
» vous est aisé d'obtenir ses biens.
» sçavez, madame, que nos loix co
» nent au feu toute fille qui manqua
» honneur, Nous avons en sa pers
» conviction du crime ; qui vous em
» ra de demander au prince la confi
» de ses biens ?

En même temps Leontidas en
femme lui raconte tout ce qu'elle
d'apprendre, & quelque généreux
fût naturellement, elle le fit enfin c
tir à ce qu'elle vouloit. Il exigea pe


mais sans bruit , en presence de sa
& de la sage femme ; & presqu'aussi-
le se leva , sans que la sage femme
pperçût : lors qu'Ormante se fut re-
Leriane porta l'enfant à la femme de
tidas , avec le témoignage de la sage
ne. Et pour mieux couvrir sa trahi-
elle supplia la femme de contidas
renfermer parmi les vesales , & d'é-
ier à ma famille une b^ecrissure qui re-
oit sur elle. Leriane fut chargée de
ersuader ce qu'elle avoit proposé elle-
e.

pendant après avoir congedié cette
e, elle raccommoda mon lit, & la nuit
venue, je me couchai à mon heure
tumée, & je reposai jusqu'au lende-
, sans rien soupçonner de ce qui s'é-
passé. Leriane de son côté disoit à Le-
as que je les suppliois d'avoir pitié de
qu'ils étoient maitres de ma vie, que
donnois à eux , & que je demandois
toute grace la liberté de me confiner
une retraite obscure ; & qu'aussitôt
pourrois marcher , je viendrois la
nder moi-même. Enfin , sages berge-
lle fit si bien que six semaines se pas-
de la sorte , & qu'Ormante se réta-
& revint plus belle qu'auparavant.
choses étant en cet état , & Leriane
ignant plus qu'on la pût convaincre

que perlonne ne les égaloit ; mais
d'ailleurs , & fans autre eſperance
tre les heritiers de Leriane. Lors qu
fut aſſurée par des preſens & par c
meſſes , de leur attachement , elle d
ontidas que je reprenois courage , &
ne parlois plus de retraite ; que je
qui s'étoit paſſé , & qu'il ne fallo
rien attendre de moi que par force.
» comment la convaincre maintena
» la femme de Leontidas ? Nous av
» témoins, dit-elle , & quand nous e
» querions , puis que la vérité e
» nous, j'ai des perſonnes à moi qui
» tiendront par les armes. » Le
ayant agréé la propoſition , Lerian
à Leotaris , lui aſſure tout ſon bien
contrat , & gagna tellement les de
res , qu'ils euſſent tout entrepris co
ciel même. Elle m'accuſe enfuite de

sations de Lerieane , elle demande que
sois punie suivant la rigueur des loix ;
Atidas est appelé , il fait les mêmes
déclarations , & la femme obtient du roi
la confiscation de mes biens.


En même temps des archers viennent se
raser de moi , & me conduisent devant le
roi , sans m'expliquer le sujet d'un si in-
attendu traitement. Quelle devins-je , grands
dieux , quand j'entendis l'accusation de
Lerieane ! Je me jettai aux pieds de la reine ,
plorai sa protection contre ma calom-
nie , & je pris tous les dieux à témoins
de mon innocence. Le roi fut touché de mes
larmes , & se tournant vers Lerieane : » Si
ce que vous avancez est faux , lui dit-il ,
jure par l'ame de mon pere , que vous
subirez la peine que vous préparez aux
autres. Sire , dit-elle , je prouverai ce que
vous me dites & par témoins , & par les armes.
Les deux vous sont accordés , ajouta le
roi. » Voilà donc la sage femme & la
calomnieuse qui déposent contre moi ; & les
juges me lisant ces dépositions , & beau-
coup d'autres , je ne sçus que recourir aux
dieux ; » Grands dieux , m'écriai-je , vous
connoissez mon innocence ; faites-la con-
noître , & confondez la calomnie. » Ensuite
comme si j'avois été inspirée , j'adressai
parole aux juges : » Si l'accusation , leur
dis-je est véritable , fasse les dieux que je



Leriane en seroit informée , pour
cette preuve de mon innocence ne l
point changer de langage. Leriane
toujours la calomnie avec une in
digne d'elle , & le prince ne pou
faire d'autre faveur , ordonna qu
seroit verifié par les armes , & c
quinze jours nous donnerions de
liens qui combattroient à outran
nous.

La renommée eut bientôt fe
toute l'Aquitaine les nouvelles d
se passoit. Ma mere en fut inform
me crut veritablement coupable ,
ques jours après elle en mourut
leur. Ce coup , je l'avoue , achev
desesperer ; je pensai plus d'une
précipiter d'une fenêtre , mais
me conserverent, en me represen

Le roi nous accorda huit jours ,
huit jours étant écoulés , il en ajouta
trois pour tout délai. Après ce délai
on nous conduit dans le camp ,
de de dueil , & sans autre compa-
gnie des archers ; Loriane triomphan-
te suivie d'un nombreux cortège. Déjà
ses frères étoient dans le camp , armés
à l'avantage ; ils faisoient d'au-
tres vaillans qu'ils croyoient n'a-
voir à combattre que Thersandre. Enfin
il paroit aussi ; résolu de les com-
battre tous deux. Les juges prononcèrent
avant le combat quelque chevalier
seroit pour moi , il seroit reçu ; &
les deux frères pourroient combattre
ensemble ou séparément , à
leur choix. Ils avoient de l'honneur , &
ne le prendre séparément , mais Le-
on opposa , & n'osans lui déplaire ,
allèrent tous deux contre lui. Le soleil
fut partagé suivant la coutume , les
ordonnances faites , & le commande-
ment , les trompettes sonnerent. Ther-
sandre sa confiance en la justice des
juges s'avance contre le frère de Leon-
or atteint en même temps des deux
il est porté par terre. Il ne se dé-
courage point en cette extrémité , il cou-
re à cheval & lui ôta la bride , avant
d'être revenu à lui. L'animal les at-



mort, ils mirent pié à terre. Il fit tout ce que pouvoit faire un courageux, mais enfin il lui fut in de faire une longue resistance. De de blessures, ses forces l'abandon lors que les dieux susciterent un qui se presentant à la barriere d'entrer, & de nous défendre. In la barriere fut ouverte ; & pa voyoit bien que Therfandre étoit l'extrémité ; il poussa furieusement cheval contre les deux freres, & qu'il fut près d'eux il s'arrêta, leur
» Cessez, chevaliers, de violer
» de la chevalerie, & tournez vos
» contre moi qui suis envoyé pour
» punir. » En même temps il leur
montra à cheval, ajoutant qu'il

bergeres, vous détailler ce combat ;
ger y fit des prodiges de valeur ; il
t d'abord le frere de Leotaris , & ce-
courant pour venger sa mort , il re-
int de blessures qu'il tombe enfin de
l , & qu'il expire en tombant. L'é-
r vint ensuite à Therfandre , il l'aide
lever , le met sur un des chevaux des
is , & reprenant le sien , il demande
ges s'il restoit quelque chose à exé-
, & comme on lui eut répondu que
l demanda que je fusse mise en li-
ce qui fut ordonné sur le champ.
adressant à moi , il me demanda s'il
oit me rendre quelque'autre service.
x encore , lui répondis-je ; l'un que
s me délivriez de la tyrannie de ceux
m'ont enlevée à ma mere ; & l'aut-
je vous daigniez m'apprendre à quif-
ois & mon honneur & ma vie. Pour
nom , ajouta-t'il , je vous supplie de
point exiger que je vous le déclare.
ce qui est de vous conduire où vous
drez , je suis tout prêt à le faire ,
vu que nous ne perdions pas de
ps. »

dis que les dieux prenoient ainsi ma
le , ma nourrice s'étoit renfermée ,
oit des cris qui auroient touché les
nsensibles. Ormante en fut émue , &
a consoler , elle lui dit que Loriane

» ble que je suis , repliqua Ormant
» ment les dieux me pardonnero
» mort ? Eh , comment , dit ma n
» en êtes-vous coupable ? Ah , ma
» continua Ormante, promettez-m
» cret , & je vous raconterai tout
qu'elle eut déclaré ce que vous a
tendu : » Courons sauver Madonte
» nourrice. » L'étranger me parle
que suivie d'Ormante , elle s'adre
diment à la reine , & lui déclara ce
mante venoit de lui avouer. Le
vaincu de mon innocence comme
l'on jettât Lerieane dans le feu q
préparé pour moi ; c'est ainsi que
nocence fut reconnue , & que Leri
pia dans les flammes toutes ses ne

Cependant l'étranger qui m'av
livrée , s'étoit retiré. Je n'oubliai ri
en faveur de nouvelles mais ie n

Faire d'honneur l'obligeoit de se rendre à Gergovie ; que si j'avois besoin de son secours, on sauroit de ses nouvelles au Mont d'or, & que pour être reconnu, il ne chan-
geroit point sa devise. Je lui demandai quelle étoit cette devise, n'ayant pû la requérir dans l'état où j'étois. Il me répondit que c'étoit un tygre qui se repaissoit du cœur humain, avec ce mot : **TU ME DONNES LA MORT, ET JE SOUTIENS TA**

Mais pour abréger une si longue histoire, il fut ordonné que je sortirois des mains de Leontidas, & qu'Ormante qui avoit été enlevée par les artifices de Lériane, seroit pour jamais renfermée dans une de ces prisons destinées à de semblables punitions. Il me reste à vous dire un trait bien extraordinaire. La mémoire de Damon avoit été chère jusqu'à ce jour ; mais par sa reconnaissance, soit admiration, je vis naître dans mon cœur la même estime pour l'étranger, tout inconnu qu'il étoit. Je résolus de prendre le chemin de Gergovie, & du Mont d'or, je communiquai mon dessein à Thersandre, qui depuis le jour du combat s'étoit entièrement donné à moi ; il l'approuva, & sous prétexte de visiter mes terres, je quitte la cour. Puis ayant réglé mes affaires, je prens avec moi ma nourrice & Thersandre seulement,

Tyrſis , Hylas , & Laonice. Le
gnie me plut tellement , que j
pour ne les point quitter , de
houlette , & de la donner auffi à
dre. Après que j'eus reſté quel
dans ces montagnes , ſans pouvo
dre aucune nouvelle de ce que je
je me déterminai à venir avec c
dans cette contrée , où l'orac
donnoit de ſe rendre. Je penſa
m'approchant de Gergovie , j
peut être trouver l'inconnu à q
d'obligation.

Madonte racontoit ainſi ces
vèntures , tandis que les berge
noient enſemble ; car un mal qu
tous les autres eſt ennemi du for
leur permettoit pas de fermer
Mais peu à peu toute la troupe s'
avec un ſilvandre d'un côté. A ſu

considerez tout ce que me coûte
l'imprudence par rapport à Celadon ;
j'essayerai de m'en repentir , tant que
je prolongeront ma vie infortunée
jusqu'à ce que mes regrets me suivront
jusqu'au tombeau. Cet amour que je cachais
avec tant de soin , que je ne voulois pas
déclarer à ma chère compagne , le
voilà maintenant découvert par moi-mêmes
et par des personnes étrangères. Ah, s'il en
est encore temps , que je me condui-
se différemment ! Ma sœur, répondit Di-
ane, n'y a rien de fixe, rien d'arrêté par-
mi les hommes. Je ne nie pas que la pru-
deur puisse éloigner, ou diminuer les
dangers ; mais il faut enfin que nous con-
naissions par notre propre expérience
notre foiblesse. Cependant, repli-
qua-t-elle, nous en voyons qui sont plus
sages que d'autres, & dont les actions
sont point aux yeux du public. Sans
aller plus loin, vous avez eu le malheur
d'aimer Philandre, mais qui peut vous
dire que vous l'avez aimé ? Ah, re-
pondit Diane, quels reproches plus acca-
blés que ceux que nous sommes forcées
de nous faire à nous-mêmes ! Je l'avoue,
je l'ai aimé ; mais avouez aussi, que si le
malheur que nous possédons nous touche
quand il est connu ; nous sommes
sensibles au mal qui nous arrive,

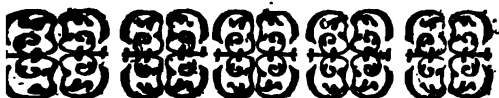
» & ne la decouvre qu'a celle q
» l'objet ; mais s'il n'éprouve qu
» gueurs , il lui est impossible alor
» muler. Si donc vous ne l'aime
» ôtez-lui promptement toute es
» car l'esperance est la nourriture
» mour. Si vous l'aimez , comme
» l'avez dit , & comme il le meriti
» quoi vous priver de ce qui
» agréable ? Mais est-il raisonna
» la bergere , que Diane qui s
» jours conduite avec sagesse ép
» inclination un berger inconn
» pourquoi je souffrirai qu'il m
» che , tant que je pourrai feind
» ne crois point en être aimée ;
» l'instant qu'il me reduira à ne
» plus feindre, je proteste que je n

cette resolution, vous attirera plus de
grins, que la vanité qui vous la fait
faire ne vous causera de fausse joye.
Silvandre ne perdit pas un mot de ce que
disoient les bergeres. Pour Silvandre lors
qu'il entendit les premiers discours de Dia-
ne, les conseils d'Astrée, quelle fut sa
joie, & combien se sentoît-il pénétré de
connoissance ! mais quand il entendit la
raison de Diane, quel fut son deses-
poir. Heureusement pour lui que les ber-
geres s'endormirent ; car ses soupirs l'au-
rôient trahi. Il se retira donc sans bruit, &
passa long temps dans son esprit les dis-
cours des bergeres. Amour lui permit enfin
de fermer les yeux, & le sommeil vint en-
fin à le sorte enchanter les cruelles incer-
titudes.









L' A S T R É E
D E
M. D' U R F É.
STORALE ALLEGORIQUE.
S E C O N D E P A R T I E.

LIVRE S E P T I È M E.

A I S il est temps de revenir à Cela-
don, que nous avons laissé dans sa
erne, uniquement occupé de sa felici-
tassée, & du malheur qui l'accabloit. Il
la quinze jours en ce lieu, sans prendre
sque aucune nourriture. Là il se rap-
loit sans cesse toutes les disgraces de sa
, & s'arrêtoit toujours à celles qui lui
ient été les plus sensibles, comme étant
plus convenables à l'état où il se trou-
t. Il étoit si changé, qu'Astrée même
oit eu de la peine à le reconnoître ; & si
iel qui peut être le reservoit à une meil-
re fortune, ne lui eût envoyé du se-

Leonide, qu'elle lui serendoit la
La nymphe se retira chés son o
mas. Quoiqu'elle vît tous ses ser
aus, elle s'ennuyoit tellement
qu'elle fut ravie d'avoir recoi
berté à ce prix. D'ailleurs elle e
revoir Celadon, qu'elle croy
d'Astrée; & malgré tout l'amo
voit pour la bergere, elle se l
plaisir extrême à passer ses jours
Deux jours après qu'elle fut ar
Adamas, trouvant Pâris dans l
dispositions, elle alla avec lui
de ces bergeres; mais elle fut bi
se, lors qu'elle entendit que Ce
voit point paru, & qu'on le cro
Cependant, pour la satisfaction
qui étoit amoureux de Diane,

née que d'une demi-lieue de leur habitation ; & les bords du Lignon , & les bois qui s'y rencontroient , en rendoient le chemin très agréable.

Un jour qu'elle s'y rendoit seule , elle fut sur le pont de la Bourteresse , & quoiqu'il n'y eût point de sentier sur les bords du Lignon , elle le suivit , emportée par le désir de voir le poisson qui se jouoit dans l'eau. Elle se trouva , sans y penser , devant la fontaine où Celadon venoit ordinairement cueillir le cresson qui lui servoit de nourriture ; le berger s'y étoit par là-dessus endormi. La nymphe qui ne pouvoit croire que Celadon fût en cette contrée , le prit pour Lycidas ; outre que ces deux freres se ressembloient , elle n'ignoit pas que celui-ci étoit dévoré par la peste , & qu'il se retiroit en des lieux écartés. Elle demeura quelque temps assise devant lui ; & voyant qu'il ne s'éveilloit point , elle continua sa route ; mais lorsqu'elle fut prête à partir , elle lui tira doucement le petit sac où étoient ses lettres , & lui fit le dessein de les lui faire chercher. Lorsque Celadon s'éveilla , la grande chaudière étoit passée , & comme il ne s'étoit point en ce lieu que pour jouir de la fraîcheur que l'onde & l'ombrage y conservent , il se retira dans le bois. A peine il fut arrivé , que tirant le portrait d'Ac-

264 *La II. Partie de l'Astrée.*

trée : » Est-il possible , disoit-il , ma bergere , que je vous aye déplu ? mais est-il possible que vous ayant déplu , je respire encore ? » Il s'arrêtoit quelque temps à ces idées , puis il reprenoit en ces termes : » Si elle veut que je vive , pourquoi me bannit-elle de sa presence ? Si elle veut que je meure , pourquoi ne m'a-t-elle pas ordonné de mourir ? mais ne l'a-t-elle pas fait lors qu'elle m'a défendu de paroître en sa presence ? Helas ! elle ne m'a jamais demandé que des choses impossibles : combien de fois ne m'a-t-elle pas commandé de feindre que j'aimois une autre ? Vivons donc , ajoutoit-il , pour sa gloire , puis qu'elle le veut ainsi : »

A ces mots , serrant le portrait , il voulut relire les lettres où sa bergere lui ordonnoit de dissimuler ; mais les ayant inutilement cherchées , il courut dans sa caverne , croyant les y avoir oubliées. Il eut beau se tourmenter , il ne trouva rien. Quel fut alors son desespoir ! Helas , disoit-il , croisant les bras , & levant les yeux au ciel , comme pour lui demander justice , » Helas ! qui m'a ravi le peu de satisfaction qui me restoit ! » Puis , laissant tomber les bras , » Celadon , ajoutoit-il , tu étois encore trop heureux , quand tu possédois ces témoignages de ta félicité passée , rends-
done-

graces aux dieux qui te rendent si
orme à la volonté de ta bergere ;
ontre aujourd'hui que rien ne peut
éparer. »

endant Leonide s'applaudissoit de
cin , & dès qu'elle fut éloignée du
 , elle s'assit sous un arbre , & tira
t sac les lettres qui y étoient renfer-
Elle crut qu'elles étoient de Phylis ,
elle goutoit par avance le plaisir
endre les secrets de la bergere. La
re lettre qu'elle ouvrit , étoit con-
ces termes :

ASTRÉE A CELADON.

*rez-vous que je sois persuadée de vo-
tion, quand je vous ai permis de m'en
? Si vous connoissiez l'amour comme
sentez , vous jugeriez par cette per-
que je vous aime. Si cette declara-
vous suffit pas , j'ai lieu de penser
s n'aimez point Astrée.*

nom d'Astrée , Leonide s'arrêta , &
e mot plusieurs fois ; enfin se souve-
r'il y avoit eu quelque jalousie en-
ladon & Lycidas , Astrée & Phylis ,
it qu'Astrée pouvoit avoir aimé Ly-
& que la jalousie de Celadon avoit
elque fondement.

conde lettre étoit ainsi conçue :

Partie.

Z

ASTRE'E A CELADON

Avouez maintenant que je vous aime que vous ne m'aimez, puisque je vous mon portait, sans avoir pu obtenir le Mais votre foible amitié avoit plus besoin de secours que la mienne. Je me retracte ; je crois que vous m'aimez, & ce doit vous prouver que j'en suis convaincu

» Lycidas, disoit Leonide, n'auroit-il
 » trouvé ces lettres après la mort de son
 » re, & ne les auroit-il point gardés
 » pour que ces secrets ne fussent divulgués
 » mais si cela étoit, ne les porteroit
 » sur lui. Que seroit-ce donc, & comment
 » les auroit-il eues ? » Elle prit ensuite
 troisième lettre :

ASTRE'E A CELADON

Berger, il vous sied bien d'avoir moins de courage que moi. A vous entendre, c'est une preuve que j'aime moins que vous. Mais ne fait supporter tous mes déplaisirs, si ce n'est l'amour que j'ai pour vous ? Ne vous l'ai-je donc plus abbatre aux chagrins que nous sentent nos ennemis communs (car c'est ainsi que je les nomme, Celadon, & non pas nos parents) si vous voulez me persuader que votre action est égale à celle qui me fait supporter, que je ne méprise pour vous tant d'ennuis.

Leonide-, en lisant celle-ci , ignoroit
isque ce qu'elle lisoit. Elle se represen-
t le berger à qui elle avoit pris ces let-
s , & se souvenant d'en avoir oui dire
elque chose à Galatée ; elle soupçonna
e le berger qu'elle avoit vû étoit Cela-
n ; mais elle n'en douta plus , lors qu'a-
ès avoir examiné le sac & les papiers ,
e trouva qu'ils avoient été mouillés.
O dieux , dit-elle , c'est bien Celadon
que j'ai vu ! comment se peut-il que je
ne l'aye pas reconnu ! » Et soudain, res-
trant tous ces papiers, elle courut vite à
fontaine. Mais quand elle ne l'y trouva
us , » Claire fontaine , s'écria-t'elle , &
vous , séjour solitaire , rendez-moi ce
que je vous ai laissé ! Rendez-moi ce
berger dont je n'ai point voulu interrom-
re le repos ! » En proferant ces mots, el-
tournoit ses regards de tous côtés pour
ir si elle ne l'appercevrait point. Amour
fin qui est ingénieux lui fit remarquer
e l'herbe depuis la fontaine étoit fou-
e , & que le sentier n'étoit pas encore
en battu. Elle jugea que ce sentier la
nduieroit où étoit le berger ; en effet à
ine eut-elle marché quelque temps qu'-
e se trouva près du rocher qui servoit
retraite à Celadon. Elle craignoit pour-
at d'en approcher davantage, parce qu'il
oit couvert d'arbres & de buissons, & que



Celadon ne s'en aperçut point.
suivant le sentier qui la conduisoit
fait le tour du buisson, d'autres
frapperent ses oreilles, & mer-
peu la tête jusques dans la ca-
le entendit qu'il parloit en ce
» Consolons-nous : nous voici p
» comble de la misere ; heure
» que je te cheris , si mes regret
» enfin m'ôtez la vie ! » Leonie
Celadon à sa voix , & cedant to-
ble à la joye & à la compassion
rut à lui les bras ouverts , en
» Ah , Celadon , c'est trop se p
» est temps enfin que vos jours c
» heureusement. » Celadon , c
qu'il étoit en ce lieu n'y avoit ri-
ne , se releva surpris , comme

us ayez préféré des rochers & des
is ? Belle Leonide , répondit froide-
ment le berger , vous voyez à quoi l'a-
mour m'a réduit , & jusqu'où peut aller
votre empire sur ceux qui vous aiment.
Lais au moins , dit la nymphe , avant
que de mourir , je voudrois m'éclaircir
avec ceux qui me condamneroient. Quel
autre éclaircissement , repliqua Cela-
don , pourrois-je desirer , quand je sçais
que celle qui peut tout sur moi le veut
ainsi ? J'avoue , berger , s'écria la nymphe ,
que si c'est là aimer , vous êtes le seul
qui connoissiez l'amour ; mais prenez
garde qu'il n'y ait dans vos sentimens
autant d'humeur que de passion , & qu'en
effet vous n'aimiez point Astrée. Si vous
aimiez , ne vous aimeriez-vous pas vous
même ? Doutez-vous que je l'aime , dit
le berger ? Et puis que je l'aime , ne dois-
je pas hair tout ce qu'elle hait ? Astrée
hait Celadon , il faut que Celadon se
désaime. Mais , repartit Leonide , que de-
viennent les loix qui nous commandent
de nous aimer , & les amans cessent-ils
d'être hommes ? Ils demeurent sujets aux
inquiétudes & aux peines comme les au-
tres hommes , dit Celadon ; mais dès
qu'ils commencent d'aimer , ils se dé-
voient tellement de leur volonté , de
leur jugement , qu'ils ne veulent plus &

» représente la beauté de celle q
» quand il se rappelle seulement
» actions , ou même qu'il se so
» lieu où il l'a vue , que dis-je ?
» pense qu'elle se souviendra
» vu , pensez-vous qu'il voulût
» ses plaisirs contre tous les pla
» terre ? Or , Leonide , si tels fo
» firs de la pensée , quel doit êtr
» voir ce que l'on aime ? de
» parler ? de lui baiser la main ?
» tir de sa bouche même ce mo
» *Je vous aime ?* Le cœur peut-i
» de pareils transports ? & ne do
» dissoudre en ces ravissémens ?
» le point des autres faveurs , p
» les nous enlèvent entièrement
» mes . & que nulle expression

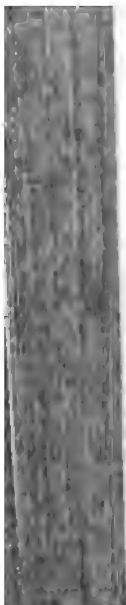
aimé véritablement, si c'est aimer que l'être hors de soi, & de vivre seulement de pensées; & c'est pour cela même que je suis l'estime malheureux. Mais, berger, laissons ce discours, puis qu'aussi bien il ne peut vous apporter aucun soulagement, & dites-moi comment vous avez vécu, depuis que je vous laissai. Sage nymphe, répondit Celadon, je vins me renfermer en ce lieu, attendant que l'amour ou la mort m'en tirât, & j'y ai vécu comme vous voyez. Pourquoi, interrompit-elle, n'allâtes-vous point dans votre hameau où vous êtes si regreté? Parce qu'Astrée m'a défendu de paroître en sa présence, répondit-il. Et si elle ne l'avoit défendu pour toujours, je serois déjà sorti de la vie; j'attens donc ici qu'Astrée me rappelle. Comment, repliqua la nymphe, pourroit-elle vous rappeler, puis qu'elle ignore où vous êtes? L'Amour qui m'a conduit en ce lieu, répondit-il, lui fera bien entendre où je suis. Croyez, dit la nymphe, que les dieux n'aident guere ceux qui ne s'aident point eux-mêmes; je sçais qu'Astrée vous desireroit auprès d'elle si elle croioit que vous respirez encore. Comment le sçavez-vous, belle nymphe, interrompit le berger? J'ai bien des choses à vous raconter, dit Leonide, mais je voudrois qu'au-

» bergere. » Incontinent Leonide
vit de la sorte :

HISTOIR DE GALATÉE.

CEladon, puis que vous desir
voir de quelle maniere j'ai v
puis quinze jours, je veux bien vo
conter, à condition que j'inter
mon discours où vous voudrez
nous le reprendrons dans une aut
sion. Sçachez que lors que je rent
le palais d'Isoure, après vous av
duit, Amasis remontoit dans son c
retourner à Marcilli avec Galatée
hâtoit de rendre à Hesus ses ac
graces pour les succès qu'avoit eu

suivrez en diligence. » Et moi baissant tête, je lui fis entendre que j'avois pris ses intentions; mais je n'avois gardé de lui obéir; vous aviez pris une route différente. Je prévis la colere de Gamais j'aimois mieux encourir son inaction, que de manquer à Celadon. Pendant, lors que je rencontrai Adamas & Sylvie qui me cherchoit, je feignis de n'en avoir usé de la sorte que pour obéir. Je lui racontai comment vous étiez échappé; » Mais quelle fut ma surprise, ajoutai-je, quand je trouvai en partant Amasis & Galatée qui montent dans leur char! C'étoit fait de moi si elles m'eussent apperçue hors la route; & j'ignore même ce que je deviendrais, lors qu'on saura ce qui s'est passé. La fille, me répondit Adamas, ne craignez point d'être blâmée pour avoir fait ce que vous deviez. Les dieux sont trop humains pour le souffrir, & s'ils permettent quelquefois que nous souffrions dans de pareilles circonstances, ce n'est que pour augmenter ensuite notre satisfaction. Sylvie dira que vous avez agi de bien; & je veux bien que toutes deux vous fassiez tomber sur moi les soupçons de Galatée. Je serai toujours ravi si elle soit persuadée que je hais ce qui est contraire à la vertu, & je vous per-



le courage , prit le chemin de La
nous , nous primes celui de Mar
concertâmes ensemble nos répo
latée , de peur de nous trahir noi
n'ignorant pas que rien n'est aussi
que la jalousie. D'un autre cô
qui à la faveur de votre déguise
peroit de vous voir sans conti
louoit d'avoir imaginé cet artis
berger , qu'elle eût jamais cons
contre l'honneur , elle vouloit v
fer , & n'osant déclarer son de
qu'Adamas vivra , elle esperoi
voir sous cet habit. A la verité e
roit pas votre amour pour la bel
mais elle se flattoit que la vue
deur & de sa magnificence vou
oublier.

Voilà quelles pensées occu
pumphe . mais lors qu'arrivée

J'entendis sa voix, je courus promptement.
» Eh bien , me dit-elle , après m'avoir ordonné de fermer la porte sur moi , » qu'est
» devenu Celadon ? Madame , » répondis-je , feignant de la surprise & de la douleur , » je ne puis vous le dire. A peine
» étiez-vous partie , que Sylvie & moi
» nous l'avons cherché dans tout le palais ;
» & nous ne sçavons qu'Adamas qui puisse
» vous en apprendre des nouvelles. Comment , » dit Galatée qui n'attendoit pas
cette réponse , » vous n'en sçavez donc rien
» de plus ? Ne vous avois-je pas commandé d'en avoir soin ? » Et comme je ne répondois rien ; » Leonide , ajouta-t-elle ,
» aillez dans le moment vers Adamas , & me ramenez Celadon , ou ne paroissez
» plus en ma presence. Je sçaurai vous faire sentir jusqu'à quel point vous m'avez
» offensée. » Je ne repliquai rien de peur de l'aigrir , & sur le champ je sortis du cabinet. Je racontai à Sylvie qui m'attendoit tout ce que Galatée m'avoit dit. » Se peut-il , me dit Sylvie , que sur un soupçon si
» mal fondé elle vous ait interdit le palais ?
» Que jugera la cour ? Que pensera Amasus ? Mais puis que toute sa colere est
» tombée sur vous , j'aurai soin de vous faire rappeler incessamment , & si l'on me
» demande le sujet de votre absence , je dirai , mais je ne le dirai exprès qu'en se-

Adamas à qui je racontai tout ce
qui étoit passé,

Cependant Galatée étoit dans
un état digne de compassion ; elle s'abandon-
noit à sa douleur , elle pouffoit de profonds
sighs : » Hélas , Galatée , disoit-elle
» te sert cette beauté qui t'a donné
» d'adorateurs , si elle n'a pu émou-
» ver un berger à qui seul tu voulois plaire
» ce berger te préfère une vile &
» bergère ! Flatteuses idées , qu'elles
» sont devenues ! Mais est-il bien vrai
» don , que tu ne m'aimes point ,
» me nuoit-elle ? Se peut-il qu'une
» champêtre ait eu plus d'empire
» que la mienne ? » Elle auroit sans
doute continué ces plaintes ; mais Syl-
vestre l'avertit qu'Amasis à qui l'on avoit
porté qu'elle se trouvoit mal, arrivoit.

it-à-coup, lors qu'Amasis entra, & une main sur ses yeux, elle confir- qu'avoit dit Sylvie. Puis Amasis lui lla de se mettre au lit, & de se repo- lle se retira, pour lui en donner le

atée suivit avec joye le conseil de
e, & ne fit rester auprès d'elle que
e. Sylvie qui connoissoit le mal de
ée, préparoit les remedes qu'elle ju-
nécessaires ; mais Galatée demeura
à la nuit sans parler. Enfin l'heure du
étant venue, » Allez souper, lui dit-
, & faites venir une de vos compa-
s en attendant votre retour ; pour
je ne veux prendre aucune nourriture.
Madame, répondit Sylvie, permet-
que je demeure auprès de vous, aussi
ne pourrois-je manger, vous voyant
l'état où vous êtes. Ma chere, dit la
nphe, je vous en sçais le meilleur gré
monde ; & l'ingratitude des autres ne
empêchera point de reconnoître l'af-
tion que vous me témoignez. Mais
es-moi, je vous prie, continua-t'elle
se levant sur son lit, & tirant le ri-
ou, ne sçavez-vous point comment
onide a fait échaper Celadon ? Mada-
, répondit Sylvie, si Leonide y a quel-
e part, il faut qu'elle ait usé de beau-
up d'adresse, car elle ne m'a pas quitte

278 *La II. Partie de l'Astrée.*

„ tée un instant ; & si vous me permet-
 „ tez , madame , de vous dire mon senti-
 „ ment , ce seroit plus tôt Adamas qui au-
 „ roit favorisé son évasion. Lors que vous
 „ avez commencé à dîner , j'ai remarqué
 „ qu'il a tiré Celadon à part , & qu'il lui a
 „ parlé long temps. Et quand il nous a vues
 „ le cherchant après votre départ , & de-
 „ sesperées de n'avoir pu le trouver , il n'a
 „ que trop demeuré en ce palais , a-t'il dit ;
 „ & plût à dieu qu'il n'y fût jamais entré.
 „ Ne me tenez-vous point ce langage , dit
 „ Galatée , pour excuser votre compagne ?
 „ Si elle avoit sur vous le même avantage ,
 „ ne doutez point qu'elle ne s'en prévalût.
 „ De toutes celles qui m'approchent , il
 „ n'en est point de plus jalouse , & surtout
 „ quand je vous parle. Madame , répondit
 „ Sylvie , jamais la jalousie de mes compa-
 „ gnes ne me fera manquer à ce que je vous
 „ dois ; d'ailleurs celle de Leonide ne peut
 „ m'indisposer contr'elle ; si elle vous é-
 „ toit moins attachée , elle seroit moins ja-
 „ louise. Ma fille , lui dit Galatée , en la bai-
 „ sant au front , vous avez trop de matu-
 „ rité pour votre âge ; je veux à votre con-
 „ sideration rappeler Leonide à qui j'avois
 „ interdit ce palais , mais je souhaite que
 „ vous m'approchiez plus que toutes vos
 „ compagnes ; c'est à vous que désormais
 „ je confierai tous mes secrets ; entrez donc

brement partout où je serai , car je l'ordonne ainsi. Mandez à Leonide ce que vous avez fait pour elle; & qu'elle revienne incessamment. Madame, répondit Sylvie , je sens trop que c'est à vos bontés seules que je dois l'honneur singulier que vous me faites; en reconnoissance je vous jure que je ne manquerai pas plus à ce que je croirai regarder votre service, qu'à ce que je dois aux dieux mêmes. Pour ce qui est de Leonide , ne feriez-vous pas mieux d'attendre le jour de la fête ? Adamas viendra , & vous feindrez de pardonner à Leonide à sa considération. Mais, Sylvie , répondit Galatée , c'est contre Adamas que je suis irritée. Madame , repliqua Sylvie , si vous faites paroître votre ressentiment , sans avoir la vengeance prête, ne craignez-vous point qu'Adamas se voyant disgracié , ne dise ou ne fasse des choses qui vous affligeroient encore davantage ?

Ainsi la prudence de Sylvie me reconcilia avec Galatée , & détourna la nymphe : faire paroître à mon oncle son ressentiment , jusqu'à ce qu'elle en eût une occasion favorable. Sylvie m'en avertit incessamment , afin qu'Adamas ne manquât pas de se trouver aux fêtes que préparoit Adamas.

Cependant les nouvelles qui venoient

pas encore ce qui étoit arrivé, il
voit dans le plus étrange embarras
simuloit pourtant, & quoiqu'il
les jours la nymphe, bien loin
parler, un jour qu'elle le prévint
prouver si ce que je lui avois dit
fice de Climante étoit véritable,
tellement croire qu'il n'en sçav
que la nymphe m'accusa en secret
inventé ce mensonge en faveur d
mor. Je l'ai sçû depuis par Sylvi
Galatée s'en étoit expliquée elle.

La vie que je menai durant m
ce, ne m'auroit point été désagr
j'avois eu le bonheur de vous voir
me je l'ai maintenant. Celadon, il
vous sçachiez que Pâris est deve
ment amoureux de Diane, que
il a pris la houlette, & qu'il n'a

lit quelquefois qu'elle sentoît tout l'honneur qu'il lui faisoit en la recherchant , mais que sans sçavoir pourquoi, elle ne l'aimoit que comme on aime un frere. Comment, interrompit Celadon, vous parlez-t'elle si librement, elle que j'ai vue si discrete, & ne s'ouvrant pas même à ses meilleures amies, qui sont, comme je crois, Astrée & Phylis. Berger, reparut la nymphe, tout a bien changé depuis ces trois ou quatre lunes que vous êtes absent. Astrée, Diane, & Phylis vivent sans la plus intime union, & l'on diroit que Diane a pris votre place. Silvandre que vous avez vu si indifferant, est maintenant presque aussi amoureux que Celadon. Voici comment ce changement est arrivé. »

Phylis & lui eurent une dispute sur leur mérite, & comme il a l'esprit vif, & que d'ailleurs il a fréquenté les écoles des pasteurs, il donna de meilleures raisons que bergere. Celle-ci qui est d'une humeur réable, proposa que Silvandre, pour sa preuve de son mérite, fût condamné servir une bergere avec tant de discretion, qu'il s'en fit aimer. Silvandre y consentit, mais à condition que de son côté Phylis seroit obligée à faire la même chose. Après bien des difficultés, Astrée, Diane & moi, nous ordonnâmes que tous deux

mieux. Ecoutez ce qu'a produit
te. Silvandre est devenu réel-
leux ; & si je m'y connois , Dia-
cera en sa faveur. Car malgré
apparente de la bergere , malgr
stie , on sent bien qu'il ne lui c
Pour moi , je l'avoue , excepté
ne connois point de berger
plus d'être aimé. Phylis & Sil-
donc continuellement auprès d
c'est pour cela que votre fr
s'est imaginé qu'il y avoit de l'i
entre Phylis & Silvandre ; il
conçu tant de jalousie , qu'il
souffrir ensemble.

» Voilà bien du changemen
» le triste Celadon ; je les tre
» plaindre , & surtout Lycidas
» est son caractère , il est extrêm

te jalousie de mon frere comme un d'amour. Pour Silvandre & Diane, je digne qu'ils soient l'un del'autre, plains tous deux infiniment, parce les ai vus menant une vie tranquille deormais ils vivront dans le le & les inquietudes, car je sçais parience ce que coûte l'amour. Cela-
répondit la nymphe, vous seriez tates même que vous ne leur perriez pas qu'ils ne soient plus heureux paravant; & je vous jure que Sil-
e qui est devenu bien plus aimable n'étoit, s'estime aussi plus heureux.
moi, dit Celadon, je suis dans les es sentimens que ce berger; tous qui aiment ne rencontrent pas des es. Mais, ajoûta Leonide, pourquoi-
vous donc que vous plaigniez Sil-
e? Parce que je crains, repartit lon, qu'ils ne soient effrayés par difficultés inséparables de l'amour, ils n'y renoncent avant que de oir surmontées. Mais je suis sur-
que vous sçachiez tant de nouvel-
e Diane, elle que j'ai toujours ue pour la plus discrete de nos ber-
. C'est, dit Leonide, que désirant r en votre hameau, où je croyois trouver, Amour me fit rencon-
âris. » Le soir même que j'arrivai;

y avoit été plusieurs fois depuis
» mon frere, je ne l'ai point oub
» pondis-je ; mais sur ce que l'o
» porté, je juge que vous vous
» nez encore mieux que moi. l
» me dit-il, que le merite de ce
» m'a inspiré plus de desir de me
» leur affection, que je n'en ai
» tre ; & si vous m'aimez, cou
» tant que vous resterez auprès
» mon pere, nous irons ensemb
» rives du Lignon passer quelque
» avec ces belles & sages berger
» tumée à la cour de Galatée, v
» veriez ici les jours longs ; out
» rives du Lignon sont si agréab
» est comme impossible de s'y en
» travers de l'onde transparente
» une multitude infinie de poisson
» entend des ruisseaux de toutes

mon frere, lui répondis-je, tout cela
 ne touche que mediocrement, moi-
 viens du palais d'Isoure; mais puis-
 vous desirez que j'aillie voir ces ber-
 ges, j'y consens; dites-moi seulement
 quelle vous adrelliez vos vœux. C'est
 Diane, je l'avoue, puis que vous exi-
 que je vous revele mon secret. Crai-
 z cette Diane, lui dis-je; je voudrois,
 interrompit-il, éprouver l'infortune
 de mon au même prix que lui. Je ne
 ne point votre choix; mais, ajoutai-
 que je prévois pour vous d'inquié-
 tes & d'ennuis! au reste, mon frere,
 vous accompagnerai où vous voudrez.
 Le soir même Paris fit entendre à
 Adamas que s'il le jugeoit à propos, il
 l'accompagneroit à la chasse où je voulois
 aller le lendemain. Adamas y consentit; &
 le lendemain nous eûmes dîné, nous descendî-
 mes sur la colline de Lagnieu, & passant le Li-
 sur le pont de Trelin, nous suivîmes
 les bords de la riviere. Lors que nous com-
 mençâmes à entrer dans la plaine, je dis à
 Adamas: Voyez-vous ces arbres qui sont
 en ligne droite? c'est là que je vis pour
 la première fois Astrée, Diane, & l'hy-
 perbore. Si vous aviez été avec moi au lieu de
 moi, peut-être auriez-vous plus ap-
 pris de leurs nouvelles que nous; car
 nous y endormîmes excédés de fa-

» J'appris en ce temps bien des
» de Diane. Ah, ma sœur, dit Pâ
» m'en souviens bien ! mais dite
» vous conjure, ce que vous sça
» bergere ? Aime-t'elle en quel
» Quoi, déjà jaloux, répondis-
», riant ? Je vous dirai ce qu'il ve
», te de sçavoir : ne m'en demand
», vantage. Vous ne m'appren
», point, continua-t'il, si elle ain
», Je crains bien plus, repartis-je,
», veuille point vous aimer, que j
», qu'elle en aime un autre. », Ju
Celadon, si Pâris est amoureux.

Lors que nous fûmes dans l
nous apperçûmes Silvandre assis
arbres ; il étoit tellement attent
ter au son de sa cornemuse, qu'il
çut point Diane qui se cachoit de

que la curiosité de la bergere n'avoit
re motif que son affection pour ce
er. Je n'aurois pas reconnu Lycidas
un si grand éloignement, sans Pâris
es voyoit tous fort souvent. Lycidas
oit à nous, tantôt les yeux baissés, &
ôt regardant le ciel. Tout à coup nous
mes tomber, & pour sçavoir ce qu'il
endroit, nous nous approchâmes dou-
ent. Après quelques soupirs, nous en-
îmes qu'il dit : „ Mes yeux l'ont vû à
genoux ; & maintenant elle recueille
idement tous ses discours. Quel amant
en seroit jaloux ! „

peine eut-il achevé ces mots, que
le vîmes se relever, & peu après s'ap-
her doucement de Phylis, puis retour-
au lieu d'où il étoit parti. Nous le sui-
es de loin, & lors qu'il se cacha auprès
hylis, nous en fîmes de même, pour
ndre Silvandre qui parloit ainsi, quand
arrivâmes : „ Amour, toi qui nourris
esperance les amans, pourquoi m'en-
es-tu cet avantage ? mais à ce trait je
connois ta justice ; c'est ainsi que tu
vois punir ma temerité. „ A ces mots
tut ; & Diane n'étant plus occupée,
remarqua que ses compagnes l'avoient
rçue ; elle en rougit, & s'approchant
es, elle dit à Phylis : „ Tandis qu'Al-
e & moi nous nous éloignerons un

vandre. Les gestes qu'il fit en l'air me donnerent cette idée.

Cependant Silvandre poursuivit forte : „ Pourquoi te plains-tu ? „ t'ait destiné à la servir ? Y eut „ rien d'aussi beau qu'elle ? Si „ pour ses beaux yeux , est-il moins „ fiable ? „ Silvandre auroit continué ; & nous étions résolus les bergeres ; mais le chien de Silvandre. Incontinent le berger s'écoula & se mit à chercher des yeux la bécassine. Il aperçut bien Lycidas qui l'écoula Phylis qui venoit à lui dans le dessein de l'amuser. Mais comme elle s'avançoit , il la remarqua Lycidas , & changea de dessein , elle tourna ses pas ailleurs & augmenta les soupçons du berger.

lui demanda des nouvelles de Diane & d'Astrée. La bergeré étoit si affligée que Lycidas fût témoin de ces actions, qu'elle étoit interdite. Nous la délivrâmes heureusement de cet embarras, Paris & moi ; nous vinmes les trouver , & Silvandre qui étoit comme vous le sçavez fort civil , quitta Phylis pour nous saluer. Cependant Lycidas se retira d'un autre côté , toujours mécontent de Phylis , & feignit de ne nous voir point apperçus ; pour nous , nous tournâmes du côté d'Astrée & de Diane , après que Silvandre eut poussé ses trouvaux & ceux de Phylis de ce même côté : ce qui augmenta encore la jalousie de Lycidas ; car il tournoit la tête de temps en temps , pour voir ce que nous faisions.

» En verité , interrompit Celadon , mon frere est bien à plaindre ; mais , belle nymphe , que devint-il enfin ? Je ne le vis plus de tout le jour , » répondit Leonide. Pour nous , nous trouvâmes Astrée & Diane qui attendoient leur compagnie , & nous passâmes avec elles toute la journée. Paris entretenoit Diane , Silvandre faisoit la guerre à Phylis ; & moi j'eus Astrée en partage. » Entendites-vous jamais , interrompit Celadon , une voix plus douce & plus agréable ? Vous avez raison , dit Leonide ; & , ce que j'estime davantage , ses discours ne sont point affectés. Mais ,

» de l'accompagner dans votre
» n'avois olé vous nommer à l
» dant ne vous voyant point ave
» geres , j'étois dans une peine e
» comme dans les enttetiens or
» passe d'un sujet à un autre , je d
» Astrée que je n'aurois jamais c
» gers du Lignon si aimables & f
» la premiere fois que je fus da
» meaux j'avois eu principalen
» de sçavoir si ce qu'on en disoit
» table ; & que dès ce jour là même
» m'en avoit donné une opinion
» tageuse. A la verité , me rép
» dement Astrée , Silvandre a e
» mais , madame , si vous étiez v
» un autre temps , vous auriez v
» de jeunes bergers qui semblo
» puter le prix de la politesse &
» tu. Que sont-ils devenus »

à les funestes bords du Lignon ; & -mêmes nous sentons encore le coup de mort qui nous a enlevé le berger. C'en est , repliquai-je , étoit-il de vos pères ? Non , répondit-elle ; nos pères au contraire étoient mortels ennemis : mais, moi-même , c'étoit bien le berger le plus aimé de toute la contrée , & malgré l'indignité de nos familles , je ne puis empêcher de le regretter. »

Sur ces mots, elle changea de visage , & se mit une main sur les yeux , elle feignit de se frotter. Je compris à ce discours que vous ne vous avoit point vu , depuis que vous eus quitté ; c'est pourquoi je changeai de entretien , puis qu'aussi bien celui-ci étoit qu'affliger la bergere , & qu'elle ne devoit me donner de vos nouvelles ; ce n'est point comme il se faisoit tard , Pâris & nous songeâmes à nous retirer. Et Silvie nous étant venu conduire jusque aux bords de la rivière , il nous apprit la mort de Lycidas.

Après cela , Celadon , comment nous passa cette première journée , & depuis j'ai encore vu les bergeres ; il me sembloit d'être auprès de celle que vous aimez , & en quelque sorte auprès de vous. Quand la mort de Merovée contraindrait à jamais d'interrompre les réjouissances que nous avions eues , & que Sylvie , par ordre de

» viez-vous point le bonheur qu'
» voir & d'entretenir Astrée? Puis
» y prenez plaisir, dit Celadon, je
» éloigné de vous l'envier; mais i
» ble que je pourrois bien le
» Pourquoi, repartit la nymphe
» privez-vous vous-même? Ah,
» si vous lisiez dans mon cœur, ve
» riez le contraire! Comment voi
» qu'en même temps j'aime & n'
» Si je n'aime point Astrée, je n
» de plaisir à la voir; & si je l'ai
» ment puis-je lui déplaire? Mais
» la nymphe, qui vous fait juger
» lui déplairiez? Parce qu'elle m
» du, dit le berger, de reparoître
» sence, sans qu'elle m'ait rapp
» comment pourroit-elle vous re
» ajouta Leonide, si elle ignore

de la porte, où il avoit roulé de grosses pierres. Alors la nymphe le trouvant si changé, ne put retenir ses larmes ; & Ceadon les voyant couler : » Belle nymphe, lui dit-il, ne vous affligez point : ce changement m'annonce une tranquillité prochaine. » Il seroit ennuyeux de rapporter tous leurs discours ; la nymphe enfin, de quelque artifice qu'elle usât, ne put lui persuader de rien changer à ce genre de vie, ni en obtenir autre chose que la permission de le voir quelquefois. Enfin le soleil étant prêt à se cacher, elle fut contrainte de se retirer, non toutefois sans lui promettre de le revoir bien souvent.



DE

M. D' U R F

PASTORALE ALLEGORIQUE

SECONDE PARTIE

LIVRE HUITIÈME

LExide vouloit se détacher du
mais quand l'amour a jetté
des racines dans un cœur, il
difficile de l'en arracher. Si elle avo
de la joye en retrouvant Celadon,
fut pas moins affligée de l'état où
voit vu, & sur-tout de l'étrange
tion qu'il avoit prise. Tant que le
dure, elle ne se sentoit pas en



Guelard Sculp



de l'esperance d'en être aimée ; car elle se flattoit toujours que l'Amour feroit des merveilles en sa faveur, ou du moins que ses dédains d'Astrée gueriroient le berger. Enfin se representant qu'Adamas avoit beaucoup aimé le pere de Celadon, elle crut qu'en l'avertissant de ce qui se passoit, il ne manqueroit pas d'y remédier. Mais lors qu'elle venoit à considerer combien le lieu où Celadon s'étoit retiré nui étoit commode, soit pour l'entretenir, soit pour lui prouver son affection ; elle jugea qu'il valoit mieux tenir la chose secreete, & faire de nouvelles tentatives avant que d'employer Adamas.

Elle s'en tint donc à ce parti, & tous les jours elle ne manquoit point de venir trouver Celadon, & de passer auprès de lui toutes les heures dont elle pouvoit disposer. Le berger reconnut bientôt à ces assiduités que la nymphe l'aimoit, & l'idée qu'il eut que de les souffrir, c'étoit manquer à sa fidelité qu'il avoit jurée à sa bergere, le jetta dans une profonde tristesse. La nymphe s'en apperçut, & voyant avec douleur qu'il déperissoit chaque jour, elle resolut enfin de recourir aux conseils d'Adamas ; sans l'esperance qu'elle lui parleroit de maniere qu'il n'auroit aucun soupçon contre elle.

Un soir donc qu'elle étoit revenue plus

» contre, dit le druide : Ceraon
» dit la nymphe. Vous sçavez qu'
» qu'il s'échapa par nos soins c
» d'Isoure, au lieu de retourner
» hameau, il s'est confiné dans u
» en sorte que tous ceux qui le
» soient se figurent qu'il est mor
» quoi, dit Adamas, a-t'il pris
» trange resolution ? Je crois, r
» elle qu'il a une maladie singuli
» qu'il ne vivra pas long-temps ;
» vit que d'herbes, & ses forces
» lement affoiblies, qu'il a peine
» tenir. Il ne tient que des prop
» rompus ; pour moi je pense que
» amour pour Astrée qui l'a red
» état. A ce trait je reconnois le
» cippe, dit Adamas ; Alcippe
» quitta la vie champêtre pour A
» & fit long-temps les exercices

« qu'il se. Celadon même de qui nous par-
« lons vous est uni par les liens du sang,
« car la maison de Lagnieu & la sienne ont
« une même tige, en sorte que Lindamor,
« Celadon & vous, vous êtes au même de-
« gré. » Léonide ignoroit cette alliance
qui lui défendoit d'aimer Celadon ; elle
demeura interdite ; mais pour cacher son
trouble au druide, elle lui dit que Celadon
leur étant si proche, sa vie devoit donc
leur être chère. » Il faut, répondit Ada-
« mas, tenter l'impossible pour le rame-
« ner ; mais auparavant je veux consulter
« l'autre de la vieille Cleontine. Les dieux
« peut-être protègent Celadon, & l'éloi-
« gnent ainsi de la société des hommes. »
En ce moment Paris arriva qui les inter-
rompit ; aussitôt ils se mirent à table, &
quelque temps après ils se couchèrent afin
de se rendre plus matin à l'autre de Cleon-
tine.


Montverdun est un grand rocher qui
s'élève en pointe au milieu de la plaine du
côté de Monthrisson. On diroit que la natu-
re a pris plaisir à embellir ce lieu. Le ro-
cher qui s'élève également de tous côtés
se retrécit peu à peu, & laisse au sommet
l'espace d'un temple dédié à Thautates,
Hesus, Tharamis, Belenus. Les eubages,
les sarronides, les vacies, & les sardes
habitent des grottes qu'ils ont pratiquées

298 *La II. Partie de l'Afrique.*

autour de ce temple, où ils font leurs assemblées, lors que les druides le leur ordonnent. Mais ce qu'à ce rocher de plus admirable, c'est que d'un côté il est orné de vignobles, & de l'autre d'une herbe menue & verte. Delà vient qu'au lieu de Montverdun, qui signifioit la montagne des sacrificateurs, car en langue celtique *dunum* signifie forteresse, & *vates* en langage romain, sacrificateur, ceux du pays l'ont nommé Montverdun. Et ce qui l'a fait peupler ainsi de bardes & de sarronides, c'est que Druis l'instituteur des druides ayant été inspiré en ce lieu par une divinité, crut devoir en laisser quelque marque à la postérité. Tout ce rocher, que pour sa grandeur on pourroit appeller une montagne, est une voute naturelle. Il a trois ouvertures spacieuses qui demeurent toujours fermées, excepté lors qu'on veut consulter l'oracle. Alors le sacrifice étant achevé, une druide vient ouvrir la porte du dieu que l'on a dessein d'interroger; & soudain il en sort un vent impetueux, qui se brisant contre les sinuosités du rocher, forme une espèce de mots mal articulés. La druide se tient panchée, & la bouche ouverte, tant que dure le bruit: & dès qu'il a cessé, elle revient les cheveux herissés, les yeux égarés, & d'une voix de tonnerre elle prononce l'oracle que souvent elle n'entend pas elle même.

Or ces trois portes sont consacrées à trois divinités, ou plus tôt à dieu sous trois noms divers. L'une à Hesus, que l'on consultoit avant que d'entreprendre la guerre; l'autre à Tharamis, où l'on venoit s'instruire de l'avenir; & la troisième à Belenus, où les amans venoient offrir leurs sacrifices. Jamais ces portes ne s'ouvroient à la fois, que le sixième de la lune de juillet, lors qu'on y venoit jetter des branches de gui.

C'est là qu'Adamas se rendit avec Leontide, pour consulter Tharamis. Après qu'on eut offert, suivant la coutume, le sacrifice des taureaux blancs, après que Cleontine ceinte de verveine eut jeté à l'entrée, du sang des victimes, elle mâcha du laurier, & touchant les portes avec une branche de gui, elles s'ouvrirent instantanément. Alors Cleontine se tenant à l'extrémité des gonds, & recevant dans sa bouche l'air impetueux qui venoit de la cavité, elle y demeura long-temps, & restant enfin au lieu du sacrifice, où le druide & les assistans l'attendoient à genoux, & suppliant Thautates d'exaucer leurs vœux. Dès qu'elle fut arrivée, elle prit dans des coins de l'autel, & les cheveux écartés, les yeux enflammés, elle prononça ces mots :



Adamas , après avoir rendu ses
de graces à Tharamis , partit de
bien resolu d'assister de tout son
Celadon , puisque le dieu lui pro
une vieilleſſe heureuſe , quand e
posſederait ſa maitreſſe. Il demar
à Leonide où il étoit , & ſ'y fit
par le même ſentier qu'elle y éto
ſans y penſer. Elle lui montra la
où elle l'avoit rencontré , & le bu
couvroit le rocher qui lui ſerve
traite. Ils s'approcherent le plus
ment qu'ils putent , de peur qu'i
fuît , ſ'il venoit à les appercevoi
ſurprirent couché à l'entrée de la
ſi près de la riviere , que les larr
verſoit appuyé ſur un coude , ſe
avec les eaux du Lignon. Lors qu
verent , il parloit de la ſorte :

« Fleuve que j'accrois par mes

ne, pourquoi me sauvas-tu si cruelle-
ment la vie, quand je me précipitai dans
ton sein ? „ A ces mots il poussa de pro-
fonds soupirs, & Leonide ayant fait quel-
que mouvement sans y penser, il tourna la
tête, & l'aperçut avec Adamas. Il se le-
ve promptement & vient saluer le drui-
de qui déjà s'avançoit vers lui. Adamas le
prend par la main, le fait asseoir auprès de
lui, au même endroit où il étoit couché
auparavant, & lui tient ce langage : „ Mon
fils, en quel état je vous trouve ! Etoit-
ce pour vivre de la sorte que vous avez
quitté le palais d'Isoure ? pour vivre
comme un sauvage, loin du commerce
des hommes ? Eviterez-vous la haine du
grand Tharamis, si la raison qu'il vous
a départie ne vous fait produire dans la
nécessité les effets qu'il attend de vous ?
S'il vous a donné des pâturages, s'il vous
a confié des troupeaux, ne vous en re-
demanderait-il pas compte ? Tout ce qui
est sous l'étendue du ciel lui appartient ;
nous-mêmes nous sommes dans sa dé-
pendance, & nous ne pouvons disposer
de rien sans sa volonté. Croyez-vous ne
vous point attirer ses châtimens, quand
vous negligez le soin de vos troupeaux,
de vos proches, de vos amis, & que vous
vivez comme un ours en des antres é-
cartés, sans user des remèdes que se

„vez point offeñlée , vous ne
„tant que vous ferez loin d'elle
„connoître votre innocence. V
„affés fait voir que vous érie
„montrez maintenant que vous
„me.

„Plût à dieu , mon pere , répo
„dement Celadon , que je fuſſe
„profiter de vos confeils ! mai
„toutes meſ facultés il ne m'eſt
„la memoire. Ce que vous voye
„plus ce fils d'Alcippe & d'Am
„vous honoriez autrefois de vo
„c'eſt une vaine idole que les
„ſervent encore dans ces lieux
„en preuve que Celadon ſçut a
„puis que l'uſage de la parole n
„interdit , pour répondre au gra
„mis , pour répondre au ſage A
„me ſuffir de prononcer ce mot

„peaux , mes proches , mes amis. Si le ciel
„veut redemander des comptes à Cela-
„don , qu'il s'adresse à la bergere qui le
„tient en ses mains. Il me suffit de ne lui
„avoir manqué en rien. Le ciel l'a voulu,
„car ai-je pû me défendre de l'aimer ? il
„l'a sçu , car je n'ai pas cessé un moment
„d'être à elle. Enfin il ne l'a pas desapprou-
„vé ; car je n'aurois pas vécu si long temps
„heureux. S'il l'a voulu, s'il l'a sçu, s'il l'a
„même approuvé , comment pourroit-il
„me punir de ma persévérance , mainte-
„nant qu'il ne dépend plus de moi de pren-
„dre d'autres sentimens. Que Tharamis
„fasse de moi ce qu'il lui plaira ; que mes
„troupeaux deviennent ce qu'ils pourront ;
„que mes proches , que mes amis se plai-
„gnent , ils doivent tous être satisfaits ,
„quand je leur alleguerai pour toute rai-
„son que J'AIME.

„Mais , répondit Adamas , voulez-vous
„toujours vivre de la sorte ? Le choix , re-
„partit le berger , ne dépend point de ceux
„qui n'ont ni volonté , ni entendement.
„Mais si vous aimez , continua le druide ,
„comment ne songez-vous point à voir
„celle que vous aimez ? Je ne le puis sans
„lui déplaire , dit Celadon. » Le druide
„crut que ce seroit l'irriter davantage , que
„de lui présenter des remèdes plus violens.
„Au reste, ajouta-t'il, je n'ai point prétendu

» bien la satisfaction que j'ai d
» Dès que je vous vis au palais d'
» vous aimai comme le fils d'A
» d'Amaryllis ; mais j'avouera
» ressemblance avec ma chere
» menta beaucoup cet amour. Pe
» moi donc, je vous en conjure
» quelquefois interrompre votre
» afin que j'aye le plaisir de voir
» de ce que j'aime le plus au moi
berger répondit qu'Adamas lui fe
coup d'honneur ; que s'il n'étoit
de se tenir éloigné des hommes,
prévenir, & qu'il rendoit graces
re de lui avoir donné quelques
ressemblance avec une personne
moit.

Mais, pour ne point repeter t

Les druides qui demeuroient aux antres
carnutes , il voyoit avec plaisir Ce-
lon qui la lui representoit en quelque
e.

C'étoit un statut de Dis Samothés , con-
né depuis par le grand Druis instituteur
druides , que les fils aînés des sacrifica-
teurs seroient envoyés aux écoles des car-
nes , où pendant dix ans ils étudioient
la science , dix ans ils l'enseignoient aux
autres , & dix ans ils servoient aux sacrifi-
ces , & aux jugemens publics ; après quoi
pouvoient s'en retourner , & exercer
sur toutes les Gaules la charge de drui-

Si les sacrificateurs n'avoient que des
filles , ils étoient obligés d'envoyer les aî-
nées , depuis l'âge de dix ans , au même
lieu , où elles étoient instruites , puis instrui-
rent , & jugeoient enfin , comme nous
avons dit ; car les gaulois s'en rappor-
tent souvent aux décisions de ces femmes
druides. Et ce temps expiré , elles reve-
naient dans la maison paternelle , & pou-
voient se marier.

Cette resolution ainsi prise , Leonide
commença par rendre à Celadon les lettres
qu'elle lui avoit enlevées ; ce qui fut pour
lui le présage d'une meilleure fortune ; &
le sage Adamas avoit soin de lui donner
des vivres. Mais ce qui soulagea plus le

berger, fut que la nymphe lui apporta de l'encre & du papier. Il mit alors par écrit les différentes pensées qui l'agitoient; & lors qu'il venoit à lire ce qu'il avoit écrit au papier, il y trouvoit un plaisir extrême; car les maux que l'on souffre en amour sont de telle nature, qu'ils augmentent par le silence, & qu'ils semblent s'adoucir lors qu'on les redit. En même temps Adamas lui conseilla de s'amuser dans le bocage sacré, tantôt à graver sur les écorces des jeunes arbres des chiffres & des devises, & tantôt à faire des berceaux pour l'embellissement du lieu. Celadon qui déjà avoit repris ses forces & sa première beauté, comprit qu'Adamas lui avoit sagement conseillé de s'occuper. Ils allèrent donc ensemble au bocage sacré, & avec les outils que le druide avoit apportés, il se mit à travailler sur le plan que lui traçoit Adamas même; car Adamas s'accommodoit comme un sage médecin aux besoins du berger: » Nos loix, lui disoit-il, nous défendent d'élever des temples à Thautates, à Belenus, à Thamis, à notre dieu; cependant depuis que les romains, ces usurpateurs publics, ont apporté avec leurs armes leurs dieux étrangers dans les Gaules; depuis qu'il nous a fallu sacrifier en partie à la manie- » niere de nos vainqueurs, nous avons eu

est temples , & nous y avons adoré leurs lieux avec le nôtre. Maintenant donc que cet usage a prévalu , vous pouvez consacrer une partie de ce bocage à la belle Astrée , comme au plus parfait ouvrage de la divinité , surtout si Tharamis est l'objet principal de votre culte , & si vous n'adorez point la bergere sur les mêmes gazons que Tharamis. Il faut donc , continua-t'il , plier sur ce chêne les jeunes arbres ; au pié du chêne nous leverons des gazons en forme d'autel , & sur cet autel je mettrai un tableau qui sera le symbole de l'amitié. Voyez-vous cet autre chêne , comme il s'élève d'un seul tronc , puis se séparant en trois branches , comme il se réunit au sommet ; il vous servira au même usage que le premier. C'est le symbole de Thautates , de Iesus , Belenus , Thamaris notre dieu : c'est là vient que j'y ai souvent fait des sacrifices. Comment , mon pere , dit Celaon , vous en nommez quatre , & vous en dites point nos dieux ?

Mon fils , répondit Adamas , c'est ici un de nos grands mysteres , ou même le plus grand de tous , & quoique nous ne devions le reveler qu'à ceux qui sont initiés dans nos écoles , je ne laisserai pas de vous en expliquer ce qui n'est point au dessus de votre portée. Sachez donc,

» mon fils, qu'incontinent après la dispe-
 » sion des hommes, le grand Dis Samo-
 » thés passant l'océan Armorique vint éti-
 » blir en cette partie des Gaules à quil'a
 » donna peu à peu le noms des Francs, son
 » sceptre & la religion de ses peres, & qu'il
 » communiqua la science qu'il avoit appri-
 » se de son ayeul à nos meilleurs esprits
 » qui de son nom furent appelés Samo-
 » thées. Il fut le premier roi des Gaules
 » & son regne fut aussi paisible qu'agréa-
 » ble aux dieux & aux hommes. Ses des-
 » cendans ont gouverné après lui avec tan-
 » de bonheur, qu'il n'y a point de contrée
 » au monde qui n'ait connu le nom & la
 » valeur des gaulois. Si les romains non
 » ont assujetés, c'est que Tharamis voulant
 » châtier nos dissensions, nous a portés
 » leur demander du secours, & que ces
 » peuples ambitieux nous ont soumis par
 » nos propres armes. Mais le grand dieu
 » dont Samothés nous apprit le culte
 » montre enfin qu'il veut nous affranchir
 » de leur domination par la valeur de
 » francs qui se disent issus des anciens gau-
 » lois.

» Le quatrième successeur du grand Sa-
 » mothés fut le sage Druis qui institua les
 » druides. Il y en a qui croient que c'est
 » lui qui leur a donné son nom; mais ils
 » se trompent aussi bien que ces grecs pré-

omptueux qui le dérivent de leur mot *yr*, qui signifie chêne. Avant que les *ettes* eussent été portées en Grèce, on nous appelloit druides, & les sciences orissoient dans les Gaules, avant que les peuples vains sçussent lire. Je n'en eux d'autre preuve que le nom de druide, qui vient du mot *arissim*, & qui dans la langue de Samothés signifie *contemplant*; car, mon fils, notre principale occupation, comme vous le sçavez, est de contempler les œuvres de dieu.

Or le grand Samothés, & notre saint instituteur Druis nous enseignèrent le culte du vrai dieu; & le peuple grossier ne pouvant comprendre cette bonté & cette puissance supérieures, qu'ils nommoient THAU, ou dieu, ils lui donnerent trois noms, & l'appellerent JEHUS, qui signifie *fort*; BELENOS, ou *dieu homme*;

THARAMIS, ou *purifiant*. Ils ont voulu nous apprendre par ces trois noms que dieu est tout-puissant, & qu'il est le créateur & le conservateur des hommes. Mais depuis, par les changemens que l'ignorance des peuples & le temps ont accoutumé d'apporter aux noms surtout, au lieu de Thau on a dit Thautas, & au lieu de Jehus on a prononcé Jesus.

« Comment, mon pere, dit le berger,

310 *La II. Partie de l'Afrée.*

» Thautates, Hefus, Tharamis, & Belenus
 » ne font pas, comme on nous le dit, Mer-
 » cure, Mars, Jupiter, Apollon? Que je
 » voudrois, mon fils, dit le druide, vous
 » bien faire entendre ce que vous me de-
 » mandez ! mais rapportez-vous-en à moi
 » sur ce qui passera votre intelligence. Sa-
 » chez donc que les étrangers voyant que
 » les gaulois qui sont naturellement élo-
 » quens, reclamoient Thautates dans tou-
 » tes leurs affaires & dans toutes leurs ac-
 » tions, ils jugerent que ce Thautates étoit
 » Mercure, qui préside à l'éloquence, aux
 » arts, & qui est le protecteur des mar-
 » chands. Et remarquant que dans nos
 » guerres nous invoquions Hefus, ils cru-
 » rent que c'étoit Mars, qu'ils regardent
 » comme le dieu des armées. Lors qu'ils
 » nous entendoient reclamer Tharamis en
 » demandant d'être purifiés de nos fautes,
 » ils penserent que c'étoit Jupiter le plus
 » grand de leurs dieux, à qui ils donnent
 » un foudre, & dont ils redoutent les châ-
 » timen. Enfin lors qu'ils nous voyoient
 » recourir à Belenus dans nos maladies, ou
 » dans la sterilité de nos femmes, ils se per-
 » suaderent que c'étoit leur Apollon, à qui
 » ils attribuent l'invention de la medeci-
 » ne, & qu'ils prennent souvent pour le
 » soleil, qui est en quelque sorte le pere
 » de tous les êtres.

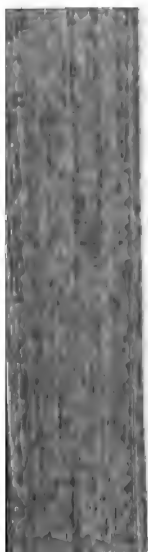
Mais il est constant , mon fils , qu'il ne
ut y avoir qu'un dieu ; car s'il n'est pas
ut-puissant , il n'est point dieu ; s'il y
oit deux tout-puissans , la puissance se-
it divisée ; d'ailleurs ils seroient , ou
mblables , ou differens. S'ils étoient
mblables , ils seroient les mêmes ; s'ils
oient differens , le bon differeroit du
on ; ce qui ne peut être. Mon pere , dit
eladon , j'ai toujours cru qu'il n'y avoit
u'un dieu , roi de tous les autres ; mais
ussi je pensois que comme les rois de la
erre ont des officiers sous eux , Thautates
avoit sous lui Hesus , Tharamis & Be-
enus. Vous vous trompiez , mon fils , ces
ifferens noms expriment divers attri-
uts du grand Thautates. Il a bien des in-
elligences sous lui , mais elles ne doi-
ent point partager notre adoration avec
ui. Pourquoi donc , mon pere , repliqua
eladon , les vois-je dans nos temples
uprès du grand Thautates ? Mon fils ,
épondit Adamas , je vous ai déjà dit que
les romains ont mêlé leur religion avec
la nôtre. Sçachez que nos loix nous dé-
fendent de faire aucune representation
de la divinité , parce qu'il doit y avoir
quelque proportion entre la chose repre-
sentée & celle qui represente. De là vient
que le grand Druis jugeant qu'il n'y a-
voit rien parmi les hommes qui eût quel-

„ xemple du pere & de l'ayeul de
„ thés , il nous fut ordonné d'ado
„ dans des bocages consacrés par
„ gion des peuples , & là on choi
„ grands chênes , comme nous
„ quons encore aujourd'hui , sous
„ étoit adorée la divinité. De là v
„ les romains ont dit que seuls ne
„ noissions dieu , ou que nous l'ig
„ cependant ils ont été forcés de re
„ tre que les gaulois sont de tous
„ ples les plus religieux. Mais c
„ queurs superbes nous ont fait
„ leurs dieux , & nous ont contrai
„ presenter Thautates , Hesus ,
„ & Tharamis sous les figures de l
„ les , Mercure , Mars , Apollon
„ piter.

„ Nos druides s'opposèrent :

, nous avons toujours conservé ,
ré la tyrannie des étrangers , quel-
pureté dans nos sacrifices , & sur
dans cette contrée , où par res-
pour Diane , dont ils croient que
ce grande nymphe représente la per-
e , ils n'ont point porté leurs armes.
s , mon pere , ajouta Celadon , j'ai
tant remarqué dans nos bocages des
ues du grand Dis , & quelquefois
Hercule , sur les autels même. C'est ,
ondit Adamas , qu'Hercule , & Dis
nt des hommes , on peut les represen-
. Si nous mettons leurs images sur
autels , c'est pour insinuer que par
rs vertus ils ont été comme des dieux
re les hommes , & pour nous exciter
même temps à l'imitation de ces mê-
s vertus. Les étrangers ignorant no-
intention , ont cru que notre Dis étoit
aton dont nous nous glorifions d'être
as , & ils ont donné à Hercule le sur-
om de Gaulois , parce que ses exploits
son alliance avec la belle Galatée-fille
Celte notre roi , nous faisoient parti-
ulierement honorer sa memoire.

Vos discours me ravissent , dit Cela-
on , continuez , je vous en supplie , &
ites-moi ce que je dois faire quand j'en-
re dans ces temples , où je vois des ima-
es de Jupiter , de Mars , de Pallas , de

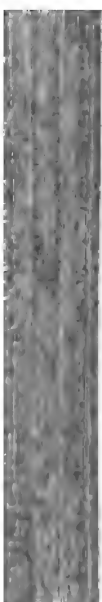


» grand Thautates , & honora
» pour leurs vertus , vous leur
» près leur mort ce que vou
» leur rendre pendant leur vie
» vous suffise pour aujourd'hui
» Or , mon fils , en faisant u
» temple dans ce bocage qui
» sieurs siecles est consacré à
» observerons nos anciennes l
» obéirons tout ensemble à c
» J'écrirai donc sur le tronc de
» ble chêne le saint nom de Th
» sur les trois branches je grav
» te le nom de Hesus , au mil
» Tharamis , & à l'autre côté
» lenus. A l'endroit où ces tr
» se réunissent , nous graveron
» le nom de Thautates

ſçavant de tous les hommes ; ſçavoir que ces trois noms expriment trois ſonnes qui ne ſont qu'un dieu ; le dieu , le dieu homme , & le dieu purifiant. le dieu fort eſt le pere , le dieu homme eſt le fils , & le dieu purifiant eſt l'amour de tous les deux , & tous trois ne ſont qu'un ſeul Thautates. Et c'eſt à la mere de dieu'homme que nos druides conſacrent il y a plus de deux mille ans dans le temple des carnutes un autel avec la ſtatue d'une vierge qui tient un enfant en ſes bras ; & ces mots :

LA VIERGE QUI ENFANTERA.

ſes myſteres ſurpaſſoient l'intelligence d'aucun ſage ; auſſi le druide n'en dit rien davantage. A peine les noms furent gravés , & jettant à genoux , ils les adorèrent. Pour flatter le mal de Celadon , Adadonna au temple le nom de la déeſſe : « Ne craignez point , lui dit-il , ofenſer la divinité , tant que vous honorez Aſtrée que comme un de ſes ſes parfaits ouvrages. » Celadon travailla avec tant de zèle , qu'en peu de temps le temple fut achevé ; & pour l'engager , Adamas y apporta les loix d'Aſtrée , & le tableau de l'amitié reciproque ; il étoit en peine de ce qu'il mettroit ſur l'autel d'Aſtrée. Enfin après y avoir paſſé quelque temps : « Celadon , lui dit-



» mais je t'enrai pendre un peu
» où j'écrirai seulement son non
» vrai, mon pere, dit le berger
» crois la voir sans cesse, & l'enten
» der ; mais bien que je ne sois pas
» nous ne laisserons pas d'avoir sa
» blanche, si vous me promettez de
» dire ce que je vous confierai. » Il
l'ayant juré par Thautates, Cel
remit le portrait d'Astrée qu'il av
une boete, & le baisa mille fois
vant. Quelques jours après Adama
porta.

Ce fut en ce lieu que les bergere
tant de vers de Celadon, & c'est c
que Silvanthe avoit entendu disco
nuit avec Adamas. Depuis ce temp
de visita plus rarement les berger
que Pâris lui en demandoit la rais
feignoit que la chasse l'occupoit

ant que la lune se montrât ; mais ils étoient si fatigués , que le jour étoit grand , lors qu'ils s'éveillèrent.

Le soleil au contraire ne paroissoit point encore , lorsque Celadon qui avoit coutume de prévenir l'aurore , tourna par hasard ses pas vers ce lieu. Quelle fut sa surprise , lors que sans faire attention à ce qui étoit autour de lui ; il apperçut Astrée ! sa ceinture un peu retroussée ne cachoit pas entièrement la beauté de la jambe ; elle n'avoit sur le sein qu'une simple gaze au travers de laquelle éclatoit la blancheur de sa poitrine. Elle tenoit d'une main sa coëffure qui s'étoit détachée pendant la nuit ; une partie de ses cheveux étoient épars sur son visage , une partie pris à des ronces voisines. Celadon demeura immobile ; semblable à ceux qui après avoir long temps demeurés dans les tenebres passent tout à coup à une lumière vive ; ils sont éblouis par trop de clarté. Celadon pour avoir trop de plaisirs , & les avoir sans les attendre , ne put en avoir d'aucun. Lors qu'il fut revenu à lui-même , il considéra tous ces trésors qu'il n'avoit jamais vus ; il les contemple d'un œil avide ; il ne peut s'en rassasier ; mais par malheur il se rappelle incontinent un souvenir qui trouble sa félicité. Il crut entendre la bergere qui lui disoit : » Retire-toi , berger infortuné , & ne profane pas davantage ce séjour bienheureux. As-tu

318 *La II. Partie de l'Astrée.*

« déjà oublié la défense qui t'a été faite ;
 « ou si tu t'en souviens, pourquoi me desol-
 « beis-tu ? » Il fuit à l'instant ; mais quand
 il eut perdu la bergere de vue , il éprouva
 un trouble violent qui le força de s'arrê-
 ter.

Après bien des incertitudes & des com-
 bats , il prend enfin le parti de retourner ;
 « Prenons , dit-il , Amour pour guide , &
 « allons l'adorer dans ma bergere. » Il mar-
 che à pas suspendus , & dès qu'il peut ap-
 percevoir Astrée , il se jette à genoux , il
 l'adore , & lui adresse cette priere : « Puis-
 « sante déesse , les dieux ne font pas moins
 « éclater leur pouvoir en pardonnant ,
 « qu'en punissant. Je n'entrerais point en
 « jugement avec toi pour demander si les
 « peines que j'ai souffertes n'excèdent pas
 « la grandeur de mon offense ; mais daigne
 « me rétablir dans ma félicité passée , &
 « laisse-toi fléchir à mon ardente priere. »

En même temps il s'approche pour
 mieux contempler la bergere ; mais par
 malheur Phylis s'étant tournée, sans pour-
 tant s'éveiller, Celadon eut tant de frayeur
 d'être apperçu , qu'il s'en retourna dans sa
 triste demeure. Lors qu'il pensoit à cette
 rencontre , & à celle du jour précédent , il
 ignoroit s'il en devoit tirer un augure fa-
 vorable ou sinistre. Mais enfin considérant
 l'effet qu'avoit produit la lettre qu'il avoit

Silvandre , il resolut d'en hazarder
e. Il l'écrivit donc à la hâte, & court
où il avoit vû la bergere. Il se cou-
quelques arbres , & connut bientôt
s'étoit point éveillée; mais aussi il
la les bergers qu'il n'avoit point
pperçus. Il s'approcha doucement
reconnoître; le premier qui s'of-
yeux, fut Silvandre. » Fidele ami,
-il, d'une voix basse, tu as plus fait
moi, que je n'aurois osé te deman-
uis que je suis réduit aux simples
, puisse quelqu'un de mes proches
quiter envers toi, en te rendant
ue service auprès de Diane ! » Pour
es bergers, il ne les reconnut point;
nt il crut avoir vû autrefois Tyr-
nme ils étoient tous ensevelis dans
neil, il s'avance vers les bergeres,
lere sur tout Astrée, & s'appro-
e sa belle main, il la baise; puis
is sa lettre dans le sein de la ber-
lui ravit un baiser. A peine il s'é-
vé, qu'elle commença d'ouvrir les
& sans doute elle l'eût reconnu, si
ns du soleil ne l'avoient point é-
Mais elle ne put l'entrevoir que
une ombre; & lors qu'elle voulut
la tête pour le suivre des yeux,
ntit arrêtée par les cheveux, & fit
ui éveilla Phylis. Celle-ci en sou-

n'eût couru pour la soutenir. » E
» dit-elle en poussant un profond
» qu'ai-je vu , ma chere sœur ! j'
» ladon, ou plus tôt ce qui reste du
A ce mot sa langue se glaça , pu
les mains , & levant les yeux ve
elle sembloit le reclamer. Phylis
nant qu'elle avoit eu un songe q
effrayée , lui dit : » Ma sœur ,
» point ajouter foi aux songes ; i
» que les images du passé. Ah ,
» interrompit Astrée , je l'ai v
» yeux , & dès qu'il a remarqué
» regardois , il a disparu comm
» peur ; ce n'est point un songe e
» fois. Je n'étois ni bien éveillé
» assoupie , lors que je l'ai enter
» rer auprès de moi ; j'ai ouvert
» & j'ai vu l'ame de mon berger

ceux qui ont perdu la vie , c'est d'en conserver la memoire , de redire leurs vertus , & de leur rendre les derniers devoirs. Il faut donc , ajouta-t'elle , dresser un tombeau à cette ame qui vous a tant cherie , afin de lui procurer le repos qu'elle desire , & en conserver précieusement le sovenir. Je le conserverai tant que je vivrai , dit Astrée. Mais , ma sœur , ne serai-je point blâmée , si je lui rends le dernier office de la sepulture , moi qui ne suis point de ses parens ? Que pourra-t'on dire , interrompit Phylis , sinon que vous faites ce que ses proches devroient faire , & ce qu'ils ne font pas ? D'ailleurs on ne pourra soupçonner que votre amour , qui n'est plus inconnu qu'à ceux qui n'ont jamais entendu prononcer votre nom.

En disant ces paroles , elle tenoit en ses mains le papier qu'elle avoit trouvé ; & la belle Astrée reconnoissant le caractère de Celadon lui demanda ce que c'étoit. Phylis répondit que c'étoit Astrée elle-même qui l'avoit laissé tomber en se levant. » J'ai bien senti , dit-elle , qu'il m'étoit tombé quelque chose ; mais j'étois si troublée , que je n'ai rien vu. » Elle se mit alors à considerer la lettre ; elle la prit pour celle que Silvandre avoit apportée ; mais Phylis qui l'avoit dans sa poche la lui mon-

trant, » Que sera-ce donc, dit Astrée, » celle-ci est de la même main ? » Aussitôt elle l'ouvrit, & la trouva conçue en ces termes :

CELADON

A LA BERGERE ASTREE.

Si vous n'êtes venue en ce lieu, où, puisque les dieux le veulent ainsi, les restes de Celadon sont encore, que pour être témoin de votre pouvoir sur lui, vous avez pris trop de peine pour une chose qui le mérite si peu. Si quelque pitié vous y amène, quels services peuvent mériter une si grande récompense ? Et si la fortune seule vous y a conduite, c'est trop de bonheur pour un misérable. Je vous rends grâces, autant que le peut une ombre vaine, car que suis-je autre chose, si vous êtes venue à dessein de voir ce que vous pouvez sur moi. Je vous remercie de même, si la pitié vous y amène, car toute tardive qu'elle est, c'est du moins une consolation pour moi. Si la fortune seule vous a conduite en ce lieu, je vous rends grâces encore, puisque je connois qu'il dépendoit d'elle que je ressentisse plus tôt les effets de vos bontés.

Les bergeres ne douterent plus que Celadon ne fût mort ; & la belle Astrée se détermina enfin à lui rendre les derniers devoirs. Lors qu'elles vouloient se lever pour éveiller Diane & les autres bergeres, par-

qu'il étoit déjà tard , elles apperçurent Silvandre qui étoit venu auprès de Diane , & qui s'étoit mis à genoux pour lui baiser la main. Phylis qui cherchoit à divertir Astrée , lui dit : » Ne me croyez jamais , ma sœur , si ce berger n'aime Diane , & s'il n'a été moins fin qu'il ne pensoit l'être. Hier j'en parlois à Diane , répondit Astrée , & je ne vois pas qu'il en doive rien attendre que du déplaisir ; non seulement elle ne veut pas l'aimer ; elle veut même ignorer qu'elle en soit aimée. Voilà , ajouta Phylis , une résolution qui doit conduire en peu de temps Silvandre aux termes de Celadon , & Diane aux termes d'Astrée. Ah ma sœur , dit Astrée , il peut bien arriver à Silvandre le même malheur qu'à Celadon ; mais tant que Diane n'aimera point , elle ne jouera point le triste personnage d'Astrée. Mais , repliqua Phylis , si Diane dissimuloit ? Il n'y a point d'apparence , dit Astrée ; elle n'est pas d'un caractère à se laisser prendre aisément , & le berger n'a pas les qualités qui pourroient le faire aimer d'elle.

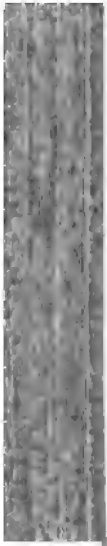
A ces mots prenant Phylis par la main , elle se leva pour aller trouver Diane. Cependant Phylis ne laissa pas de lui répondre : » Oh , ma sœur , que vous vous trompez , si vous êtes dans cette opinion ! lorsqu'un berger veut plaire , il est bien au-

» celle qu'il recherchoit ; tant le
» plaire rend agréables ceux qui v
» faire aimer ! pourquoi donc !
» ne plairoit-il point à la berg
» d'ailleurs n'a pas toujours été
» à l'amour ? Silvandre ne peut-il
» la même fortune que Philandre
» se bien differemment , répond
» Quand on n'a jamais rien aimé
» se de se laisser séduire par les
» d'un berger , mais quand on a
» que l'on aimoit , je tiens qu'il e
» sible d'écouter un autre aman
qu'Astrée prononça ces dernières
elles étoient si près de Diane , q
ne put répondre que ces mots : »
» rons bientôt , ma sœur , qui de r
» mieux rencontré.

Pendant que les bergeres disc
ainsi . Pâris . Hylas . Tyrsis & Th

ha entre des arbres. Astrée & Phylis la virent, & tandis qu'elle s'ajustoit, elles raconterent la vision d'Astrée, & la resolution qu'elle avoit prise d'élever un tombeau à Celadon. » C'est une action louable, & pieuse, répondit la bergere; mais ne la trouvera-t'on point étrange, à cause de l'inimitié de vos parens? On devroit bien être plus surpris, si cette inimitié duroit après la mort, répondit Astrée. Si Celadon vivoit, je ne voudrois pas que l'on connût mon affection pour lui, mais hélas maintenant qu'il n'est plus, je consens que le ciel & la terre en soient instruits. Je suis persuadée que mes amis ne me blâmeront point; que n'importe le jugement des autres?

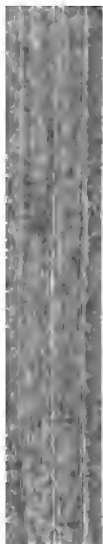
» Puis que votre resolution est prise, ajouta Diane, ne perdez pas un instant; mais, dit Phylis, comment trouver les choses nécessaires, sans aller dans notre village? Nous avons ici près le temple des vestales, repartit Diane; si quelqu'un de nous se détache pour y aller, nous n'avons point à craindre un refus; mais consultons Pâris & ces bergers. » Phylis les appelle; & Diane tirant Pâris à l'écart, lui fait entendre la vision & le dessein d'Astrée. » Et parce que la médisance n'épargne personne, ajouta-t'elle, je vous demande que ce tombeau soit élevé en



cretion , que tous, excepte Silvan-
rent que ce dessein venoit de lui
pendant Silvandre qui estimoit
d'Astrée aidai lui-même à la diss-
Il s'offrit d'aller au temple de la
esse , mais Astrée voulut y aller
ce qu'elle étoit aimée de Chrysa-
cipale des druides. Elle pria don-
Laonice de rester avec Diane
qu'elle & Madonte iroient avec
dre & Silvandre au temple voil-
surant qu'elle seroit de retour ,
Pâris & les bergeres eussent éle-
zons , & préparé les fleurs.

Pâris commença par choisir u-
sembloit convenir à un pareil off-
be y étant semée de diverses fi-
las & Tyrcis lui aidoint avec le

pitaphe. Tyrcis se souvint qu'Hylas avoit trouvé dans le temple de la déesse Afrodite tout ce qu'il falloit pour écrire. Hylas, pour obéir à sa maitresse, partit instantanément ; & Pâris s'adressant à Diane lui dit qu'il étoit à propos de choisir la perche, qu'ils la couperoient peu à peu avec leurs couteaux ; & que pour ne pas manquer Astrée, ils devoient aller audevant elle. Ils laissent donc la riviere à gauche, & se mettent à chercher parmi ces arbres quelque branche convenable. Mais ils étoient déjà presque hors du bois, qu'ils n'avoient point encore trouvé ce qu'ils cherchoient. Diane se reposant sur Pâris n'y faisoit point attention, & Pâris étoit uniquement occupé de Diane. » Est-ce ainsi, lui dit-elle enfin, que vous nous promenez inutilement ? Belle Diane, ne me blâmez point, répondit Pâris, est-il possible d'être auprès de vous, & de penser à quelque autre chose qu'à vous ? » Il alloit continuer ; mais Tyrcis l'interrompt pour lui montrer une branche qui lui paroissoit convenable à leur dessein. Diane fut ravie, car elle prévit bien que ce secours seroit allé plus loin. Ils essayèrent de couper la perche, mais leurs couteaux étant trop foibles, ils se contenterent de la marquer, en attendant le retour d'Astrée ; car ils étoient persuadés que Silvan-



lui cachoient une partie du visage
riosité les fit approcher de plus pro-
rent en même temps un jeune ber-
se jettoit à ses genoux ; mais ils ne
rent ni le berger, ni la bergere, qui
fussent d'un hameau voisin. Pour-
ce, elle étoit belle sans doute, & le
négligé lui donnoit un nouvel éclat
ce qui les surprit davantage, fut re-
marquerent dans un pré un autre
qui étant survenu en ce lieu les
roit avec inquiétude. On voyoit qu'il
vouloit se cacher, mais on sentoit
qu'il se montrait malgré lui. Quand
il avançoit la tête entre des arbres
écouter leurs discours, & lors qu'il
doit quelques mots, il serroit

l'éloigner plus tôt. La beauté & les dédains de la bergere ; les transports & la soumission de celui qui étoit à ses genoux , & les allarmes de celui qui les observoit inspirerent à Diane le desir d'en sçavoir davantage.

La curiosité la fit donc encore approcher, en attendant le retour d'Astrée ; alors ils entendirent que le berger , après de profonds soupirs , reprenoit ainsi : » Est-il possible , bergere , que vous dédaignerez toujours » l'amant le plus fidele & le plus tendre , » & que vous ne vous laisserez point toucher à son tourment ? Si l'habitude adoucit tous les maux , dit la bergere , vous » ne devez pas ressentir beaucoup le mal » que vous dites ; car dès l'instant que vous » me déclarâtes votre volonté , je vous déclarai la mienne avec tant de franchise , » que vous en sçûtes alors autant que vous » en sçaurez jamais. Ah , Doris , répondit » le berger , si mon ame s'endurcissoit à vos » mépris , comme votre cœur s'endurcit à » mes prieres , il est certain que je ne les » sentirois plus ces mépris. Mais hélas » l'habitude où je suis ne fait qu'appesantir mes chaînes , & qu'augmenter mon » supplice.

La bergere demeura quelque temps sans répondre , comme si elle n'eût songé qu'à s'habiller , mais voyant qu'il alloit conti-

nuer , elle l'interrompit en ces termes
 » Tous vos discours , Adraſte , ſont ſuper-
 » flus. Je vous repete encore que je ne veux
 » ni aimer , ni être aimée ; ne m'importu-
 » nez plus , ſi vous ne voulez que je vous
 » haïſſe. Qu'entens-je , grands dieux , dit
 » le berger ! Doris , eſt-il poſſible que
 » vous vous laſſiez de mes adorations , tan-
 » diſ que les dieux ſe plaiſent toujours à
 » être adorés des mortels ! Adraſte , n'en-
 » ſoyez point ſurpris , dit la bergere , je ne
 » ſuis point déeſſe. Si je l'étois , & quel on
 » ne m'offrît point de ſacrifices plus agréa-
 » bles que les vôtres , j'aimerois mieux
 » être ſans temple & ſans autels. » A ces
 mots prenant ſa houlette , elle partit de ce
 lieu , & laſſa ce berger ſi conſterné , qu'il
 n'eut ni la force , ni la hardieſſe de la ſui-
 vre.

Diane vouloit appeller la bergere ; mais
 conſiderant que ſans y prendre garde elle
 marchoit vers l'autre berger , elle penſa
 bien qu'il l'arrêteroit , & que par là elle
 pourroit apprendre d'autres nouvelles. En
 effet l'autre berger s'avança audevant d'elle
 , & pour la retenir , il la prit par ſa ro-
 be. Mais la bergere qui haïſſoit encore plus
 celui-ci , voulant ſe tirer de ſes mains ,
 tomba ſi a propos , que l'on eût dit qu'elle
 s'étoit aſſiſe exprès. Incontinent le ber-
 ger ſe jette à ſes genoux , & lui deman-

nt pardon de cette faute : » Berger, dit-elle, ce n'est point de celle-ci que vous devez vous repentir ; repentez-vous plus tôt de la faute qui m'a fait perdre toute la bonne volonté que j'ai jamais eue pour vous. Je l'expirois de mon sang, répondit le berger, si je la connoissois. Il n'y a point, repliqua-t'elle, de plus grande ignorance que celle qui est affectée; mais cela ne me touche plus, Palemon ; je suis absolument guerie de cette blessure. Quelle est ma situation, dit le berger : Je souhaite que vous demeuriez dans l'état où vous êtes, puis qu'il vous plaît, pourvu que vous me permettiez de retourner à celui où j'ai été. Et moi, dit la bergere, j'aimerois mieux ne vous voir jamais que de vous revoir en l'état dont vous parlez. Et pour preuve de ma sincérité, ou ne m'en parlez plus, ou ne me retenez plus ici.

En même temps la bergere qui vouloit viter le premier berger, vint à Diane sans avoir apperçue. Et Diane s'avançant vers elle, & l'ayant saluée, elle lui dit : » Gentille Doris, je ne m'étonne point que les bergers que je viens de voir auprès de vous, soient si épris de votre beauté; mais je ne puis assez admirer vos rigueurs pour eux. » Cependant Palemon survint, & put entendre la réponse de Doris : » Sage

» vous seriez étonnée que je pu
» ment regarder ce berger. » A
Palemon se jette à leurs genoux, &
sant à Diane : » Sage & discrete
» lui dit-il, daignez , je vous e
» par ce que vous avez de plus
» par la douceur que promettent
» yeux, entendre notre differend;
» me jugez coupable , je consens
» la vie ; mais si Doris a tort , je
» seulement qu'elle me permette
» vir le reste de mes jours.

Diane alloit répondre , lors qu
perçut Astrée qui revenoit du ten
la nymphe Leonide , la venerab
fante , & l'une de ses filles qui
pour honorer les funerailles de
Chrysante amenoit encore le vaci
celui qui offroit les sacrifices jo

au temple de la bonne déesse rendre quelque vœu que sa jalousie peut être lui avoit fait faire , apprit le dessein de Pâris , & malgré le déplaisir qu'il avoit de voir Phyllis & Silvandre , il résolut de les accompagner. Il conduisoit une grande truie , pour la sacrifier selon la coutume à Cerès & à la Terre.

Diane les voyant approcher , répondit seulement , que la nymphe Leonide seroit charmée d'entendre leur différend , & de leur procurer la tranquillité , après que l'on auroit achevé la cérémonie , à laquelle ils seroient un acte de pitié d'assister. Et sans attendre leur réponse , elle s'avança avec Pâris , pour saluer la nymphe & Chrysandre. Aussitôt le vacie demanda où l'on avoit levé le tombeau ; & y étant conduit il commence par sacrifier à Cerès & à la Terre la truie qu'offrit Lycidas ; puis immolant les jeunes brebis & les jeunes tauraux noirs , il en reçoit le sang dans des coupes. Il dispose ensuite les filles suivant la cérémonie ; il donne aux unes le lait sacré , aux autres le vin , l'eau à Lycidas , & s'approchant du tombeau , il l'arrose de toutes ces choses avec un rameau de cyprès , en appelant par diverses fois l'ame de Celandon. Après quoi versant l'eau pour les dieux manes , il répand le vin , le lait & le sang sur le tombeau , en appelant encore

sur les gazons , & criant a ha
„ Adieu Celadon , adieu , & poi
„ adieu ; que la terre te soit léger

Leonide fit aussi les mêmes tou
ta des fleurs sur le tombeau , qu
sçût bien que Celadon respiroi
Pâris la suivit , puis tous les berg
tes les bergeres , tandis que les fi
des regretoient le berger , & ra
ses actions & ses vertus. Pour
elle avoit fait seule le tour du ton
le n'auroit pu cacher la douleur
étoit accablée.

Il ne restoit plus que de mettr
che avec la figure de la colom
vers le côté où Celadon étoit mo
cie l'ignorant , il fallut qu'Astrée l
elle-même , ce qui redoubla se
La perche dressée , on y attach
tranche que Silvanus avoit écrit

AUX DIEUX MANES,
 ET A LA MEMOIRE ETERNELLE
 DU PLUS
 AIMABLE BERGER DU LIGNON.

*Amour qui par imprudence fut cause de la mort
 Celadon, après avoir noyé son bandeau de
 pleurs, rompu son arc, brisé ses traits, é-
 tint à jamais son flambeau, lui rend accablé
 tristesse & d'ennuis ce dernier devoir, &
 pend sa dépouille sur ce tombeau pour marque
 cruelle qu'ayant perdu un sujet si aimable, il
 daigneroit plus employer ses traits ni ses
 vaines inutilités.*

Tous louerent l'esprit de Silvandre ; Af-
 ée & Diane surtout ne pensoient pas
 s'il eût mieux réussi, quand il auroit sé-
 ur intention. Les lamentations finies, &
 s restes des animaux, & les vases & les
 strumens emportés, Leonide prit Chry-
 ante par la main, & sortit du bois suivie
 e toute la troupe. Diane sembloit avoir
 ublié la priere de Palemon ; mais Adraf-
 : & lui la supplierent de faire en forte
 ne Leonide & Chrysante entendissent
 urs plaintes, & jugeassent leur differend.
 lors Diane s'approchant de Leonide :
 Grande nymphe, lui dit-elle, lors que
 vous êtes arrivée, ces bergers vouloient

» se feroient un devoir de s'y
» tre.

Doris & les deux bergers se
nymphes & Chrysante ; & lors
nide vouloit parler , Adraſte &
se jetterent à ses genoux , en
» Si jamais amans ont merit
» compassion , c'est nous sans d
» gnez donc , s'il vous plaît , en
» differends , & prononcez selo
» mour vous inspirera , car noi
» lons point reclamer d'autre c
» tille bergere , dit la nymph
» croyez que nous puissions j
» querelle , nous serons ravies d
» dre la tranquillité que vous
» due. ,, Doris répondit en
» pleins de modestie : ,, Grande
» ces bergers , en vous faisant

ment, & à celui de la venerable Chrysante, à condition qu'eux ni moi nous n'y contreviendrons jamais. Je jure, dit Palemon, que je déobéirois plus tôt aux dieux. Et moi, dit Adraste, je jure de vous aimer toute ma vie, mais je jure aussi que vous n'aurez point à vous plaindre de mes importunités, si l'on m'ordonne de vous quitter. Je vous aurois fait la même réponse que ce berger, si mon amour ne s'y étoit opposé. Adraste, Adraste, répartit Palemon, si le jugement de la nymphe m'est contraire, je ne prétens obéir qu'en mourant : ainsi ma passion est plus forte que la tienne. Disposer de sa vie & de sa mort, repliqua froidement Palemon, c'est montrer que l'on est maître de soi, mais hélas mon amour ne me permet pas de disposer si librement de moi.

Leur dispute auroit duré davantage, si Eonide ne les avoit interrompus : „ Cherchons, dit-elle en prenant Chrysante d'une main, & Doris de l'autre, cherchons un lieu commode pour nous asseoir ; nous ferons une œuvre agréable aux dieux, en écoutant ces bergers. „ A ces mots chaque berger prit une bergere, Lycis prit Astrée, Paris Diane, & Silvanre ne pouvant être auprès d'elle, & re-

parloit ainsi à cause de Lycidas
augmenter la jalousie du berger
de parler tout bas à Phylis, & si
continent, comme s'il eût été
Lycidas l'eût apperçu. Lycidas
jusqu'au vif; il s'imagina, com-
voit de l'apparence, que Silvane
loignoit qu'à son occasion, & c
& lui étoient d'intelligence. Il
donc insensiblement, & la be-
étant apperçue: „ Où allez-vo-
„ das, lui dit-elle, n'entendrez-
„ l'histoire de ces étrangers? La c
„ est assés nombreuse sans moi,
„ il en tournant la tête d'un ai
„ d'ailleurs il y en a qui se coi
„ trop où je suis. Si vous m'en cr
Phylis: nous consulterons plu

je n'ai point encore assés de pouvoir sur moi. „ Phylis qui comprit ce qu'il vouloit dire , en fut vivement piquée ; cependant elle lui repliqua , comme si de rien eût été : „ Il me semble Lycidas , que si la nymphe vouloit accorder tous ceux qui sont ici en differend , vous & moi n'en serions pas exceptés. Il est vrai , dit le berger enflammé de colere , mais il faudroit que Silvandre fût notre juge , parce qu'il n'y a personne qui en soit mieux instruit. „ A l'instant , sans attendre la réponse , il gagna le bois , & s'y enfonça. On jugera facilement si Phylis fut touchée de cette repliche ; on ne put tirer de toute la journée une seule parole d'elle.





L'ASTREE

DE

M. D'URFÉ

PASTORALE ALLEGORIQUE

SECONDE PARTIE.

LIVRE NEUVIÈME

T Andis que Leonide & Chryfante choient un lieu commode pour feoir, elles apperçurent autravers des bres des bergeres qui venoient à elles. fomme ne les reconnut d'abord; mais c'elles furent plus près, on remarqua tôt que c'étoit Hylas, & les bergeres nice & Florice, avec lesquelles il s'amufé, fans fe fouvenir de ce qu'il chercher. Et fi elles ne lui avoient de dé où il alloit, il n'auroit pas même à ce qu'il devoit faire; mais cette de de lui en ayant rappellé le fouvenir, pria de l'attendre, tandis qu'il iroit



Guélaud Sculp.



écritoire. Lors qu'il fut revenu, il vit qu'il s'agissoit de rendre à Céladon ses derniers devoirs ; les bergeres voulurent assister à la cérémonie, mais elles y allèrent trop tard. Leonide qui sçavoit où elles étoient, voulut les attendre ; mais comme Hylas eut-il fini quelques couplets de la louange de l'inconstance, que les bergeres arrivèrent. Elles vinrent d'abord saluer Leonide & Chrysante qu'Hylas leur fit connoître. Phylis voyant qu'il étoit à l'écritoire, se mit à rire, & lui dit : » Pensez-vous que je ne sois en Forest que pour servir les morts ? Cet emploi convient à Thyrcis qui n'en a point d'autre. Pour Hylas, il ne s'en va à rien moins, & si vous ne le voulez quitter, tel qu'il est, n'esperez pas avec votre permission de le changer jamais. » Phylis qui rouloit bien d'autres pensées, ne jura, dit-elle, Hylas, que je t'aurois moins si tu étois autrement ; mais comme je n'aspire point à reformer ton caractère, n'espère pas non plus de me le changer. Laisse-moi donc rire, quand je voudrai, me taire quand il me le faudra : de mon côté j'en userai de même à ton égard, & nous vivrons ainsi sans nous gêner l'un de l'autre. Ah, ma maîtresse, s'écria Hylas, je vous aime, je vous adore, je n'ai jamais eu d'autre objet ; je n'aurois jamais espéré de vous

» contrer une humeur semblable à la vô-
 » tre. » En même temps il embrassoit ses
 genoux ; & vouloit malgré la résistance de
 la bergere la porter dans ses bras.

Cependant Leonide & Chryfante ayant
 trouvé un lieu commode , elles s'y affi-
 rent. Paris ne quittoit point Diane , ce qui
 desespéroit Silvandre , car il n'osoit en ap-
 procher par respect. Il prit donc le parti
 de se mettre vis-à-vis d'elle ; & chacun
 s'étant assis , Adrasfe & Palemon se mirent
 tous deux à genoux devant Doris , & y res-
 tèrent , quoi que pussent dire Leonide &
 Chryfante. Enfin Doris , après en avoir
 reçu l'ordre , commença en ces termes :

HISTOIRE DE DORIS ET DE PALEMON.

J'Ai toujours crû , grande nymphe , &
 vous respectable Chryfante , que l'ami-
 tié devoit être payée par l'amitié ; je puis
 m'être trompée ; mais enfin frappée de cer-
 te idée , j'ai pensé que je devois aimer Pa-
 lemon , après en avoir été si long temps ai-
 mée. Je n'imaginai point d'abord que mon
 affection pût devenir aussi violente qu'elle
 devint par une longue familiarité ; &
 lors que je m'en aperçus , il n'étoit plus
 temps de m'en défendre. Je la lui témo

J'ai donc en tant de manieres, qu'il ne pouvoit pas plus en douter, que je doutois de la sienne. Mais il arriva pour mon malheur que dans ce temps-là même il me fit paroître de la défiance, & qu'il ne voulut plus ni que je visitasse mes compagnes, ni que je reçusse leurs visites. Jugez quel outrage me faisoit une pareille jalousie, & combien son amour étoit tyrannique; cependant, plus tôt que de lui déplaire, je renonçai à toute société. Les dieux sçavent ce qu'il m'en couta, non que je ressentisse de la peine à faire ce qu'il exigeoit de moi, mais par la dexterité avec laquelle il me fallut conduire, pour éviter les plaintes de mes compagnes. Si cette jalousie procedoit de son amour, ne devoit-il pas faire pour moi autant qu'il me contraignoit à faire pour lui? Mais, tandis que je vivois ainsi retirée, le cruel me voyoit à peine un instant chaque jour. Semblable aux avarés qui sous prétexte d'économie diminuent leurs dépenses, & qui parviennent enfin à se retrancher, & aux leurs, les choses les plus nécessaires. Cependant nul murmure de ma part; & si sa tyrannie avoit continué, je la supporterois encore.

Il importe, grande nymphe, que vous sçachiez que dès l'enfance j'ai perdu ceux qui m'avoient donné la vie, & que je restai entre les mains d'un frere plus âgé que

moi, qui par les soins qu'il a pris de mon éducation & de mon bien m'a tenu lieu de père. Combien donc n'étois-je pas obligée à déferer à ses volontés ? Neanmoins Palemon voulut que je marquasse de l'indifférence à ceux que mon frere aimoit, & même que je leur défendisse de me voir. Quiconque a vécu sous une autorité étrangère, peut juger, si ce qu'il exigeoit étoit praticable. J'entrepris pourtant de lui donner encore cette satisfaction. Mon frere aimoit sur tout un berger de ses voisins, nommé Pantémon. Pantémon étoit sage civil, officieux, bon ami, & le plus discret berger du hameau. Toutes ces qualités lui gagnèrent mon frere ; & le berger de son côté prit tant de gout pour lui, qu'ils ne se quittoient presque plus. J'avoue que malgré toute son amitié, l'amour prit place dans son cœur. Je ne sçais s'il me trouvoit quelque chose qui lui plût, je reconnus enfin qu'il n'aimoit. Jugez de ma franchise avec Palemon : dès que je m'en aperçus je lui en fis part, je lui redis toutes ses actions & tous ses discours : si j'avois eu que que dessein, en aurois-je usé de la sorte ? Dieux, combien ce berger étoit respectueux & soumis ! sans doute il méritoit d'être aimé, & je connus depuis que mon frere avoit résolu de m'unir à lui. Mais que les dieux me punissent, si je l'aimois autre

it qu'un ami de mon frere , & si je ne
ordois avec la derniere froideur à ses
pressemens ; j'aurois crû offenser Pa-
on & son amour.

Or c'est à ce berger qu'il exigea que je
endisse de me voir , à ce berger qui ve-
t sans cesse dans la maison de mon fre-
& qui en étoit peut être aimé plus que
i. Je n'aurois certainement pas réussi à
ntenter l'alémon , si ce berger m'avoit
obéi. Mais quand je lui déclarai ma vo-
té , » Vous me bannissez , dit-il , inju-
ement ; n'importe , je veux vous prou-
er par mon obéissance le pouvoir que
ous avez sur moi. Il est vrai qu'en per-
ant le bonheur de vous voir , je ne per-
rai point mon amour , tout instructueux
u'il doit être. Aussi ne vous ai-je jamais
imée que pour vous aimer. Pantémon ,
ui dis-je , l'empire que vous me donnez
ur vous , me fait vous regretter davan-
age ; mais ce n'est pas sans raison que je
vous fais cette priere , autrement vous
ne rendriez miserable , sans qu'il vous
en revînt d'autre avantage. Je ferai jus-
qu'au dernier soupir tout ce que vous
m'ordonnerez , répondit-il ; cependant ,
si mon amour , si mes services , si mon
obéissance me méritent quelque salai e , a-
vant que de me bannir , pour la derniere
importunité que vous recevrez d'un a-

346 *La II. Partie de l'Astree.*

» tant infortuné, permettez-moi, je vous
 » en conjure par vous-même, en vous di-
 » sant un éternel adieu, de vous baiser la
 » bouche & le sein. Grande nymphe, ce
 » recit me fait rougir, dit-elle en se mor-
 » tant une main sur le visage ; mais il faut
 » que je l'avoue, je le lui permis. » A l'in-
 » stant il me quitta, & depuis il n'a plus pa-
 » ru en ma présence.


Tant de preuves de mon amour devoient
 m'attacher à jamais l'ingrat Palémon ; mais
 hélas je ne l'ai plus vu, ni comme amant,
 ni même comme ami. J'en voulus sçavoir
 la raison ; & ma plus fidelle compagne qui
 l'alla trouver de ma part, ne me rapporta
 que ce mot insultant : L'AMOUR CHASSI
 L'AMOUR.

Je jugeai alors, & qu'il aimoit ailleurs
 & qu'il me conseilloit avec mépris de l'i-
 miter. Je ne dis-ai point combien j'en con-
 çus de déplaisir, le présomptueux en triom-
 pheroit encore à mes yeux ; mais fasse le
 ciel que nos plus grands ennemis en res-
 sentent les moindres traits ! Abandonné
 d'une maniere si indigne, j'aurois pu m
 servir des conseils qu'il me suggeroit, mais
 je les jugeai honteux, & j'en pris d'autre
 dont les effets étoient plus tardifs, mais
 qui convenoient aussi plus à mon caracte-
 re ; ce fut ceux du temps, du temps, dis-je,
 qui lui-même m'enseigna à les suivre.

rai qu'à la maniere de tout ce qui se
lentement , je suis guerie , graces aux
ix , non pour un jour , mais pour le re-
de ma vie. Je dis , graces aux dieux ;
grande nymphe , quand je me rappel-
quelle a été ma servitude , tant que le
fide a feint de m'aimer , je suis forcée
vouer que sa trahison m'a mieux servie,
l'obéissance de Pantémon.

Mais le perfide enviant sans doute mon
heur , ou voulant encore triompher de
moi , a tramé de nouvelles trahisons ; &
comme il m'avoit séduite par une soumis-
sion apparente , & par les feintes demon-
strations d'un amour violent , il s'est figu-
ré qu'il me seduiroit encore , & c'est dans
cette vue que vous le voyez , grande nym-
phe à genoux devant moi , & tenant le mê-
me langage que tiennent ceux qui aiment
irritablement. Mais il me semble que ma
résistance devroit avoir vaincu son opiniâ-
té , s'il n'aimoit mieux me déplaire , que
vivre tranquille.

C'est donc en vain qu'il continue ses fein-
tes ; il ne fait que m'indisposer davantage ,
sa vue m'est désormais plus insupporta-
ble que sa perfidie ne le fut jamais. Si par
la juste punition des dieux , sa flamme
est en effet rallumée , il est seul auteur de
son mal , & lui-même s'est préparé ce sup-
plice. Car pourquoi s'en prend-il à Doris



jour du bonheur qu'il m'a
vouloir. Si du mal qu'il m'a
ciel en a tiré un si grand b
qu'il avoue enfin que les die
gé mon innocente amitié co
grat & le plus perfide des l
dionc, grande nymphe, tou
en sa faveur. Je lui déclare c
tente de son ingratitude, qu
mets l'offense, que sa veng
gréable, & s'il le faut, pour
gne sa presence importune
de son mal.

La bergere en finissant
que la rougeur se répandit
teint; & cette couleur la r
plus belle. Leonide voyan
voit plus rien à dire, fit sig

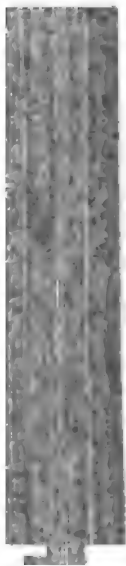
PONSE DE PALEMON.

Rande nymphe, il est bien vrai que les dieux ne se montrent jamais, sans du bien, puis que vous qui en êtes image vivante, vous avez à peine passé ce lieu, que l'erreur où j'ai si long-temps vécu est dissipée. Je conviens de tout ce que Doris vous a raconté; j'avoue même mes obligations sont au dessus de ce qu'elle peut dire. Mais après avoir entendu ses reproches, il faut que je me souvienne des dieux qui m'ont caché la plus grande partie de mon bonheur; ainsi en ont-ils envers les hommes, de peur qu'il n'y ait ici-bas une félicité parfaite. Qu'il eût aussi permis de me plaindre de la rupture; elle a blessé l'amitié qu'elle m'a jurée, au lieu qu'elle n'a contre moi que des soupçons, & qu'elle a tourné à mon désavantage ce qu'elle auroit dû rendre pour des preuves de mon amour. Mais comment oserois-je me plaindre d'elle, puis que tu me commandes, ô Amour, de prouver toutes les actions? J'essaie donc, grande nymphe, de vous prouver que Palemon sçait aimer, & que vous n'avez pas eu raison de croire le contraire. Elle avoue que je l'ai aimée, & qu'elle m'aimoit; que me reproche-t-elle qui de sa rupture? Ma jalousie? Mais si

350 *La II. Partie de l'Astrée.*

mon amour lui a plu, pourquoi l'effet de cet amour lui a-t'il été desagréable ? Si tout me rendoit jaloux, n'étoit-ce pas une preuve certaine que je l'aimois infiniment ? Mes soupçons, dit-elle, étoient un outrage à sa vertu. Ah, grande nymphe, si la bergere sçavoit aussi bien prendre de l'amour qu'elle en sçait donner, ne diroit-elle pas plus tôt que ces mêmes soupçons étoient un témoignage de mon estime pour elle ? Si je n'avois crû qu'elle meritoit qu'on la servît, comment aurois-je pu croire que tous l'eussent servie ? Et si je n'avois eu cette opinion, comment aurois-je été jaloux ? Cette jalousie donc, ô belle Doris, ne prouve pas moins la violence de l'amour que les soupirs & les larmes : elle a pour principe la connoissance du mérite des personnes aimées, au lieu que souvent les soupirs & les larmes n'en ont point d'autres que leur cruauté, ou ce que l'on souffre en les aimant. Ainsi, grande nymphe, elle devoit m'aimer davantage, pour diminuer en quelque sorte le poids que j'ajoutois à mon amour. Mais que lui conseilla sa cruauté, ou plus tôt son ingratitude ? Elle rompt des nœuds que tant de service & tant d'amour auroient dû rendre indissolubles, & colore cette rupture de vains refroidissemens qu'elle imagine moi. Elle dit qu'alors je ne la voyois pre

: hélas se peut-il que dans nos accuspçonne un dessein si contrairets mêmes qu'elles produisent ! Si demande , ô belle Doris , quelle vous aviez de moi , lors que je nçai à vous servir ; vous avouerez te , si vous ne voulez vous contre-us-même , que jamais berger ne fut reux. Or dites maintenant en pre-e la sage nymphe , & de la respec-tuide , pour quelle bergere je vous gée. Si vous avouez que je n'ai point illeurs mes vœux , pourquoi vous ez-vous ? & pourquoi avez-vous né dans mes actions des vnes si con-à mes sentimens ? Palémon m'a ai-Palémon me voit moins souvent ordinaire , sans doute , deviez-vous ue mon berger en est empêché par le force inévitable. En compatissant i mal que je souffrois , éloigné de vous n'auriez point manqué si essen-ient à la foi que vous m'avez jurée. ne direz-vous , que signifioient donc tans qu'à peine vous me donniez , i qu'aparavant les jours les plus vous paroïssoient trop courts auprès i ? Je vous le dirai , ô sage nymphe , e me flatter que vous jugerez de ma b , plus équitablement que ma berge-la conjure seulement de se rappeler-



tres les plus sauvages , pour
uniquement d'elle ; & tantôt l'
met des montagnes , pour dé-
moins l'heureux séjour qu'elle l'
rien ne pouvoit me faire quitter
litude , ni l'amitié de mes voisins
dressé de mes proches , ni le se-
troupeaux , excepté le seul desir
Elle se plaint que je vivois ainsi
seule en étoit la cause , & je n'o-
lui en découvrir la raison.

Or, sage nymphe, il m'a toujo-
qu'il falloit préférer l'honneur
gere à sa propre satisfaction. Il a
que notre familiarité fut desapp-
que des méchans en prirent occa-
sion de discours injurieux , ma-
pourtant que je n'ai jamais pu

bis-je plus tôt me résoudre qu'à l'interrompre pour quelque temps, & à sacrifier ainsi mon repos ?

Si elle se plaint que je ne lui en ai rien dit ; qu'elle se plaigne encore que je l'ai trop aimée ; car si je l'avois moins aimée, ne serois-je privé du bonheur de la voir, plus tôt que de lui déclarer ce qui me faisoit vivre de la sorte avec elle ? Je sçavois avec quel soin elle avoit toujours conservé sa reputation, & je sentoís bien que lui rendre ces discours qui l'offensoient, s'étoit lui causer un mortel déplaisir. Jugez maintenant, grande nymphe, quel devoit être mon amour, & si je n'étois pas fondé à demander à la bergere de grandes preuves de son affection, puis que l'amour ne se paye que par l'amour.

Pour ce qui regarde Pantémon, ce que j'exigeai d'elle ne venoit pas d'une jalousie injuste, comme elle le soutient, mais d'une jalousie très-fondée. Elle vient d'avouer elle-même que ce berger a d'excellentes qualités ; d'ailleurs l'amitié que son frere lui portoit, ne m'étoit pas suspecte sans raison ; mais plus encore l'accueil qu'elle lui faisoit, accueil au reste qu'elle devoit discontinuer, quand elle eut reconnu ma jalousie, & qui fit parler ouvertement de leur mariage. Si ces nouvelles ne m'avoient point ému, ne l'aurois-je pas plus offensé.

II. Partie.

G g




vous, grande sylvie, et
tous mes malheurs. Lors que je
chai l'accueil qu'elle faisoit au
te me répondit que c'étoit par
son frere ; & quand je lui repli
bruit de leur mariage étoit put
m'étoit impossible de vivre ,
bruit dureroit : » A quoi , me
» changeant de visage ; vos bis
» çons veulent-ils encore me ce
» Donnez-leur , lui répondis
» noms il vous plaira, mais je n'
» de repos que ce berger ne soit
» vous. Eh bien , me dit-elle ,
» encore à vous donner cette fi
» dieu veuille qu'il ne vous p
» d'humeurs semblables. » Ces
receptionnées d'un ton à red

Tant dans un cabinet à côté de sa chambre, je vis hélas pour mon malheur que le ger étoit assis sur son lit, & qu'il lui soit la main, sans qu'elle fit la moindre résistance. Je vis encore qu'il lui parloit long temps la tête nue, & qu'elle lui répondit ; mais, à ce que je pus remarquer son visage, ses réponses n'avoient rien de bergere irritée. Si j'eusse pu appercevoir le visage de Pantémon, peut-être eusse-je apperçu quelque mécontentement qui m'eût tranquillisé ; mais il me monroit presque le dos, pour lui parler à bas.

J'étois dans ces mortelles inquiétudes, que je vis hélas que non content de ces vœux il lui découvrit le sein, & le baisa sans résistance de sa part. Amour, quel de-je alors ! mais, dieux, quel devois-je venir ! Pantémon partit, je partis aussi, mécontent à cause de moi, & moi de-eré à cause de lui ; car c'est ainsi que tout nous punissoit l'un par l'autre. Es-moi, je vous prie, sage nymphe, ez-vous crû que j'eusse aimé, si j'avois insensible à ce coup ? & pouvois-je faire moins que de m'éloigner ? J'essayai de recouvrer ma liberté, je l'avoue ; & alors qu'elle m'envoya une de ses ass. Mais que pouvois-je imaginer que un pareil message ? & pouvois-je dé-

lors que je songeois à lui repro
fidie , Amour me retenoit e
que j'offenserois trop celle qu
aimée , & qu'il devoit me suffi
fin desabusé. Conseil pernici
quoi vous écoutai-je ? Si d'a
déclaré à la bergere ce que j'a
se seroit expliquée avec moi
eu autant de bonheur , que de
senti de déplaisir. Au contrai
loignant d'elle , je ne pus sçav
temps après , que Pantémon
plus ; & je n'osois même d
leur nouvelles , de peur d'ap
choses qui auroient augmenté
Mon amour enfin triompha de
je revins' insensiblement à Do
bord oubliant l'outrage que j
voir reçu , me voilà plus que
ses chaînes. Mais quelle la ren

Que pourroit-elle répondre à Palemon, lui disoit : » Ingrate bergere , est-il possible que tant d'années de service , tant de témoignages d'amour & de fidélité n'aient pu effacer l'injuste idée que vous aviez conçue de moi ? Ma jalousie éclaté , je le veux ; mais la jalousie n'est-elle pas un effet de l'amour ? Si ma jalousie vous offensoit , il falloit me punir en tenant à votre tour de la jalousie. Mais comment l'aurois-je pu , me direz-vous , puisque vous vous êtes éloigné de moi ? Et me suis-je éloigné de vous ? Eh bien éloignez-vous aussi de moi. Mais peut-être avez-vous déjà fait , & qui sçait si votre offense n'excede pas la mienne ; supposons pourtant que la chose soit égale , vous ne voulez qu'égaliser le châtiment l'offense , maintenant que je reviens à vous , que ne revenez-vous à moi ? Me voici à vos genoux , touché de repentir , n'écoutez-vous donc plus que votre juste colère , & le souvenir de mes fautes passées ne peut-il l'appaiser ? » Ainsi Palemon ; & déjà Leonide & Chrysanthe préparoient à donner leur jugement , quand l'autre berger se hâta d'expliquer ses raisons.



dès le berceau , & mon amour
s'accroître avec le temps. J'ai
mépris , j'ai souffert qu'à mes
aimât un autre. Je sçais qu'elle
ont ri de mon amour & de ma
ependant je n'ai pu rompre me
Je regardois comme mes enn
qui me le conseilloyent ; & tout
j'étois de la douceur de l'esper
passion a-t'elle changé ? s'est-e
s'est-elle rallentie ? Doris m'a
fondre en pleurs devant elle ; e
tomber à ses piés sans sentiment
mes pleurs & mes perils ne m'or
l'ingrate que des dédains & des
& si j'avois pu consentir à lui
dans mon juste ressentiment je

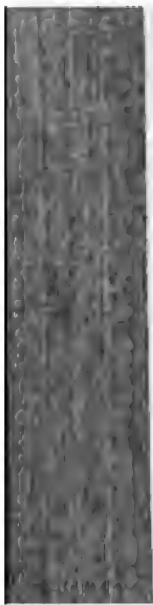
es , j'en atteste l'Amour, m'étoient
es, quand je me rappellois qu'elles lui
nt agréables. Peut-être que quelque
re m'a regardé d'un œil favorable , &
doute j'ai donné des témoignages de
idelité. Aussi, pour ne pas laisser im-
s tant de mépris, l'Amour lui a fait
ntir par sa mesintelligence avec ce
er, toutes les amertumes dont elle
reuve depuis si long temps. Mais a-
que Palémon l'ait aimée, depuis qu'il
aimée, lors qu'il s'en est éloigné, &
qu'il est revenu, qu'elle dise si elle
as toujours reconnu en moi une ex-
te affection, & si jamais rien a pu l'al-
t. Je l'ai servie le premier, seul j'ai
ours continué, & de quelque manière
lle me traite, je la servirai le dernier.
Malgré toutes ses cruautés passées, je
cuse en quelque sorte : engagée à Palé-
mon, elle eût manqué à la fidélité qu'elle
devoit, si elle en avoit usé autrement ;
à présent qu'elle l'a quitté, de quels
textes peut-elle colorer sa cruauté ? El-
ous a dit elle-même, en commençant
discours, qu'elle avoir aimé Palémon,
ce qu'elle avoit crû que l'amitié devoit
payée par l'amitié. Daignez, grande
rophe, prononcer comme elle. Je jure
elle-même, & c'est le plus grand ser-
ment que je puisse faire, que jamais il n'y

Grande nymphe , je suis l
pour le repos de ce berger ,
qu'il vous a dit soit veritable
jugerez , lors que vous m'aurez
que je ne suis point coupable
seul a poursuivi opiniâtement
heur. Quand il me déclara
nous étions si jeunes tous deux
fus point emue. Depuis il fit un
ge , & à son retour il trouva q
plus à moi , mais à Palémon. C
pouvez-vous vous plaindre qu
aye point aimé , quand l'âge m
incapable ? Accusez-en la nature
en les loix auxquelles elle nous
Et trouvez-vous étrange que
vous aimer , quand je ne suis p
Mais il me semble que vous n

obligations que vous m'avez ? Si malgré ces rigueurs votre amour est devenu si violent , qu'eût-ce été , si j'avois usé de douceur à votre égard ? Souvenez-vous, adraсте, que mes bontés auroient augmenté votre mal , loin de le soulager ; outre qu'elles auroient blessé la fidélité que j'avois jurée à Palémon.

En avouant qu'il est juste d'aimer qui nous aime , je n'ai pas dit qu'il fût injuste de n'aimer point tous ceux dont on est aimé ; autrement il n'y auroit point de fidélité ni d'assurance en amour ; & vous même , vous devriez rendre un amour réciproque à la bergere Byblienue qui meurt pour vous. J'ai seulement prétendu qu'une bergere dont le cœur est libre peut sans reproche aimer qui l'aime ; or il n'y a rien ici de semblable , puis qu'étant engagée ailleurs , je ne puis passer à une passion nouvelle , sans renoncer à l'ancienne.

Si je vous l'ai dissimulé , si je vous ai donné des esperances , plaignez - vous , c'est avec justice que vous le ferez. Mais, si je ne vous ai point trompé , que ne me rendez-vous plus tôt des actions de grâces ? Ne vous ai-je pas mille fois conjuré, supplié de mettre fin à cette affection ; & ne m'avez-vous pas toujours répondu que vous prendriez ce parti , si vous pouviez vivre & ne s'aimer point ? Si vous avez continué, n'é-



Palémon m'a leue empêché
sienne ; en effet dès qu'il a
sions, il m'a tellement pressée
que je dois moins le regarder
amant, que comme un ennemi
pas considéré que je ne me d
de cet amour, sans perdre à
puissance d'aimer.

Adraсте alloit repliquer ,
lui eût imposé silence. Alors
tirant à part Chrysante &
leur demanda leur avis ; ma
les furent long temps à déci
les bergers n'étoient point
conseil, Hylas fut le premi
sant à Doris, lui dit : » Qu
» vous ces deux bergers qu
» en témoignage de votre be
» ceux encore qui voudron
» vous ? Votre conseil, ré

un mal , ajouta Doris , plus j'aurai de mal. Comment , reprit Hylas , vous n'estimez point la pluralité des amans ? Ils deviennent enfin nos ennemis , dit la bergere , & lors qu'ils nous aiment , ils nous sont importuns. D'ailleurs je ne crois pas que l'on puisse ainsi partager son cœur ; & quand on le pourroit , si l'amour d'un seul coute tant de peines , que seroit-ce de tant d'amours ? Vous ne voulez donc en aimer qu'un , dit Hylas ? C'est encore trop , répondit-elle ; aussi n'en veux-je point aimer du tout. Et vous , bergers , ajouta Hylas , quel est votre sentiment ? Nous montrons bien , dit Palémon , que nous pensons comme la bergere. Comment , dit Hylas , que l'on ne peut en aimer qu'un ? Encore moins , répondit Palémon , puisque tous deux nous en aimons une.

La nymphe , en revenant à sa place , interrompit ces discours , & chacun s'étant remis à la sienne , elle prononça de la sorte :

JUGEMENT DE LEONIDE.

» Quoiqu'il y ait en ce differend des circonstances qui semblent se détruire , nous n'y voyons rien qui soit opposé à l'amour , car il n'est pas plus naturel à la flamme de s'élever , qu'à l'amour de produire de ces dissensions. Considérant d'un autre

H h ij

364 *La II. Partie de l'Astree.*

» côté que ce n'est pas aimer , que de ne
 » se pas donner tout entier à l'objet que
 » l'on aime , nous ne pouvons croire qu'il
 » n'y ait pas une sorte de trahison à parta-
 » ger son affection. C'est pourquoi , toutes
 » choses sagement pesées, nous disons qu'il
 » y auroit de l'injustice à croire que les di-
 » visions si naturelles à l'amour doivent
 » l'éteindre, ou qu'il puisse être jamais par-
 » tagé entre plusieurs : nous déclarons que
 » les petites querelles des amans sont des re-
 » nouvellemens de tendresse; & que changer
 » ou diviser une inclination, c'est un attentat
 » horrible contre l'amour. En conséquen-
 » ce nous ordonnons que Doris aimera Pa-
 » lémon , & qu'à l'avenir Palémon donne-
 » ra à Doris de meilleures preuves de son
 » amour, que sa jalousie, quoiqu'elle en soit
 » un signe. Mais comme la maladie est si-
 » gne de vie , mais d'une vie qui menace
 » ruine , la jalousie est aussi un signe d'a-
 » mour , mais d'un amour qui peut finir.
 » Doris rendra donc sa bienveillance à Pa-
 » lémon , & elle oubliera tout ce qui lui a
 » déplu dans sa conduite , considérant que
 » l'ainour fait commettre bien des fautes
 » que l'on ne feroit point , si l'on n'étoit
 » atteint d'une passion aussi violente. Mais
 » afin de prévenir les déplaisirs que la ber-
 » geré a ressentis , nous voulons que Doris
 » traitant Palémon comme la personne

« qu'elle aimera le plus , Palémon de son
« côté aura toute sorte de déference pour
« Doris.

» Quant au malheureux Adraſte , nous
» lui laiffons le choix d'être à jamais l'e-
» xemple d'un amour fidele & inutile , ou
» de rompre par un effort violent ſes pre-
» miers liens , pour répondre à l'amour de
» celle dont il eſt aimé.

Tel fut le jugement de Leonide : juge-
ment qui produiſit des effets bien op-
poſés ſur les trois perſonnes intereſſées.
Tandis que Palémon transporté de joye
begayoit un remerciement ; Doris gardoit
un profond ſilence, & tenoit les yeux baiſ-
ſés , comme ignorant ſi elle devoit ſe ré-
joindre ou ſ'affliger ; & Adraſte tombé par
terre ſans ſentiment , excitoit la compaſ-
ſion de Doris même. On ſ'empreſſa à le ſe-
courir ; & quand il fut un peu revenu à
lui-même , Leonide & ſes compagnes les
laiſſerent tous trois. Ils ne demeurèrent pas
long temps enſemble ; Palémon prit incon-
ſequent Doris, & l'emmena du côté de Mont-
verdun. Adraſte les ſuivit des yeux , &
ors qu'il les perdoit de vue : « Allez , dit-
il , trop heureux amans , jouiſſez de vo-
tre bonheur & du mien , tandis que le
reſte de ma vie je payerai de mes larmes
la felicité que vous poſſederez. » Depuis
lperdit tout à fait l'entendement , & ſe

de si grandes extravagances que ceux mêmes qu'elles faisoient rire en étoient touchés de compassion.

Hylas qui ne pouvoit souscrire au jugement de Leonide , soutenoit contre tous , que ce differend pouvoit être terminé d'une maniere plus équitable ; & comme Leonide & Pâris connoissoient l'humeur du berger , ils furent charmés , pour passer le temps , de le faire parler. » Ma sœur , dit » Pâris , il me semble que vous pouviez » traiter plus favorablement le pauvre » Adraste. Qu'en pensez - vous , Hylas ? » Pour moi , répondit le berger , je suis » tenté de croire que les dieux ont permis » cette injustice , pour le punir de sa simplicité. Concevez , Hylas , dit la nymphe , combien nos sentimens sont opposés ; bien loin que sa constance pour Doris me semble punissable , c'est par cette considération que je lui ai permis de l'aimer toujours , s'il le vouloit. Permission fort avantageuse , repartit Hylas ; je vous avoue que s'il en avoit appelé à moi , & que j'eusse pû révoquer votre arrêt , j'en aurois pas balancé ; & je m'assure qu'ils auroient été tous contens. Et moi , interrompit Silvandre , je m'assure que ce jugement eût été bien sage. Sans doute , repliqua Hylas , non , si l'on s'arrête aux visions de Silvandre , mais si l'on pèse les motifs q

font aimer. Qu'auriez-vous ordonné, dit la nymphe ? Que Doris les aimât tous deux, & que tous deux la servissent, répondit Hylas ; par là ils auroient été aimés de la bergere, ce qu'ils desiroient ; & la bergere eût été mieux servie.

Leonide & ses compagnes éclatant de rire : « Il semble, dit-il, grande nymphe, que vous riez de ma décision. Il semble plus tôt, dit la nymphe, que vous riez de la mienne. Excusez-le, madame, interrompit Silvandre, ses discours sont conformes à ses sentimens. Si les vôtres, dit Hylas, different des miens, vous pensez très mal, & je voudrois sçavoir sur quel fondement vous blâmez mon ordonnance.

Silvandre répondit froidement : « Ce que plusieurs possèdent, n'appartient entier à personne ; si Adraste & Palémon possèdent ensemble l'affection de Doris, ils n'en auront qu'une partie ; mais en amour, n'avoir qu'une partie, c'est ne rien avoir.

« Grande nymphe, dit Hylas, entendez-vous jamais rien d'aussi absurde ? Qui jugera que dans un verre il n'y ait point d'eau, parce que le Lignon entier n'y est pas ? Vous auriez quelque raison, répondit Silvandre, si l'amour pouvoit être divisé comme l'eau ; l'eau est de telle na-

» l'extrême affection, c'est perfi
» pas amour. Or si l'amour est
» comment auroit-on pû ordon
» ris de partager son cœur entre
» Palémon ?

» Il me semble, Hylas, dit
» nous avons la raison de notre
» que Silvandre a pour lui tou
» l'entendent. Si donc vous ne
» dez, je serai contraint d'aban
» tre parti. Gentil Pâris, dit Hy
» rité, quoiqu'en dise Silvandr
» vous en puissiez croire, ne ch
» je sçai pour moi que l'experie
» dessus de tous les discours. Si
» que des paroles, & moi j'ai l
» pour moi. J'en ai aimé à la fo

mais il se trompe lui même; ainsi qui voudra bien aimer, ne le prendra point pour son modèle. Qui donc, interrompit Hylas? c'est vous sans doute que l'on doit se proposer pour modele. Oui, c'est moi, dit Silvandre; car mon amour est parfait, on ne peut y rien reprendre, & je vous défie de m'en indiquer un autre qui le soit davantage. Quelle présomption, s'écrie Hylas! si on l'en croit, il est le seul qui sçache aimer, c'est lui qui donne des loix à l'amour, & qui l'a fait descendre du ciel parmi les hommes. Belle nymphe, ajouta t'il, permettez-moi de le confondre, » & se mettant une main sur les côtés, & de l'autre faisant des gestes violens: » Tu dis, poursuivit-il, Silvandre, que ton amour est parfait, que l'on ne peut y rien reprendre, & que je ne puis t'en proposer un qui le soit davantage. Voilà deux choses, répond d'abord à la premiere.

» A ce qui est parfait, on ne peut rien ajouter, j'espère que tu ne le nieras pas; avoue donc que tout ce qui est parfait est en même temps extrême. Or si ton amour est parfait, on n'y peut rien ajouter; & dès-là il est extrême. Dis-moi maintenant ce que c'est que l'amour: n'est-ce pas un desir de la beauté, d'un bien qui nous manque? Mais si ton amour est le desir

« moi ; si elle est aussi accomplie
« crois , quelle est ta présomption
« l'aimer ? car il doit y avoir de la
« tion entre l'objet qui aime , &
« est aimé. Par la même raison tu
« meras d'aimer Phylis que tu
« accomplie que moi ; mais je suis
« opinion contraire à la tienne ;
« pas de Phylis l'idée que tu as de
« j'avoue qu'elle a du mérite & de
« té ; mais je ne suis dépourvu
« ni de l'autre. Elle est spirituelle
« suis ; sage , je ne suis pas insensé
« gere , je suis berger ; si elle est
« fin , moi je suis Hylas. Si je n'
« tant qu'un autre ne puisse valloir
« Phylis n'est pas si belle , qu'elle
« être surpassée en beauté. Si donc
« qu'un veut bien aimer , il faut

Diane , nous dira Silvandre , ne m'aime point , elle en aime un autre ; & je ne laisserai pas de la servir , de peur d'être inconstant. Phylis , nous dira Hylas , ne m'aime point , elle en aime un autre , pourquoi ne changerai-je pas l'ingrate pour un autre bergere qui méprisera quelque autre berger pour moi ? craindrois-je le reproche d'inconstance ? Mais dites-moi , je vous prie , ce que c'est que inconstance ? C'est un terme inventé par quelque amante artificieuse qui voyoit sa beauté s'évanouir , ou son amant prêt à la quitter. Faut-il qu'un homme sensé dopte une pareille chimere ? & qu'il se consume toute sa vie en soupirs inutiles ? Quoi languir dans le sein d'une ingrate & vieille maitresse , voilà ce qu'on appelle constance ? Je dis moi que c'est une foiblesse , une extravagance. Qui dit vieille , dit laide ; si elle est telle , quel homme sensé peut la trouver aimable ? Qui dit ingrate , dit trompeuse & perfide : si elle est telle ; quel courage peut s'abaisser jusqu'à porter ses chaînes ? Que Silvandre cesse donc de me demander , en quoi l'on peut reprendre son amour , & où l'on peut en trouver qui soit plus accompli ; il me semble que j'entends tous ceux qui m'écoutent , lui dire : Hylas aime , Hylas seul sçait aimer en homme d'esprit & de courage.

» je me trompois, Hylas en un
» teurs qui déclament avec
» devant les autels de l'Athe
» dant je voudrois que celui d
» qui sera condamné fût puni
» me severité que ces rhereu
» contraint, lorsqu'ils sont va
» facer leurs discours avec la
» que l'on précipite dans le R
» Cela n'est pas raisonnable
» pit Hylas, & si j'en avois été
» rois pris des juges moins f
» pour avoir moins à effacer
» ma harangue plus courte. Pe
» la nymphe, vous sommes
» Ôtes ? *Parce que vous regar*
» Silvandre comme un oracle
» texte qu'il a fréquenté quelq
» écoles des massiliens. Berge
» rien, dit Silvandre, il n'y a

rose que le desir d'un bien qui nous manque. Mais avant que de lui répondre, je vous supplie, madame, de m'excuser, si, pour découvrir les subtilités, je suis contraint d'employer des termes peu connus dans nos hameaux. Réponds-moi maintenant, Hylas. Desire-t'on ce que l'on possède ? Tu diras que non, parce que nous ne désirons que ce qui nous manque. Mais si l'amour n'est qu'un desir, comme tu le soutiens, ne vois-tu pas que posséder ce que l'on desire, c'est éteindre l'amour, puisque l'on ne s'avise point de desirer ce que l'on possède ? On n'aime point ce que l'on possède, interrompit Hylas ? En ce cas je suis d'accord que tu aimes, & que je n'aimes point, fin que tu desires & que je possède. Mais, repartit Silvandre, quand l'amour ne seroit qu'un desir, faudroit-il conclure que la jouissance peut l'augmenter ? Si tu y fais reflexion tu diras plus tôt qu'elle le diminue ; car semblable à l'arc qui plus il est tendu, plus impetueusement il pousse la flèche, notre ame desire avec bien plus de violence, les biens qui sont plus difficiles. Si les desirs diminuent à proportion que le bien désiré est facile à obtenir, à plus forte raison quand ils seront satisfaits. Mais si l'amour n'est qu'un desir, comment peux-tu croire qu'il soit

me doive aimer dieu ; mais
qu'il doit l'aimer , je te den
y a plus de disproportion en
moi , qu'entre le grand Thau
las. Et pour te desabuser ; il
t'explique encore ce mystere
» Nous ne pouvons aimer sans
l'objet de notre amour. O ,
las, combien est faux ce que
J'ai aimé plus de cent femme
sans les bien connoître ; aussi
les trouvois ingrates ou fieres
tois irrité contre moi même
reur. L'épreuve que tu as fa
vandre, doit elle-même te f
nir de ce que j'avance. Tu ai
tu ne connoissois pas , c'est-

toit la source de ton amour. En effet si la volonté d'où procède l'amour ne se veut que vers les objets que l'entendement juge bons, & si l'entendement ne peut juger de ce qu'il ne connoît point, comment te figures-tu que l'on puisse aimer ce que l'on ne connoît point ? J'ajouterai pourtant que l'entendement peut se tromper, & juger aimable ce qui ne l'est pas ; mais l'amour n'en procède pas moins de connoissance, soit fausse, soit véritable.

Or, n'as-tu pas appris dans les écoles des massiliens que l'entendement & ce qu'il conçoit ne font qu'une même chose ; dis maintenant, que puisque j'aime Diane, & que je ne puis l'aimer, sans la connoître, quelle plus grande proportion tu peux desirer que celle qui est entre deux choses qui n'en font qu'une ? Comment, interrompit Hylas, Diane est Silandre, & Silandre est Diane ; en vérité, berger, si tu continues, tu deviendras un fou aussi plaisant, qu'il y en eut jamais dans le Forest.

« Tu as raison, reprit Silandre, de te moquer de moi ; car devrois-je profaner ces mystères en te les communiquant ? Aussi je me garderois bien de te les révéler si tu étois seul, mais il importe que je détrompe ceux qui nous entendent,

» n'aime point Phylis. Qu'il y
» geres plus parfaites qu'elle, i
» partient pas de le juger, mais
» drai qu'il est impossible que
» & que tu ayes si mauvaise opi
» Les premieres loix en amou
» L'AMANT CROYE TOUT PAR
» L'OBJET AIME'; & rien n'est
» table que cette loi; car si l'
» aimer sa maitresse plus que toi
» jet, & si la volonté le porte
» ce que l'entendement lui pro
» me meilleur, ne faut-il pas c
» sa maitresse plus que toute ai
» Croi. moi, c'est Hylas que tu
» non pas Phylis; aussi dis-tu qu
» me que pour sa propre satisf

celle d'un amant ne l'est-elle pas ? Autrement , un regard , un mot , un soupçon nous jetteroit-il dans l'abattement ? Préfererions-nous tout plaisir , tout repos , au plaisir de voir un moment l'objet que nous aimons ? Ah , si tu sçavois , Hylas , combien douce est cette folie , tu n'estimerois gueres toute la sagesse du monde. Et si tu pouvois la comprendre , cette heureuse folie , tu ne me demanderois pas quels sont les plaisirs de ces fideles amans que tu nommes sombres ; tu connoitrois que ravis en la contemplation du bien qu'ils adorent , ils méprisent tout le reste , & que ne pouvant comprendre l'excès de leur felicité , ils demeurent dans un étonnement qui ne peut s'exprimer. Qu'il te suffise d'apprendre aujourd'hui , que l'amour ne peut donner aux dieux-mêmes d'autre bien que celui dont il recompense la fidelité des amans , de ces hommes qui par la pureté de leurs desirs égalent presque les immortels. Les autres plaisirs que tu estimes tant avilissent l'homme , & le dégradent jusqu'à la condition des bêtes.

Voilà , Hylas , de quelle espece est ton amour , amour sans proportion , & qui ne peut subsister long temps. Au contraire l'amour de Silvandre est si parfait , que l'on n'en peut rien ôter , ni y rien

L. I. Partie. L i

378 *La II. Partie de l'Astrée.*

„ajouter , soit pour la grandeur qui égale
„son objet , soit pour la qualité qui est
„conforme aux regles de la vertu.

Silvandre vouloit continuer , mais Hylas l'interrompit tout à coup en ces termes :

„ Jusqu'à quand , Silvandre , abuseras - tu
„ de notre patience ? & jusqu'à quand

„ crois - tu que je puisse souffrir tes discours
„ insensés ? „ Hylas prononça ces
mots d'une voix si éclatante , que tous se

mirent à rire. Il fut donc obligé de garder
le silence ; & parce que le soleil étoit déjà
p êt de finir sa carrière , & que Leonide

vouloit s'en retourner , elle dit à Hylas :

„ C'est assés disputé pour cette fois ; Chry-
„ sante n'a pas coutume d'être si long

„ temps éloignée de son temple. Berger ,
„ il doit vous suffire que nous sçachions

„ que vous êtes en état de répondre à Sil-
„ vandre , & que nous pensions que si vous

„ aviez eu plus de loisir , vous auriez sur
„ ce berger le même avantage qu'il a sur

„ vous.

Leonide après quelque discours partit
avec Chrysante & ses filles druides. Après
s'être reposée quelque temps au temple de
la bonne déesse , elle alla trouver Adamas ,
sans que Pâris voulût la suivre , parce qu'il
ne pouvoit se résoudre à quitter Diane. Il
prit donc le chemin contraire , & ayant re-
trouvé ces aimables bergeres , il passa avec
elles presque tout le reste de la journée.



Guillard



L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÈ.

PASTORALE ALLEGORIQUE;

SECONDE PARTIE.

LIVRE DIXIÈME.

LEonide, après qu'elle eut quitté Chrysante, se rendit en diligence auprès d'Adamas; elle étoit impatiente de lui raconter ce que l'on avoit fait pour Celadon. Elle le rencontra sur une terrasse qu'ombrageoient des sycomores; & lui dit tout ce qui s'étoit passé au sujet du berger. Adamas ne put s'empêcher de rire, en apprenant que tous les bergers étoient dans l'erreur, & qu'en effet ils croyoient Celadon mort. „ J'ai pensé, ajouta la nymphe, que c'étoit un moyen admirable de lui faire quitter la vie sauvage qu'il mene; quand il saura les regrets de sa bergere, il pren-

380 *La II. Partie de l'Astrée.*

„dra sans doute la resolution de la voir;
 „mais je nelui ai rien dit encore; vous se-
 „rez beaucoup mieux que moi; & le respect
 „qu'il a pour vous donnera plus de poids à
 „vos discours. Il m'aime, il est vrai, dit
 „le druide, il me respecte même; & si je
 „n'avois craint qu'il ne cherchât quelque
 „autre encore plus sauvage, j'aurois aver-
 „ti Astrée que son berger est en vie. Al-
 „lons demain le trouver, aussi bien nous
 „ne l'avons point vu depuis deux jours
 „entiers.

Dès le point du jour Adamas & Leonide
 se mirent en chemin. Le berger n'étoit
 point sorti; il avoit repassé dans son esprit
 ce qui lui étoit arrivé le jour précédent,
 satisfait de sa fortune, & d'avoir vu la
 belle Astrée, avant que de mourir. Et con-
 siderant qu'il n'en avoit jamais eu tant de
 faveur, excepté lorsque jeune enfant, il
 la vit au temple de Venus: „Heureux des-
 „astre, s'écrioit-il, ô bonté d'amour, qui
 „mêle aux plus grandes amertumes les
 „plus grandes joyes! Qui voudroit se souf-
 „traire à ton obéissance, quand tu veilles
 „de la sorte sur ceux qui t'appartiennent!

Tandis qu'il étoit occupé de ses pensées,
 & qu'il les exprimait ainsi, Adamas & Leo-
 nide arriverent; ils le trouverent moins
 sombre qu'ils ne l'avoient laissé, & s'en re-
 jouirent avec lui. „La joye que vous lisez

sur mon visage, dit Celadon, ressemble à ces soleils d'hiver, qui se levent tard, & se couchent de bonne heure. „ Il leur raconta ensuite comment il avoit rencontré ilvandre, & lui avoit mis entre les mains une lettre; comment Astrée étoit venue avec toutes les bergeres, comment il l'avoit vue, & lui avoit mis dans le sein une autre lettre. „ Mais hélas, mon pere, continua-t'il, ne dois-je point craindre que le ciel ne m'ait montré la felicité dont je devrois jouir, que pour me faire mieux sentir l'horreur de l'état où je suis!

„ Mon fils, repondit le druide, croyez plus tôt que l'amour qui veut récompenser votre fidelité, vous a envoyé cette legere satisfaction, pour ne pas vous porter tout à coup du comble de la misere au comble de la joye. Leonide vous dira combien la belle Astrée vous aime, & les témoignages qu'elle lui en a vu donner. „ Alors Leonide lui raconta les cérémonies que l'on avoit observées en lui élevant un tombeau, les regrets, les discours de tous les bergers, & surtout l'affliction d'Astrée: „ Il ne tient qu'à vous, ajouta la nymphe, de voir ce tombeau, il est si près d'ici, que j'ignore comment vous n'avez point entendu les voix des filles druides & du vacie. „
A même temps Adamas & Leonide le

» vous n'aimez point Astrée , si
» qu'elle vous aime , & pouvan
» vous vous tenez éloigné de sa
» Lui obéir, repartit Celadon, e
» quer d'amour ? Quand elle voi
» du de paroître devant elle ,
» druide, elle vous haïssoit, & n
» elle vous aime. Et n'avez-vous
» violé sa défense, lors que vous
» présenté à ses yeux ? Oui ,
» Celadon , mais elle ne m'a
» puis qu'elle dormoit. Je goui
» sons, dit le druide ; aussi veu
» donner un moyen de la voir
» jours, sans en être vu, si vous
» de courage, ou d'amour, pou
» prendre.

»

À propos de me la renvoyer , jusqu'à ce qu'elle soit rétablie. Quelques jours après vous vous habillerez comme elle , & je vous recevrai dans ma maison sous le nom de ma fille Alexis. Et comme il y a long temps qu'elle n'a paru dans cette contrée , on vous prendra facilement pour elle. Je ne vois ici qu'un inconvénient ; nous nous assemblons tous les ans à Dreux , & cette ville est si voisine des antres des carnutes , que les vacies & les druides pourront aisément sçavoir que ma fille n'est point partie. Mais heureusement cette assemblée ne se fera que dans deux lunes ; ainsi , Celadon , je ne vois aucune difficulté à ce que je vous propose. Ah , mon pere , dit le berger , malgré ce déguisement ne desobéirai-je point à la belle Astrée ? Non , mon fils , car elle ne vous a pas défendu d'être Celadon , mais seulement de lui montrer Celadon ; or en vous voyant , c'est Alexis qu'elle verra. D'ailleurs vous ne l'offenserez point , si elle ne vous connoît pas ; & si elle vous connoît , vous ne devez attendre rien moins que la mort ; & n'aimez-vous pas mieux mourir , que de languir de la sorte ? Je me rends , dit le berger , je me remets entre vos mains ; vous pouvez disposer de l'infortuné Celadon. „ C'est ainsi qu'Adamas vainquit

qu'elles revenoient de leurs an-
loient ainsi. Déjà le berger é-
nymphé , & prêt à partir ; m-
& Leonide crurent qu'il fallo-
le soir ; & cependant Adamas i-
ladon de ce qu'il avoit à répo-
maniere de vivre des filles dui-
cérémonies , leurs sciences.

Le jour commençant à tom-
tirent de ce lieu. Celadon ,
éternelle du séjour qu'il y avo-
gravé ces vers sur le rocher ,

Au fonds de cette roche
Habiterent long temps l'amour
Sans avancer plus loin ; si tu crai-
sures ,

Fui naissant , fui soudain

d'Adamas arriva ; le druide fit d'abord mettre au lit Alexis , sous prétexte qu'elle étoit fatiguée du voyage ; & Pâris ne la vit que le lendemain , & les fenêtres fermées. Ils continuerent plusieurs jours cet artifice , que l'adresse de Celadon à jouer son personnage rendoit inutile. Elle reçut en cet état toutes les visites qu'on lui fit , & commença enfin à sortir. La maison étoit agréablement située ; elle avoit la vue de la montagne , & de la plaine , & même elle du Lignon, depuis Boen jusqu'à Feurs. Une situation si charmante avoit déterminé Pelion pere d'Adamas à y bâtir. Adamas y fit depuis élever le superbe tombeau de son frere Belizar , près d'un bocage qui puchoit la maison du côté de la montagne.

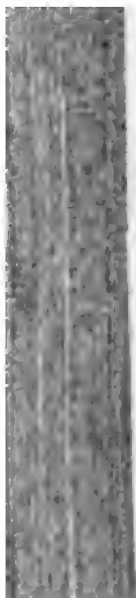
Alexis & Leonide venoient souvent se promener en ce lieu , & comme il falloit un peu monter , Alexis donnoit la main à Leonide , lors qu'elles étoient sans témoins. Un jour qu'elles s'étoient levées matin , & qu'Alexis rendoit ce service à Leonide : „ Ce que vous faites pour moi , dit la nymphe en souriant , peut-être aimeriez-vous mieux le faire pour une autre , qui vous en sçauroit moins de gré. „ Ah , nymphe , dit Alexis en soupirant , ne renouvellez point mes douleurs , je vous en conjure. „ Elles arriverent enfin



„ Ce . . . en vain , m'ont-ils
„ je croi que vous êtes le feu
„ des lieux où il a goûté de la
„ cause de l'ennui ; si l'on se f
„ plaisir des maux passés , c
„ agréable doit être le souve
„ heur dont on a joui ? „ La
lui répondit : „ Ce qui rend ag
„ venir des maux passés , est
„ amer le souvenir du bien.
„ augmente mes ennuis , c'est
„ re la cause ; je suis entré av
„ dans l'examen le plus rige
„ n'ai rien trouvé que je puss
„ cher. Croire ma bergere ve
„ roit l'offenser , & dementir
„ gnages de sa fidélité. Croire
„ me traite de la sorte sans r

„ nous cherchions les lieux les plus cachés,
„ pour éviter les yeux de nos parens, & de
„ mon pere surtout, qui pour me divertir de
„ cette passion avoit resolu de me faire passer
„ les Alpes. Quelquefois aussi nous venions
„ dans ce rocher creux que vous voyez, &
„ nous laissions Lycidas ou Phylis en sen-
„ tinelle , pour nous avertir quand quel-
„ qu'un passeroit. Un jour donc en suivant
„ nos brebis, nous passâmes dans cette isle;
„ & quoique nous nous fussions déjà dit
„ plusieurs fois adieu , parce que mon pere
„ me cachant le jour de mon départ , nous
„ craignions d'être surpris , nous ne laissâ-
„ mes pas de repeter encore ces adieux.
„ Dès que nous nous vîmes sans témoins,
„ elle s'assit par terre , & moi me jettant à
„ ses genoux, je pris sa main que je baisai, &
„ que j'arrosai de mes larmes. Je vais donc
„ m'éloigner de vous , cher objet , lui dis-
„ je , & je ne dois point mourir , parce que
„ vous me le défendez. Mais si l'idée mê-
„ me de vous quitter m'ôte la vie , com-
„ ment puis-je vous obéir ?

„ Elle ne me répondit rien ; mais elle
„ me baissa la tête dans son sein , pour me
„ dérober sans doute la vue de ses larmes;
„ pendant que j'attendois en silence qu'elle
„ me répondît , elle me passoit la main
„ sur les yeux , & je crus surprendre quel-
„ ques soupirs. Rompant enfi le silence,



„ un témoignage de mon amour
„ le ciel qu'il ne soit point trop
„ Je me levai pour voir quel é
„ moignage ; mais la bergere te
„ te de l'autre côté , & me ren
„ j'étois auparavant , afin que
„ point couler ses larmes. Pou
„ dis-je alors , si mon départ vo
„ ne m'ordonnez-vous pas de re
„ fils , me répondit-elle , j'aime
„ mourir , que de vous détou
„ voyage , nous serions trop
„ tous deux ; vous en desobéiss
„ pere , & moi en offensant mo
„ Ne croyez pas que je doute
„ que j'ai sur vous ; je juge de vo
„ même ; & je sens bien qu'il r
„ torité , ni menaces , ni caresse
„ seils qui me puissent faire mai

Sermens , dit Alexis avec un profond soupir , sermens trop flatteurs , puis-que je devois éprouver tant de maux.

„ Je partis quelques jours après , je ne puis vous exprimer tous les perils que j'essuyai en passant les précipices des Alpes ; autant de pas , autant d'images d'une mort présente ; mais qui pourtant ne m'ôtoient point l'idée de ma bergere. Précipices , disois-je , montagnes orgueilleuses , bien que vous ne soyez point sensibles à la pitié , soyez témoins de mes sermens. Je jure qu'à jamais je brûlerai pour la belle Astrée ; & je fléchirai la mort , si je n'attends en ma faveur le dieu des amans. Après avoir passé auparavant les détroits des sebusiens , je voulus éviter la montagne des caturiges , & m'embarquant sur le Rhône je résolus de suivre ce grand lac qui baigne les roches escarpées de cette montagne ; mais il s'éleva une tempête qui pensa nous submerger ; & lors que chacun attendoit en tremblant la mort dont il étoit menacé , moi je m'occupois de ma bergere. Flots impérieux , disois-je , qui vous soulevez contre ce frêle vaisseau , retournez dans vos grottes profondes , & laissez un malheureux amant qui méprise votre violence.

„ En sortant du lac , je traversai les fo-

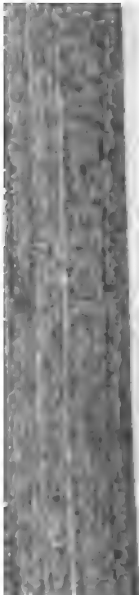
„ rêts des caturiges , ensuite la vallée des
„ carroceles , qui me conduisit jusqu'aux
„ monts Coties. Là , je fis des vers que j'ai
„ oubliés. » Racontez-moi , dit Leonide ,
qui vouloit la distraire de ces pensées fu-
nestes , racontez - moi ce que vous remar-
quâtes de curieux dans votre voyage.
L'histoire en seroit trop longue , répondit-
elle ; car l'Italie est la plus belle region
du monde ; mais il m'arriva une aventure ,
dont j'espere que le recit vous satisfera.

HISTOIRE D'URSACE ET D'OLIMBRE.

A Lcippe, en m'ordonnant de m'éloigner, me fit quitter les habits de berger, afin que je pusse voir les meilleures compagnies; car en cette region il n'y a que les personnes d'une naissance vile qui habitent la campagne , & les autres font leur séjour dans les villes , dont la magnificence étouffe l'imagination , quoique l'on y fût encore effrayé de l'arrivée d'un barbare qui par mer étoit descendu en Italie , & l'avoit presque entierement ravagée , mais la capitale surtout. J'avois une extrême envie de plaire , je ne negligeois aucune occasion d'apprendre , dans l'esperance qu'Astrée m'en aimeroit davantage.

En approchant de l'Apennin , je scus qu'il

avoit des montagnes qui bruloient sans
crainte. J'eus la curiosité de les voir ; je lais-
sai donc le grand chemin , & je pris à main
froite. Mais je fis une rencontre , qui me
fit changer de résolution , comme vous
l'apprendrez bientôt. A peine j'avois mon-
té deux milles (c'est ainsi qu'ils mesurent
ces distances) que j'entendis une voix qui
me plaignoit ; & croyant que c'étoit quel-
qu'un qui avoit besoin de secours , j'allai
où la voix me guidoit. Bientôt j'aperçus
un homme étendu par terre , qui sans me
rien dire , parloit ainsi quand j'arrivai : « Dans
« l'état où je suis , dois-je vivre ? dois-je
« mourir ? Si je vis , comment souffrir tant
« de douleurs ? Si je meurs , comment être
« à jamais privé d'elle ? Vivons , à qui la vie
« n'est-elle pas agreable ? Mourons plus
« tôt ; la mort qui termine nos miseres a
« sa douceur. Quel est donc l'état où je
« suis réduit ? puisque ni la vie , ni la mort
« ne peut me soulager. Malheureux Ur-
« face , disoit-il après s'être tû quelque
« temps , jusqu'à quand écouteras-tu
« un vain espoir qui te séduit ? Jusqu'à
« quand conserveras-tu une vie si in-
« digne de ton courage , & de tes ac-
« tions passées ? Toi qui as eu la temeri-
« té de lever les yeux sur l'épouse d'un
« césar , qui as eu le courage de verser
« le sang d'autrui pour la venger , elle



„ crimes de l'Italie ont merité
„ rous , j'adore vos arrêts qui
„ aux vandales ; je n'ai point de
„ Rome qui s'est enrichie de
„ de la terre entiere , fait main
„ cagée. Mais , ô dieux , con
„ frez - vous que cette beauté
„ exposée aux plus cruelles in
„ tu le sçais Ursace , & tu l'
„ yeux , & tu respires encore ?
„ rifies de l'avoir délivrée avec
„ la tyrannie de Maxime ?
„ meurs , si tu veux conserver
„ de libérateur , & ce que la
„ pu faire , que ce fer le fasse

L'étranger transporté de fi
loit percer de son épée , si un
nant à propos n'avoit retenu sc
en lui sauvant la vie , il eut

bre , l'étranger auparavant si furieux revint tout à coup à lui même , & l'ors qu'il put parler : » Ami , lui dit il , quel démon » t'a conduit en ce lieu écarté pour m'empêcher d'achever mon dessein ? Urface , » répondit-il , je te cherche depuis trois » jours , non pour t'empêcher de suivre Eudoxe , si tu l'as résolu ; mais pour t'accompagner dans ce cruel voyage. Si tu veux » donc terminer tes jours , il faut que tu me » perces auparavant. Ah , Olymbre , repartit Urface , penfes-tu que ma main pût porter le coup mortel à mon ami , dont la vie m'a toujours été plus chère que la mienne ? Mais si tu es sensible à mes malheurs , » laisse-moi les terminer , je t'en conjure » par notre ancienne amitié. Quoi , Olymbre , tu n'as pas le courage de m'ôter la vie , afin que je te puisse suivre ; & pour » suivre Eudoxe , tu veux m'abandonner ? » Si la mort est un mal , pourquoi veux-tu la donner à ce qu'Olymbre aime plus » que lui-même ? Et si c'est un bien , pourquoi ne veux-tu pas qu'Olymbre ton » ami le partage avec toi ? Olymbre vivra » éternellement , répondit Urface , s'il ne » meurt que de ma main ; mais il me rendra la dernière preuve de son amitié , » s'il veut bien ne pas s'opposer davantage à mon dessein.

En disant ces mots , il essayoit de retirer

bre perdoit beaucoup de sang ;
sure qu'il avoit reçue à la main
il se sentoit défaillir , il se lev
trant sa main à Urfacé : » Ami,
» tu as fait ce que tu devois , je
» tendre auprès d'Eudoxe, heure
» pas survivre ! » A ces mots il
noui sur le sein d'Urfacé. Urf
gea plus qu'à le secourir , il co
fontaine voisine pour chercher
& lui en jetta au visage. Et moi j
sa playe avec un mouchoir & d
se , ne trouvant point plus pro
de remede. Il revint aussi tôt ,
ouvrit les yeux : » Helas , dit-il,
» quoi me rappelles-tu à la vie
» je la terminer plus heureusem
» ta main & en voulant t'oblige
» bre , dit Urfacé , il faut que

mieux, & pour te défendre d'attenter
à ta vie, parce qu'elle est à dieu, & non
à toi. Autrement je t'annonce de sa-
ut qu'au lieu de te rendre ta chere Eu-
xe, il te releguera en d'obscures téné-
es, où il ne t'en laissera pas même le
venir. »

ces discours, Olymbre voulut se jet-
à ses genoux, mais sa foiblesse ne lui
nit que de se prendre les mains. Ur-
, de son côté, se prosternant à mes-
: » O messager du ciel, me dit-il, car
te reconnois tel à tes discours, & à
clat de ton visage. Commande, me-
ici prêt d'obéir. Sans doute, inter-
mpit Leonide, ils vous prirent pour
ercure, qu'ils représentent jeune &
au comme vous l'êtes. » Je le crois,
it Alexis, aussi voulant me prévaloir
eur erreur, je répondis de la sorte :
eu te commande, Uisace, & à toi
ssi Olymbre, de vivre & d'espérer. »
instant je tirai de ma poche un petit
e plein de vin, à la maniere des visi-
, j'en fis boire un peu à Olymbre, &
onnant la main, je lui dis : » Leve-
i, Olymbre, allons au hameau pro-
ain, le ciel te guerira bien tôt ; car il
ut d'ordinaire que nous obtenions ses
aces par l'entremise des hommes, afin
entretenir entr'eux l'amitié par ces
utuelles obligations.

comme je craignois qu'il ne
défaillance , je dis à Urface
marcher , que dieu étant la
me , il se plaifoit à en voir de
les hommes. Urface donc
d'Olymbre , & le prie de s'
lui. Nous arrivâmes de la fo
meau prochain , où nous renc
myre qui pansa la main d'Oly
ordonna de garder le lit po
temps.

Je fus ravi de leur avoir ren
office , quoique le jour étant a
me restât point assés de temp
voir ces montagnes brulantes
vouloit suivre , lors qu'il me
mais il ne pouvoit abandonne
l'état où il étoit. Je reconnus
ras , & je lui dis que dieu lui
des soins qu'il prendroit de for

ombre se fut endormi , Urface vint me
 ouver , & voyant que je prenois mon re-
 as , il demeura surpris. Je m'en apper-
 us , & lors que nous fumes seuls , je lui
 arlai de la sorte pour le desabuser :

„ Le secours que je vous ai donné si à
 propos vous a fait croire que j'étois quel-
 que chose au dessus de l'homme ; je me
 réjouis que vous ayez eu cette opinion,
 puis qu'elle a aidé à vous détourner de
 la cruelle resolution où vous étiez.
 Maintenant que votre raison a repris ses
 droits , je ne veux plus vous tenir dans
 l'erreur. Sçachez donc que je suis un des
 celtes que vous appelez gaulois , & né
 dans une contrée dont les habitans sont
 appellés segusiens & foresiens. Des rai-
 sons qu'il seroit trop long de vous ra-
 conter m'en ont fait sortir , & ces mê-
 mes raisons m'obligent de demeurer
 pour quelque temps dans cette region.
 Sans doute c'est par une providence du
 ciel que je suis venu au lieu où vous étiez,
 puis que je vous ai fait abandonner une
 resolution criminelle. Je l'en remer-
 cie ; remerciez-le à votre tour ; il ne
 vous auroit point retiré des portes de la
 mort , s'il n'avoit voulu faire quelque
 chose de vous pour sa gloire.

A ces discours je m'apperçus qu'Urface
 alloit , se voyant frustré de l'assistance

„ vous m'appreniez que vous
„ comme nous , je ne laisse
„ que le ciel vous a envoyé
„ servir la vie de deux servit
„ j'espere même qu'il continu
„ protéger. Ne doutez point, l
„ je , que vous ne soyez réserv
„ leur fortune ; & comme j
„ que vous regrettez , je vou
„ niment obligé , si vous daign
„ struire. Alors il me répondit
„ Je meritois les chatimens
„ refusois ce plaisir à qui m'a
„ vie. Je veux donc satisfaire
„ sité ; mais à condition que v
„ secret ce que je vous racont
lui promis , & Ursace pour
termes.

Alexis alloit continuer ; n

pellant tout ce que Sylvie avoit fait
 ur l'aider à sortir du palais d'Isoure, elle
 faisoit plus aucune difficulté. Cepen-
 nt le druide ne fut pas d'avis qu'elle pa-
 , il craignoit que la jeunesse de la nyin-
 e, & les faveurs de Galatée, ne la fî-
 nt parler quand elle seroit de retour. Il
 mmanda donc à Leonide d'aller trou-
 r sa compagne, & surtout de ne lui rien
 e de Celadon. Si elle demandoit à voir
 exis, qu'elle lui dît qu'étant résolue de
 ourner bientôt vers les carnutes, elle
 se montrait que difficilement.

Leonide alla donc trouver Sylvie; aux ca-
 lles qu'elle se firent, on eût dit qu'il y
 oit un an qu'elles ne s'étoient vues;
 rès bien des complimens de part & d'au-
 ; elles s'assirent éloignées de tout le mon-
 , & Sylvie lui parla de la sorte :

UITE DE L'HISTOIRE DE LINDAMOR.

J'étois impatiente de vous voir, ma
 eur, & de vous entretenir; mais, si vous
 jugez à propos, je voudrois aussi conférer
 vec Adamas sur une affaire dont j'ai cru
 avoir vous instruire, & qui peut nous cau-
 er à nous & à Galatée, ou beaucoup de sa-
 sfaction, ou beaucoup de desplaisir. Sça-
 hez donc, ma sœur, que Fleurial est re-
 enu du lieu où vous l'aviez envoyé, &

non, & ce qu'il me vouloit

Fleurial qui croyoit bien
dit sans détour , qu'il venoit
Lindamor, & en même tems
présenta les lettres dont il l'avoit
Et lorsqu'elle lui eut demandé
ordre il avoit fait ce voyage
que c'étoit par les vôtres.
se tournant vers moi : » Vous
» elle , quel est le caractère de
» pague. » Et refusant les lettres
commanda de me les donner
les envoyer ; puis elle me les donna
dans son cabinet. Ainsi je ne
à Fleurial , sinon de m'attester
ce que j'eusse parlé à la ny
» vous semble de votre compagnie
» elle , dès qu'elle se vit seule

tion pour Celadon ; & je suis persuadée que ces lettres vont justifier mes soupçons. » La première qu'elle ouvrit s'adressoit à vous ; je les ai apportées , & tenant le paquet ouvert , elle donna à Leonide la lettre qui lui étoit adressée :

LINDAMOR A LEONIDE.

Je crois , comme vous , que ma présence sera inutile , mais autrement que vous ne l'attendez. Elle me tirera sans doute du malheureux état où je suis , car je ne pourrai voir un pareil changement sans mourir , & sans m'en prendre à celui qui en est l'auteur. Je jure par les dieux qu'il n'y a que le sang du perfide qui puisse exier une si grande offense. J'arriverai dans le temps que le porteur vous dira. Cependant , si vous le trouvez à propos , rendez à la nymphe la lettre que je lui écris. J'espère que ma mort réviendra celle du perfide.

» Voici , me dit-elle , continua Sylvie , ce que j'ai toujours apprehendé davantage ; l'imprudence ou la malice de Leonide est si grande , qu'elle a déclaré à Lindamor que j'aime Celadon , & c'est pour cela qu'il veut lui ôter la vie. Helas , il le peut aisément , puisqu'il est sans défiance , & qu'il n'a d'autres armes que sa houlette. La méchante aime sans doute le berger , & parce qu'il l'a méprisée



» rompit la nymphe : mais e
» roit fait sçavoir l'artifice de
» répondis-je. Quoi, Sylvie,
» vous croyez encore que I
» vrai ? Ne sçavez-vous pas
» mensonge qu'elle inventa
» gner de Celadon , afin de
» seule ? Elle en étoit tellen
» qu'elle ne pouvoit souffrir
» gardasse. Comment ne voi
» point apperçue de sa jalousie
» quelquefois amusée à consi
» verses passions qui l'agitoi
» elle rougissoit , puis elle dev
» tantôt elle ne faisoit que parl
» à coup elle gardoit le silence
» fois surpris ses yeux collés l
» je n'y faisois plus d'attention

*bonnes graces , je ne veux plus vivre des-
ais , que pour vous prouver que je les merites
ux que le perfide qui est cause de ma disgr-
S'il falloit obtenir par amour , ou par les
es , & non par artifice le bien que je regret-
le perfide n'y oseroit aspirer , tant que je vi-
is. Il l'avouera bien tôt lui-même , ou le fer-
il a déjà senti lui ôtera une vie que je lui ai
heureusement laissée.*

Leonide après avoir lu cette lettre :
Ma sœur, dit-elle, Galatée a enfin reconnu
que c'étoit Polemas , & non pas son cher
Deladon qui couroit risque de la vie.
Qu'elle Tharamis foudroyer le perfide , &
l'autates faire connoître à Galatée que
e n'ai point menti , quand je lui ai ra-
onté la trahison de Climante , & de cet
rtificieux amant ! Je vous jure par tout
e que nous avons de plus sacré , que j'ai
it la verité. Et quoique je me soucie
eu de retourner à Marcilli , tant que la
ymphe aura ces sentimens , tâchez de
a desabuser. Ma sœur , dit Sylvie , je
ous ai cru même avant vos sermens ; &
ous devez être persuadée que je ne man-
querais pas une occasion de parler à la
ymphe , comme je l'ai fait jusqu'ici ,
our la tirer de l'erreur où elle est. Mais ,
our ne vous point flatter , je n'espere
as de réussir , à moins que son esprit

» teroit , & vaincroit ses de
» Mais , pour laisser ces a
» je vous dirai , ma sœur ,
» ayant lu la lettre de Linda
» qu'elle eut de sçavoir que
» voit rien à craindre , di
» colere. Madame , lui dis-
» rencontré , lors que j'ai
» question de Polemas ? Vou
» me dit-elle , & j'avoue q
» ment accusé Leonide ; c'e
» sion pour ce malheureux b
» fait tenir ce langage. Mac
» nuai-je, soyez persuadée q
» vous déplaira jamais à de
» elle sçait que vous haïssiez
» que Lindamor est son pare
» son de souhaiter que Linda
» l'honneur de vos bonnes g

se la fuite de Celadon , afin que Lindamor obtînt plus aisément ce qu'il desire ; & je pense bien que Leonide a eu même objet en vue. Je lui pardonne cette considération , & surtout parce qu'elle n'a rien mandé à Lindamor de ce qui s'est passé dans mon palais d'Isoure. Mais faut, ajouta-t'elle, que par son moyen nous dressions une batterie contraire , & sans qu'elle le sçache.

Sur ces mots , Sylvie se tut , & laissant son premier discours , elle reprit ensuite en ces termes : » Je ne vous cache rien , ma sœur, votre amitié le veut ainsi ; mais si vous me trahissiez , je serois perdue. J'aime mieux , répondit Leonide , être à jamais condamnée au silence. Sçachez donc, continua Sylvie, que Galatée me dit enfin : Je vous avouerai , Sylvie, que Lindamor & Polemas me présentent étrangement , & que ce seroit m'obliger au dernier point , que de m'en délivrer ; car je suis persuadée qu'ils ne laisseront jamais Celadon tranquille auprès de moi. Je voudrois donc me défaire de l'un par l'autre ; & Leonide pourroit nous aider à cet égard. Conseillez-lui d'avertir Lindamor de tout ce qu'elle dit de Climante , & de Polemas ; mais qu'elle se garde bien d'y mêler Celadon. Et pour lui en ôter l'idée, dites-lui que j'ai oublié le berger, &

406 *La II. Partie de l'Astée.*

» & que la presence de Lindamor acheve
 » ra le reste. Or il arrivera que je serai dé-
 » livrée de Polemas par Lindamor, ou de
 » Lindamor par Polemas, & de tous deux,
 » si la fortune m'est favorable. Je ne vou-
 » drois pourtant pas en être délivrée par
 » leur mort ; mais j'aime tellement Cela-
 » don, que je consentirois à tout, pourvu
 » que je n'y eusse point de part. J'avoue,
 » ma sœur, que ce discours me surprit
 » étrangement ; je résolus en moi-même de
 » vous communiquer son dessein, non pour
 » vous inspirer de contribuer à l'exécution,
 » mais pour y pourvoir.

Je répondis à la nymphe qu'avant tout
 il falloit sçavoir de Fleurial en quel temps
 Lindamor lui avoit dit qu'il viendrait. Ma
 proposition fut agréée ; mais avant que d'in-
 troduire Fleurial, je lui défendis de dire
 à Galatée le temps où Lindamor devoit
 arriver, & le lieu où il devoit se trouver,
 mais seulement qu'il reviendrait plus tard
 qu'il ne l'avoit mandé. Il me crut, & lors-
 qu'il fut devant Galatée, il parla d'un
 air si assuré, qu'elle n'y soupçonna point
 d'artifice. Et comme elle a souhaité que
 je vinssé vous trouver, pour vous engager
 à faire sçavoir à Lindamor ce que Pole-
 mas a fait contre lui ; j'ai jugé qu'il étoit
 à propos de vous amener Fleurial ; il vous
 dira ce que Lindamor vous mande, &

refusé de me dire. Mais il n'ose se
er devant vous , vous devez lui par-
la faute qu'il a faite de rendre les
à Galatée ; son secours vous est né-

us avez raison , répondit Leonide ;
z-le donc que je ne suis point irri-
qu'au contraire il a bien fait ; mais
oit à l'avenir plus circonspect. » Syl-
appeller Fleurial ; & Leonide lui
emandé le succès de son voyage , il
nça de la sorte :

aignois d'avoir failli, madame; mais
réjouis bien que cela ne soit pas; car
s entièrement dévoué à Lindamor.

dès que j'eus reçu vos ordres , je fis
is de diligence qui me fut possible ,
rivai dans une ville que l'on nomme
, où Merovée étoit alors. Aussi tôt
indamor me vit, je remarquai bien
visage une grande alteration ; mais
ne il étoit dans son lit , environné
foule de gens ; il ne put me parler.
qu'il fut seul , il me fit appeller , &
emanda quel sujet m'amenoit. Je lui
ue votre lettre l'en instruiroit; aussi
changea de visage, mais quand il eut
que vous lui écriviez, je ne vis jamais
omme si étonné. J'ignore ce qu'il
oit dans ce papier , mais peu s'en fal-
il ne mourût de douleur. Je m'en

les artifices de Polemas m'ont ôté
vous servir. Vos affaires sont
vous ne revenez promptement
en dire davantage, si ce n'est

» Vous lui donniez, dit Sy
» bles allarmes, & je ne suis
» qu'il eût changé de visage
» lui en écrire moins, dit Lec
reusement, reprit Fleurial, il
de lui qu'un jeune homme
nous fit sortir tous deux; &
dimes alors pousser des soupi
dai ce qui le retenoit au lit,
c'étoit des blessures qu'il avo
une action, où les neustrien
défaits par sa valeur, & celle
& voici ce que ce jeune hom

» Tu auras encore oui parler d'une dame
 » (il me la nomma bien, mais j'ai oublié
 » son nom) qui habillée en homme avoit
 » suivi un neutrien qu'elle aimoit, & qui
 » ressembloit tellement à Lygdamon, qu'é-
 » tant pris pour lui, il mourut, ne voulant
 » point épouser une femme, pour qui ce-
 » lui-là s'étoit battu, & avoit tué un hom-
 » me, pour le meurtre duquel étant banni,
 » il s'enfuit en ce pays que je ne puis nom-
 » mer, & depuis en revenant il fut pris par
 » un parent du mort; & sans cette dame
 » qui combattit pour lui, & qui se mit en
 » prison pour l'en tirer, il eût été remis en-
 » tre les mains de la justice.

Ce discours embrouillé de Fleurial fit
 rire les nymphes : » Tu veux parler, lui dit
 » Leonide, de la belle Melandre & de Ly-
 » dias, qui fut arrêté à Calais par Lypan-
 » das, à cause de la mort d'Aronte. C'est
 » cela même, dit Fleurial; mais je ne pou-
 » vois me souvenir de leurs noms; pourvu
 » que vous m'aidiez j'acheverai bien mon
 » recit. Or cette dame fut cause de la prise
 » de Calais, & Lypandas fut mis en prison.
 » Il devint si amoureux de Melandre, qu'il
 » ne cessa de poursuivre sa délivrance, jus-
 » qu'à ce qu'il fût mis en liberté, & soudain
 » il prit le chemin de la ville où elle s'étoit
 » retirée. J'en ai oublié le nom qui est fort
 » étrange. N'est-ce point Rothomage, dit

410 *La II. Partie de l'Astrée.*

» Leonide? Oui, répondit Fleurial. O dieux,
 » continua-t'il, si j'avois de la memoire, que
 » je vous dirois de belles choses! Le fils du
 » roi en ayant eu avis, il alla attendre l'en-
 » nemi, & le tailla en pieces dans un com-
 » bat où Lindamor fut blessé. Comment,
 » dit Leonide, tu racontes à merveille.
 » Or, continua-t'il, pendant que ce jeune
 » homme me racontoit ce que vous venez
 » d'entendre, Lindamor soupiroit, & par-
 » loit quelque fois. J'entendis enfin qu'il
 » m'apelloit, & sans ouvrir ses rideaux, il
 » me dit: Je veux, Fleurial, que tu par-
 » tes demain, je te devancerois, si je n'a-
 » vois les deux cuisses percées; mais je te
 » suivrai bientôt. Dis à Leonide que j'irai
 » descendre chés Adamas, & que ce sera
 » dans vingt nuits, du moins si mes blessures
 » me le permettent. Il m'ordonna ensuite
 » de m'aller reposer. Mais je fus bien éton-
 » né quand j'appris que la nuit même il avoit
 » pensé mourir, & qu'il étoit dans un grand
 » danger. Je croi que les nouveles que vous
 » lui mandiez en furent cause. Il nommoit
 » sans cesse Galatée, Leonide, & Polemas,
 » mêlant avec des propos d'amour des pro-
 » pos de vengeance, & de mort. Les myres
 » lui dirent qu'il devoit garder la chambre
 » encore quinze nuits: c'est pourquoi il me
 » dépêcha & me dit que le quinzième de la
 » lune suivante il seroit ici. Il me donna en-
 » suite les lettres que vous avez vues, &

me chargea de beaucoup de remerciemens dont je vous avoue que j'ai perdu la mémoire.

A ces discours les nymphes ne purent s'empêcher de rire. Et comme elles vouloient s'entretenir seules, elles lui ordonnèrent de sortir & d'attendre Sylvie; mais surtout de ne point dire que Lindamor dût revenir. Lors qu'elles furent seules, elles résolurent de ne point déguiser à Galatée le sujet de ce voyage, espérant que le mérite de Lindamor la rappelleroit à son devoir; mais de lui cacher le temps de son retour, de peur qu'elle n'en donnât avis à Polemas, afin qu'il se tînt sur ses gardes, ou qu'il demandât le camp, & qu'ils y mourussent tous deux. Cependant Sylvie jugea qu'il falloit consulter le sage Adamas; mais Leonide lui dit qu'elle lui en parleroit à loisir, & que pour l'heure il étoit occupé avec sa fille: » Ne la verrai-je point dit Sylvie? Je crois, répondit Leonide, qu'il y aura de la difficulté; si pourtant vous le souhaitez, je les ferai avertir; car je suis persuadée qu'ils vous verront avec un plaisir extrême. Il ne faut point les détourner, » repartit Sylvie, il me suffit de sçavoir qu'ils jouissent d'une santé parfaite.

Après quelques autres discours, Sylvie en retourna à Marcilli, où Galatée l'at-

» n'est point coupable , & j
» presque d'elle , comme d
» reprit Galatée, si elle est inn
» quoi n'a-t'elle point voi
» quand vous le lui avez
» part ? Madame , dit Sylvie
» moi de vous rapporter fr
» réponse ; je vous le comm
» Galatée. Sçachez donc , n
» tinua Sylvie , qu'après ave
» tre , elle me répondre , c
» tout l'honneur qu'il y ave
» vir ; mais que l'idée que voi
» & les mauvais traitemen
» reçus de vous , faisoient
» mieux vivre éloignée de v
» que de s'exposer à être la
» la cour. Or'une fille n'a

rendre, mais qu'elle vous supplioit d'agréer qu'elle ne revînt plus. Elle m'a fait encore aujourd'hui la même réponse ; & ma juré par tout ce que nous avons de plus sacré, qu'elle ne vous a dit rien de faux au sujet de Polemas, & de Climante.

Qu'en pensez-vous, dit Galatée ? Madame, répondit Sylvie, je n'y vois rien d'impossible. Car il est certain que Polemas vous aime, & qu'il est artificieux. D'ailleurs je sçais que le jour même que vous trouvâtes Celadon, on vit Polemas se promener seul & long-temps au même lieu. Comment le sçavez-vous, repartit la nymphe ? Les soupçons que vous eûtes de ma compagne, répondit Sylvie, me donnerent la curiosité de chercher ce qui en étoit ; & m'informant où étoit Polemas ce jour-là, j'appris d'abord qu'il n'étoit point à Marcilli ; puis recherchant la vérité de plus près, je découvris qu'il étoit parti de Feurs, avec une personne seule ; & je sçus enfin de plusieurs, que ceux qui cherchoient Celadon sur les rives du Lignon trouvèrent Polemas seul, au même lieu où vous trouvâtes le berger. Ah que vous m'embarrassez, dit Galatée ! Si cela est vrai, que j'ai eu de tort de traiter si mal Leonide ! Madame, ajouta Sylvie.

que je lui rends toute mon a

D'un autre côté Leonide re
mas, dès que Sylvie l'eut quit
conta une partie de ce qu'elle
d'elle, cachant finement ce c
qu'il desapprouveroit ; & par
heure de dîner, Adamas, Al
nide reprirent le chemin de l





L' A S T R É E

D E

M. D' U R F É.

PASTORALE ALLEGORIQUE.

S E C O N D E P A R T I E.

LIVRE ONZIÈME.

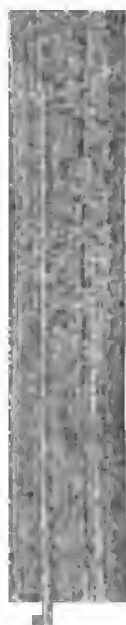
LE soleil avoit douze fois fourni sa carrière, depuis qu'Alexis avoit quitté sa triste demeure, lorsqu'on vint avertir Adamas que des bergers, entre lesquels étoit un nommé Lycidas, demandoient à lui parler. A ce nom de Lycidas le druide remarqua qu'Alexis avoit été émue : » Je » crains, lui dit-il, ma fille, que votre » haine pour ce frere ne découvre notre secret ; cependant il faut vous montrer, » parce qu'ils viennent en partie pour vous » voir, outre qu'en vous cachant vous » donneriez des soupçons à Pâris. » Alexis ne répondit rien, parce qu'elle enten-

M m iij

nom de tous , du desir qu'il
lui rendre service , dit qu'ils
tager la joye qu'il avoit de
plus tôt , & en meilleure san
voient esperé ; & pour l'aver
plû au grand Thautates de
le gui dans les bocages de leur
qu'ils venoient le supplier d'
rions de graces le sacrifice
Alors le vacie s'avança , & dit
» vous allez entendre les che
» leuses que j'ai trouvées en
» gui. Premièrement un templ
» bres, pliés en voute sur un
» des gazons aumilieu en for
» sur cet autel un tableau qui r
» mitié reciproque , avec les

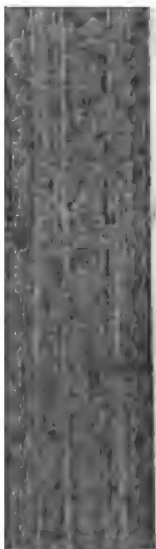


Guelard Sculp.



ge en trois branches égales , qui se rejoignent ensuite de maniere qu'elles ne forment qu'un tronc. C'est cet arbre que le grand Thautates a choisi par préférence. Nous y avons trouvé le gui salulaire ; il est si beau , au rapport de tous les vacies , que la contrée n'en a point de semblable. Et sans mentir le nom du grand Thautates que porte le tronc , & ceux de Hefus , de Tharamis , de Belenus que portent les trois branches , avec les autres merveilles que l'on voit en ce lieu , font bien connoître que dieu s'y plaît , & qu'il veut y être adoré. » Ainsi le vacie racontoit-il au grand druide , ce qu'il sçavoit mieux que lui.

C'étoit la coutume des gaulois de chercher , une lune avant le sixième de celle de juillet , par toute la contrée , le chêne qui voit le plus beau gui , & d'en faire le rapport au grand druide , afin que le jour qu'il devoit être cueilli , on s'assemblât dans ce hameau. Les vacies visitoient donc les bocages sacrés , & parce qu'ils regardoient comme une faveur du ciel , de le trouver dans leur hameau , ils avoient accoutumé d'offrir en action de grâces un sacrifice particulier , où le grand druide assistoit , pour peu qu'il voulût les favoriser. Adamas qui aimoit les bergers , & qui avoit sçu par l'oracle que son bonheur dépendoit de celui d'A-



mentir les propres yeux. Cep
l'avoir considéré quelque tem
s'empêcher de lui dire : » Si j
» autant à la personne que vo
» plus , que vous , madame ,
» j'ai le plus aimée , j'esp
• bientôt en vos bonnes g
» til berger , répondit Alexi
» sant , je suis ravie de res
» que vous aimez , car je s
• mon pere vous estime & v
Leonide ne put s'empêcher d
voyant combien Lycidas se tr
craignant qu'Alexis ne se tr
discours , elle interrompit le
• » Lycidas , dit-elle au berger
» moi des nouvelles de mes an
» les bergeres de votre hamea

C'est Diane , dit Lycidas , car en n'aimant rien , elle ne peut avoir ni bien ni mal : tous les biens & les maux dont l'amour n'est point auteur , ne meritant pas ce nom. Pensez-vous, continua Leonide, que Diane n'ait rien aimé , ou qu'elle aime rien encore ? Je ne sçais, répondit Lycidas , si elle a aimé autrefois , mais je gagerois qu'à present elle n'aime rien. Voilà , reprit Leonide , de mauvaises nouvelles pour Pâris ; mais laissons Diane , elle aimera quand son temps sera venu ; dites - moi qui est la bergere fâchée ? C'est Astrée ; répondit Lycidas. Phocion , qui , à la maniere des vieillards , ne songe qu'à la placer richement , veut qu'elle épouse le berger Calydon qu'elle n'a jamais vu qu'un instant ; & c'est à quoi elle ne peut se résoudre. Comment , repliqua Leonide , Calydon n'aime plus Celidée ? O , madame , ajouta-t-il , il n'est plus qu'estion de Celidée , elle est perdue ; & Thamyre n'a rien tant de cœur que de marier Calydon.

Quoiqu'Alexis s'entretînt avec Hylas , Hylas & Amidor , elle ne laissoit pas de porter l'oreille à Lycidas , & d'entendre ses discours qui lui ferraient le cœur. D'abord : changea de visage , ensuite il lui prit : sueur froide ; & Leonide lui dit : tous vous trouvez mal , ma sœur , vous

420 *La II. Partie de l'Astrée.*

» devriez vous asséoir. » Hylas à qui elle
 faisoit déjà oublier Phylis la prenant sous
 les bras la fit asséoir , & se mit à ses
 genoux. Cependant Leonide & Lycidas
 s'approcherent d'une fenêtré ; mais Lyci-
 das avant que de reprendre son discours :
 » Je ne puis , dit-il en considérant Alexis,
 » me rassasier de voir la fille d'Adamas :
 » plus je l'examine , & plus je lui trouve
 » de ressemblance avec mon malheureux
 » frere. Y a-t'il long temps , dit Leonide,
 » qu'il est mort ? Il y a environ quatre
 » lunes , répondit-il. Que je suis fâchée,
 » ajouta Leonide , de ne l'avoir point vu !
 » Pour ses traits , pour son air , reprit Ly-
 » cidas , regardez Alexis , & vous le ver-
 » rez ; voilà ses yeux , sa bouche , tous ses
 » traits enfin. » Alexis ayant souri en même
 temps de ce qu'Hylas lui disoit : « O dieux,
 » ajouta Lycidas , voilà son même souris,
 » la même façon de tourner la tête ; il n'y
 » eut jamais rien de si ressemblant. » Leo-
 nide craignant que Lycidas ne reconnût
 enfin Celadon , elle lui dit : » Mais à pro-
 » pos de votre frere , lors que l'Âris lui éle-
 » va un tombeau , j'aportis qu'Astrée l'a-
 » voit infiniment aimé , & qu'elle s'en étoit
 » expliquée enfin un peu avant que nous fus-
 » sions arrivés. Je le sçus aussi par Tyrcis ;
 » répondit Lycidas , & plût à dieu , con-
 » tinua-t'il , qu'elle ne l'eût jamais aimé ;

mon frere seroit encore en vie ! Comment , dit Leonide , l'accusez-vous de sa mort ? L'histoire en seroit trop longue , répondit froidement Lycidas , mais si elle offre à l'occasion de Calydon qu'elle aime point , c'est qu'amour veut venger la perte de Celadon qu'elle adoroit. Y a-t-il long temps que Celidée est perdue , dit la nymphe ? Quelques nuits après qu'elle eut reçu votre jugement , dit le berger. Racontez-moi le plaisir , ajouta la nymphe , me raconter cet étrange accident.

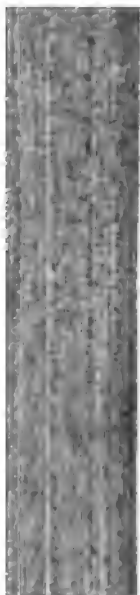
FIN DE L'HISTOIRE
DE CELIDÉE.

Après que vous eûtes condamné l'infortuné Calydon , il plaignit long temps sa destinée ; mais enfin sa raison lui rappela ce qu'il devoit à Thamyre , les mépris de Celidée , & le serment qu'il avoit fait vous obéir , il essaya de se défaire de cette passion , & vécut quelque temps plus tranquille. Cependant Thamyre avoit communiqué son dessein à Cleontine , & Cleontine en avoit fait part aux parens & à la mere de Celidée. Déjà le mariage étoit arrêté ; le soir qu'il devoit se célébrer , on entendoit que des réjouissances des parens de la fille , à cause des secours qu'ils perdroient du berger. Calydon vous avoit obéi jusques-là , mais quand il vint à pen-

de ces idées desespérantes. T
perçut de sa tristesse, il en d
ment la cause, & comme il l'
touché de son état ; il pria C
donner quelque consolation.
vient le trouver : » He quoi,
» dit-elle, ferez-vous le seul
» rez point ? Il est vrai, répo
» tendant la main, que vous a
» me faire cette demande, ca
» mes dépens que l'on danse
» dieu que sans offenser Thau
» terminer ma vie, avant q
» possédât ce que mon amour
» toit ! Je me figurois, dit Celi
» aviez oublié toutes ces folies
» reprit Calydon en soupirant
» don oublie jamais Celidée ! F
» offenser ainsi mon amour ! P

he (pardonnez-moi , madame , c'est
 expression du berger) le souvenir m'en
 st trop douloureux ; mais qu'ai - je à
 raindre quand je vous perds ! Quel
 vantage enfin esperez-vous en mourant,
 jouta Celidée ? Une félicité extrême,
 épondit le berger, puis qu'il me sera per-
 mis de vous aimer , sans offenser ni Tha-
 yre , ni les dieux, ni vous que je redou-
 e encore plus. Mais , cruelle bergere',
 uel dessein vous amene ici ? Voulez-vous
 riompher une seconde fois de Calydon ?
 e veux , répondit-elle , essayer de vous
 onner quelque soulagement , sans con-
 revenir pourtant à la volonté des dieux.
 ommement , interrompit-il incontinent ,
 ne vous suffit pas que je meure par la
 ruauté de mon destin , & par l'injusti-
 e des hommes qui m'ont enlevé tout
 e qui pouvoit m'attacher à la vie , si
 ous n'y ajoutez cette vaine compassion,
 our me faire mourir avec plus de re-
 gret ? Si tel est votre dessein , vivez con-
 ente , vous ne sçauriez me désirer plus
 le mal , que j'en ressens ; & si ce ne l'est
 as , ne me parlez plus de pitié , de re-
 mede , d'esperance. » A ces mots , quoi-
 elle s'efforçât de le retenir , il sortit de
 chambre.


Il étoit déjà tard , & le bal étant fini
 chacun se retira , après que l'on eut mis ,



Cleontine voulut l'éveiller ,
forts furent inutiles ; elle le prit
mais elle le trouva si froid ,
toute effrayée : « O dieux ,
» mort ! » A cette voix , des pa-
lydon accoururent , & le virent
état , elles poussèrent de si grands
tout le voisinage y vint en foule
rentrant dans la maison
crioient de toute leur force
étoit mort. Thamyre aussitôt
porte , il apprend enfin que
plus. Il l'aimoit comme son
si touché ! qu'à peine on l'eut vu
qu'il demeura sans pitié ; &
soins de Celidée , il auroit pu
Qui eût vu Celidée fondant en larmes
visage de Thamyre , lors qu'il
tre ses bras , sans être touché d

Calydon repouffoit doucement Celidée , & recevoit froidement ses baisers. Il demandoit sans cesse des nouvelles de Calydon , & voyant qu'il n'en pouvoit avoir de bonnes : « Il faut, dit-il, que je le voye, & si mon bonheur l'a fait mourir, il faut que son déplaisir m'ôte la vie à mon tour. » Il se leve brusquement , & court demi nud au lieu où Calydon étoit étendu comme mort. Dès qu'il l'apperçoit , il le laisse tomber , & donne du front contre une pierre que l'on avoit mise sous la tête du berger : le sang tombe à gros bouillons, & il demeure évanoui.

Ceux qui étoient autour de Calydon crurent que la blessure étoit legere , & si Thamyre n'avoit resté long temps sans mouvement , ils ne s'en fussent apperçus que bien tard. A ce spectacle digne de compassion , les cris redoublent ; mais quelle devint Celidée quand on lui apporta son époux, & Calydon comme s'ils étoient morts ! Il arriva que Calydon revint de son évanouissement , pendant qu'on le transportoit dans une chambre. Lors qu'il se vit couvert du sang de Thamyre , il ne sçavoit que penser ; mais lors qu'il apperçut Thamyre sans sentiment & blessé à la tête , il demanda qui étoit le meurtrier , & se leva furieux dans le dessein de le tuer, quel qu'il fût ; mais ses proches lui ayant fait enten-



Cependant Thamyre recoi
noissance , après qu'on l'eut p
qu'il put parler , il demanda
corps de Calydon. Calydon ,
vieux myre qui l'avoit pansé
mieux que vous. » O dieu, d
» si ce que vous dites est verit
» puisse le voir ! » Calydon
» avoit la même impatience : &
tre leur esprit , les myres crur
loit leur procurer ce plaisir m
rent donc venir Calydon; celu
apperçoit Thamyre , se jette à
& lui demande pardon. » Exc
» mon pere , le peu d'empire
» moi , j'ai fait tout ce que j
» vous le cacher , j'ai souhaité

Mon fils , dit Thamyre en lui tendant la main , leve-toi , viens m'embrasser ;

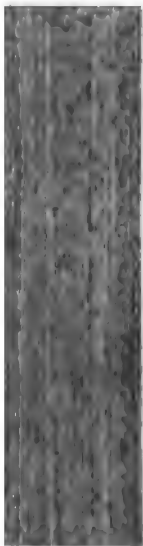
Celidée avoit pu être à toi , sois persuadé que je n'aurois point voulu la posséder. Et si sa volonté pouvoit changer , sois certain que la mort me seroit agréable , pourvu qu'elle te rendît heureux.

En même temps s'adressant à Celidée : » Et vous ma fille , continua-t'il , qui voyez combien Calydon vous aime , ne changerez-vous point à son égard ? Celidée dit-elle donc née pour faire mourir Calydon , & Thamyre d'amour & de regrets ? »

Celidée toute en pleurs vouloit répondre , lors que Calydon reprit la parole : » Il faut , mon pere , se resigner à la volonté du ciel , & à celle de Celidée ;

ce n'est pas raisonnable que pour le plus malheureux des hommes Celidée & Thamyre changent de fortune. Pour moi je rends les dieux à témoin que je veux me soumettre à ce qu'ils ont ordonné par la bouche de la nymphe.

Que signifient donc ces pleurs , ces évanouissemens , dit Cleontine ? Ils prouvent que je suis homme , dit Calydon ; mais comme les myres ne retirent point leurs mains de la blessure , quoique le malade fasse des cris , vous ne devez pas laisser d'exécuter les ordres de Thamyre ; & toute la faveur que je vous de-



» faut pas que nous contrive
» lonté de Thautates , ni que
» tion mutuelle devienne inu
» Calydon , il n'est pas raison
» te consumes de la sorte : vi
» donnez - moi seulement qu
» & vous verrez que je vous
» pos à tous deux.

A ces mots , reprenant ses
conjure Thamyre de la dispens
ques nuits de coucher auprès
d'achever ce qu'elle avoit pro
myre qui auroit donné sa vie
ver celle de Calydon , lui acco
le souhaitoit. Calydon fit dress
la chambre de Thamyre , & ne
l'abandonner ; d'un autre cô
étoit si touché de l'affection q

int que sa beauté étoit l'occasion du divorce entre Thamyre & Calydon, elle crut qu'en se défigurant elle remettroit l'esprit de celui-ci, & qu'elle prouveroit que jamais elle n'avoit consenti à ses extravagances. Elle s'adresse donc à la mere de sa nourrice, & lui fait entendre qu'elle veut se venger d'une voisine qui l'a outragée : « Je ne veux point, dit-elle, lui ôter la vie, ma haine ne va pas jusqu'à la mort; mais enseignez-moi quelque herbe qui lui gâte absolument le visage. » Cette femme qui aimoit Celidée, comme si elle avoit nourrie, lui répondit sagement qu'elle devoit pardonner, & laisser à Hecate la vengeance de l'outrage qu'elle avoit reçu.

Mais Celidée insista, elle la conjura par toute l'amitié qu'elle lui portoit de satisfaire à sa demande; celle-ci prit quelques jours pour y penser; & le terme expiré, elle en voulut encore autant. Celidée qui connut qu'elle l'amusoit, feignit de la croire, & cependant elle résolut de son côté de faire ce qu'elle croiroit plus convenable à son dessein. Il arriva par malheur qu'en allant chés Cleontine qui étoit encore au lit, elle prit son diamant; car vous sçavez, madame, que toutes nos druides en portent un au doigt, comme le symbole de leur consécration à Thautates. Cleontine

430 *La II. Partie de l'Astrée.*

s'en apperçut : » Ma fille, lui dit-elle, vous
» driez-vous porter cette bague aux mê-
» mes conditions que moi ? Je ne souhai-
» terois rien tant , répondit Celidée , je sa-
» tisferois ainsi Thamyre & Calydon , car
» ils sont si religieux que si j'étois une fois
» consacrée à Thautates , ils croiroient
» commettre un crime , en me détournant
» de son service. L'amour , dit Cleontine ,
» est plus fort que le devoir , & que la reli-
» gion ; mais dites-moi comment vous sa-
» tisferiez Thamyre & Calydon ; vous ne
» pouvez être qu'à Thamyre , puis que
» vous êtes sa femme , & quand vous au-
» riez le désir de vous consacrer à Thau-
» tates , vous auriez besoin de son consen-
» tement ; d'ailleurs il me semble que Tha-
» myre & Calydon vous perdant , ils se-
» roient mécontents l'un & l'autre , puis
» qu'ils vous aiment tous deux. Ma mere ,
» répondit Celidée , le dieu qui me fit pro-
» mettre pour adoucir leurs ennuis , ce
» que vous me demandez , ne laissera point
» son œuvre imparfaite. » Alors s'étant mis
sans y penser la pointe du diamant dans
la main , elle se mit à crier ; & Cleontine
lui demanda si elle ne s'étoit point blessée.
» Ce n'est rien , répondit Celidée , quoique
» la douleur m'ait arraché ce cri. Vous vous
» trompez , dit Cleontine , en lui prenant
» la main , vous êtes marquée pour votre

it. La marque demeure toujours, dès qu'il est sorti du sang de la blessure ; c'est pour cela que je laisse mon diamant, quand je me couche.

La jeune bergere fut ravie de ce qu'elle noit d'apprendre. Quelle resolution, dame, est celle que je vais vous raconter ! Il y avoit déjà quelques jours que Amyre commençoit à sortir. Celidée n'attendoit que sa guérison, pour accomplir la promesse qu'elle avoit faite à Amyre & à Calydon, leur dit que le lendemain ils seroient contens tous deux. Dès soir elle déroba la bague de Cleontine, feignant de s'aller coucher, elle entra dans un cabinet où elle avoit coutume de s'habiller, & fermant la porte elle se mit devant le miroir qu'elle ne consultoit guère qu'aux jours solennels, ou dans les fêtes publiques. „ Miroir, dit-elle, je te demandois autrefois conseil pour me rendre plus belle, les temps sont bien changés : je viens maintenant pour sçavoir comment je me priverai de cette beauté que j'ai tant chérie. „ Puis demeurant quelques instans sans parler, & considérant la juste proportion de ses traits, l'éclat de son teint, la douceur & la vivacité de ses yeux, les grâces de sa bouche : „ Je vous entends, dit-elle ; mais hélas, vains agrémens de quoi me servez-vous, si je ne puis être



„ On m'adoroit belle ; laide
„ fera. Non, non ; une action
„ dinaire me fera plus tôt ad
„ leurs cette beauté dont no
„ dolâtres , combien de lunes
„ rois-je la conserver ? L'âge
„ malgré moi , ne vaut-il pa
„ je la sacrifie volontairement
„ Thamyre que j'aime , que
„ & à celui de Calydon , qui
„ pour moi a rendu si malheur
„ peut-il m'en arriver ? que
„ me ne m'aime plus ? Mais
„ n'est fondé que sur ma beauté
„ nouiroit bientôt avec elle
„ bonnes qualités qui l'ont a
„ il devra m'estimer davantage

A ces mots , (quelle action
entendre , madame,) Celidé

sentir. Cependant elle se coucha, comme si de rien n'eût été. Le lendemain, dès que tout le monde fut éveillé, Cleontine s'aperçut qu'elle dormoit encore, & craignant qu'elle ne se trouvât mal, vint doucement la voir, mais quand elle l'aperçut toute couverte de sang, elle jeta un grand cri, ne doutant point qu'elle ne fût morte. On accourut; elle tenoit Celidée entre ses bras, & lui donnoit mille baisers. » O lieux ! disoit-elle, quelle main barbare t'a mise dans l'état où je te vois ? » En prononçant ces paroles, elle redoubloit ses caresses, & s'abandonnoit à toute sa douleur. Celidée la supplia d'une voix basse de la laisser tranquille : » Vous sçavez qui m'a traitée de la sorte, disoit-elle, quand Thamyre & Calydon seront arrivés. » On envoya incontinent chercher des myrtes, & presque en même temps Thamyre averti de ce qui se passoit, accourut dans la chambre de Celidée. » Est-ce Celidée, dit-il, que je vois en cet état ? Quel monstre, quel tygre altéré de sang a pu exercer une pareille cruauté ! Ami Thamyre, répondit Celidée, en se tournant doucement vers lui, console-toi, si tu as perdu la beauté de Celidée, elle t'a conservé les mêmes sentimens ; & si tu me promets de n'en point tirer vengeance, je t'en nommerai l'auteur. » Calydon qui

434 *La II. Partie de l'Astrée.*

survint , empêcha Thamyre de répondre. On l'entendoit jurer par Hesus & par Hercule, que quiconque avoit outragé Celidée mourroit avant la nuit. » Craignez » d'être parjure , dit-elle. Comment , re- » prit Calydon , je jure encore par Hesus, » que dans ma fureur je n'excepterai que » Thamyre. » Il voulut en même temps lui baiser la main ; mais le repoussant un peu : » A qui , dit-elle , Calydon , pensez- » vous baiser la main ? Regardez - moi, » vous verrez que je ne suis plus cette Ce- » lidée, dont vous estimiez tant la beauté.»

Le berger transporté de fureur n'avoit point encore jetté les yeux sur elle ; mais quel fut son étonnement , quand il la vit si défigurée ! Ne pouvant en soutenir la vue, il se mit la main sur les yeux. Celidée dont le courage paroît incroyable , en sourit, & tendant la main à Thamyre : » Ami , lui » dit-elle , ne serez-vous pas bien satisfait » de me posséder seul , sans que personne » envie votre bonheur ? Aurez-vous hor- » reur de moi , quand vous considèrerez » que je ne suis en cet état , que pour être » à vous seul ? Je ne le croi pas , Thamy- » re , & je me flatte que vous aimiez dans » Celidée autre chose que sa beauté. Vous » desirez sçavoir qui m'a outragée de la » sorte ? Sçachez , Thamyre , que c'est Ca- » lydon ; & vous Calydon , ajouta-t'elle,

» sçachez que c'est Thamyre. » A ce discours les deux bergers furent interdits ; & Thamyre voulant l'interrompre , elle continua ainsi , en adressant la parole à tous ceux qui étoient presens. » Personne n'ignore ici combien Thamyre m'a aimée
» dès l'enfance ; or cet amour fut reciproque , je l'aimai , dès que j'en fus capable,
» & nous avons vécu heureusement jusqu'au jour funeste , où Calydon jetta les yeux sur moi. Thamyre peut mieux le raconter que moi ; mais nous pourrons bien dire l'un & l'autre que jamais berger ne fut plus aimé que Thamyre , ni bergere plus chérie que Celidée. La maladie de Calydon , & la cession que Thamyre lui fit de moi , firent presque évanouir ce bonheur. Il est vrai qu'après avoir long temps supporté la froideur de Thamyre , & l'amour de Calydon , je conçus contr'eux une vive colere : & certes elle me sembloit fondée, puis que Calydon m'avoit fait perdre Thamyre , & que Thamyre m'avoit injustement cédée à Calydon. Mais quand je lui fus rendue par le jugement de la nymphe , je résolus de me conformer à ce jugement ; je pensai que Thautates m'avoit parlé par sa bouche. Helas dans le temps que je croyois Calydon guéri de sa folle ardeur, je le vois qui se desespere , & qui veut

436 *La II. Partie de l'Astrée.*

» se donner la mort ! D'un autre côté Thamyre sensible au déplaisir de Calydon, en me laissant seule la nuit même de notre mariage , montra bien que l'amitié chés lui l'emportoit sur l'amour. Peu de temps après on me les apporte comme morts ; & s'ils n'étoient revenus , je ne sçais à quoi je me serois déterminée. Mais considérant ce qui s'étoit passé , j'invoquai Tharamis , je le suppliai de m'éclairer sur ce que je devois faire , il m'inspira ce que vous allez entendre.

» Compte , me dit Tharamis , que Calydon ne cessera point de t'aimer , que tu ne cesses d'être belle , & que Thamyre ne peut être heureux , tant que Calydon sera tourmenté de la sorte. Que feras-tu donc , Celidée ? c'est ta beauté qui cause leur dissension , que ne t'en prives-tu volontairement ? Ne crains rien , c'est ta personne qu'aime Thamyre , il ne cessera pas de t'aimer, quoique tu cesses d'être belle ; au lieu que Calydon n'aime que ta beauté. Voilà , bergers , quelle fut la secrete inspiration du dieu. Je chois les moyens de la suivre , quand Cleontine m'apprit que les blessures du diamant sont incurables. J'ai donc fait à votre satisfaction un sacrifice de ma beauté. Mais Thamyre , cesserez-vous d'aimer Celidée , parce qu'elle n'a plus les

„ mêmes agrémens , & qu'elle s'en est pri-
„ vée pour éteindre les desirs de Calydon ,
„ & n'être qu'à vous seul ? „ Celidée finit
de la sorte , laissant tous ceux qui l'é-
couteient dans un si grand étonnement ,
qu'à peine pouvoient-ils croire ce qu'ils
voyoient.

Je ne vous dirai point quels furent les reproches de Calydon , le déplaisir de Thamyre , & les regrets de tous ceux qui considéroient Celidée. Les myres jugèrent qu'elle resteroit toute la vie défigurée , & Calydon en la voyant si difforme oublia sa passion , au lieu que Thamyre continua toujours de l'aimer.

„ Voilà , dit Leonide , une action bien
„ généreuse , & qui me cause bien de la
„ joye ; car Celidée m'est unie par les liens
„ du sang. Dieu la rende aussi heureuse
„ avec Thamyre , que Thamyre doit estimer
„ sa vertu. „ Or , continua Lycidas , Tha-
myre qui croit qu'il n'aura point d'enfans ,
veut que Calydon épouse Astrée ; & pour
y faire consentir Phocion , il offre tous ses
troupeaux & tous ses paturages. Astrée ,
qui depuis la perte de Celadon a juré de
n'aimer jamais rien , répond à Phocion ,
lors qu'il la presse , quelle veut finir ses
jours parmi les vestales ; & je dois en par-
ler secrètement à Chrysante. „ Pensez-
„ vous , dit Leonide , qu'elle la reçoive

438 *La II. Partie de l'Astée.*

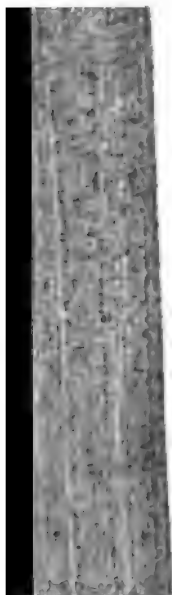
„ sans le consentement de ses parens ? Si
 „ on la refuse , dit Lycidas , elle est réso-
 „ lue de mourir. Je conçois maintenant,
 „ dit Leonide , qu'elle est véritablement
 „ affligée.

„ Mais , ajouta Leonide , qui est la ber-
 „ gere contente ? Sçachez , madame , con-
 „ tinua-t'il en souriant , que c'est Phylis.
 „ Mais , grande nymphe , ne m'en deman-
 „ dez pas davantage. Je m'intéresse trop
 „ à Phylis , repartit Leonide , pour ne pas
 „ insister ; après tout , peut-être voulez-
 „ vous être discret , parce que CELER ET
 „ TAIRE est une des premières loix d'a-
 „ mour. Ne vous cachez point de moi ,
 „ continua la nymphe , je sçais plus de vos
 „ nouvelles que vous ne pensez. Croyez-
 „ vous que j'ignore que vous aimez de-
 „ puis long temps la bergere , & que vous
 „ êtes jaloux de Silvandre ? Si vous voulez ,
 „ je vous dirai des circonstances telles que
 „ vous serez forcé d'avouer que j'en sçai
 „ presque autant que vous.

Lycidas entendant la nymphe parler
 ainsi , devint un peu confus : „ Je crois
 „ bien , dit-il enfin , que mes folies vous
 „ sont connues , & que celles que j'ai faites
 „ depuis quelque temps , ont plus éclaté
 „ que je ne l'aurois voulu ; mais pour vous
 „ témoigner ma confiance , je vous dirai
 „ des faits que vous ne sçauriez avoir ap-

„pris des bergeres , puis qu'ils sont ar-
 „rivés , depuis qu'elles n'ont eu l'hon-
 „neur de vous voir. Si j'avois le loisir de
 „vous faire ce détail , vous verriez , ma-
 „dame , qu'il y a bien de la difference
 „entre un amant & un homme sage. Vous
 „en avez tout le loisir , dit la nymphe ,
 „Adamas , Phocion , & Diamis sont en
 „conversation, je vous jure qu'ils n'auront
 „pas fini si tôt. „ La nymphe vouloit dé-
 tourner Lycidas de considerer davantage
 Alexis; mais le berger croyant seulement
 faire une chose qui étoit agréable à la nym-
 phe , reprit ainsi la parole :

„ Vous sçavez, madame, que les entretiens
 „de Phylis & de Silvandre, à l'occasion de la
 „gageure qu'ils avoient faite, donnerent lieu
 „à ma jalousie , ou plus tôt à ma phrenesie,
 „car c'est ainsi que je dois nommer les trans-
 „ports dont j'étois agité. Tout ce que j'ai
 „souffert dans ce temps là est au dessus de
 „toute expression; pour comble de malheur,
 „lors que je ne trouvois point de raisons qui
 „fondaient ma jalousie, je m'en figurois de
 „si bizarres, que j'en rougis maintenant. Si
 „Phylis parloit à Silvandre, ses paroles me
 „perçoient le cœur; si elle ne lui disoit rien,
 „je voulois que ce silence fût un effet de sa
 „dissimulation. Si elle me caressoit, je pen-
 „sois que c'étoit pour me tromper mieux;
 „si elle ne me faisoit point accueil , c'est ,



» nouvelles amours; si elle é
» qu'il yavoit quelque brouil
» Enfin tout m'offençoit : co
» ai-je souhaité d'être aveu
» point voir , ou de mourir
» vré de ce tourment ! Juge
» mon mal étoit parvenu ,
» d'aimer Phylis , je la haïss
» ce déplorable état , lors qu
» rent pitié de moi.

Il y a quelques nuits que
tant endormi dans un bois
ple de la bonne déesse , il tr
veill une lettre dans sa main.
ne la crurent de Celadon ,
prendre de ses nouvelles au
voit trouvée, elles le priere
duire ; ce qu'il fit. Mais la
venue , elles ne purent retr

celle qui en fut détournée par la présence de Paris. Pour moi j'allai au carrefour de notre hameau, d'où à la faveur d'un buisson, l'on peut sans être vu voir tous ceux qui passent. Je m'y endormis, & je ne m'éveillai que tard. Avant que de me lever, je voulus voir qui étoit dans la prairie, afin d'éviter la rencontre de Phylis. Je l'aperçus avec Astrée, elles venoient prendre le frais en ce lieu. D'un autre côté je vis Silvandre qui les suivoit, attendant à ce que je crois, que Diane ne venoit pas à venir les trouver. La curiosité me fit cacher de nouveau sous le buisson; mais Silvandre voulant se mettre au milieu d'elles, Phylis se retira. J'entendis alors qu'Astrée l'appelloit, & que Silvandre la supplioit de venir; cependant elle ne venoit point. Silvandre ne put s'empêcher de rire, & Phylis qui l'entendit, dit à Silvandre, lui dit-elle, ces façons ne me conviennent point, croyez que je m'en garderai dans l'occasion. „ Et le berger continuant à rire: „ Poursuivez, ajoutoit-elle, ne cessez point de m'offenser. Je n'aurois jamais cru, interrompit Astrée, que Silvandre que j'ai toujours connu si discret en usât de la sorte avec une bergère. Et vous aussi, belle Astrée, vous êtes contre moi, répondit Silvandre; j'espérois que vous prendriez mon parti;

442 *La II. Partie de l'Astrée.*

„ mais je veux bien que vous foyez jugé
„ de notre differend , pourvû qu'elle vous
„ expose le sujet qu'elle a de se plaindre
„ de moi. Sçavez-vous , dit Phylis , ce que
„ je desire de vous ? c'est que vous ne son-
„ giez pas à moi, lors même que vous me
„ verrez. Que nous differons tous deux ,
„ répondit le berger ! Et moi je veux dire
„ des choses qui vous feront juger que
„ Silvandre vous est peut être plus acquis-
„ que vous ne pensez. „ Alors se tour-
nant vers Astrée , il la supplia de faire as-
seoir Phylis , & quand elle se fut assise , sans
lui répondre , il recommença de la sorte :
„ Je crois , Phylis , que vous n'ignorez
„ pas que j'ai entendu parler de l'amitié
„ qui est entre vous & Lycidas . Et pour
„ ne vous point tenir en suspens , c'est de
„ votre bouche même & de celle de Lyci-
„ das que je l'ai appris. Rappelez-vous ,
„ bergere , l'entretien que vous eûtes avec
„ Lycidas , lors qu'ayant commandé à
„ Hylas de vous raconter ses aventures ,
„ vous allâtes avec Astrée le long du bois .
A ce mot elles rougirent , & Silvandre re-
prenant la parole : „ Il suffit que vous sça-
„ chiez , Phylis , que je suis instruit de
„ la jalousie de Lycidas , & des causes
„ de cette jalousie. Pourquoi donc , dit
„ ma bergere , avez - vous pris plaisir
„ à nous tourmenter Lycidas & moi ? Ber-

gere , répondit-il , vous m'avez plus d'obligation que vous ne pensez. Que vouliez-vous que je fisse ? M'éviter , repartit , Phylis. Je ne le pouvois , répondit Silvandre , puis que j'avois entrepris de servir Diane , & que vous étiez toujours auprès d'elle ; mais hélas , que cette gageure me coûtera cher ! Car au lieu de feindre , j'ai aimé sérieusement.

O , madame , que ces paroles me causent de joye ! „ Comment , dit Leonide , est-il bien vrai que Silvandre aime Diane ? „ Elle ne l'ignoroit pas , mais à cause de Pâris elle vouloit en être plus instruite. „ Madame , répondit - il , n'en doutez point : une autrefois je vous en dirai davantage ; mais je vous raconterai seulement aujourd'hui , comment je me délivrai de ma jalousie. „ J'entendis donc que Silvandre continuoit ainsi : „ Ne pouvant , vous éviter à cause de Diane , que pouvois-je faire ? Vous deviez vous conduire avec plus de circonspection , répondit Phylis , „ en présence de Lycidas. Mais , dit Silvandre , lorsqu'il devint jaloux , vous ne vous en aperçûtes pas vous même ; & „ lors que la jalousie eut fait des progrès , „ si je m'étois retiré de vous , qu'eût-il pensé ? Croyez , Phylis , qu'il étoit plus convenable que je vécusse avec vous comme j'avois commencé ; puisqu'il a dû



Pour moi j'étois la content de
que je ne sçavois comment
joye. Enfin m'adressant à Phy
„ gere , lui dis-je , si votre an
„ cédé à ma jalouse , j'esper
„ phera encore de votre ressen
„ ci ce même Lycidas qui v
„ lement offensée par ces i
„ çons ; mais le voici qui voi
„ pardonnez-lui seulement
„ met à tout ce qu'il vous p
„ ner. „ Phylis tourna la tête
té , mais tenant les yeux bai
me elle ne répondoit rien , S
la parole : „ Bergere , lui d
„ Lycidas jaloux sans fonde
„ verrai-je plus vindicative
Il n'est plus temps de cor

ycidas , me dit-elle , vous m'avez tellement offensée , qu'il me sera bien difficile de n'en pas conserver long temps souvenir. Cependant puis qu'Astrée veut ainsi , je vous pardonne , mais je sçai que si vous retombez dans la même faute , vous perdrez pour toujours mon affection. „ Puis élevant sa voix : Avez-vous bien pû , continua-t'elle , douter si aisément de ma bonne volonté ? Avez-vous connue si légère que vous lussiez penser que je recevois tous ceux qui me regardoient,

C'est assez , ma sœur , interrompit Astrée , vous ne pouvez lui faire de reproches si cruels , qu'il ne les ait mérités. Mais souvenez-vous que c'est ce Lycidas à qui vous avez donné de plus grandes preuves d'amitié que celle qu'il vous demande. Je veux , répond Phylis , après avoir gardé quelque temps le silence , je veux bien oublier sa faute , pourvu qu'il ne me donne jamais lieu de m'en souvenir,

Voilà , madame , comment je fus guéri , et comment je me suis reconcilié avec Silandre , qui est maintenant celui de tous ces bergers que j'aime le plus. „ Ne craignez-vous point , dit Leonide , qu'il ne vous donne encore de la jalousie ? Cela , pourroit être absolument , répondit Ly-

humeur agréable , mettoit
pour lui donner de l'amou
si bien , que le berger s'éc
en frappant des mains : „ C
„ le Phylis , la nymphe vo
„ conquête ; & tout ce que
„ vous donner le congé qu
„ moi. „ , Silvandre & Co
donner occasion de comm
discours agréables prirent l
lis : „ Quoi berger , lui dit
„ quittez ainsi la belle Ph
„ n'est - elle pas aussi belle
„ pondit froidement Hyla
„ repartit Corylas , Phylis
„ de beauté. J'en conviens
„ las , mais elle en a moins

ment au but ? J'ai dessein de m'attacher à la parfaite beauté , je l'ai cherchée jusqu'ici ; je la trouve dans Alexis, & je m'y tiens. Berger , interrompit Alexis, considérez quel est votre engagement ; & combien il me seroit douloureux si vous veniez à me quitter ; ce seroit une preuve que vous n'auriez point trouvé en moi ce que vous cherchez , & que vous y trouvez selon vous.

Cependant Adamas entretenoit Phobon , Diamis & Tyrcis , n'oubliant rien pour les amuser , soit qu'il estimât leur vertu , soit qu'il eût résolu de faire épouser Astrée à Celadon. Et comme Tyrcis étoit étranger , il lui proposa de visiter sa maison. Il le prit donc par la main , & chargea Pâris de conduire Hylas & les autres bergers , s'ils avoient la même curiosité que Tyrcis. Hylas donna la main à Alexis, & tous ensemble ils suivirent Adamas. Ils entrèrent dans une galerie d'où l'on voyoit d'un côté la plaine , & de l'autre les montagnes. Elle étoit ornée des portraits de divers souverains ; la voute brilloit d'or & d'azur. Hylas que la beauté seule attirait , fixa ses regards sur un tableau qui présentoit deux princesses : „ Voilà , dit-il deux têtes charmantes. „ Adamas l'entendant prit la parole : „ C'est la sage Placidie fille du grand Theodose , & Eudoxe

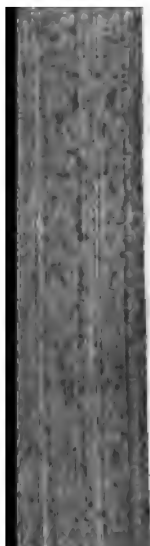
HISTOIRE

DE PLACIDIE

Après la mort de Theodoric, Placidie demeura entre son frere Honorius, & lui sous Stilicon. Ce ministre ambitieux affecter la souveraineté, & pour la grandeur qu'il desiroit, il se cuter par la ruse ce qu'il ne pouvait par la force. Il porta donc point son autorité, puis il vint mir en donnant sa fille à Honorius. Il en suivit des intelligences avec tous les ennemis de l'empire. les goths. les francs. les bourgondiens.

Qu' *Honorius* ne pouvant lui résister fut obligé de lui demander la paix. *Stilicon* mécontent du traité fit charger *Alaric* dans sa retraite ; & quoiqu' *Honorius* en le faisant mourir eût assez montré qu'il n'avoit point de part à cette perfidie, *Alaric* vint assiéger *Rome*, & la saccagea entièrement.

Ce qu'il y eut de plus déplorable fut le sort de *Placidie* ; elle devint la captive de ces barbares ; & si *Ataulphe* prince du sang d' *Alaric*, épris de sa beauté, n'eût résolu de l'épouser, elle auroit perdu la vie. Il l'épousa en effet avec la permission d' *Alaric*, & par là dieu fit bien connoître qu'il avoit compassion de *Rome*, puisqu'elle eût été rasée sans cette alliance. Mais dès qu' *Ataulphe* se vit le maître, il reprit le chemin de *Rome* dans le dessein de la brûler ; il lui sembloit que tant qu'elle subsisteroit, il y auroit toujours des empereurs, & ce nom lui étoit odieux. La sage *Placidie* découvrit bientôt son dessein ; & pour l'en détourner, elle s'abandonne à la tristesse, elle verse incessamment des larmes, *Ataulphe* qui l'aimoit éperdument, ne put la voir en cet état, sans lui demander le sujet de son affliction. „ Prince, lui dit-elle, j'ai tenté en vain de te cacher mes „ déplaisirs, mais ne pouvant arrêter les „ maux qui menacent ma patrie, souffre „ du moins que je les pleure. Tes armes,



„ quand une ville déjà faceag
„ deroit encore , ces choses so
„ gnes de la grandeur de ton
„ la gloire ? mais quelle gloir
„ ajoutée à la tienne ? Et y e
„ massacrer un peuple soumis
„ sement de ta domination ? I
„ de l'Italie ne feroit que t'att
„ du ciel & de la terre. Ne te
„ plus avantageux de vivre e
„ telligence avec mes freres ?
„ tu choisie que pour les haï
„ patrie , & mettre mes proch
„ vité ? Quelles funestes nôce
„ miennes ! & plutôt à dieu qu
„ ma ville fut prise , eût été l
„ ma vie ! „ A ces mots elle
„ roneux d'Acquiesce & les a

Ataulphe fait la paix avec Honorius , & quittant l'Italie , il s'en retourne dans les provinces qui avoient été abandonnées à **A**laric. Mais ses sujets qui ne respiroient que la guerre , le firent enfin mourir dans une sedition. La mort du roi n'abattit point le courage de la généreuse Placidie ; elle fit élire un grand prince d'entre les gots sur qui elle comptoit ; il s'appelloit Sigeric. Celui-ci reconnoissant l'obligation qu'il avoit à la sage Placidie , fit alliance avec les empereurs romains , ce qui le fit consacrer aussi comme Ataulphe. Après Sigeric , elle fit élire **W**allia sage & grand capitaine. Celui-ci pour éviter le malheur des deux rois qui l'avoient précédé , feignit d'abord qu'il étoit le plus grand ennemi de l'empire , & de la sage Placidie. Il déclare la guerre à son frere , & l'empereur averti sous main publie qu'il prépare contre les goths une armée nombreuse. Les goths furent tellement épouvantés de ces bruits , à l'aide de **W**allia , qu'ils demanderent la paix ; elle fut conclue , & l'Italie assurée enfin du côté des goths. Placidie voulut s'y retirer ; on la reçut comme un grand capitaine , à qui l'on autoit décerné tous les honneurs du triomphe ; & son frere Honorius résolut de la marier avec **C**onstance qu'il vouloit associer à l'empire , afin de laisser Placidie après lui mai-

452 *La II. Partie de l'Aftrée*

treffe des états qu'elle avoit confervés si long temps , & avec tant de prudence.

Honorius , après avoir donné sa sœur à ce vaillant capitaine , l'envoye en Espagne avec une grande armée contre les alains , les sueves , & les vandales qui l'occupoient presque entierement. Constance vainquit d'abord les alains , dont il tua le roi nommé Acaces , & soumit ensuite les sueves. Il auroit chassé de la Betique les vandales sans un certain Actolus qui s'étoit revolté à Rome , pour se faire déclarer empereur , & qui fit abandonner l'Espagne à Constance , pour venir combattre ce seditieux. Il vint donc à Rome , le prit , & l'enferma dans l'Hippodrome. Pour prix de tant de succès Constance est associé à l'empire , & déclaré auguste ; & la fortune mettant le comble à ses faveurs , lui donne deux enfans de sa chere Placidie , Valentinien & Honorique. Voici le portrait du premier vis à vis d'Eudoxe sa femme , & celui d'Honorique auprès d'Attila qu'elle suivit en Pannonie , après l'avoir épousé.

Cependant Constance vint à mourir dans le temps même qu'il assembloit une grande armée pour soumettre entierement l'Espagne. Il y avoit alors dans l'armée un sage & vaillant capitaine nommé *Ælius* , dont nous en particulier , & tous les gaulois en général ne peuvent assez se louer.

a fait long temps la guerre dans les provinces voisines , sans que nous ayons reçu les armes la moindre incommodité ; c'est pour cela que j'ai été curieux d'avoir son portrait. Je l'ai mis auprès d'Attila ce fleau Dieu qu'Ætius chassa des Gaules. Honorius jetta les yeux sur lui pour achever l'entreprise d'Espagne , & cela par l'avis de Acidie.

Ætius voulant passer en Espagne , trouva que les bourguignons tentoient de se faire du pays des heduois , & des séquanois , & que les francs avoient passé le Rhin , pour s'établir dans les Gaules , sous la conduite de Pharamond leur roi. Il fut donc contraint de leur faire tête , avant que de passer outre ; à quoi il réussit avec tant de bonheur , qu'il renvoya les bourguignons au lieu où ils étoient partis , & contraignit les francs de repasser les rives du Rhin , où ils s'établirent pourtant après plusieurs combats. Ces victoires affoiblirent Ætius , & lorsqu'ils furent en Espagne il trouva que les forces de ses ennemis étoient bien supérieures aux siennes. Il crut devoir temporiser , & ne rien hasarder mal à propos.

Mais Honorius frappé des premiers succès d'Ætius , le soupçonna de s'entendre avec les ennemis de l'empire. Ce prince étoit timide , & n'avoit pas la moindre expérience dans l'art militaire ; & mesurant

454 *La II. Partie de l'Astree.*

tout aux événemens heureux de l'empire de Theodose, ou de Constance, il prit ombre des lenteurs d'Ætius, il le rappella, & lui donna Castinus pour successeur. Castinus étoit ami d'Ætius : celui-ci lui donna les meilleures instructions qu'il put, il lui ouvrit tous ses desseins, & les moyens de les executer. Cependant il revint à Rome, & connoissant la défiance de l'empereur, il se sauva en Pannonie parmi les huns & les gépides ; il choisit cette nation par préférence, parce qu'elle étoit à peine connue des romains ; & qu'il auroit justifié les soupçons de l'empereur, s'il s'étoit retiré vers les francs, les bourguignons, les goths, ou les vandales.

Placidie ne pouvant souffrir la mauvaise administration de son frere, se retira à Constantinople vers son neveu Theodose. Et comme cette princesse étoit infiniment aimée, & que le jeune Valentinien commençoit à donner de grandes esperances, plusieurs des senateurs & des chevaliers mirent leurs enfans auprès de lui : Ursace entr'autres fils d'un des principaux chevaliers, je nomme celui-ci, parce qu'il vengea dans la suite la mort de Valentinien.

„ Mon pere, interrompit Silvandre, si
 „ vous parlez de cet Ursace qui tua Maxi-
 „ me, personne n'en peut dire plus de par-

larités que moi ; j'étudiois chés les liens , lors que son vaisseau échoua ne côte , où sans le secours que nous donnâmes il seroit mort avec Olim son ami.

de lui même que je parle, dit Ada- & je suis persuadé que cette troupe vie d'entendre ce que vous en sçap- après que j'aurai fini l'histoire de la acidie. Ætius ne demeueroit pas inu- Pannonie , il songeoit à la vengeance i a toujours tant d'attraits. Comme t un grande reputation , il persuada l voulut à ces barbares , en leur re- tant avec quelle facilité ils pou- entreprendre sur l'Italie, & de quels ils pourroient s'emparer. Ces peu- desiroient rien tant que de changer neure ; déjà ils s'apprétoient de fon- l'Italie, mais dieu détourna cet ora- la mort d'Honorius. Ætius en ayant a nouvelle , changea incontinent de , & fit entendre à ces barbares qu'il nécessaire qu'il allât à Rome , pour t disposition des esprits.

vint donc , & fit prendre le titre ereur au premier secretaire d'Hono- rec qui il avoit toujours été en bon- elligence , & sous son nom il dispo- : tout. Theodose qui n'approuvoit ce choix déclare Valentinien empe-

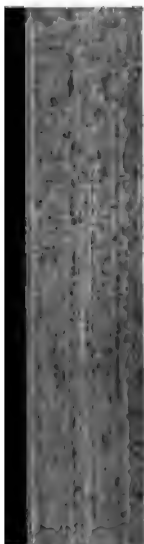
456 *La II. Partie de l'Afrique.*

reur d'Occident, & tout de suite il envoie sous la conduite d'Artabure une puissante armée en Italie. Artabure avoit une expérience consommée ; mais une tempête le jeta sur la côte de Ravenne, où son vaisseau se brisa contre un écueil. Tout ce qu'il put faire, fut de gagner le rivage, où il fut arrêté incontinent, & conduit prisonnier à Ravenne. Le reste de l'armée avoit été écarté en divers lieux. Mais Aspar fils d'Artabure qui avoit accompagné son pere, & qui montoit un autre vaisseau, recueillit ce qu'il put de l'armée, descendit à terre pendant la nuit, & par un espèce de miracle il fut conduit dans Ravenne avec toutes ces forces par un acqueduc. Dès que le jour parut, il s'assura de la personne du nouvel empereur, lui fit trancher la tête au milieu de la place, & délivra son pere.

Presqu'en même temps la sage Placidie arriva à Ravenne avec le jeune empereur son fils ; où peu de jours après tout lui réussit au gré de ses desirs. Castinus venoit d'Espagne à grandes journées, ignorant ce qui s'étoit passé. Placidie en étant avertie, envoie Artabure pour l'empêcher de joindre ses forces avec celles d'Ætius. Artabure le rencontre à Verceil, lui donne la bataille, défait son armée, & le mène prisonnier à Ravenne. Et comme si le ciel eût voulu

1 d'abord affermir l'empire de Valen-
i, Ætius qui attendoit à Rome les for-
e Castinus, & celles des huns & des ge-
, fut pris par les partisans d'Hono-
& conduit à Ravenne entre les mains
acidie.

ut en cette occasion que Placidie mon-
ut à la fois sa prudence & sa generosi-
u lieu de faire mourir ces deux grands
nes, elle tâcha de les gagner à Va-
nien : pour Castinus, elle ne l'aimoit
eaucoup, mais elle crut devoir le mé-
: par consideration pour Ætius qui
oit, & dont elle connoissoit le juge-
, l'experience & la valeur. Elle fit
enfermer Castinus dans l'hyppodro-
d'où elle le tira peu de temps après,
obliger davantage Ætius. Elle retai-
celui-ci dans ses premieres charges,
ait enforte que Valentinien le déclare
ce, & l'envoie dans les Gaules contre
ifferentes nations qui les occupoient.
ut que de partir il rendit preuve de
lelité, en faisant rebrousser chemin
huns qui venoient en Italie. A peine
arrivé dans les Gaules qu'il délivre
illa que Thieri tenoit assiegée; puis
urnant contre les bourguignons, il les
usse dans les limites que l'empereur
avoit assignées. Pour les francs, ne
vant empêcher qu'ils ne fissent quel-



name mortelle pour Carinus
séquent pour Ætius, ne put
torité de celui-ci ; il refusa
Rome ; & Placidie envoya c
puissante armée, sous la con
hortius. Elle fut battue par
Sifulphus sage & vaillant c
vous voyez le portrait sous
lentinien, ayant été envoyé à
se saisit d'abord de Cartage
gnit Boniface de se sauver en
Boniface ne s'y trouvant poi
suré appelle Genseric roi des
pour lors occupoient la Be
propose de partager l'Afrique
Genseric accepte ce parti ; il
que avec sa femme & ses en
apprit bientôt à Boniface con

Valentinien y consent, & sur la foi de la paix nouvellement faite avec le vandale, il rappelle le vaillant Sifulphus, pour s'en servir dans l'Italie & dans les Gaules. Mais Genferic ne lui fut pas plus fidele qu'il l'avoit été à Boniface. A peine Sifulphus fut en Italie avec toutes ses legions, que le vandale se saisit de Carthage, & chassa les romains de toute l'Afrique. Il sembla qu'alors dieu voulût transporter les peuples de l'Europe d'une region à une autre region. La domination des vandales commença en ce même temps dans l'Afrique; celle des visigots en Espagne, car ils prirent la place des vandales; celle des anglois dans la grande Bretagne, & celle des francs dans les Gaules. C'est ainsi, sages bergeres, que dieu change comme il lui plait les royaumes & les empires.

Or la sage Placidie, à qui son grand âge ne permettoit plus de soutenir le poids des affaires, resolut de faire épouser à Valentinien la fille de son neveu Theodose; elle l'engagea donc à faire le voyage de Constantinople, où les noces furent célébrées avec une extrême satisfaction pour Theodose & Placidie, pour Theodose, parce qu'il avoit la fille impératrice; & pour Placidie, parce qu'elle sentoit bien que cette alliance seroit d'un grand secours à Valentinien contre ses ennemis. En effet Theodose en-

460 *La II. Partie de l'Afrée.*

voya avec sa fille Eudoxe une grande armée pour servir Valentinien au besoin, & Placidie mourut presqu'aussitôt que Valentinien fut revenu en Italie.

Adamas finit de la sorte, & tous les bergers admirant la vertu de Placidie considéroient particulièrement tous les traits de son visage ; mais Alexis qui avoit été frappée de ce que Silvandre avoit dit de la belle Eudoxe, desiroit de sçavoir s'il avoit entendu raconter cette histoire, comme elle l'avoit aprise de la bouche d'Ursace même, ainsi qu'elle avoit commencé de dire à Leonide, lors qu'Adamas les avoit interrompues. Elle pria donc tous bas la nymphe d'engager Silvandre à s'acquiter de sa promesse : qu'aussi bien il étoit tard ; & qu'Adamas ne permettroit à ces vieux bergers de partir que le lendemain. Leonide somma le berger de sa parole, & comme il s'excusoit sur le peu de jour qui restoit, Adamas lui répondit qu'il vouloit jouir de leur compagnie pour tout ce jour.

Diamis, Phocion, & Tyrcis firent quelque difficulté ; mais Hylas se tournant vers le druide : » Je suis d'avis, dit-il, que ceux qui voudront se retirer, » se retirent, & qu'il soit permis de demeurer à ceux qui le voudront. Pour moi, ajouta-t'il, je resterai bien volon-

tiers, & surtout tant qu'Alexis y restera. •
damas sourit à ce discours. Après avoir
mercié Hylas de sa bonne volonté au
om de sa fille, il se tourna vers les au-
es bergers, & les pria de sorte, qu'ils ne
urent lui résister davantage. Il fit en mê-
e temps apporter des sieges, & chacun
étant placé, Silvandre commença en
es termes.





L'ASTRÉE

DE

M. D'URFÉ.

PASTORALE ALLEGORIQUE

SECONDE PARTIE.

LIVRE DOUZIÈME.

SAge Adamas, & vous grande nymphe, quoique je paroisse devant vous en habit de berger, & que je vive dans le hameau de ces bergers qui m'entendent, n'est pas que j'aye été élevé pour mener la vie pastorale. On m'envoya dès l'enfance aux écoles des massiliens, où je fis mes études, & où j'appris tous les exercices convenables à un jeune homme. Quelquefois nous nous assemblions sur le bord de la mer, où nous prenions différens amusemens. Un jour d'été que nous étions coudoyés, & que nous avions résolu de nous aller baigner, nous sortîmes de la ville, & p





nant le côté de la Ligurie nous cherchions la pointe d'un rocher d'où nous avions coutume de sauter la tête la première. Mais lors que nous quittions nos habits, après avoir monté cet écueil, un orage qui survint nous empêcha de continuer. C'étoit une chose épouvantable, que d'entendre le mugissement de la mer, & de sentir l'ébranlement du rocher. Nous résolûmes d'attendre que l'orage fût passé, pour voir si nous ne pourrions point secourir quelque vaisseau surpris de la tempête; & pour nous garantir de la pluie, nous nous cachâmes dans le creux du rocher, où nous avions accoutumé de mettre nos habits, quand nous nous baignions. Bientôt l'orage s'étant dissipé, nous remontâmes sur le haut de l'écueil, & quelqu'un de nous s'écria dans le moment : » Voici deux vaisseaux que le vent brisera contre notre » rocher, si dieu ne les favorise. », Le vent étoit si impetueux, que ces vaisseaux furent bientôt à la portée de notre vue. Ils n'avoient plus ni voiles, ni antennes, ni mâts. Le vent nous apportoit les cris de ceux qui étoient à genou sur le tillac & sur la poupe, élevant leurs mains au ciel. Un tourbillon les poussa heureusement contre notre rocher, où ils se brisèrent. Les uns en voulant prendre le rocheromboient dans la mer, les autres nageoient sur des plan-

464 *La II. Partie de l'Afrée.*

ches ; mais la plupart se noyèrent. Ce qui excita davantage ma compassion , ce fut des femmes , qui n'avoient d'autre ressource que leurs cris ; je me deshabillai à l'instant, & je sautai dans la mer.

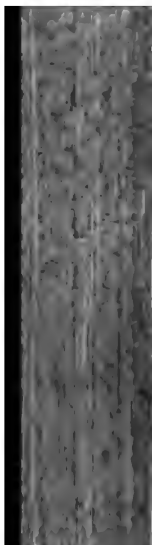
Lors que je fus revenu sur l'eau, j'aperçus deux femmes que leurs robes soutenoient encore un peu , & qui se tenoient embrassées. J'en pris une par les cheveux, & je les tirai toutes deux à bord ; ensuite je courus à deux hommes dont l'amitié m'avoit attendri ; l'un d'eux sçavoit nager, & portoit l'autre sur son dos ; déjà ils s'étoient enfoncés plusieurs fois ; mais enfin en leur donnant de temps en temps du pié, je les poussai contre terre. Mes compagnons imitant mon exemple en sauvèrent plusieurs. Pour moi je crus devoir prendre un soin particulier de ceux que j'avois sauvés du naufrage. Ils nous demanderent nos noms, & quand je leur eus appris que je me croyois segusien : » Ciel, s'écria l'un d'eux, „ les segusiens sont destinés à nous conserver la vie. „ Nous allâmes dans la ville voisine leur chercher des habits ; & ces deux hommes furent reçus humainement en différentes maisons. J'emmenai chés moi les deux que j'avois sauvés, & parce qu'ils ne vouloient point quitter les deux femmes qui me devoient aussi la vie, je les conduisis chés un riche bourgeois, avec qui j'a-

une étroite familiarité, & que je con-
sois humain & genereux. L'un de ces
ames s'appelloit Urface, & l'autre
ombre, tous deux des meilleures mai-
s de Rome. Ils y envoyèrent incont-
t pour avoir de l'argent & des dome-
ues; cependant ils ne vouloient point
je les quittasse; j'en étois ravi, parce
leur conversation étoit extrêmement
éable. Un jour enfin que j'étois seul
s leur chambre, je les suppliai de me
; pourquoi, lors qu'ils avoient sçu
j'étois segusien, ils avoient dit que
segusiens étoient destinés à leur sau-
la vie. Le plus âgé m'en répondit ainsi :

HISTOIRE
EUDOXE, DE VALENTINIEN,
ET D'URSACE.

Ilvandre, il est bien juste que vous sça-
chiez à qui vous avez sauvé la vie, &
as aurions prévenu vos desirs, si nous
vions intérêt à n'être pas connus. Mais
ès ce que vous avez fait pour nous,
us sommes en droit de compter sur vo-
discretion.

Sçachez donc que le jeune Theodose
ousa Eudoxe fille de Leontius Philosofe
e Athenien, à cause de sa beauté & de



men & Honoriq. Je fus
Placidie pour être nourri av
me plusieurs autres enfans
& des senateurs romains ;
quitta l'Italie , j'avois conq
chement pour Valentinien ,
goût pour moi , que nous
nous séparer.

L'empereur Theodose ref
sa fille à Valentinien , & l'e
mort d'Honorius qui n'av
fans. La sage Placidie sente
mariage étoit avantageux à
toute belle qu'étoit Eudox
mais l'aimer ; cependant po
plaire à Placidie, il resolut d
moi , je l'avouerai , j'en de
reux , que je n'ai pû rompi

ore qui sçavoit la volonté de Theodose, n'osant d'écouter Valentinien, le rebuta peut-être avec trop de rigueur, & lui déclara que s'il persistoit, elle en avertiroit Theodose & Placidie. Ce jeune Prince, pour ne sur point déplaire, cacha si bien ses desirs, qu'Eudoxe & moi fûmes les seuls qui nous en aperçûmes.

Cependant mon affection croissoit de jour en jour, & je ne perdois pas une occasion d'être auprès d'Eudoxe. Je me souviens qu'un jour se promenant dans une galerie, elle s'arrêta à considérer un Icare qui tomboit dans la mer. » Urface, me dit-elle (car tel est mon nom) que signifient ces plumes éparées, & cet homme qui tombe d'en-haut ? Madame, lui répondis-je, c'est un jeune homme qui plein d'un généreux courage voulut voler plus haut que son pere, que vous voyez au dessous de lui, & qui fut contraint de tomber, parce que le soleil fondit la cire qui attachoit ses aîles. Eh quoi, me dit-elle, vous louez cette action ? Oui, Madame, & je ne refuserai jamais d'acheter une gloire semblable au prix de ma vie. Vous l'estimez donc bien peu, repartit Eudoxe ? C'est, lui repliquai-je, qu'il y a des choses que j'estime plus que la vie : telles sont l'honneur & l'amour. Qu'est ce que l'honneur, me dit-elle ? C'est une opi-

» vous porte.

Eudoxe étoit trop jeune entendre ce langage ; mais elle l'âge plus sçavante, & moi p
La premiere fois qu'elle me l'aimer serieusement, fut u
tant endormie sous un ombr
les jardins de l'empereur, o
presque tous, elle fut piqu
par une abeille. Au cri qu'el
courumes, & Valentinien dit
rierois, si elle le vouloit. J'a
ma bouche de la sienne ; me
pouffe soudain ; cependant
leur augmentoit, elle me p
mon enchantement. Je dis
les sur sa lèvre ; mais quan
tre les miennes & qu'en

ressentir, soyez assurée que vous n'en ressentiriez jamais. Madame, dit Isidore en souriant, si vous aviez autant de bonne volonté pour lui, il faudroit qu'à votre tour vous lui ôtassiez le mal qu'il vous a pris. J'aime mieux, répondit Eudoxe, lui être obligée, que s'il me l'étoit; d'ailleurs ce seroit toujours à recommencer. Il est vrai, madame, ajoutai-je, & puis mon mal n'est plus à la lèvre, il a passé au cœur. Elle feignit de ne me point entendre, & sans Isidore qui étoit près de nous, je lui en aurois dit davantage.

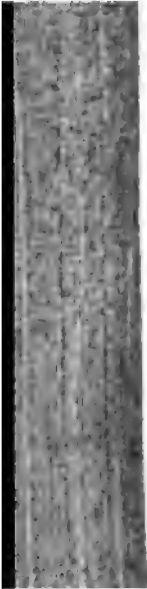
Mais je passe le commencement & les progrès de mon amour, & je vous dirai seulement ce qu'il est plus nécessaire que vous sçachiez. Je résolus enfin de lui déclarer ma passion, & voici l'occasion que la fortune m'en presenta. Pour aller aux jardins de l'empereur situés à Calcedoine en Asie, il ne faut que passer le Bosphore. Eudoxe aimoit à s'y promener; & je l'y acompagnois toutes les fois qu'il m'étoit permis; heureux quand je pouvois dans toute une journée lui cueillir une fleur! car je sçavois qu'en amour les petits services, s'ils sont réitérés souvent, font plus d'impression que des services importants, mais rares. Un jour que Valentinien avoit suivi Eudoxe en ce lieu, à cause d'Isidore,

470 *La II. Partie de l'Astrée*

celle-ci se trouvant fatiguée entra dans un cabinet pour se reposer. Valentinien l'y suivit bientôt, feignant d'être las ; alors Isidore en voulut sortir, mais il la retint par sa robe. Eudoxe le remarqua, & ne put s'empêcher de sourire en me regardant. Je souris comme elle, & m'en ayant demandé le sujet : » C'est, répondis-je, par-
 » ce que Valentinien vous quitte pour Isi-
 » dore. Urface, me dit-elle, n'en feriez-
 » vous pas de même ? Vous le devriez du
 » moins, puis qu'il y a plus d'apparence
 » qu'elle doive être servie de vous que de
 » Valentinien. J'en conviens, madame,
 » repartis-je, mais j'aimerois mieux faire
 » une faute contraire à celle de Valenti-
 » nien. Comment l'entendez-vous, répon-
 » dit-elle ? Je veux dire, continuai-je, que
 » j'aime mieux mourir d'amour pour vous,
 » que de servir Isidore. Pour moi, reprit
 » Eudoxe ? Et que pensez-vous dire, Ur-
 » face ? Que j'aime mieux mourir en vous
 » adorant, que de vivre aimé d'Isidore,
 » lui répondis-je, & que la grande inég-
 » lité qui est entre nous n'a pû m'ôter ce
 » desir, depuis le jour qu'il me fut permis
 » de vous voir.

» Parlez-vous sérieusement, dit Eudo-
 » xe, en me lançant un regard severe ?
 » Madame, repliquai je, je jure par le
 » service que je vous dois, que je ne pro-

» ferai jamais de paroles plus véritables ,
 » & que cette extrême passion ne change-
 » ra jamais , de quelque rigueur que vous
 » m'accablerez. Urface , me dit-elle , je
 » vous voyois avec plaisir ; mais puis que
 » vous avez oublié ce que vous me de-
 » viez , souvenez-vous que si jamais vous
 » me tenez un pareil langage , je vous fe-
 » rai repentir de votre témérité. Mada-
 » me , lui répondis-je , si je ne craignois
 » d'être apperçu , je me jetteroie à vos ge-
 » noux , pour vous demander pardon de
 » cette offense ; mais vos menaces , per-
 » mettez-moi de le dire , ne peuvent rien
 » sur moi. Tout ce que je puis , c'est de me
 » taire & de mourir d'amour pour la belle
 » Eudoxe. Je vous jure donc que je ne vous
 » tiendrai plus de ma vie ces discours qui
 » vous ont offensée ; mais souvenez vous
 » seulement que toutes les fois que je vous
 » dirai bon jour , ce sera vous dire que je
 » meurs d'amour pour vous ; & qu'en vous
 » donnant le bon soir , ce sera comme si
 » je vous disois : Jusqu'à quand ordonne-
 » rez-vous que je sois malheureux ? &
 » combien encore durera votre rigueur ?
 » Et pour commencer , ajoutai-je froide-
 » ment , permettez que je prenne congé
 » de vous , & que je vous donne le bon
 » soir. » A ce mot , je fis une grande reve-
 » rence , & me retirai , de peur que ces deux



tion ; je vainquis enfin : car qu'
perseverance en amour ? Un
Valentinien la conduisoit au
m'avançai , & lui faisant une
rence , je lui dis : » Bon jour
Elle sourit , & se tournant vers
» bons jours , Urface , me d
» reçus de bon cœur. » Dieu
ma satisfaction ! Dès ce jour
qu'en particulier je la nomma
cesse , & elle m'appelloit son

Pendant que nous vivions
Honorius mourut sans enfans
se qui vouloit faire empereur
son cousin Valentinien , resol
voyer avec sa mere Placidie.
vouloir la suivre en ce voyage
effet je ne desirois que de rester
tinople auprès d'Eudoxe. L

ouvelles mé firent demeurer avec plusieurs autres que leur devoir auroit obligés à partir. Je ne vous dirai point où alla Valentinien, vous le sçavez sans doute, & l'après avoir mis ordre aux affaires, il vint à Constantinople. Theodose l'y retint, comme s'il avoit été son fils, & sousin à la sollicitation de Placidie qui étoit meurée en Italie, le mariage de la belle Eudoxe fut conclu avec Valentinien. Je ssi combatu de crainte & de regret, que as Eudoxe j'aurois succombé. De son côté elle souffroit infiniment à se voir entre les mains d'un prince qui ne l'aimoit point, mais elle surmonta ce déplaisir par sa fermeté. Et parce qu'elle sentoit bien en quelpeine je vivois, elle m'admit dans son cabinet, en presencede la seule Isidore, & e dit, en me permettant de lui baiser la main : » Vous plaindrez-vous éternellement de moi ? & douterez-vous toujours de mes sentimens pour vous ?

» Ma princesse, lui dis-je, si vous n'aviez accoutumé de m'accorder plus de faveurs que je n'en merite, vous auriez raison de me faire cette demande, maintenant que je reçois celle-ci. Mais pourquoi ne me plaindrois-je point de la fortune, qui me montre un bien qu'elle pouvoit me donner, & qu'elle donne à un autre qui le merite moins que moi, si on

» seul bien que je desirois ? C
» elle, vous ne m'avez aim
» obtenir ce que mon devoi
» Mais comment avez-vous
» si vous aviez de moi si mau
» Je lui répondis en soupir
» princesse, je vous aime p
» ne voulez, plus même qu
» le veut, je l'avoue. Mais
» vous aimer autrement ? Ce
» mour avoit plus de pouv
» ce devoir que vous m'oppo
» moins, & le trop heureux
» posséderoit ce qu'il recher
» posséderois ce que je desire
» elle, si vous sçaviez tout
» sens, & quelle violence je

» rois disposer de moi , mais étant fille
» d'empereurs, ne suis-je point obligée à
» leur obéir ? Et ne sçavez-vous pas que
» c'est la raison d'état qui fait les mariages
» des princesses ? Lors que je vous aimai,
» ce fut avec cette résolution que Valen-
» tinien seroit mon époux ; vous-même
» vous avez eu sans doute les mêmes sen-
» timens , quand vous avez jeté les yeux
» sur moi. Qui peut donc vous affliger
» maintenant ?

» Vous pensez donc , madame , inter-
» rompis-je , que l'amour est sujet aux
» loix du devoir. O dieux ! que vous & moi
» nous sommes trompés ! vous qui avez
» crû aimer , & moi qui croyois être aimé
» de vous. » Et là m'arrêtant un peu , je re-
» pris de la sorte , lors que je vis qu'elle vou-
» loit prendre la parole : » Madame, les loix
» d'amour sont bien différentes de celles
» que vous proposez. Si l'inégalité qui est
» entre nous ne m'a point empêché d'éle-
» ver mes yeux jusqu'à vous , elle ne doit
» pas vous empêcher de baisser les vôtres
» jusqu'à moi. Vous dites qu'en commen-
» çant de vous servir , je sçavois bien que
» Valentinien seroit votre époux , ah , ma-
» dame , je crus que je pourrois le suppor-
» ter ; mais maintenant que mon affection
» n'y peut consentir , que m'oposerez-vous
» que la foiblesse de votre amitié qui ne

peu à peu dans un cabinet
dormit. La princesse étoit
mes discours , qu'elle ne
rien. Elle demeura quelque
répondre ; » Que puis-je faire
» enfin ? Que deviendrai-je ,
» Valentinien ? & si je l'épouse
» quel supplice je me vois de
ce mots elle garde le silence
larmes. Ce silence & ces larmes
dirent , je m'approchai d'elle
de lui soutenir la tête , je lui
& la bouche qu'elle tint long-
mienne ; je lui mis ensuite un
le sein , mais avec tant de crainte
je tremblois comme un roseau
le vent. J'allois devenir plus
quand je vis que cette princesse

ment, & me punir moi-même du crime
» que j'aurai commis. » Ces paroles me ren-
dirent si confus, que me jetant à ses genoux
je lui protestai de ne lui demander jamais
d'autres preuves de son amour, que celles
qu'elle venoit de me donner. En même tems
Isidore qu'Eudoxe avoit appelée me con-
duisit par un escalier dérobé, dans la cour.

Voilà en quels termes j'étois, lors que
Valentinien épousa cette belle princesse,
qu'incontinent il emmena en Italie. Heu-
reusement j'eus la permission de suivre
Ariobinde que l'empereur envoyoit à Va-
lentinien avec une armée, pour le secourir
contre les barbares, qui de toutes parts
venoient ravager l'empire. Nous reçûmes
en Sicile la nouvelle de la mort de Theo-
dore, & j'accompagnai à Rome celui qu'A-
riobinde envoyoit pour en faire part à Eu-
doxe. J'y fus reçu avec tout l'accueil que
je pouvois desirer ; cependant Valentinien
apprit qu'Attila s'étoit emparé de la Gau-
le. Quelque difficile qu'il me fût de quitter
la belle Eudoxe, il fallut partir, car quelle
opinion auroit-on eu de mon courage, si
j'étois resté à la cour, tandis que toute la
jeunesse se rendoit à l'armée d'Ætius que
Valentinien avoit renforcée, pour arrêter
les progrès d'Attila. Je demandai mon
congé à l'imperatrice : « Souvien-toi, me
» dit-elle en m'embrassant, de revenir

» bientôt , & de m'être toujours fidele.

Cependant Valentinien crut qu'en mariant Ifidore , il en viendrait plus aisément à bout. Il la fit donc épouser à Maxime chevalier romain , & qui avoit été deux fois consul. Mais quelques jours après , Valentinien ayant voulu sonder le cœur de la sage Ifidore , il la trouva plus opposée à ses desirs qu'auparavant. Ces refus ne firent que l'irriter. Un jour que Maxime avoit perdu jusqu'à sa bague , en jouant avec le prince , il feignit d'avoir quelque affaire d'importance , & laissa un des siens à sa place pour jouer avec Maxime jusqu'à ce qu'il se fût acquitté. En même temps il envoya vers la sage Ifidore de la part de son mari , pour lui commander de venir chés l'imperatrice , & pour marque on lui montra la bague. Ifidore trompée suivit le messager ; elle fut conduite en des lieux où l'empereur l'attendoit ; il la prit incontinent par la main , & la porta malgré elle dans un cabinet dont il ferma la porte. » Belle Ifidore , lui-dit-il , vous serez étonnée sans doute que je vous en aye imposé de la sorte ; mais quand vous considerez quelle est la grandeur de mon amour , & combien il a duré malgré tout ce que j'ai pu me dire à moi-même , malgré toutes vos rigueurs : j'espère que vous me pardonnerez , & que devenue

« enfin sensible , vous ne differerez pas
« plus long temps mon bonheur. J'ai pour
« moi mon amour, ma qualité d'empereur,
« cette bague même qui vous fait assés
« comprendre que Maxime ne s'oppose
« point à mes desirs. » A ces mots il vou-
lut l'embrasser ; mais Isidore sentant qu'en
l'état où elle étoit, elle avoit besoin d'une
grande prudence, se contenta de le repous-
ser doucement , & le supplia de l'écouter.
« Seigneur , lui dit-elle , je vous avoueraï
« que ma surprise est extrême , quand je
« me vois seule auprès de vous en ce lieu
« écarté ; mais je me rassure , en ce que je
« suis persuadée que vous n'entreprendrez
« rien contre votre devoir , & contre ma
« volonté. Je n'oublie pas que je suis entre
« les mains du genereux Valentinien , du
« fils de l'empereur Constance, & de la sage
« Placidie. Qu'aurois-je à craindre d'un
« prince aussi accompli que vous ? Votre
« puissance est égale partout, & n'a d'autres
« bornes que votre volonté ; mais si cette
« volonté m'est acquise , seigneur , comme
« vous me l'avez juré tant de fois , puis-je
« craindre qu'elle aille plus loin que je ne le
« voudrai ? J'avoue que je ne puis concevoir
« que l'on m'ait conduite en ce lieu , du
« consentement de Maxime. J'en suis in-
« dignée , comme je le dois ; il est indigne
« d'avoir Isidore pour épouse ; mais l'ho-

„ louvenez-vous , seigneur ,
„ une femme deshonorée ; se
„ que vous insultez à une p
„ vous dites que vous aimez
„ cours sont veritables , vous
„ effet ; & si vous m'aimez ,
„ vous desirer de plus , sinon
„ aime ? Vous avez été votre
„ qu'ici : continuez à l'être
„ vous les faveurs dont le cie
„ blé. Il vous a conduit comme
„ sur le thrône ; il vous a de
„ ennemis , il vous a suscité
„ sans. Tant de graces dem
„ votre reconnoissance , & ve
„ payer par la plus noire in
„ vous en priver pour jama
„ Dieu puissant , plus tôt qu
„ sion , ton couroux tombe
„ empereur de la Chine

Valentinien la voyant à ses genoux la releva, & touché de ses discours & de ses larmes, il lui jura qu'il n'useroit jamais de violence; mais qu'il la supplioit d'avoir égard à son amour, & de lui promettre, si Eudoxe & Maxime venoient à mourir, qu'elle l'épouserait. La sage Isidore lui ayant promis ce qu'il vouloit, il lui permit de se retirer. Après lui avoir baisé la main, il appelle Heracle, celui de tous ses eunuques en qui il avoit le plus de confiance, & qui avoit conduit Isidore en ce lieu. Lors qu'il sçut que l'empereur la renvoyoit sans avoir satisfait sa passion: » Seigneur, lui dit ce méchant, pouvez-vous perdre une si belle occasion, & compter sur les promesses qu'elle vous fait? Qui ne croira d'ailleurs, si l'on sçait qu'elle est venue en ce lieu sans autre témoin qu'Heracle, qu'elle ne vous a point été cruelle? Et si on l'ignore, qu'importe à sa réputation qu'elle ne l'ait point été? Ne laissez point aller une si belle occasion que vous regretteriez envain. La sage Isidore voulut répondre; mais l'eunuque l'interrompant: » Seigneur, ajoutez-il, n'écoutez point la voix de cette sirène; elle vous a déguisé ses sentimens, & si vous manquez l'occasion, elle se moquera de vous. » Il la prit à l'instant, & lui lia tellement les bras qu'elle ne pouvoit

482 *La II. Partie de l'Astrée.*

se défendre. Ses cris , sa résistance , ses efforts , tout lui fut inutile ; l'empereur avec le secours de l'infâme Heracle lui arracha ce qu'il vouloit. » Valentinien , lui dit-elle alors , souvien - toi de l'offense que » tu m'as faite , & que je mourrai vengée. » Aussitôt qu'elle fut libre , elle se jeta sur Heracle , & après l'avoir meurtri de coups , elle chercha des armes pour tuer cet infâme , & Valentinien , & se tuer avec eux.

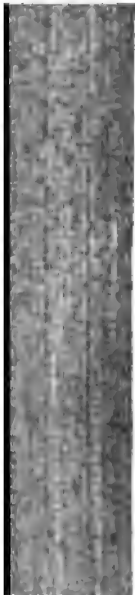
Valentinien essaya de la consoler ; il lui representa que personne ne sçauroit ce qui s'étoit passé , & que son mari même l'ignorerait. Il lui déclara ensuite de quelle maniere il avoit eu la bague.

Admirez , Silvandre , quelle impression fit ce dernier aveu. Elle feignit quelle étoit ravie de ce que Maxime n'avoit point de part à cette aventure , & conjura l'empereur de ne lui en rien dire. Valentinien le promit avec les sermens les plus solennels ; & lors qu'elle se fut un peu remise , elle se retira chés elle , où elle attendit son époux que Valentinien retrouva encore au jeu.

La nuit étant venue , Valentinien renvoya Maxime. Celui-ci vint , suivant la coutume , voir la sage Isidore ; il la trouva seule dans un cabinet , versant un torrent de larmes. Isidore l'ayant prié de s'asseoir auprès d'elle : » Ne soyez point surpris,

lit-elle, de l'état où vous me voyez :
e m'est plus permis de vivre ; mais
nt que je meure, jurez-moi que vous
gerez ma mort. » Maxime voulut
rocher d'elle pour l'embrasser ; mais
'éloigna, & lui dit : » Je ne suis plus
te Isidote que vous avez tant aimée ,
qui n'aima jamais rien que vous. Le
s cruel des tyrans m'a deshonorée ,
ne méritant plus de vivre votre épou-
je ne veux plus respirer la lumière. »
lui raconta en même temps tout ce
vous venez d'entendre. Je ne vous re-
point leurs plaintes , & leurs impre-
ons contre l'empereur. Maxime la pria
point avancer ses jours , de peur d'ir-
le ciel ; il lui représenta que n'ayant
t consenti à cette violence , il ne la
oit pas moins chaste , ni moins digne
de son épouse ; mais que pour tirer ven-
ce de cet outrage, il falloit qu'elle dis-
lât , & qu'elle assurât l'empereur ,
lle ne lui avoit rien dit.

Environ ce même temps Eudoxe eut
fille que l'on nomma Eudoxe comme
, & l'année suivante une autre à qui
donna le nom de son ayeule Placidie.
pendant nous étions dans les Gaules ,
ndant Attila qui vint jusqu'à une ville
carnutes nommée Aurelie. Il l'eût pri-
ms doute si les francs & les visigots ne

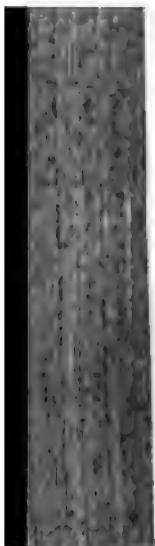


main , dès qu'il n'auroit plu
aussi grand capitaine qu'Æti
vaincu , & contraint de se re
camp où il se fortifia. C'étoit
si Ætius avoit voulu l'y atta
le laissa échaper pour des ra
ques qu'il seroit trop long de
quer.

Je suivis toujours Ætius da
res expéditions , sans oser p
mée , parce qu'il se present
des occasions de combattre ,
à la belle Eudoxe , qui craign
tois à la 'cour , on ne s'app
amour. J'y demeurai douze a
res ; & ce fut alors que se doi
le dont je vous ai parlé. Il est
dant cet exil je reçus plusieurs
doxe , où elle me felicitoit su
que ie donnois de mon cour

Nous voyez ici. Depuis que nous nous sommes connus, rien n'a pû nous séparer, si ce n'est la nécessité de nous rendre des services mutuels. Me voyant résolu de retourner à Rome en même temps qu'Ætius, il voulut m'accompagner; & comme nous n'avions rien de secret l'un pour l'autre, je lui déclarai mon affection pour Eudoxe, & la bonne volonté qu'elle me témoignoit. Cette déclaration l'enhardit à regarder Placidie sa fille; il commença de s'attacher à elle, qu'elle n'avoit pas plus de douze ans; & ce fut presque à ce même âge que je commençai de servir la mere, dont la jeune Placidie avoit beaucoup de traits. Olymbre avoit alors environ vingt sept ans, & moi trente cinq, & la belle Eudoxe trente. Eudoxe & moi nous nous aperçumes du goût qu'il prenoit pour la princesse, & de celui de la princesse pour lui. Cette affection n'offensoit point Eudoxe, parce que les ayeux d'Olymbre avoient été sénateurs, & plusieurs fois consuls.

Je viens maintenant à l'accueil que me fit la belle Eudoxe, lors que je revins avec Ætius. Dès que je fus arrivé, & que j'eus saisi la main de Valentinien, je passai à l'appartement de l'imperatrice; je feignis d'avoir quelque chose à lui dire de la part du général, & je la vis en particulier. J'allois voir ensuite la sage Isidore, comme cel-



non pas tout ce qui étoit ar
partie. Un soir je demanda
Valentinien aimoit toujours
lors qu'elle m'eut répond
avoir point fait attention :

» dis-je , ma princesse , qu'il
» intelligence entr'eux , & q
» lui a voulu faire quelque ou
» me dit-elle , que vous ave
» elle ne paroît jamais deva
» larmes aux yeux ; & lors q
» arrive , e la vois pâlir , &
» continent.

Eudoxe me chargea de
étoit possible la vérité. Je
re plusieurs visites dans ces
de tous les artifices imagin
ne pus rien démêler qu'un

que nous étions nous trois dans le cabinet de l'imperatrice, nous pressâmes tant Isidore ; Eudoxe sçut si bien feindre qu'elle en sçavoit une partie, que la sage Isidore nous avoua les larmes aux yeux ce qui s'étoit passé. Eudoxe en fut touchée & ne put retenir ses pleurs. Lors qu'ils eurent cessé de couler. » Vengez-vous, ma belle
» princesse, dis-je à Eudoxe, & des mêmes
» armes dont vous avez été offensée. Vous
» donnerez ainsi quelque satisfaction à Isi-
» dore, vous punirez le coupable, & vous
» me récompenserez.

» Madame, dit la sage Isidore, en se jet-
» tant à ses genoux, ce seroit la plus juste
» & la plus grande vengeance que je pusse
» recevoir. Il est indigne de vous posséder.
» Ses mépris, son ingratitude, mon inju-
» re, tout invite à rendre Urface heureux.
» Si l'empereur a failli, répondit Eudoxe,
» je n'en suis point coupable ; mais je la
» deviendrois, si je commettois la même
» faute. Urface, je vous aime comme je
» dois, & je voudrois bien me venger,
» mais sans me faire tort à moi même. »

Cependant Isidore sollicitoit sans cesse son époux de venger l'injure qu'elle avoit reçue. Maxime de son côté qui ne respiroit que la vengeance, méditoit jour & nuit ce qu'il avoit à faire. Il crut avant que de rien entreprendre contre l'empereur, qu'il

devoit se défaire d'Ætius dont il craignoit la valeur. La difficulté étoit d'exécuter. Il lui vint dans l'esprit qu'il n'y avoit point de meilleur instrument que Valentinien même qu'il connoissoit soupçonneux & défiant. Il s'adresse à Heracle, il lui exagère la puissance d'Ætius, les honneurs que toute l'Italie lui avoit rendus à son retour, l'affection que les soldats lui portoient, les richesses qu'il avoit acquises dans les Gaules, les libéralités qu'il exerçoit envers tous, le crédit qu'il avoit parmi les étrangers : il ajoute qu'ayant pû ruiner entièrement Attila, il lui a donné passage, espérant sans doute d'en être assisté dans ses pernicious dessein ; que pour lui il étoit d'avis qu'on les prévint. Heracle qui étoit naturellement effeminé, & par conséquent soupçonneux & cruel, crut facilement qu'Ætius affectoit quelque nouveauté. Il va trouver aussitôt l'empereur, & lui représente le danger si proche & si grand, que le jour même ce Prince fit tuer Ætius par ses eunuques.

Dès ce moment, Valentinien fut détecté : on ne le regarda plus que comme un tyran, & bientôt il connut quel tort il s'étoit fait à lui même, en se privant d'Ætius. Attila n'eut pas plus tôt appris que ce grand capitaine n'étoit plus, qu'avec une armée nombreuse il vint en Italie ; il

défit nos troupes qui voulurent s'opposer à lui, & comme il n'y avoit plus que les villes qui l'arrêtaient, il mit le siege devant Aquilée, qu'il prit enfin après trois ans, & qu'il démolit entierement. Ceux de Padoue, & quelques autres peuples nommés venetes, se retirerent alors dans quelques isles de la mer Adriatique.

Attila marcha ensuite droit à Rome; il l'auroit sans doute prise & saccagée, si Valentinien ne s'étoit rendu son tributaire, & ne lui avoit accordé sa sœur Honorique pour femme. Pour moi j'aurois rougi de me trouver en Italie, & de la voir en cette désolation, sans essayer de me perdre avec elle; mais dès qu'Aquilée fut assiegée, Eudoxe & l'empereur m'avoient envoyé demander du secours à l'empereur Marcien. Je n'en pus rien obtenir; cependant je tombai dangereusement malade, & l'on dit même à Eudoxe que j'étois mort. Jugez quelle fut sa douleur. Je restai donc inutilement plus d'un an à Constantinople, après quoi je m'en vins à Ravenne, où Valentinien s'étoit jetté avec Eudoxe, abandonnant Rome à la fureur de l'ennemi, si, comme je vous l'ai dit, la paix ne s'étoit conclue.

On apprit bientôt la mort d'Attila. Maxime regarda cette conjoncture comme le moment favorable pour executer sa vengeance. Il avoit une grande autorité dans

l'empire , parce qu'il étoit patrice. Il avoit gagné les soldats par ses largesses , & le peuple par son affabilité. Il se lia avec les amis d'Ætius , sans que l'empereur en prît ombrage , puis que lui-même avoit conseillé sa mort. Un jour tirant à part Thrasyale l'un des meilleurs amis d'Ætius , & capitaine des gardes , il scut si bien lui remettre devant les yeux la mort de ce grand homme , la mollesse de Valentinien , & la facilité de la vengeance , qu'il le porta à tout ce qu'il voulut. Cette résolution prise , ils ne tarderent gueres à l'exécuter. Ils prirent leur temps que Valentinien mangeoit seul , & le tuerent avec l'eunuque Heracle.

Si j'eusse été près de sa personne , je l'aurois défendu , ou je serois mort avec lui. Quelque coupable qu'il fût pour la violence dont il avoit usé à l'égard d'Isidore , il n'est jamais permis à un sujet de mettre la main sur son maître , moins encore d'ôter la vie à celui pour qui il est obligé de donner la sienne. J'étois pour lors au sacrifice avec la belle Eudoxe ; le tumulte y fut si grand , qu'elle fut contrainte de fuir de Rome , mais il fallut bientôt y retourner.

Maxime s'étant fait incontinent proclamer empereur , sans aucune opposition , à cause du trouble où étoit la ville , Isido-

re en fut avertie par Maxime même. Elle haïssoit tellement Valentinien, qu'elle ne put croire qu'il fût mort. Pour s'en assurer, elle court au palais, elle se lave les mains dans le sang de ce malheureux prince, & la joye dissipant ses esprits, elle tombe morte de l'autre côté. Pour moi j'étois avec la belle Eudoxe; je l'accompagnai par tout où elle voulut, trop heureux de lui prouver tout ensemble mon amour, & ma fidélité !

Vous dirai-je, ami Silvandre, combien de fois je la tins évanouie entre mes bras, & combien de fois j'arrosai son visage & son sein de mes larmes ? Nous étions partis avec tant de précipitation, que nous étions presque seuls, & que la nuit nous surprit dans un bois où nous fûmes obligés de nous arrêter. Eudoxe n'avoit avec elle que ses deux filles, Olymbre, & deux jeunes hommes qui nous suivoient ordinairement. Je me couchai par terre, Eudoxe appuya sa tête sur mon sein, & ses filles étoient à ses piés. Quelle nuit pour la belle Eudoxe ! mais qu'elle me parut charmante ! Je possédois enfin ce que j'aimois uniquement, & ce qui pensa me faire mourir de plaisir, c'est qu'Eudoxe me jura qu'elle n'épouserait jamais que moi. » Peut-être, ajouta-t'elle, la fortune vous sera si favorable, que je le pourrai sans me

» dégrader. Je reçois , lui dis-je , cette pro-
» messe avec la plus vive reconnoissance ;
» en échange je me donne entièrement à
» vous. Mais si jamais un autre devient vo-
» tre époux , je jure que je le tuerai de cet-
» te même main que vous tenez entre les
» vôtres , sans que vous puissiez vous en
» offenser , ni diminuer la tendresse que
» vous m'avez promise.

Je ne jouis pas long temps du plaisir d'être seul auprès d'elle, ni mon ami d'être auprès de Placidie. Le lendemain Maxime envoya de tous côtés pour nous arrêter. Il dépêcha tant de gens , qu'enfin nous fûmes rencontrés. On nous mena vers le tyran, quelque défense qu'Olymbre & moi nous puissions faire. Nous reçûmes plusieurs blessures l'un & l'autre ; Maxime non content d'avoir tué Valentinien , & usurpé l'empire , voulut , pour donner quelque couleur à son usurpation , épouser la belle Eudoxe. Dieux , que ne fit-elle point pour l'éviter ! mais , ô dieux , que ne ressentis-je point ! mes blessures m'empêchoient de sortir , & par conséquent de rien entreprendre. Dix jours après la mort de Valentinien , le tyran contraignit Eudoxe à l'épouser. Je scûs cette affreuse nouvelle par Olymbre qui étoit déjà presque guéri , & qui ne me quittoit point. Et lors que nous ne scavions que juger de cette action , &

que nous doutions presque si Eudoxe n'avoit point consenti, je reçus de sa part ce billet :

EUDOXE A URSACE.

Je suis entre les mains d'un tyran qui me force à l'épouser. Je prens à témoin le dieu qui a entendu les sermens que je vous ai faits, que je n'ai point consenti, & que je ne consentirai jamais à ses desirs. Je vous somme de la promesse que vous me fîtes en même temps, si vous ne voulez que je me plaigne autant de vous, que nous avons lieu de nous plaindre de la fortune.

Que n'eusse-je point entrepris, si mes blessures me l'avoient permis ! mais hélas, je n'eus pas même la force de me percer le sein. J'y aurois peut être réussi sans mon cher Olymbre, qui m'en ôtoit tous les moyens, & qui me persuada enfin de vivre, jusqu'à ce que je vis entrer la sage & belle Eudoxe dans ma chambre, quelques jours après ces injustes nœces. Elle avoit obtenu cette permission de Maxime qui vouloit s'il étoit possible la gagner par la douceur, & qui n'avoit nul soupçon de moi. Elle lui avoit représenté qu'il étoit bien juste qu'elle me vît en l'état où j'étois, puis que c'étoit en la défendant que j'avois été blessé. Elle s'approcha de mon lit, elle essaya de me parler, mais inutile-

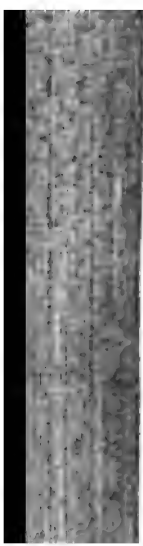
494 *La II. Partie de l'Afrée.*

ment. Pour moi je m'armai de courage, & je lui dis : » Madame, il me semble qu'en » ce malheur il n'y a que Valentinien & » moi qui soyons à plaindre. Il a perdu » l'empire, la vie, & son épouse ; & moi » je pers les bonnes graces d'Eudoxe. Loin, » me répondit-elle, de soulager ma douleur, vous vous plaisez à m'accabler ; » mais je défie le ciel, & vous d'augmenter » mes ennuis. Il ne me reste plus que la » mort à souffrir ; & que m'importe la vie, » puisqu'Urface ne m'aime plus ?

» Comment, m'écriai-je, Urface ne » vous aime plus ? Urface ne vous aime » plus, madame, & depuis quand l'avez- » vous reconnu ? Depuis l'outrage que » vous m'avez fait, en vous donnant au » tyran ? C'est donc parce que j'ai pû sur- » vivre à cette offense ; mais prenez-vous » en à Olymbre qui m'y a forcé, & qui » m'a fait entendre que vous l'ordonniez. » Donnez-moi le fer que l'on m'a ravi, & » vous verrez si c'est volontairement que » je vis après un si grand outrage. » Elle ne put soutenir plus long temps de pareils discours, & m'interrompant elle me dit : » Je vous ai toujours connu véritable ; vous » dites que vous m'aimez encore, je le » crois, & je ne me trouve plus si malheureuse. Je vous en dirois davantage, si je » ne craignois que l'on nous écoutât, je

„ vous conjure seulement par votre amour
 „ d'être bien persuadé que c'est malgré
 „ moi que je vis auprès de Maxime que je
 „ regarde comme un monstre. Mais le ciel
 „ me promet que je serai vengée , aussi
 „ bien que Valentinien & Urface ; cepen-
 „ dant dissimulez , & guérissez-vous ; nous
 „ ne pouvons autrement arriver à ce que
 „ nous désirons. „ Elle ne put m'en dire
 „ davantage , étant contrainte de s'en al-
 „ ler , de peur de faire soupçonner notre
 „ dessein.

Elle revint quelques jours après , & me
 dit qu'elle avoit résolu de faire mourir
 Maxime à quelque prix que ce fût. „ Ma
 „ princesse , lui dis-je , vous ne devez point
 „ m'envier ce bonheur ; mais il est besoin
 „ d'une grande prudence. Voici ce que j'i-
 „ magine : Depuis que Valentinien laissa
 „ l'Afrique à Genseric, ce barbare n'a point
 „ voulu s'allier avec ses ennemis. Faites-
 „ lui sçavoir le meurtre de Valentinien ,
 „ il viendra vous secourir. Offrez-lui l'em-
 „ pire ; il vaut encore mieux voir un bar-
 „ bare maître de l'Italie , que de rester sans
 „ vengeance. „ Nous chargeâmes Olym-
 bre de passer en Afrique ; en moins de
 quinze jours il arrive à Carthage , & dis-
 pose de la sorte Genseric à l'entreprise qu'il
 lui proposoit , que deux mois après le roi
 vandale prit terre en Italie avec trois cens



me il remontoit à cheval ,
ensuite dans les montagnes ;
fussions inferieurs en nombre
de le charger. Je le défis sur
il refusa d'en venir aux mains
il voulut continuer sa fuite ;
furent si indignés, que se joignant
amis, ils se mirent à le pour-
teignis le premier , & je lui
la tête un si grand coup, qu'il
ber. Incontinent , ceux qui virent
moi acheverent de le tuer.

Jusqu'ici vous avez entendu
bien funestes pour la ligue
& pour moi ; mais ceux qui
vous raconter le sont bien
m'ont réduit, hélas , en l'état

neurs & d'actions de graces ; mais le barbare au lieu de meriter ces beaux titres , donne la ville au pillage , & s'en retourne en Afrique chargé de dépouilles. Encore s'il s'étoit contenté des choses inanimées ; mais hélas il emmena la belle Eudoxe & ses deux filles. J'étois auprès de cette infortunée princelle , lors qu'il lui manda de se tenir prête à partir dans trois jours. Elle tomba évanouie , & plût à dieu qu'elle & moi nous fussions morts en ce moment , elle n'auroit point été captive , & moi je n'aurois pas été témoin de la captivité. Dieux ! comment puis-je me rappeler cette aventure , sans mourir ! Je sortis de Rome avec quelques personnes affidées , sans communiquer mon dessein à mon cher Olymbre , à qui je ne pus parler , parce qu'il étoit auprès de Genferic qui l'avoit pris en amitié , & que pour obéir à Eudoxe , il ne quittoit point le barbare. J'envoyai depuis vers lui , afin qu'il assurât Eudoxe que je la tirerois des mains des barbares , ou que je mourrois à ses yeux.

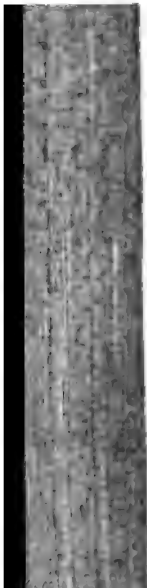
Si Eudoxe avoit sçu en quel lieu j'étois , elle m'auroit défendu de songer à ce dessein , dont l'exécution étoit absolument impossible. J'assemblai environ mille chevaux , & ne pouvant souffrir que l'on emmenât Eudoxe , je résolus de combattre

l'armée entiere de Genferic. Je comptois de mourir les armes à la main pour une cause si glorieuse, & que ma vie ne pouvoit être plus honorablement employée. Je me cachai dans un bois qui est sur le chemin d'Ostie. Je vis passer une partie de l'armée assés en désordre, mais n'en voulant qu'à Eudoxe j'attendis jusqu'à ce qu'il vint quelques chariots. Il en parut dans les quels j'apperçus des dames. Je crus que c'étoit celles que je cherchois; j'exhorte mes gens à faire un action digne du nom romain; je pousse mon cheval, nous chargeons ces chariots que dix mille barbares escortoient. Nous battons les barbares, & je délivrois Eudoxe, si elle avoit été dans l'un de ces chariots. O dieu, quel regret fut le mien, quand je vis mon entreprise manquée, & que j'avois toute l'armée ennemie sur mes bras! Nous voilà investis de tous côtés. Quelques-uns se sauverent; moi je demeurai parmi les morts, je fus dépouillé comme tel; & c'est ce qui me sauva la vie. Eudoxe reconnut mes habits que portoit un soldat, & les montrant à Olymbre qui ne l'abandonnoit point: « Urface, lui dit-elle, a enfin trouvé le repos que la fortune lui a toujours refusé. » A ce mot elle s'évanouit.

Olymbre courut après le soldat, & ayant sçu de lui où il avoit pris mes habits, il

partit incontinent , & chercha tant qu'il me trouva. Il eut permission du barbare de me rendre les derniers devoirs. Il me faisoit porter à Rome sur un brancart ; il arriva je ne sçai comment que je donnai quelque signe de vie. Olymbre qui avoit sans cesse les yeux sur moi , s'en aperçut ; & transporté de joye , il me fit mettre dans la premiere maison qu'il rencontra. Je revins enfin de ce long évanouissement. Ami Silvandre , il vous dira mieux que moi quels furent les transports, quand il me revit vivant , après m'avoir pleuré mort. Ceux qui le virent en cet état , jugerent bien que sa vie ne lui étoit pas plus chere que la mienne. Heuteux , mille fois plus heureux , si j'étois mort en cette occasion ! Je n'aurois point eu les déplaisirs que m'ont causé l'absence & le ravissement d'Eudoxe. Olymbre ne seroit point séparé de sa chere Placidie , ni Eudoxe abandonnée d'Olymbre qui lui eût été si utile.

C'est ce qui me fit résoudre à la mort ; mais tant que mes blessures me retinrent au lit , Olymbre m'empêcha d'exécuter ce généreux dessein. Dès que je pus monter à cheval , je me dérobai secretement , & prenant le chemin de l'Etrurie , je me cachai dans les montagnes de l'Apennin , résolu d'y mourir de faim , & ne voulant



niâtrois dans ma resolution ,
m'envoya un jeune homme
& d'une beauté admirables ,
tourner de ce dessein. Je le
obéis , esperant de lui quelq
traordinaire.

Quand je sçus que ce jeune
seguisien comme vous , & qu
au lieu ou j'étois par hazard
je pris une plus forte resolu
tir , qu'auparavant ; & je l'e
ce jeune homme qui s'appell
comme il me le dit depuis , c
mina a attendre la guerisoi
qui s'étoit blessé à la main
m'empêcher de me donner
chirurgien qui le pensoit av
voyagé , & ces voyages lui
de l'experience , il devina es

» de le faire ; dieu punit rigoureusement
» les homicides d'eux-mêmes ; outre que
» c'est manquer de courage que de se tuer..
» C'est fuir un jour de bataille par la crain-
» te des ennemis. Non que les hommes
» doivent être livrés comme des esclaves
» à toutes les indignités de la fortune ; pour
» juger si ces outrages doivent être sup-
» portés , le ciel a établi les massiliens. Ils
» ont regardé la mort comme un tribut de
» la nature , & qu'il étoit injuste de refu-
» ser à ceux qui le demandent avec raison..
» C'est pour cela qu'il y a dans leur ville un
» lieu public où ils gardent de la cigue
» qu'ils donnent à boire à celui qui veut
» mourir , si toutes fois le conseil des six
» cens approuve ses raisons.

» Je vous donne cet avis , seigneur , afin
» que si la fortune vous persecute injuste-
» ment , vous puissiez sans blesser la justi-
» ce , vous soustraire à sa tyrannie. Et ne
» croyez pas que je vous donne un conseil
» que je refuserois pour moi : je partirai
» dans peu de jours , pour terminer heu-
» sement ma vieillesse. J'ai quatre-vingt
» dix-neuf ans , j'ai vécu heureux selon ma
» condition , & je ne veux point attendre
» la centième année , de peur que le sort
» ne me fasse mourir malheureux. » Tel
fut le discours que me tint le bon vieillard.
J'en fus vivement touché , je le redis à

304 *La II. Partie de l'Astree*

finiment plus puissant que moi. Honteuse , parce que j'ai mille fois juré à celle que j'aimois , qu'il ne lui seroit fait aucun outrage , tant que je vivrois , & que ce m'est une honte extrême de vivre & de ne la pas secourir.

Urface prononça ces mots avec une fermeté qui étonna les juges. Quand il eut fini , Olymbre parla de la sorte :

DEMANDE D'OLYMBRE.

Seigneurs massiliens , je veux mourir pour toutes les raisons que mon ami vous a déduites ; & par ce que je vois qu'il veut mourir. Car l'aimant plus que tout ce qui est dans l'univers , je ne puis ni ne dois me separer de lui. Or il n'est rien qui ne m'ait attaché à lui. Il est vertueux , ami fidele , & je lui dois la vie.

Tout le monde admira la resolution de ce généreux ami ; cependant le conseil hésita s'il devoit leur accorder ce qu'ils demandoient ; jusqu'à ce que le principal juge demanda de l'avis de tous à Urface s'il consentoit que son ami mourût. Urface ayant répondu que non , le sage massilien lui en demanda la raison. » Parce , dit Urface , » qu'il doit vivre pour soulager sa maitresse & la mienne. Et vous , continua le » massilien , avez-vous permission de celle » que vous aimez de vous ôter la vie ? Je » ne l'ai point , dit Urface , par ce que je
ne

« ne l'ai point vue depuis ce malheur ;
 « mais je suis assuré que son cœur géné-
 « reux y consentira. » Les seigneurs du
 conseil opinèrent long temps ; enfin le
 principal juge ayant recueilli les voix ,
 prononça de la sorte :

JUGEMENT DU CONSEIL.

*Sur les requêtes à nous présentées par les deux
 supplians , le conseil ordonne avant que d'ac-
 corder la premiere , que l'un pourra disposer de
 sa vie , s'il revient avec cette permission ; pour
 l'autre il est déclaré incapable d'obtenir cette
 grace , puisque son ami refuse d'y consentir.*

« O-dieu , s'écria Urface , combien il me
 « reste à passer de tristes jours , & de mal-
 « heureuses nuits ! » Ils se retirèrent donc
 tous deux , en se plaignant de la fortune
 qui ôtoit aux massiliens la volonté de leur
 accorder ce qu'ils ne refusoient point aux
 misérables. Le bruit s'étant répandu que
 ces deux seigneurs avoient quitté l'Italie
 pour venir demander le poison , un grand
 astrologue qui desiroit les cōnoître vint les
 visiter. Je l'introduisis parce que j'en é-
 tois connu depuis quelque temps. Le vieil-
 lard après plusieurs discours , & sçachant
 le point de leur nativité traça quelques
 figures , & leur parla ainsi : » Vivez ,
 « seigneurs , vivez : vous êtes réservés

506 *La II. Partie de l'Afrée.*

» à une meilleure fortune ; vous , dit-il ;
 » en s'adressant à Urface , vous recouvre-
 » rez par votre meilleur ami celle que vous
 » avez perdue , & vous la posséderez lon-
 » gues années dans la même ville où votre
 » amour à pris naissance. Et vous dit-il ;
 » en se tournant vers Olymbre, vous épou-
 » serez celle que vous aimez , vous la ra-
 » menerez dans sa patrie avec sa mere , &
 » vous mourrez empereur d'Occident. Ce
 » que je vous dis arrivera infailliblement. »
 La reputation du vieillard , le détail qu'il
 fit à Urface de sa vie passée , l'engagerent
 à suivre le conseil qu'il lui donneroit. Il
 pria donc l'astrologue de vouloir l'aider
 de ses avis , & lui proposa le danger qu'il y
 avoit pour lui d'aller en Afrique. » Ren-
 » voyez vos esclaves , dit le vieillard , fai-
 » tes semblant de vous tuer , afin que le
 » bruit de votre mort se répande par tout.
 » Vous vous déguiserez ensuite en esclave,
 » & vous passerez avec votre ami en Afri-
 » que , où vous executerez ce que vous
 » avez résolu.

Urface , après avoir long temps délibé-
 ré prend le parti d'exécuter ce que l'astro-
 logue lui avoit dit. Un soir donc que nous
 nous promenions ensemble sur le bord de
 la mer avec plusieurs de la ville, il fait sem-
 blant de se percer , & se jettant dans la
 mer , il nous laisse sa robe qu'il avoit ex-

près teinte de sang. Nous feignîmes, Olymbre & moi, de le regretter beaucoup, nous dûmes alors son nom, & bientôt la nouvelle de sa mort fut divulguée. Cependant je lui portai des habits d'esclave au lieu où je sçavois qu'il devoit se retirer. Il arriva qu'Olymbre feignant le lendemain de chercher le corps de son ami, trouva celui du vieil myre. Il le remit entre les mains de ses filles qui lui rendirent les derniers devoirs ; & quelques jours après Olymbre les renvoya avec tous ses domestiques, & ceux d'Ursace, à qui il fit de grands biens. Il s'en alla ensuite en Afrique avec son ami déguisé en esclave. Il vouloit m'emmener ; mais je ne croyois pas pouvoir disposer de moi, sans le consentement de celui qui m'avoit élevé.

Voilà, madame, dit Silvandre en s'adressant à Leonide, tout ce que j'ai sçu de la fortune d'Ursace, qui pour sa fidélité méritoit un autre sort. Leonide vouloit répondre, lors qu'Mylas se levant dit : « Voilà le plus grand extravagant qui ait j mais » fait profession d'aimer. Comment avoir » servi si long temps pour n'avoir d'autre » salaire qu'un baiser ? & cependant avoir » tant de fois exposé sa vie, demandé le poir » son, s'être enfin rendu esclave ; je conclus » pour moi que le ciel lui a fait justice en » l'abaissant à cet état, puisqu'il a toujours

508 *La II. Partie de l'Astrée.*

» fait les actions d'un esclave. » Il auroit continué ; mais il étoit heure de souper ; & le druide prenant Tyrcis d'une main, & Phocion de l'autre. & se tournant vers Hylas : » Berger , lui dit-il , avouez la » verité ; qu'avez-vous trouvé de plus » beau en ce lieu ? Pour moi , dit Hylas , je » n'ai rien vu qu'Alexis. » Ace mot ils sortiront de la galerie. Lors qu'on eut soupé , & qu'une partie de la nuit se fut passée en divers entretiens , on les conduisit dans leurs chambres , & dès le matin ils se retirèrent dans leurs hameaux , satisfaits au dernier point de la politesse d'Adamas , & de la beauté d'Alexis.

Ils rencontrèrent par hazard dans la prairie Astrée , Diane & Phylis , avec Madonte , Laonice , Palinice , Circène & Florice qui les attendoient , pour sçavoir des nouvelles de la beauté d'Alexis. » Eh bien , » mon serviteur , dit Phylis à Hylas , que » direz-vous d'Alexis ? Votre serviteur , dit » Hylas ? n'usons plus , je vous prie , des » mots de serviteur & de maitresse , ils ne » sont plus de saison entre nous. Ne sçavez-vous pas que je donne congé à celles » que j'aime , quand j'en trouve de plus » belles ? Interrogez Florice , Circène , Palinice , Madonte & Laonice , & si elles ne » vous répondent pas , interrogez Phylis , » elle vous pourra dire que je la quitte pour

« Alexis. » On rit des discours d'Hylas ,
& Phylis lui répondit de la sorte : « Est-
il possible que vous me quittiez pour
une druide ? Il faut , repartit Hylas , que
je vous communique une idée qui m'est
venue. J'ai aimé des filles , des femmes ,
des veuves ; j'en ai recherché d'égales à
moi , d'une plus haute & d'une moins
bonne condition que moi ; j'ai servi des stu-
pides , des rusées ; j'en ai trouvé de cruel-
les , de sensibles , d'indifferentes ; j'en ai
eu de vieilles , de jeunes , de blondes ,
de noires ; mais je n'ai point encore ser-
vi de vestale. Et je pense que les dieux
m'ont envoyé la belle Alexis , afin que
je fasse cet apprentissage , & que je sois
le plus accompli des amans. »

Cependant Lycidas racontoit à Phylis
& à la belle Astrée ce qu'il avoit vu chés A-
Lamas. Alexis, leur dit-il : « Elle ressemble
si parfaitement à mon frere , que l'œil
y est trompé , & que s'il n'étoit pas mort ,
je croirois que c'est lui même. O dieux ,
dit Astrée , faites que j'aye le plaisir de
la voir ! » Puis se tournant vers Diane :
« Je vous jure , ma sœur , lui dit-elle à l'o-
reille , que je n'oublierai rien pour l'en-
gager à me mener avec elle dans l'autre
des carnutes.

Ils choisirent le troisième jour pour vi-
siter le sage Adamas , & la belle Alexis.

en leur puissance, s'ils l'avoient

Fin de la seconde P



TABLE DES HISTOIRES

contenues en cette II. Partie.

H ISTOIRE DE CELIDE'E , DE THAMYRE , ET DE CALY- DON ,	page 26
D ISCOURS DE CALYDON ,	49
R E'PONSE DE CELIDE'E ,	39
R E'PONSE DE THAMYRE ,	71
H ISTOIRE DE PALINICE , ET DE CIRCENE ,	121
H ISTOIRE DE PARTHENOPE , DE FLORICE , ET DE DORINDE ,	135
L ES LOIX D'AMOUR ,	189
C HANGEMENS AUX LOIX D'A- MOUR ,	201
H ISTOIRE DE DAMON ET DE MA- DONTÉ ,	114
H ISTOIRE DE GALATE'E ,	272
H ISTOIRE DE DORIS ET DE PALE- MON ,	342

REPONSE DE PALEMON,	340
HISTOIRE D'ADRASTE,	358
JUGEMENT DE LEONIDE,	363
HISTOIRE D'URSACE, ET D'OLYMBRE,	390
SUITE DE L'HISTOIRE DE LINDAMOR,	399
SUITE DE L'HISTOIRE DE CELIDE'E,	421
HISTOIRE DE PLACIDIE,	448
HISTOIRE D'EUDOXE, DE VALENTINIEN, ET D'URSACE,	465
DEMANDE D'URSACE,	503
DEMANDE D'OLYMBRE,	504
JUGEMENT DU CONSEIL,	505





—

